SECOND RAPPORT

DU

COMITÉ SENATORIAL

CHARGÉ DE

RECUEILLIR DES RENSEIGNEMENTS

SUR LES

PRODUITS ALIMENTAIRES NATURELS

DES

TERRITOIRES DU NORD-OUEST

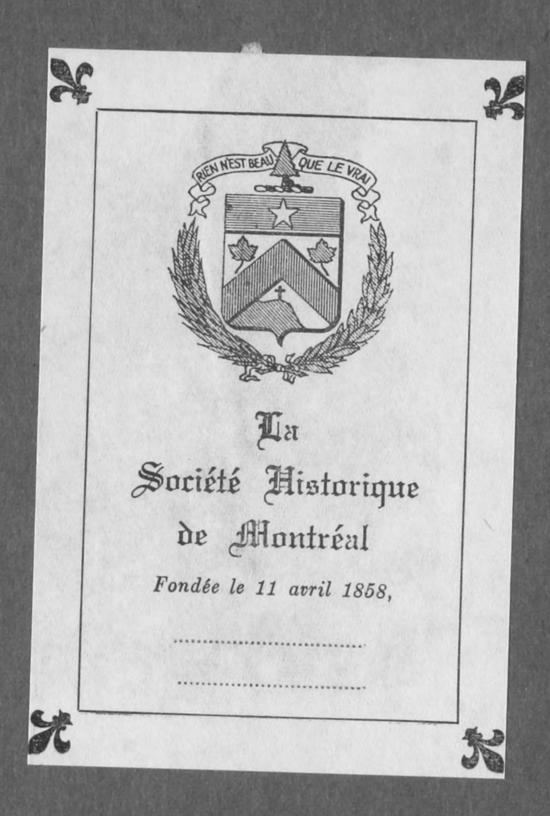
ET SUR

Les meilleurs moyens de conserver et d'augmenter ces ressources.

Imprimé par Ordre du Sénat.



OTTAWA:
IMPRIMERIE MACLEAN, ROGER ET CIE, RUE WELLINGTON,
1887.



SECOND RAPPORT

DU

COMITÉ SÉNATORIAL

CHARGÉ DE

RECUEILLIR DES RENSEIGNEMENTS

SUR LES

PRODUITS ALIMENTAIRES NATURELS

DES

TERRITOIRES DU NORD-OUEST

ET SUR

Les meilleurs moyens de conserver et d'augmenter ces ressources.

Imprimé par Ordre du Sénat.



OTTAWA:
IMPRIMERIE MACLEAN, ROGER ET CIE., RUE WELLINGTON.
1887.

RAPPORT

Le comité spécial nommé par votre honorable Chambre pour recueillir des renseignements sur les produits alimentaires naturels que possèdent les Territoires du Nord Ouest et sur les meilleurs moyens de conserver et d'augmenter ces ressources, avec pouvoir d'envoyer quérir personnes et documents, a l'honneur de présenter son second rapport.

Votre comité, en commençant ses travaux, a jugé que le meilleur moyen de recueillir systématiquement des renseignements sur les objets de ses recherches, était de dresser un questionnaire ; et après avoir formulé la série de questions ci-jointe, il en a adressé copie à nombre de sénateurs, députés aux Communes, ecclésiastiques, fonctionnaires du gouvernement, employés de la Compagnie de la baie d'Hudson, commerçants et industriels notables, etc., qui, pour avoir résidé ou voyagé dans le Nord-Ouest, ou pour avoir acquis autrement une connaissance particulière de ce pays, pouvaient fournir les plus utiles informations. Chacun était prié de répondre par écrit aux questions, au moins à celles portant sur les choses qu'il connaissait le mieux. Les réponses qu'on a reçues jusqu'ici, pleines de renseignements extrêmement précieux, sont annexées au présent rapport.

Votre comité, en outre, a interrogé verbalement plusieurs personnes compétentes, dont les témoignages et les opinions ont une incontestable importance. Leurs dépositions, sténographiées suivant l'autorisation de votre honorable Chambre, font suite à ce rapport.

Votre comité regrette que Sa Grâce Monseigneur Taché, archevêque de Saint-Boniface, et l'honorable sir Donald A. Smith, l'un par maladie, l'autre parce qu'une affaire urgente l'appelait en Europe, n'aient pu lui prêter le secours de leur expérience et de leurs lumières dans sa recherche des produits et des besoins du Nord-Ouest. Il le regrette d'autant plus vivement que tous les deux prenaient un grand intérêt à son enquête et l'eussent aidé de tout leur pouvoir.

Votre comité désire reconnaître l'obligeance des fonctionnaires publics d'Ottawa qui lui ont donné leurs témoignages et d'utiles avis, et qui ont mis à sa disposition de précieux rapports, cartes, documents et échantillons. Il doit une mention particulière au député-surintendant général des affaires des sauvages, au député-ministre des pêcheries, au député-ministre de l'agriculture ; à M. Robert Bell, M.D., M.S.R.G., directeur-adjoint du service géologique ; au professeur Saunders, attaché à la Ferme expérimentale centrale ; à M. Hurlbert, LL.D. Il tient pareillement à reconnaître la valeur des renseignements dont il est redevable aux représentants du Manitoba et du Nord-Ouest aux Communes, et à diverses personnes, habitant ces pays, de passage à Ottawa.

Enfin, il constate avec plaisir que ses travaux ont inspiré un intérêt général, et que les réponses à son questionnaire, très considérables dans leur ensemble, lui ont été envoyées avec un véritable empressement.

Votre comité, se fondant sur les faits recueillis, est d'opinion qu'à l'époque où le Nord-Ouest a été cédé au Canada, les ressources alimentaires naturelles étaient égales dans les contrées désignées aujourd'hui sous les noms de districts territoriaux d'Assiniboia, Alberta, Saskatchewan et Athabasca : le bison fournissant à la population indigène, dans les deux premiers districts, outre la tente et le vêtement, une nourriture non moins abondante, et plus à portée, que le poisson, le riz sauvage ou *folle avoine*, l'orignal, le caribou, le chevreuil, le lièvre, les oiseaux, dans les deux autres districts. A l'heure présente, la disparition du bison a tellement altéré cette égalité de ressources, que les Sauvages du pays autrefois son habitation, n'ont plus pour se nourrir que la pêche dans des eaux déjà à demi dépeuplées, la chasse, en diminution aussi, et

la maigre récolte de certains produits végétaux indigènes qui étaient bons à joindre à la viande de bison, mais qui ne sont pas, tant s'en faut, aussi communs qu'elle l'était, ni aussi propres à les alimenter. Tandis qu'il en est ainsi dans deux districts, les moyens de subsistance ont fort peu diminué dans les deux autres, où, sans une exportation considérable de poisson aux Etats-Unis (en 1886, elle s'est élevée à 1,509,149 livres), la population native pourrait se pourvoir elle-même durant les années ordinaires; il suffirait presque de lui fournir ses munitions de chasse.

En ce qui concerne la conservation des produits alimentaires existants, question infiniment importante, votre comité doit renvoyer votre honorable Chambre aux témoignages ci-annexés, où elle verra ce qui pourrait se faire pour les animaux terrestres, les oiseaux et les plantes; et il se bornera à quelques brèves observations sur les poissons des districts dont il a parlé. Il est constant que les grands lacs d'eau douce sont peu profonds: le lac Winnipeg a dix brasses en moyenne; les lacs Manitoba et Winnipigous, la moitié seulement de cette profondeur. Dans la région prairiale, les rivières, toujours immenses au printemps, sont lentes et basses, quand avance l'été. Aussi la pêche, dans ces conditions, est-elle plus facile ; or, cette facilité même, jointe à l'exportation du poisson, et à une consommation croissante sur place, est cause que les produits sont déjà beaucoup moins abondants dans presque tous les grands lacs et rivières. Il faudrait, selon votre comité, appliquer strictement les règlements durant la fraieson, et ne permettre alors la pêche aux Sauvages que pour leurs besoins quotidiens, en exceptant de cette protection les poissons de proie : brochets, maskinongé, etc.

Une question plus essentielle encore, c'est celle de l'accroissement des ressources alimentaires naturelles dans le Nord-Ouest. Ici, comme tout à l'heure, votre comité doit renvoyer votre honorable chambre aux témoignages. En ensemençant, dans l'Ouest et le Nord-Ouest, les eaux ayant quatre pieds de profondeur au plus, sur fond vaseux, de riz sauvage, dont la graine coûte une piastre et demie le boisseau, ne pourrait-on pas procurer aux blancs et aux Sauvages une substance alimentaire à la fois économique et saine ? En outre, ces rizières, à la culture facile, au rendement énorme, occuperaient des espaces inutilisables autrement, et attireraient une multitude d'oiseaux aquatiques, soit sédentaires ou migrateurs. Le riz sauvage offre un grain riche en gluten, renfermant tous les éléments nécessaires à la nutrition et à la santé.

Quant au poisson, votre comité, pour augmenter cette ressource, recommande de faire mettre, dans les eaux douces, du frai d'esturgeon, poisson blanc, laquèche, barbote, perche et anguille ; dans les eaux saumâtres, du frai de brochet, maskinongé et carpe. Comme nos établissements piscicoles actuels ne produisent qu'une ou deux de ces espèces, il y a urgence à établir une écloserie locale pour la culture des autres, dans une situation centrale, sur le bord ou à proximité d'un grand lac ou d'une grande rivière. Jusqu'à ce que les repeuplements soient au point voulu, l'intérêt des blancs et des Sauvages également demandera qu'on interdise absolument l'exportation du poisson, à l'exception de la truite, du saumon, du maskinongé et du brochet ; et même quand la reproduction sera à son maximum, au lieu de porter au dehors les produits pêchés, il vaudrait mieux toujours, suivant les témoignages ci-joints, les saler, fumer, faire sécher, congeler ou convertir en pemmican pour la consommation sur place et pour l'usage des Sauvages rationnaires, en attendant qu'on ait amené ces derniers, par l'enseignement de nos arts, de notre agriculture, à se suffire à eux-mêmes. A ce sujet, votre comité émettra un avis : c'est qu'il y aurait aussi de fort grands avantages, en vue de l'avenir, à réserver certains lieux de pêche aux Sauvages exclusivement, d'autant plus que ces réserves peuvent se faire sans empiéter sur les droits d'un nombre considérable de blancs.

Votre comité a reçu un intéressant témoignage touchant la reproduction du bison pour l'alimentation ; mais il croit que, dans la condition nouvelle du pays, la présence de cet animal en bandes pourrait compromettre le succès de l'instruction agricole des Sauvages, tout en nuisant aux cultures et aux élevages entrepris par les blancs. Il désire, néanmoins, indiquer à votre attention les détails relatifs aux croisements faits entre bisons mâles et vaches Durham et inversement, par M. S.-L. Bedson. L'hybride provenant du croisement est, paraît-il, plus gros, plus vigoureux,

plus pesant, plus aisé à hiverner que notre bœuf; et sa peau seule, garnie d'un poil aussi épais et plus égal que celui de la robe du bison, vaut, au dire du témoin, autant que l'animal domestique tout entier. Comme les soixante-huit bisons de race pure, composant le troupeau dont parle M. Bedson, sont peut-être les seuls restants dans l'Amérique britannique, il est désirable que les fermes expérimentales, au Manitoba et au Nord-Ouest, continuent ces intéressants croisements avec le Durham et avec quelques autres espèces domestiques à pelage touffu, et cherchent aussi à obtenir un métissage entre l'orignal, le bœuf musqué et les espèces domestiques.

Votre comité, ayant mentionné les fermes expérimentales, recommanderait la culture, sur leurs domaines, des pruniers, cerisiers et autres baccifères indigènes. Leur hybridation avec les variétés étrangères serait, bien probablement, plus heureuse que l'introduction de plantes nouvelles. Quelques témoins ont insisté sur la valeur de certains légumes du pays: navet, carotte, oignon, *pomme blanche* (*kamass,*) etc. Tous mûrissent avant les variétés cultivées: pour cette raison, votre comité est d'opinion que ces plantes, très communes, pourraient devenir une désirable ressource à ajouter aux jardinages des Sauvages et des blancs.

Les renseignements sur la conservation et l'augmentation des produits animaux propres à la nourriture sont considérables. Le lièvre paraît être l'espèce la plus répandue; on en compte au Nord-Ouest quatre variétés: le lièvre des montagnes Rocheuses ou *jackass rabbit,* assez gros souvent pour donner jusqu'à douze livres de viande, qui habite principalement l'Alberta et l'Assiniboïa; le lièvre arctique ou lièvre blanc, confiné dans l'Athabaska septentrional; le lièvre gris et son voisin, cet échappé du Midi, le lièvre tacheté, qu'on rencontre dans presque tous les lieux qui leur offrent quelque pâture. On voit ces derniers foisonner merveilleusement pendant des années, puis une épidémie, diversement décrite, les attaque, et ils deviennent aussi rares qu'ils étaient nombreux auparavant. Il faudrait donc en faire bon usage aux années d'abondance, et recourir, en temps de rareté, aux peuplades de leurs congénères des régions saines.

Les Indiens habitant les districts boisés du Nord-Ouest, ont différents procédés pour conserver leurs provisions alimentaires. D'après les témoignages, la chair de poisson, toutes les viandes peuvent se conserver plusieurs mois par le séchage, le boucanage, la salure, la congélation ; et même des années, par ce moyen si usité autrefois pour la viande de bison, la préparation avec le suif; dans tous ces états, la chair demeure saine et constitue un aliment à la fois économique et facile à transporter. Votre comité pense que l'on devrait engager les sauvages, dans l'abondance, à faire provision de conserves semblables, et aussi qu'on en pourrait donner aux rationnaires dans les lieux moins favorisés.

Votre comité, sans avoir eu, néanmoins, aucune instruction spéciale à ce sujet, s'est procuré tous les renseignements désirables sur les plantations d'arbres qui peuvent se faire pour servir de brise-vents, fournir du combustible, produire du sucre et donner de l'ombre. Entre les arbres indigènes les plus faciles à obtenir, le peuplier, dont certaines espèces acquièrent dans les régions propices un diamètre de huit pieds, l'érable à feuilles de frêne et le tremble sont très propres à faire, pendant l'été, d'excellents brise-vents, qu'on pourrait rendre également utiles pendant l'hiver en y joignant le pin gris, aux feuilles persistantes, qui croît rapidement et demande un sol peu humide. Pour la sucrerie et l'ombrage, aucun arbre n'égale l'érable à feuilles de frêne, extrêmement vigoureux et riche en sève saccharine. En portant son enquête de ce côté, votre comité s'est convaincu que les plantations pratiquées en grand dans l'Alberta, l'Assiniboïa et une partie du Saskatchewan, auraient sur le climat de ces régions une influence sensible, très favorable à la production des céréales, racines, herbes et fruits.

Il ne saurait terminer son rapport sans exprimer à votre honorable Chambre combien les Territoires du Nord-Ouest lui paraissent importants pour le Canada: devant tous les faits qu'il a recueillis, il lui faut reconnaître que la nature n'a répandu nulle part ses dons avec plus de profusion que dans le Nord-Ouest canadien. Il y a là 600,000 milles carrés de terres arables et pâturables, préparées, ce semble, par la main de Dieu pour l'habitation d'hommes civilisés. Pas une roche, pas une souche

qui puisse y arrêter la charrue. Sous le sol, d'immenses amas de combustible, formés de débris des forêts primitives, sont en réserve, à côté de riches dépôts de minerai de fer. Située sur le plateau le plus élevé de ce continent, toute cette région jouit de l'égalité d'une température moyenne et est exempte de beaucoup de fièvres et maladies épidémiques, exempte aussi de ces cyclones devenus par leur fréquence la terreur des régions plus basses, au midi de notre frontière. Des rivières la traversent dans son étendue, et tout un réseau de rails, qui vont se développant, portera ses produits à l'Atlantique et au Pacifique. C'est une terre faite pour plaire au pêcheur, au chasseur, au touriste. De grandes rivières vont rejeter ses eaux vers le Pacifique et l'Atlantique, la baie d'Hudson et la mer Glaciale. Elle renferme dans son sein or, argent, fer, cuivre, sel, soufre, houille, pétrole, asphalte, et presque tous les granits, les marbres, les argiles, les calcaires et les grès propres à bâtir ; tandis qu'à sa surface ou à une faible profondeur, on a trouvé aussi de l'ambre et des pierres précieuses. Cette loi climatologique bien connue : " plus on est près du point extrême de la possibilité culturale, plus les grains céréales donnent et sont de belle qualité," veut aussi qu'un hiver caractérisé par une froidure sèche et une petite quantité moyenne de neige, hiver agréable, toujours sain, facilite à l'homme son travail en pénétrant profondément le sol de gelées à l'action désagrégeante, lesquelles ensuite, quand l'air s'adoucit, rendent graduellement à la couche supérieure l'humidité prisonnière.

Votre comité a principalement porté son attention sur les districts d'Assiniboïa, Alberta et Saskatchewan-Sud ; mais il ne faut pas oublier que, par delà leurs confins, le Canada possède les dernières réserves de fourrures de la terre, que les trois quarts des pelleteries figurant sur les grands marchés de Londres et de Leipsick en proviennent,et que ces produits atteignent une valeur annuelle moyenne de plusieurs millions. Cette région recèle des richesses minérales inexploitées, presque inconnues. Elle offre en abondance une plante propre à remplacer le thé, si même ce n'en est pas une variété, et tellement excellente que l'extrême faveur dont jouit la substance asiatique a seule pu empêcher sans doute l'introduction de son usage dans les habitudes européennes. Enfin elle contient de vastes espaces qui, convenablement utilisés, pourraient fournir des laines précieuses et des peaux de chèvres ; on y pourrait aussi domestiquer, protéger et multiplier certains animaux à riche fourrure. Quant à ses immenses forêts, il suffit de les mentionner pour mémoire.

Par ces considérations, votre comité est d'opinion que les Territoires du Nord-Ouest peuvent produire tout le nécessaire de la vie civilisée, outre bien des choses recherchées par le luxe ; et que si l'on use envers la population sauvage d'une politique accommodée à son caractère, qui lui inspire l'obéissance aux lois et la dispose au travail, à l'écart d'une immigration étrangère dont elle prendrait les vices plutôt que les vertus, ces contrées, par leur grandeur, par leurs richesses encore intactes, sont faites pour être un monde prospère, qu'habiteront dans l'avenir des millions d'hommes, heureux de vivre sous la couronne anglaise.

JOHN SCHULTZ,
Président.

SÉNAT DU CANADA,

Première session du sixième parlement, 50 *Victoria,* 1887.

COMITÉ SPÉCIAL NOMMÉ POUR RECUEILLIR DES RENSEIGNEMENTS SUR LES PRODUITS ALIMENTAIRES DES TERRITOIRES DU NORD OUEST, ET SUR LES MEILLEURS MOYENS DE CONSERVER ET AUGMENTER CES RESSOURCES.

Liste des principales questions qui seront faites par ce comité.

1. Quelles parties de la région du Canada située à l'ouest du lac Supérieur avez-vous parcourues ? et quelles autres parties en connaissez-vous par les rapports de personnes dignes de foi ?

2. Veuillez fournir au comité une liste de leurs plantes, animaux terrestres, oiseaux et poissons propres à l'alimentation qui vous sont connus, avec indication des districts où ils se trouvent surtout.

3. Quelles sont, parmi les espèces mentionnées par vous, celles qu'on pourrait transporter ou transplanter dans d'autres parties du Nord-Ouest? et quels sont, selon vous, les districts où l'introduction en serait avantageuse aux populations blanches et sauvages?

4. Faites connaître au comité votre avis sur les meilleurs moyens de repeupler des mêmes espèces de plantes, animaux terrestres et poissons qui s'y trouvaient autrefois, les districts d'où ils ont disparu.

5. Veuillez indiquer, d'après la liste des arbres, arbustes, grains, herbes, fruits et légumes qui a été fournie par la Ferme expérimentale centrale du gouvernement, les espèces ou variétés qu'il serait désirable d'ajouter aux produits indigènes des districts qui vous sont connus?

6. Veuillez indiquer au comité, d'une manière générale, les meilleurs moyens de pratiquer les repeuplements et les introductions d'espèces nouvelles mentionnés dans vos précédentes réponses, et ce que ces opérations pourraient coûter.

7. Quelles sont, selon vous, les substances alimentaires, à la fois économiques et saines, qui peuvent être fournies aux sauvages dans la disette? Dans quels districts pourrait-on se les procurer, et à combien reviendraient-elles?

8. Quels fruits indigènes sont susceptibles, selon vous, de s'améliorer, sous le double rapport de la qualité et de la quantité ou volume, par la culture ou par la greffe ou le bouturage?

9. Quels sont les grains, les herbes, les fruits, les racines et les légumes qui rendraient le plus, selon vous, par la culture imparfaite qu'emploient les Sauvages encore nouveaux dans l'art agricole?

10. Quelles espèces de poissons est-il désirable de choisir, selon vous, pour repeupler les lacs et les rivières dégarnis?

11. A l'époque de la cession de ces pays au Canada, quelle était la nourriture des sauvages, et en quoi consistaient les rations fournies par la Compagnie de la baie d'Hudson et les traiteurs en général à leurs employés dans les districts que vous connaissez?

12. Quels sont, à votre avis, les meilleurs procédés, soit séchage, boucanage, préparation en boîtes, salage, congélation ou façon pemmican, etc., à mettre en usage pour conserver les divers produits alimentaires naturels du Nord-Ouest qui vous sont connus?

NOTA.—Quoique la recherche de renseignements sur les points suivants ne rentre pas tout à fait dans ses instructions, le comité vous demande votre opinion—

(*a*) Sur le choix des arbres indigènes et autres à planter dans les districts découverts;

(*b*) Sur la culture du houblon, du chanvre, de la betterave à sucre, du tabac et de toute autre plante ayant une valeur économique;

(*c*) Sur les meilleurs moyens de tirer et transporter le minéral des dépôts de houille, fer, or, argent, cuivre, pétrole, sel, soufre, ardoise, calcaire, granit, marbre, grès, terre à brique et à poterie, asphalte, ocre, ambre, etc., dans la région située à l'ouest d'Ontario.

Par ordre du comité,

JOHN SCHULTZ
Président.

OTTAWA, 20 mai 1887.

LISTE *des personnes étrangères à Ottawa, qui ont donné verbalement leurs témoignages au comité, présenté d'utiles avis à ses membres, ou répondu par écrit à son questionnaire.*

M. Samuel L. Bedson, préfet du pénitencier du Manitoba.
M. Amédée Forget, greffier du Conseil du Nord-Ouest.

M. J.-H.-E. Secretan, I. C., de Winnipeg, Manitoba.
M. Thomas McKay, de Prince-Albert, Saskatchewan.
M. D.-W. Davis, député aux Communes, district d'Alberta.
M. D-H. MacDowall, député de Saskatchewan aux Communes.
M. Nicholas Flood Davin, député d'Assiniboïa-Ouest aux Communes.
M. W.-D. Perley, député d'Assiniboïa-Est aux Communes.
L'honorable J. Royal, C. R., député de Provencher aux Communes, Manitoba.
M. A-W. Ross, député de Lisgar, Manitoba.
M. W.-B. Scarth, député de Winnipeg, Manitoba.
M. T.-M. Daly, député de Selkirk, Manitoba.
M. R. Watson, député de Marquette, Manitoba.
L'honorable Walter R. Bown, ex-membre du premier conseil du Nord-Ouest.
L'honorable Colin Inkster, président de la *Fish and Game Protective Society*, Manitoba.
M. Acton Burrows, secrétaire de cette même société.
M. George Ham, alderman de Winnipeg, Manitoba.
M. Molyneux St-John, de Montréal, Québec.
Le Vén. Archidiacre Cowley, de Dynevor, Manitoba.
M. Stewart Mulvey, alderman de Winnipeg, Manitoba.
Le Rév. P. Hugonnard, principal de l'Ecole d'industrie, Fort Qu'Appelle.
Le professeur Saunders, directeur de la station de ferme expérimentale centrale.
Le Rév. John McDougall, de Morleyville, Alberta.
Le lieut-colon. J. Vance Gravely, de Cobourg, Ontario.
M. Alexander Nelson, de la rivière Bad Throat, lac Winnipeg.
J. Gilchrist, écr., Harwood, Rice Lake, Ontario.
Le Rév. James Settee, de la réserve des sauvages de Saint-Pierre, Manitoba.
M. James Taylor, président de la *Old Settlers Society*, Manitoba.
M. Charles Mair, de Prince-Albert.
Le Rev. Père Lacombe, de l'Ecole d'industrie de Saint-Joseph, Alberta.
Le Rév. Père Leduc, de Prince-Albert, Saskatchewan.
Le Rév. Henry Cochrane, de Peguis, Manitoba.
M. Joseph Monkman, de Peguis, Manitoba.
L'honorable M.-A. Girard, sénateur, de Saint-Boniface, Manitoba.
L'honorable W.-J. Almon, M.D., sénateur, d'Halifax, Nouvelle-Ecosse.
L'honorable James Turner, sénateur, de Hamilton, Ontario.
L'honorable David Reesor, sénateur, d'Iberville, Ontario.
L'honorable John Sutherland, sénateur, de Kildonan, Manitoba.
L'honorable W.-H. Chaffers, sénateur, de Saint-Césaire, Québec.
L'honorable W.-A. Sanford, sénateur, de Hamilton, Ontario.
L'honorable H.-A.-N. Kaulbach, sénateur, de Lunenburg, Nouvelle-Ecosse.
L'honorable C.-A.-P. Pelletier sénateur, de Québec, Québec.
L'honorable G.-W. Allan, sénateur, de Toronto, Ontario.
L'honorable W-J. Macdonald, sénateur, de Victoria, Colombie-Britannique.
L'honorable J-S. Carvell, sénateur, de Charlottetown, Ile du Prince-Edouard.
L'honorable G.-W. Howlan, sénateur, de Charlottetown, Ile du Prince-Edouard.
L'honorable T.-R. McInnes, M.D., sénateur, de New-Westminster, Colombie-Britannique.
L'honorable A-W. Ogilvie, sénateur, de Montréal, Québec.
L'honorable Dr Robitaille, sénateur, Québec.
L'honorable William Miller, sénateur.
Major J. Cotton, P.C. N.-O., Fort McLeod, Alberta.
Lieut.-col. Irvine, T.N.-O., Alberta.
M. Chas. N. Bell, sec. bureau de commerce, Winnipeg.
M. John Gunn, Gona, Manitoba.

ENQUÊTE SUR LES PRODUITS ALIMENTAIRES NATURELS DU NORD-OUEST.

OTTAWA, samedi 28 mai 1887.

Le comité se réunit à la salle n° 2, à 11 heures du matin.

M. WILLIAM SAUNDERS, directeur de la Ferme expérimentale centrale du gouvernement, se présente et est interrogé comme suit :

Par le Président :

Q Veuillez répondre d'abord aux questions imprimées sur cette feuille ; d'autres vous seront faites ensuite verbalement ? R. Je réponds donc à la première. J'ai été d'Ottawa à la Colombie-Britannique par territoire canadien, mais c'était en hiver et je doute que mes observations puissent être de quelque importance ici. Au reste, j'ignore la nature des renseignements que le comité attend de moi.

Par l'honorable M. Girard :

Q. Vous-êtes vous trouvé dans le Nord-Ouest à une époque de l'année où il vous ait été possible d'observer le caractère de la végétation ? R. J'y étais au mois de décembre dernier.

Q. Vous n'y étiez pas encore venu ? R. Pardon, j'avais été déjà à Winnipeg.

Par le Président :

Q En été ? R Oui, mais cette fois-là par les Etats-Unis, le chemin de fer canadien du Pacifique n'étant pas ouvert à la circulation. J'ai vu la Colombie en septembre.

Q La seconde question a trait aux plantes, quadrupèdes, oiseaux et poissons propres à la consommation. Veuillez nous fournir la liste de ceux que vous connaissez, en indiquant les districts où ils se trouvent. Il ne s'agit ici que des régions situées à l'ouest du lac Supérieur R Je ne suis pas en état de vous fournir une liste utile, parce que mon voyage a été trop rapide pour que j'aie eu le loisir, en chemin faisant, d'étudier les quadrupèdes, les oiseaux ou les poissons, si ce n'est peut-être sur les marchés.

Q. Mais les plantes ? R. Aucune n'était en fleur à mon passage ..... J'ai aperçu, aux côtés du chemin, des lièvres. Il y en a à foison. En hiver, les Sauvages se nourrissent de lièvres surtout et de faisans des prairies (*prairie chickens*), qui abondent. Les poissons dont on m'a paru faire une assez grande consommation dans le centre du Nord-Ouest, sont le *jack fish*, très commun dans les boutiques de villes, et quelques autres espèces, moins communes, dont j'ignore les noms.

Par l'honorable M. Girard :

Q. Avez-vous vu là de beaux spécimens de *jack fish* ? R. Oui, de très grosses pièces.

Par le Président :

Q. *Jack fish* est le terme local ; quel est le nom que les naturalistes donnent à ce poisson ? R. Je l'ignore. Le *jack fish* est une espèce de brochet. Il m'a paru être un peu différent du brochet d'ici...... J'avoue que l'ichthyologie est une science à laquelle je suis resté assez étranger jusqu'à présent.

Q. Vous remarquerez qu'il est parlé premièrement dans cette deuxième question d'une liste des plantes. Ne m'avez-vous pas dit que vous aviez fait une communication sur ce sujet au secrétaire ? J'ai lu, d'autre part, dans le rapport du ministère de l'agriculture, que vous vous occupiez d'études botaniques comme directeur de la Ferme expérimentale. R. Nous faisons à la ferme une collection de toutes les plantes importantes des différentes parties du Canada ; elles y seront groupées par provinces, pour

que les visiteurs puissent les distinguer et les étudier facilement, et pour que le personnel acquière une connaissance plus exacte des produits propres à chaque province. Notre entreprise n'est pas encore très avancée. Nous avons eu une collection de plantes du lac des Chênes (Manitoba) ; et le professeur Macoun, en ce moment au Nord-Ouest, a été chargé par M. Selwyn d'y recueillir pour nous toutes sortes de graines et de semences, que nous allons recevoir bientôt par la malle et mettre en terre : nous espérons voir venir à bien la plupart de ces semences.

Q. N'avez-vous pas envoyé au secrétaire une liste des graines semées à la ferme? R. Je lui ai envoyé un compte rendu, très succinct, des opérations d'ensemencement faites cette année.

Q. Voulez-vous nous faire connaître les plantes propres à l'alimentation ? Mais comme vous n'auriez peut-être pas en ce moment tout le loisir de préparer votre réponse, avec la permission du comité, je n'insisterai pas. Cette question vous sera posée dans une autre occasion. R. Les notions que j'ai pu me former sur le pays, en le traversant à une époque avancée de l'année, sont bien superficielles. La seule plante dont les Indiens, à ma connaissance, fassent un grand emploi comme aliment, est le riz sauvage.

Q. Savez-vous dans quelles localités croît cette plante? R. Je n'en puis indiquer aucune en particulier. Elle croît sur des terrains marécageux.

Q. Veuillez répondre à la question trois de la feuille que vous tenez ; mais peut-être aimeriez vous mieux remettre votre réponse à plus tard? R. S'agit-il ici des espèces qui se trouvent encore dans quelque région du Nord-Ouest et qui pourraient se transplanter dans une autre?

Le Président :—Oui. R. Je connais trop peu le pays pour vous donner à cet égard d'utiles informations.

Q. En ce cas, vous ne pouvez non plus répondre à la question quatre? R. Pas davantage.

Q. Mais peut-être nous fournirez-vous, de mémoire, quelques renseignements sur l'objet de la cinquième ? R. Oui, je vais dire en gros (cela, je pense, sera préférable) quels sont les grains et graines que nous avons reçus et semés ou plantés à la ferme expérimentale. Il serait, d'ailleurs, excessivement difficile de vous faire le détail mentionné dans la question. Jusqu'à présent nous avons eu et semé 120 variétés de blé, 40 variétés d'orge et 45 variétés d'avoine. Nous avons, en outre, des semences, que nous n'avons pas encore mises en terre, de 20 variétés de riz et de 30 variétés d'herbes. Nous avons planté 246 variétés de pommes de terre, environ 600 espèces d'arbres de forêt ou d'ornement, et 600 à 700 espèces ou variétés d'arbres fruitiers, 124 variétés de vignes, 18 de gadelliers, 38 de framboisiers, 20 de ronces ou mûres et environ 100 variétés de fraisiers. De plus, nous avons reçu quantité de semences d'arbres, arbustes ou plantes ayant une valeur soit comme ornements soit comme produits exploitables, entre autres, environ 200 espèces provenant d'Allemagne, 355 du jardin royal de Kew, 300 du jardin botanique royal de Saint-Pétersbourg, et 100 du collège impérial d'agriculture de Tokio, Japon. Ce n'est pas tout. J'ai fait collection moi-même, l'hiver dernier, de graines d'arbres au Nord Ouest et en Colombie. Le comité voit maintenant qu'une liste faite suivant son questionnaire comprendrait des milliers de noms et tiendrait probablement trente ou quarante pages de grand papier. Il était donc impossible de la dresser dans le court délai que nous avons eu, d'autant plus que nos opérations d'ensemencement ne sont pas terminées. Nous semons ou plantons tous les jours, et nous ne pourrions de quelque temps encore nous appliquer à une pareille nomenclature. D'ailleurs, le comité trouverait peut-être fort ennuyeux de la parcourir. Le résumé que j'ai fait lui permet de se former une juste idée de notre travail. Quant à savoir quelles sont les plantes qu'il serait désirable d'ajouter aux produits naturels du Nord Ouest, c'est une question à laquelle il n'est pas possible de répondre avant que les diverses expérimentations aient abouti. Une partie de nos semences d'arbres proviennent du nord de l'Europe, où les conditions thermométriques ressemblent à celles qui s'offrent dans telle ou telle partie du Nord-Ouest, et il est à présumer que, venus ici de semis, beaucoup de ces végétaux étrangers pousseront assez vigoureusement pour supporter le climat; mais combien ? je ne saurais le dire. En formant nos

collections, nous avons particulièrement en vue le Manitoba et le Nord-Ouest. Nous tâchons de nous procurer des semences ou des plantes de toutes les espèces utiles qui pourraient s'y naturaliser. Parmi les arbres et les plantes du Japon, plus d'un, originaire du nord de cette contrée, où l'hiver est très froid, réussira, nous l'espérons, à s'implanter dans nos régions septentrionales.

Par l'honorable M. Macdonald :

Q. Avez-vous des racines de bambou du Japon ? R. Je ne sais pas. J'ai demandé surtout des semences recueillies dans le nord du Japon, où, si je ne me trompe, le bambou ne croît point.

Q. On dit qu'il réussit fort bien dans la Colombie-Britannique ? R. Oui, je suppose. La Colombie a sa part, comme les autres provinces, dans nos collections ; nous avons déjà nombre de semences d'arbres et de plantes qui redoutent un peu les climats froids, et que nous rassemblons pour les fournir à la Ferme de la Colombie, aussitôt après sa création, afin de lui faciliter ses premiers essais.

Q. Le thé du Japon ne viendrait-il pas dans certaines parties de la Colombie ? Q. Je pense qu'il y a des graines de thé mentionnées sur la liste d'envois ; mais je ne voudrais point l'assurer sans avoir revu cette liste. Elle est en langue japonaise et présente aussi le nom latin de chaque végétal.

Par le Président :

Q. Vous avez une collection de graines d'arbres du Nord-Ouest : pouvez vous, de mémoire, nous dire en quoi elle consiste ? R. Notre collection est plutôt riche en graines de la Colombie... J'ai tout un sac de semences d'érable du Manitoba, comme on l'appelle, ou négundo, autrement dit encore érable à feuille de frêne. Ce n'est pas le vrai érable, mais un arbre qui en approche beaucoup. J'ai aussi des semences d'une variété d'orme. J'ai le saskatoun ou poirier sauvage, le bois de bison (*buffalo tree*), et un autre baccifère dont le nom m'échappe.

Q. Avez-vous le pimbina et l'atoca ? R. Non.

Par l'honorable M. Allan :

Q. Avez-vous eu des semences de conifères ? R. J'ai eu des cônes de sapin de Douglas, et d'une ou deux espèces d'épinettes, de l'épinette bleue notamment, qui réussit presque partout en Ontario et qui forme un bel arbre d'ornement ; j'ignore quelle y peut être sa valeur comme bois.

Q. Le sapin de Douglas ne croît pas tout au moins dans le sud de cette province... R. Je n'ai pu me procurer, en Colombie, mes semences de localités aussi septentrionales que je l'eusse voulu. Plus est reculé au nord leur lieu d'origine, plus les grains sont capables de conserver leur faculté de vie sous une latitude froide. J'ai dû suivre dans mon voyage les lignes du chemin de fer du Pacifique, et je n'ai trouvé aucune occasion d'avoir des semences de l'intérieur.

Par le Président :

Q. Parmi les arbres à crue rapide que produit le Manitoba et que m'indique mes collègues de cette province, il y a l'érable à feuilles de frêne, le peuplier tremble et le peuplier baumier. Ils croissent par bouquets et prêtent des apparences de parc à la prairie. Avez-vous des semences de ces arbres ? R. Non, pas encore. J'ai bien remarqué ces arbres dans mon voyage ; ils étaient extrêmement communs, les peupliers surtout.

Q. Jusqu'où en avez-vous rencontré en allant vers l'ouest ? R. Jusqu'à Broadview et au delà. Malheureusement, le train, en allant et revenant, passait de nuit dans ces localités, et je n'ai pu distinguer rien au delà de Broadview ; mais nul doute que ces essences ne se continuent jusqu'à un point beaucoup plus éloigné. Je me rendis en voiture à la réserve des Sauvages à Régina, c'est-à-dire à l'ouest de Broadview, et j'y retrouvai ces mêmes arbres. Le tremble croît au nord jusqu'à la rivière de la Paix.

Q. Aviez-vous formé toute votre collection de semences du Nord-Ouest ?—R. Je continuai à recueillir les graines ou semences de nombre de petites plantes dont les tiges s'élevaient encore au-dessus des neiges ; mais, à part quelques individus du genre tremble que je reconnus à la forme de leur semence, je n'y trouvai rien dont la mention puisse offrir quelque intérêt au comité. Je reviens à cette question écrite : quelles espèces d'arbres pourraient être utilement ajoutées aux produits indigènes ?...

En parlant tout à l'heure des arbres fruitiers, j'aurais dû dire que nous en avions eu une collection considérable de la Russie, dont une partie de la province même de Kazan, qui est, ou peu s'en faut, le point extrême de la végétation des pommiers. Nous avons eu aussi des arbres de la Prusse, par exemple, des cerisiers de sa région la plus septentrionale,—de même que des cerisiers provenant des environs de Saint-Pétersbourg et de Riga, où le climat, je crois, est tout aussi froid qu'au Nord-Ouest canadien. Je compte 250 ou 300 variétés de semences de ces arbres du Nord, sur un nombre total que j'évalue à six ou sept cents. J'ai l'espérance que beaucoup de ces arbres seront utiles au Nord-Ouest, et qu'ils s'y naturaliseront facilement. Le climat n'est pas moins rigoureux dans leurs contrées d'origine que dans la partie habitée du Nord-Ouest. Nous avons fait venir aussi certaines variétés de peupliers, dont le bois vaut mieux que celui du liard ou du baumier, et qui, originaires du nord de l'Europe, sont faites pour réussir sur notre sol. Comme elles peuvent se propager par boutures, elles seront aisées à répandre, aussitôt que l'on en aura déterminé la valeur pour nous. Lorsque le Manitoba et les Territoires auront leurs fermes expérimentales, nous leur fournirons des plants et des semences de toute espèce pour qu'elles les soumettent à une première expérience de culture, avant d'en continuer la distribution dans ces contrées. En attendant, on va multiplier, dans les fermes expérimentales en activité, les plantes qui promettent le plus, à dessein de les disséminer, après qu'on aura suffisamment constaté la valeur et l'utilité qu'elles peuvent offrir à notre pays.

Par l'honorable M. Kaulbach :

Q. Les arbres dont vous parliez en dernier lieu ne servent-ils pas à faire de la pulpe ? R. Le peuplier de Russie—et nous en possédons une ou deux variétés—a un bois plus droit et plus dur que nos espèces ; en Russie, on en fabrique des meubles. En Canada, on fait de la pulpe avec le peuplier indigène ; on commence cependant, à lui préférer l'épinette. Il y a quelques années, le peuplier était réputé le meilleur bois pour cet usage ; mais aujourd'hui les papetiers préfèrent de beaucoup le produit que donne la pulpe d'épinette, et par suite le peuplier est déjà moins recherché.

Par le Président :

Q. A propos d'arbres fruitiers, j'ai remarqué, sur une carte indiquant les variations de climature qu'offre le Nord-Ouest, qu'à la tête du lac Winnipeg les conditions climatologiques seraient presque exactement semblables à celles qu'on a dans l'île de Montréal. Voulez-vous dire au comité si les pommiers cultivés dans cette île ne pourraient pas être introduits dans la région manitobaine du Nord-Ouest ? R. Je n'en puis rien dire par expérience. Je sais seulement que certaines variétés, la *Fameuse* par exemple, que l'on cultive dans le voisinage du Sault-Sainte-Marie, n'y ont pas trop belle apparence, tandis que d'autres y périssent aussitôt plantées. J'y ai visité plusieurs vergers—ou plutôt plusieurs plantations destinées à former des vergers ; et je n'ai trouvé qu'un groupe de pommiers paraissant se développer avec vigueur. Ils venaient de pepins de *fameuses* mûries à Montréal ; ce qui montre combien il serait important d'obtenir tout d'abord, dans les contrées septentrionales, des plants par semis de la graine de fruits mûris dans d'autres contrées du Canada. Tous les sauvageons qu'il y avait là étaient, m'a-t-on dit, forts et productifs, et ne souffraient point du climat. Je me propose, aussitôt qu'il me sera possible de le faire, de me procurer des scions des arbres venus à cet endroit.

Par l'honorable M. Allan :

Q. La difficulté la plus sérieuse qu'on éprouve dans la plantation des arbres au Nord-Ouest, ne provient-elle pas plutôt du manque de protection contre la violence des vents que de la froidure de l'air ? A la ferme Bell, on m'a dit que les vents étaient si terribles qu'on ne pouvait, même en attachant les arbres, en tenir le pied en terre. R. Dans toutes les parties du pays, le peuplier résistera, et croîtra, si le sol n'est pas dévoré par les incendies. Selon moi, il faut commencer par planter en bosquets de nos peupliers indigènes, puis grouper contre eux les arbres qui ont besoin d'être abrités. En Europe, on établit ainsi des sortes de noyaux, auprès desquels on pratique ensuite des plantations, et que l'on supprime lorsque les jeunes arbres ont pris assez de croissance et de force. Un autre moyen est de planter les arbres faibles parmi de petits peupliers, qui sont chargés de les garantir des vents. On n'a point à attendre dans

ce cas, la formation d'un massif. Comme le peuplier croît avec une grande vitesse, les autres seront toujours bien couverts, même en lieux exposés à des vents violents. Il ne restera plus qu'à exercer plus tard d'intelligents abatages d'éclaircie. Je crois facile d'introduire partout quelque espèce d'arbre propre à former des brise-vents, tout en pouvant servir à d'autres usages.

Par le Président :

Q. Vous pouvez vous dispenser de répondre aux questions six et sept, à moins toutefois que vous ne vouliez vous y arrêter. R. J'ai déjà dit tout ce que je sais sur ces points-là. Les frais probables de la transplantation ne sont, certes, pas considérables. Pour l'opération de semis, nous plantons tout bonnement la graine en terre, à la Ferme expérimentale. D'autre part, je ne crois pas que la production de plants d'un ou deux ans revienne à plus d'un sou pièce. Quel fermier ne peut en avoir à ses frais quelques centaines sur sa terre pour commencer à la garnir, ou tout au moins ne pourrait en obtenir lui-même de semis, si on lui enseignait comment se pratique cette opération bien simple ? Dans le premier bulletin de la Ferme expérimentale, publié par moi au mois de février, j'ai décrit les procédés à employer pour obtenir des arbres de la graine, espérant porter par là les cultivateurs à tenter l'expérience. C'était un premier conseil ; je serai toujours heureux de les aider de tout mon pouvoir.

Q. Passons à la huitième question : " Quels fruits indigènes sont susceptibles, selon vous, de s'améliorer sous le double rapport de la qualité et de la quantité ou volume, par la culture ou par le bouturage ou la greffe ?" R. Le Nord-Ouest produit plusieurs variétés de prunes sauvages, et quelques-unes, à ce que l'on m'a dit, sont grosses et très bonnes. On ne gagnerait guère, je crois, à pratiquer la transplantation de ces variétés en jardin pour les y cultiver. Peut-être pourraient-elles y acquérir plus de volume ; mais elles ne deviendraient pas meilleures. Pour améliorer le fruit, je crois qu'il faut plutôt recourir au procédé de la sélection : par là j'entends choisir les meilleurs sauvageons, et ensuite les employer à produire des hybrides en les métissant avec les variétés européennes ou les principales d'entre les espèces originaires du Canada et des Etats-Unis. En ce qui concerne la vigne, j'ai trouvé, le long de la rivière Assiniboine, quantité de vignes sauvages, quelques-unes à gros grains, et je suis porté à croire que partout où cet arbrisseau subsiste à l'état sauvage, il n'est pas impossible d'obtenir des variétés supérieures par la greffe sur ceps natifs, possédant les caractères de vigueur et de durée nécessaires pour la création d'espèces nouvelles. Mais cela doit être l'ouvrage de plusieurs années ; en attendant, on peut toujours, par le mélange de la vigne sauvage et des variétés cultivées, obtenir une certaine amélioration du fruit.

Q. Voulez-vous nous indiquer de ces variétés cultivées ? R. Le *Concord*, par exemple, et le *Clinton*, très vivaces tous les deux ; le *Wordon*, très vigoureux aussi.

Par l'honorable M. Almon :

Q. Et l'*Isabella*, qui mûrit à la Nouvelle-Ecosse ? L'*Isabella* est une des variétés les plus lentes à mûrir en Ontario et Québec. Rarement son fruit vient bien à point dans la province d'Ontario, où l'on a cessé, pour cette raison, de la cultiver. Les autres mûrissent dix jours plus tôt, et seraient assurément préférables pour l'hybridation avec la vigne du Nord Ouest.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Que pensez-vous du *Roger* ? R. C'est une variété née du mélange du *Fox* et d'une espèce européenne ; elle est sujette au mildew dans plusieurs localités.

Q. Il n'y aurait pas à craindre cette maladie, je suppose, dans un climat sec comme celui du Nord-Ouest ? R. La nielle, la rouille, le mildew y sont presque aussi fréquents que dans l'est du Canada. Pour la vigne, j'ignore à quoi elle y serait exposée ; il n'est pas facile de se livrer à des prédictions touchant le succès ou l'insuccès des viticulteurs à venir ; mais je crois, pour ma part, qu'avec cet heureux commencement que fournit déjà aux expérimentateurs la vigne sauvage native, qui croît avec exubérance dans les bas-fonds sur les rivières, il y a sujet d'espérer que, dans un avenir prochain, on y aura des vignes profitables aux populations de toutes ces localités.

Par le Président ;

Q. Veuillez maintenant relire la note au pied du questionnaire...Avez-vous, dans votre voyage à travers le pays dont nous parlons, vu de grands espaces dénués de végétation forestière, par incendie ou autrement? R. Oui, particulièrement dans le district du mont Orignal que j'ai visité, j'ai remarqué un vaste espace incendié l'année dernière. Des milliers d'acres. Tout le bois détruit. Sur beaucoup d'autres points, le feu a endommagé des jeunes bois qui promettaient de faire de bons abris contre les vents; les groupes atteints ne se reformeront qu'avec le temps. Le peuplier, cependant, à ce qu'on m'a dit, renaîtra de ses racines, et comme il croît très vite, s'il ne survient aucun autre incendie, tous les lieux qu'il occupe seront bientôt recouverts.

Q. Avez-vous vu des pinières incendiées? R. Je n'ai vu de pins nulle part à l'ouest de Winnipeg,—rien que des épinettes aux environs de Carberry. Il y avait sur les coteaux des épinettes vives, mais en petites quantités.

Le comité s'ajourne à lundi prochain, 11 heures du matin.

OTTAWA, lundi, 30 mai 1887.

Le professeur ROBERT BELL est entendu:

Questionné par le Président :

Q. Quelles parties de la région du Canada située à l'ouest du lac Supérieur avez-vous parcourues? et quelles autres parties en connaissez-vous par les rapports de personnes dignes de foi? R. J'ai fait plusieurs courses depuis la frontière des États-Unis jusqu'au lac Athabaska, dans la contrée du fleuve Mackenzie et dans les parties septentrionales de la baie d'Hudson; du côté de l'ouest, j'ai parcouru tout le pays depuis le lac Supérieur et la baie d'Hudson jusqu'à très peu de distance des montagnes Rocheuses.

Q. Veuillez fournir au comité une liste de leurs plantes, animaux terrestres, oiseaux et poissons propres à la consommation qui vous sont connus, et lui indiquer, en même temps, les districts où ils se trouvent surtout. R. Avec votre permission, je répondrai par écrit à cette question. La liste est longue, et peut-être ne me rappellerais-je point, sur le moment, toutes les espèces que je voudrais nommer; c'est pourquoi, si le comité y consent, je préférerais lui en fournir la liste par écrit... Elle sera plus complète, et plus systématique...

Q. Parmi les espèces à vous connues, quelles sont celles qui pourraient se transporter ou transplanter en d'autres parties du Nord-Ouest? et quels sont, selon vous, les districts où l'introduction en serait avantageuse aux Sauvages et aux blancs? R. Parmi les plantes indigènes, on pourrait, je pense, essayer avec succès de transplanter le riz sauvage des districts boisés de l'Est dans les contrées occidentales. Je suis, cependant, assez enclin à supposer que si les lacs et les étangs, dans les Prairies, étaient des milieux favorables pour la production de cette plante, la nature l'y aurait elle-même semée et propagée; mais peut-être aussi que non. On sait que le riz sauvage disparaît de lieux mêmes où il était abondant; et peut-être croissait-il autrefois dans toutes ces mares où il manque aujourd'hui. Il serait à propos d'ensemencer quelques-unes des plus douces. Beaucoup de mares sont saumâtres; mais on devrait, à tout hasard, faire une expérience d'ensemencement dans les plus grandes qui ne se dessèchent pas en été et dont l'eau est douce. Autant que je sache, le riz sauvage ne se trouve point à l'ouest du lac Winnipeg. Il abonde à l'est de ce lac et dans les localités méridionales. J'ai parcouru le pays du lac Manitoba, et dans les centaines de mares, étangs et lacs que j'ai examinés à l'ouest de cette nappe d'eau, je ne me souviens pas d'y avoir vu la plante, ni même à la rive ouest du lac Winnipeg, quoiqu'elle croisse sur les cours d'eau et les étangs qui se déchargent dans ce dernier lac, par l'est. Je ne connais aucune autre plante alimentaire indigène valant la peine qu'on essaie d'en pratiquer la transplantation. Il peut bien y en avoir d'autres; mais il vaudrait toujours mieux, je crois, porter dans ces districts nos plantes cultivées que nos plantes sauvages.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Et le céleri sauvage, est-ce qu'il se trouve là bas? R. Il s'y trouve plusieurs plantes appartenant à la même famille que le céleri; mais il n'y en a qu'une dont on fasse une assez grande consommation, je parle d'une espèce de panais sauvage. Certaines personnes l'appellent carotte; mais elle approche plus du panais que de la carotte. Il en existe deux variétés, l'une comestible, l'autre vénéneuse. Elles se ressemblent beaucoup. Au reste, cette plante demande des conditions de végétation si particulières, que je ne crois pas qu'on la puisse cultiver profitablement. Elle pousse dans les fonds humides sur les bords des lacs, ou dans les lits des sources au penchant des coteaux. Elle est extrêmement abondante dans la vallée de la Qu'Appelle et dans diverses autres localités du Nord-Ouest. Partout où le sol est favorable, on la peut déjà trouver, je suppose; et les soins qu'elle nécessiterait pour être reproduite par transplantation, seraient beaucoup mieux employés, à mon avis, à propager plutôt le panais cultivé, ou bien encore le navet, la carotte, etc.

Q. Mais pour la nourriture des oiseaux sauvages? Est-ce qu'elle ne contribuerait pas à les attirer? R. Le céleri sauvage que vous mentionniez tout à l'heure ne croît pas dans le Nord-Ouest—au moins à ma connaissance.

Par le Président :

D. Il y a, avez vous dit, deux variétés de panais sauvage, dont une vénéneuse; les deux se trouvent-elles dans les mêmes localités? R. Je ne suis pas certain qu'elles croissent ensemble; mais elles veulent des situations semblables; peut-être croissent-elles par groupes distincts.

Q. Avez-vous quelque raison de croire que la culture améliorerait cette plante sauvage? R. En règle générale, la culture améliore les plantes sauvages: aussi ferait-on bien de soumettre le panais à ce traitement à la Ferme expérimentale, ou bien le directeur pourrait, pour cet essai de culture, choisir un terrain favorable hors de la ferme, s'il n'y en avait point dans son enceinte. L'expérimentation produirait peut-être quelque bon fruit.

Q. Quelles sont les conditions les plus favorables à sa croissance? R. En pays boisé, cette plante croît autour des lacs, entre les pierres; mais dans la prairie, je l'ai surtout rencontrée au bord des rivières, sur les points où quelque filet d'eau échappé de la terre entretenait une constante humidité. Encore une fois, on ferait bien de tenter l'expérience.

Par l'honorable M. Sutherland :

Q. Avez-vous jamais rencontré une racine à la peau noire, qu'au Nord-Ouest on appelle navet sauvage? R. Oui; dans les prairies occidentales elle croît sur les terrains secs. Pauvre ressource à substituer à la pomme de terre!

Q. Les Sauvages, cependant, n'en mangent-ils point, plutôt pour en faire le fond de leur repas, qu'à la place de la pomme de terre? R. Il est vrai; les Sauvages en font surtout de la soupe... Ils en amassaient des quantités considérables, et c'était même, à l'occasion, un de leurs articles de traite avec la Compagnie de la baie d'Hudson.

Par l'honorable M. Macdonald :

Q. Est-ce là le *camass* de la Colombie-Britannique? R. Non, c'est autre chose.

Par l'honorable M. Sutherland :

Q. Les Sauvages du Nord-Ouest s'en nourrissent depuis un temps immémorial? R. Oui.

Q. Pensez-vous qu'il soit possible de l'améliorer par la culture? R. Il vaudrait la peine d'en faire l'expérience. La Ferme expérimentale peut l'entreprendre. Déjà bien des plantes ont pris un merveilleux développement par la culture. La pomme de terre, par exemple, qui est devenue une substance alimentaire si importante dans le monde entier, était originairement un tout petit tubercule sauvage. Il se peut toujours qu'une expérience réussisse: de fois à autres, on obtient ainsi un heureux résultat.

Q. Faites connaître au comité votre avis sur les meilleurs moyens de repeupler des mêmes espèces de plantes, quadrupèdes et poissons qui s'y trouvaient autrefois, les districts d'où ils ont disparu? R. Le moyen le plus économique, je crois, serait

de faire exécuter des essais de repeuplements sous les ordres d'un surveillant capable; et après avoir constaté la possibilité de regarnir les districts dépeuplés, d'y pratiquer les mêmes opérations en grand, et plus particulièrement la reproduction des plantes. En ce qui concerne les animaux terrestres, je crois que la propagation du bison serait extrêmement désirable, s'il y avait moyen de conserver un animal si bien approprié à toutes ces contrées du Nord-Ouest. Il paraît capable de se reproduire en état de détention, et susceptible de se domestiquer. Enfin il fournit une viande meilleure que celle de nos bestiaux. Quant aux poissons, je suis d'avis que, pour repeupler les eaux, il n'y aurait qu'à donner à la nature l'occasion d'y travailler. Je n'ai jamais entendu dire que l'introduction d'espèces nouvelles dans des eaux étrangères pour elles ait souvent réussi; mais l'expérience nous enseigne que là où ils sont préservés de toutes destructions inutiles, les poissons se multiplient rapidement. Si donc on protégeait efficacement, au Nord-Ouest, les peuplements actuels, les eaux dégarnies ne tarderaient pas à se rempoissonner autant qu'on le désire.

Par l'honorable M. Macdonald :

Q. Pour revenir au bison, entendez-vous dire qu'on devrait le réduire en domesticité ? R. Il serait bien désirable de le faire, s'il y avait possibilité.

Q. Dans l'état sauvage, le bison voyage du nord au sud, il serait détruit dans cette migration ? R. Oui, ou bien en passant la frontière il nous échapperait.

Par l'honorable M. Kaulbach :

Q. N'y a-t-il pas un troupeau de bisons déjà domestiqués, quelque part près de Winnipeg ? R. Oui.

Q. N'augmente-t-il pas naturellement par le croît ? R. Oui.

Par l'honorable M. Carvell :

Q. N'est-ce pas là un troupeau métis ? R. Non, c'est, je pense, une troupe d'animaux de race pure.

Q. L'animal métis fournit une viande excellente, n'est-ce pas ? meilleure même que celle de l'animal de race pure ? R. Je ne sais. Je présume qu'il faudrait croiser la femelle de bison avec le taureau domestique, parce qu'en pratiquant le croisement inverse, la vache ne pourrait jamais mettre bas, vu la conformation du veau. Ce croisement a été essayé, et a eu quelquefois pour résultat la mort de la vache domestique. La difficulté provient de la bosse caractéristique du veau métissé.

Par l'honorable M. Allan :

Q. En disant tout à l'heure qu'il fallait, pour le repeuplement des eaux, laisser la nature y travailler librement, vous vouliez dire, je suppose, qu'il fallait empêcher la pêche dans la période de fermeture ? R. Oui.

L'honorable M. Allan signale ici à l'attention du comité le fait suivant. L'an dernier, en voyageant dans le Nord-Ouest, il a vu tuer d'énormes quantités de faisans des prairies et autres sortes de gibier pour l'exportation—non pas pour la consommation locale. A quoi bon alors chercher à repeupler ce pays-là de poisson et de gibier, si une pareille tuerie devait continuer à s'y exercer.

Par l'honorable M. Schultz :

Q. Dans votre réponse à la question primitive, vous avez mentionné la domestication du bison. En connaissez-vous quelque exemple, outre celui dont l'honorable M. Allan et d'autres personnes ont parlé : l'heureux essai de domestication pratiqué à la montagne de Pierre ? R. Je n'en connais par moi-même aucun autre. On m'a dit que le Yellowstone Park, aux Etats-Unis, renfermait un troupeau de bisons, et qu'on a fait des essais de domestication dans une localité située plus à l'est ; mais je ne le tiens pas de source. J'ai visité, un jour, l'ancien troupeau de feu l'honorable James McKay à Deer Lodge,—il est aujourd'hui en la possession de M. Bedson,—les animaux m'avaient paru en excellent état. Le bison existe encore dans la région boisée de l'Athabaska, où il est probable qu'il se conservera, parce qu'il vit assez solitairement et que les chasseurs ne l'y peuvent poursuivre à cheval, comme dans les prairies. Les Sauvages en tuent quelques-uns tous les ans.

Q. On l'appelle, celui-là, le bison des bois ? R. Oui ; c'est une variété de l'espèce. Il n'habite que les régions boisées, et n'entreprend jamais de voyage comme le bison des prairies.

Par l'honorable M. Kaulbach :

Q. Les choux viennent très bien là-bas ? R. Ils atteignent d'énormes proportions.

Par l'honorable M. Ogilvie :

Q. Les Sauvages des montagnes Rocheuses se suffisent à eux-mêmes depuis plusieurs années. R. Je l'ai souvent entendu dire, et je n'ai aucune raison d'en douter. J'ai passé cinq ans à Battlef rd, de 1876 à 1880 ; c'est pendant ce temps que j'ai eu le plus de rapports avec les Sauvages ; un certain nombre commençaient alors des essais de culture. Ceux qui se faisaient des jardins les soignaient mieux que nous ne soignions nous-mêmes les nôtres, en s'appliquant à en sarcler toute mauvaise herbe. Il y a plusieurs réserves sur la Qu'Appelle dont les habitants se livrent avec succès à une certaine culture. L'année dernière, la récolte a manqué dans notre région, pour eux comme pour nous. Comme preuve du désir qu'ils ont de subvenir à leurs besoins, je citerai le fait suivant : dans le voisinage de leurs réserves, se trouvent des marais à foin ; eh bien, ils y ont fauché beaucoup l'herbe et l'ont vendue pendant l'hiver à la police à cheval du Nord Ouest. En allant faire ma visite à cette police, j'ai souvent rencontré des Sauvages conduisant des charges de fourrage. Leurs animaux étaient en bon état.

Par l'honorable M. Macdonald :

Q. Quel usage ont-ils fait de l'argent qu'ils ont reçu pour leur foin : l'ont-ils dépensé follement en achats d'ornements frivoles, ou l'ont ils employé à acheter des vivres ? R. Je crois qu'ils ont dépensé cet argent sagement.

Par l'honorable M. Girard :

Q. Y a-t-il lieu d'espérer que la dépense publique qui se fait aujourd'hui pour fournir de la nourriture aux Sauvages, diminue avant longtemps ? R. Je ne sais.

Q. Vous avez vu comment ils s'y prennent pour pourvoir à leur subsistance ? R. Les Sauvages comme les blancs ont nécessairement des difficultés à surmonter dans la culture du sol ; quand les difficultés sont sérieuses, l'effet en est pire pour les Sauvages ; si leur semence ne rapporte point, ils se découragent et ne veulent plus recommencer. Il ne serait guère posssible de réduire, de quelques années encore, le crédit affecté à secourir les Sauvages.

Par l'honorable M. Macdonald :

Q. Les Sauvages augmentent-ils en nombre ? R. Non, je suis plutôt porté à croire qu'ils diminuent.

Q. D'après les rapports du gouvernement, les Sauvages compris dans les traités auraient augmenté de dix mille depuis seize ans ? R. Voici comment cela peut s'expliquer : je suppose qu'on les compte d'après les listes de paie ; tant d'argent payé, tant de Sauvages. Pendant plusieurs années, il y a eu des Sauvages qui n'étaient pas sous le régime des traités et qui, en venant peu à peu s'y mettre, augmentaient les chiffres officiels. Le nombre de ceux qu'on payait grossissait sans cesse au fur et à mesure des accessions nouvelles. Mais je crois que tous aujourd'hui sont entrés dans les traités.

Q. Les Sauvages n'auraient-ils pas usé de fraude en exagérant le nombre de leurs enfants ? R. Non, je ne le pense pas. Il y a eu peut-être trois ou quatre tentatives de fraude, et elles ont été déjouées. La première remonte à trois ou quatre ans. Avant cela, semblable chose n'était jamais arrivée. Quand on interrogeait un Sauvage sur les membres dont se composait sa famille, il en déclarait exactement le nombre ; personne ne cherchait à tromper. Je crois que tous les Sauvages du Nord-Ouest sont maintenant sous les traités ; en consultant la série des états qui sont présentés chaque année au parlement, on pourra se rendre compte du mouvement de cette population.

Par l'honorable M. Girard :

Q. Nous voudrions avoir votre opinion sur les récoltes. Sont-elles autant en sûreté contre les gelées dans le Nord-Ouest que dans la contrée située entre le lac Supérieur et le Manitoba ? R. Je le crois.

Par le Président :

Q. Voudriez-vous nous parler maintenant des animaux et des poissons du Nord-Ouest ? R. Vous parlerai-je du bison ? Il est disparu.

Q. Entièrement ? R. Oui. Nous avons l'orignal et d'autres variétés du genre cerf, que je ne connais guère ; je sais seulement qu'il y a des daims et des chevreuils. J'ai chez moi trois chevreuils que j'ai apprivoisés. Nous avons aussi des ours : l'ours canelle et l'ours noir. Je n'ai point vu d'ours gris dans les Territoires. On m'a dit qu'il y en avait eu. Il y a aussi des castors et d'autres quadrupèdes qui ne sont point propres à l'alimentation ; des loups et des chiens. Les Sauvages se régalent de la viande de chien.

Par l'honorable M. Carvell:

Q. Et des grenouilles aussi ?—R. Et des grenouilles.

Par l'honorable M. Sutherland :

Q. Il n'y a pas beaucoup de castors au sud de la Saskatchewan ? R. Non, ils y sont de plus en plus rares.

Par l'honorable M. McInnes :

Q. Y a-t il beaucoup de grenouilles dans les Territoires du Nord-Ouest ? R. Oui, en quantité.

Q. Les Sauvages en mangent-ils ? R. Je ne sais.

Q. N'en mangent-ils pas au moins lorsqu'ils sont réduits à la famine ? R. Non ; je n'ai jamais entendu dire qu'ils en aient mangé. En récompense, ils ne dédaignent pas ce qu'on appelle les rats de sable ou gophers. L'année dernière, ces rats étaient très nombreux et ils en ont mangé.

Par le Président :

Q. Y a-t-il des lapins au Nord-Ouest ? R. Oui, j'allais oublier les lapins.

Q. Dans quelles parties du pays se trouvent-ils ? R. On les trouve partout ; du moins j'en ai tué partout où j'ai passé.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Y a-t-il des lièvres ? R. Oui. Nous avons le lièvre des prairies qui est beaucoup plus gros que le lapin des bois.

Q. Ce lièvre est-il propre à l'alimentation ? R. Je n'en ai jamais mangé. Ce que j'appelle lièvre des prairies est une fois plus gros que ce qu'on appelle là-bas lapin ou "rabbit."

Par l'honorable M. McInnes :

Q. Ce lièvre des prairies est probablement le même qu'on nomme "jackass-rabbit" (lapin-mulet) sur le littoral du Pacifique ? R. Oui ; mais cette espèce au Nord-Ouest est moins nombreuse que l'autre.

Q. Les lapins sont-ils bien communs ? R. Oui, moins qu'autrefois cependant. Ils présentent une particularité bien remarquable. D'après une ancienne observation des Sauvages et des métis, ils disparaissent presque entièrement tous les sept ans, puis ils recommencent à se multiplier, d'année en année, jusqu'à ce qu'ils soient devenus presque un fléau par leur nombre. Une maladie à ce moment les attaque, et ils disparaissent encore.

Par l'honorable M. McInnes :

Q. Comment deviennent-ils un fléau ? R. Ils ne sauraient devenir véritablement un fléau, à cause de l'immensité du pays et parce qu'ils disparaissent périodiquement, comme je viens de le dire ; en outre, ils ne détruisent rien, n'ayant, au reste, rien à détruire. Ils ont été très nombreux pour la dernière fois en 1883 ; ils devront l'être de nouveau dans trois ans.

Q. Vous avez observé qu'ils se multiplient déjà d'année en année ? R. Oui. Il y a deux ans, on en voyait à peine quelques-uns ; l'année dernière, ils apparurent en plus grand nombre, et je ne doute pas qu'il n'y en ait encore davantage cette année.

Q. Ont-ils fait quelques dégâts dans les jardins ? R. Non, pas encore ; c'est pour cela que je retire l'expression "fléau" dont je m'étais servi.

Par le Président :

Q. Le lapin n'est-il pas une des principales ressources alimentaires des Sauvages ? R. Oui, les Sauvages en font grand usage.

Par l'honorable M. Kaulbach :

Q. Ainsi, d'après votre expérience, il n'est pas nécessaire de rechercher les moyens de favoriser la propagation des lapins au Nord-Ouest ? R. Non ; il y a assez

de lapins. Pendant l'année qui suit leur disparition, ils sont nécessairement très rares, mais dès la seconde année ils commencent à reparaître.

Par l'honorable M. McInnes :

Q. A-t-on cherché la cause de ces disparitions successives? R. Nous cherchons à nous en rendre compte.

Q. Avez vous entendu exprimer quelque opinion à ce sujet? R. Non, si ce n'est que la disparition des lapins est attribuée à une maladie; les Métis disent que le siége du mal est d'abord dans la gorge du lapin, que cette affection est suivie de diarrhée, laquelle amène la mort en quelques jours.

Par l'honorable M. Sutherland :

Q. Vous n'avez jamais entendu dire qu'ils fussent attaqués par un insecte parasite? R. On commence à faire des recherches à ce sujet; plus tard, le résultat en sera communiqué à la presse. Le lieutenant-gouverneur des Territoires du Nord-Ouest a reçu, par l'intermédiaire du secrétaire d'Etat, une communication du gouvernement de la Nouvelle-Zélande. Les lapins pullulent et font de grands ravages dans l'île. On y avait appris que les lapins des Territoires du Nord-Ouest disparaissaient tous les sept ans et l'on voulait savoir s'il serait possible d'introduire dans la Nouvelle-Zélande la maladie exterminatrice. Depuis, nous faisons prendre des renseignements et interroger les anciens colons sur la maladie et sur ses causes.

Par l'honorable M. McInnes :

Q. Vous consentiriez assez volontiers à transmettre la maladie aux lapins de la Nouvelle-Zélande et à la voir s'éteindre au Nord-Ouest? R. Ah! bien volontiers.

Par le Président :

Q. Dans les années d'abondance, ne pourrait-on se créer une ressource alimentaire en mettant en conserve de la chair de lapin? R. Je ne sais quels moyens on pourrait employer.

Q. La chose a-t-elle été essayée déjà? R. C'est possible; je n'en sais rien.

Q. Mon honorable ami, M. Girard, me dit qu'il a fait fumer des lapins pour les conserver? R. Je suppose qu'on pourrait traiter la chair de lapin comme la chair de bœuf ou de mouton, et en faire des conserves en boîtes.

Q. Ne pourrait-on pas faire du pemmican avec la chair du lapin, en y ajoutant du suif ordinaire? R. Je ne sais trop. Les lièvres sont rarement gras.

Q. Il faudrait y ajouter de la graisse? R. Oui.

Par l'honorable M. Carvell :

Q. J'ai entendu dire que le lapin allait vraisemblablement devenir un fléau dans le district d'Edmonton, à cause de sa prodigieuse multiplication. Vous-même avez-vous entendu exprimer cette crainte? R. En 1876, pendant l'hiver, les lapins furent très nombreux dans ce district; mais à cette époque, il y avait fort peu de terres cultivées dans le pays. Puis une seconde fois en 1883, si je ne me trompe. Quoiqu'il y eût alors des champs de grains très étendus, je ne me rappelle pas d'avoir entendu personne se plaindre de dégâts. Lorsque le pays sera bien habité, le lapin dans ses années de grande multiplication, pourra devenir un fléau, mais ce fléau aura toujours son remède dans le retour de la maladie, si elle ne vient point à cesser.

Le comité s'ajourne à demain.

SÉNAT, jeudi, 2 juin 1887.

Les communications suivantes sont lues au comité :

PORT-HOPE, 31 mai 1887.

MONSIEUR,

J'ai été trente-quatre ans au service de la Compagnie de la baie d'Hudson, mais toujours dans le district de Témiscamingue, qui se trouve en grande partie dans la

province de Québec. Je ne suis donc pas en état de répondre aux questions qui m'ont été adressées de la part du comité et je vous en exprime le regret.

Votre humble et obéissant serviteur,

CHAS STEWART.

M. J.-G.-A. CREIGHTON,
Greffier en loi, Sénat,
Ottawa.

A l'honorable JOHN SCHULTZ,

J'ai l'honneur de vous adresser les réponses suivantes aux questions qui m'ont été envoyées de la part du comité spécial du Sénat, chargé de faire une enquête sur les produits naturels alimentaires des Territoires du Nord-Ouest:

1. Je n'ai pas été, à l'ouest du lac Supérieur, plus loin que Brandon.

2. D'après ce qui m'a été dit et d'après mes propres observations, je crois que le riz sauvage naturel au lac Rice, dans le comté de Northumberland, et qui a été de temps immémorial la principale ressource alimentaire des tribus des environs, est admirablement propre à servir à l'alimentation des Sauvages du Nord-Ouest, d'autant plus qu'il se reproduit annuellement et de soi-même: le grain qui tombe est la semence de l'année suivante. Il n'y a qu'à récolter. Pour cela on pénètre en canot dans les rizières; on bat avec une palette les épis mûrs et on remplit de grain son canot. Cette manière de récolter est tout à fait selon le goût et les habitudes des Sauvages. Les Sauvages d'ici font roussir le riz avant de le faire bouillir. Il est très nutritif et fort estimé aujourd'hui par les blancs.

Les rivières et les nappes d'eau de l'Ouest à courant très lent et à riche fond d'alluvion, sont propres à produire ce grain précieux. La semence doit s'en faire sur fond vaseux, par deux à trois pieds d'eau, en septembre ou même un peu plus tard. Ici, on récolte le riz vers la fin de septembre; le temps de la récolte varie suivant la température.

Le lac Rice, où ce grain vient à perfection, a vingt milles de long sur trois de large; il est situé dans le comté de Northumberland, province d'Ontario, et l'on s'y rend par chemin de fer de Cobourg, qui en est distant de douze milles. On peut se procurer là le riz en telle quantité qu'on voudra.

Pour ce qui est du poisson, je pense qu'on devrait peupler les lacs du Nord-Ouest d'achigans et de maskinongés, poissons très prolifiques et qui peuvent se protéger contre les ennemis ordinaires des alevins.

Ces poissons, de même que le riz, préfèrent aux eaux claires, comme celles du lac Ontario, les eaux noires comme celles du lac Rice et des autres lacs qui se succèdent jusqu'aux sources de l'Ottawa.

A l'égard des autres questions, je ne me hasarde pas à y répondre, n'ayant pas une expérience suffisante des choses qui en font l'objet.

J'ai l'honneur d'être

Votre très obéissant serviteur,

J. VANCE GRAVELEY.

SIDBROOK, COBOURG, ONT.

L'honorable M. SUTHERLAND, Sénateur, est ensuite interrogé comme il suit:

Par le Président :

Q. Jusqu'où vers le nord et vers l'ouest avez-vous été dans votre pays? R. Je n'ai pas été dans le nord; de ce côté, je n'ai point dépassé l'embouchure de la rivière Rouge.

Q. Y a-t-il aujourd'hui dans le pays des produits alimentaires naturels qui puissent se conserver par quelque préparation, si l'on donnait aux Sauvages et aux colons blancs les instructions convenables? R. Je ne sais. On a parlé hier du lapin. On

pourrait peut-être conserver de sa viande pendant un certain temps ; mais par quel procédé ? je l'ignore. Cette chair est très tendre et ne se garderait peut-être pas bien longtemps.

Q. Hier, l'honorable M. Girard nous a dit qu'il avait chez lui du lapin boucané. On fait aussi fumer d'autres viandes dans le pays. Les Sauvages conservent pendant très longtemps de la viande fumée. R. Je crains que la viande de lapin ne puisse être d'une grande utilité, parce que les lapins ne s'offrent en abondance que pendant deux années sur sept.

Par l'honorable M. Almon :

Q. Comment cela ? R. Il est indubitable qu'ils meurent presque jusqu'au dernier tous les sept ans.

Q. Sans cause perceptible ? R. Ils meurent d'une maladie inconnue. Aussitôt qu'elle est venue, ils périssent en masse, et pendant les trois années qui suivent, c'est à peine si on en aperçoit quelques-uns de loin en loin.

Q. De quelle espèce sont ces lapins ? Ce qu'on appelle lapin au Nord-Ouest est une variété petite du lièvre. Est-ce le lapin d'Angleterre ou une variété du lièvre d'Angleterre ? R. Je ne sais ; je n'ai jamais vu le lapin d'Angleterre.

Q. Ces lapins du Nord-Ouest vivent-ils dans des terriers ou se gîtent-ils sur le sol ? R. Ils se gîtent sur le sol.

Q. Vous n'en avez qu'une espèce ? R. Je n'en ai pas vu d'autre, mais je crois qu'il y a dans l'Ouest, vers les montagnes Rocheuses, une espèce différente, très peu répandue.

Par l'honorable M. McInnes :

Q. Vous voulez dire le "jack-rabbit" ? R. Oui.

Par le Président :

Q. Vous avez dit, que les lapins disparaissent dans certaines époques ; suivant les Sauvages également, ils abondent pendant deux ans et manquent pendant cinq ; serait-il possible, dans la période de disparition, après les deux années d'abondance, de regarnir les lieux où ils ont disparu à peu près, en y introduisant des lapins provenant de régions saines ? R. Cela serait peut-être possible. C'est une expérience à faire.

Par l'honorable M. Almon :

Q. Quels sont les ennemis naturels de ces lapins ? R. Les oiseaux de proie et les renards sont leurs principaux ennemis.

Par le Président :

Q. La maladie semble être épidémique ? R. Oui, elle se répand partout. Un jour, dans la rareté des lièvres, j'en tuai un, le seul que j'aie jamais tué, et je lui trouvai sur le cou trois ou quatre punaises énormes, grosses comme le bout de mon petit doigt. Je ne sais si ces punaises étaient la cause de la maladie. J'ai examiné depuis d'autres lièvres qui gisaient morts sur le sol ; et ils n'en avaient point.

Q. M. Forget, témoin interrogé hier, a parlé de ces insectes, et aussi d'une enflure du cou ? R. Je n'ai pas observé d'enflure au cou du lapin que j'ai tué ; mon attention s'est portée sur la présence des punaises.

Q. Avez-vous trouvé des lapins morts, en grand nombre ? R. Oui, en très grand nombre. Il en meurt plus la première année de la maladie que les années suivantes.

Par l'honorable M. McInnes :

Q. Vous les trouvez morts partout dans la prairie et dans les buissons ? R. Oui.

Par l'honorable M. Almon :

Q. Celui que vous avez tué était-il bon à quelque chose ? R. Il ne valait rien ; je ne l'emportai pas.

Par le Président :

Q. Pouvez-vous décrire cette punaise ? R. Elle était grisâtre ; très grosse, aussi grosse que le bout de mon petit doigt. Elle s'attaque aussi aux faisans de prairie.

Q. Est-elle longue ? R. Elle a la forme ordinaire de la punaise ; presque aussi large que longue, forme ovale. Elle s'attaque l'automne aux faisans, qu'on appelle *prairie chickens* là-bas. J'ai vu sur un faisan deux de ces punaises, l'une très petite, l'autre très grosse. Elles se fixent sur le cou de l'oiseau à un endroit où il ne peut les atteindre pour s'en débarrasser.

Q. Entrent-elles dans la chair ? R. Oui, elles y pénètrent ; il faut un effort des doigts pour les en arracher.

Q. Avez-vous jamais entendu dire que cette punaise dépose l'automne ses larves, et que l'insecte est parfait au printemps ? R. Je n'ai point entendu dire comment viennent ces punaises, mais la présence des deux, l'une grosse, l'autre petite, dans la circonstance que j'ai mentionnée, indique qu'elles proviennent de larves d'une certaine espèce.

Q. Lorsqu'il y a rareté de lapins dans le Manitoba, en est-il de même dans tout le Nord-Ouest ? R. Je ne le sais pas positivement. On prétend, je crois, que la rareté se produit dans tout le Nord-Ouest.

Par l'honorable M. Almon :

Q. Les Sauvages ont-ils là-dessus quelque tradition ? R. Je l'ignore. S'ils en ont une, elle est probablement erronée.

Q. Cette disparition des lapins a lieu tous les sept ans ? R. Oui.

Par l'honorable M. McInnes ;

Q. Dans notre province, la disparition a lieu tous les quatre ans, et elle se produit en même temps qu'une diminution du saumon, chose bien extraordinaire. C'est une coïncidence qui ne s'explique pas.

Par l'honorable M. Carvell :

Q. La disparition est-elle entière ? R. On dirait qu'elle l'est, mais elle ne l'est pas cependant, puisque les lapins reparaissent.

Par l'honorable M. Girard ;

Q. Il y a quatorze ans que je ne les ai vus en très grand nombre ; mais on remarque qu'ils se multiplient depuis quelque temps. R. Je n'ai pas eu l'occasion de les observer depuis peu ; seulement je sais qu'ils ont augmenté en nombre très notablement les trois années dernières. On en voyait beaucoup l'hiver dernier.

Par le Président :

Q. Vous avez traversé les prairies ; quels produits naturels y rencontre-t-on ? Y trouve-t-on quelque produit naturel qui puisse remplacer les pommes de terre et autres racines ? R. Je n'en connais point ; je n'en ai point rencontré. La seule racine que j'aie vue dans les prairies est le navet sauvage.

Q. Est-elle bonne à manger ? R. Oui.

Par l'honorable M. Almon :

Q. Quelle est la grosseur de ces navets ? R. J'en ai vu qui étaient gros comme mon poignet et qui avaient de quatre à cinq pouces de long ; ils poussent quelquefois deux ensemble comme greffés l'un à l'autre à la manière des patates ; ils sont tendres ; je ne sais si on réussirait à les cultiver, parce qu'ils disparaissent là où paissent des bestiaux. J'en ai vu plusieurs années dans des endroits où ils ont depuis entièrement disparu après un seul hiver passé là par des troupeaux.

Par l'honorable M. Merner ;

Q. Se reproduisent-ils annuellement de la graine ? R. Je le suppose ; je n'ai point fait d'observations là-dessus. ils viennent sur les terrains élevés ; jamais dans les bas-fonds.

Par l'honorable M. Almon :

Q. Les Sauvages mangent-ils la sauterelle ? R. Je n'en sais rien.

Par l'honorable M. Leonard :

Q. Le lapin porte-t-il sur lui les œufs de l'insecte qui le tue, ou cet insecte naît-il dans la terre ? R. Je crois qu'il le prend de la terre.

Q. N'avez-vous pas exprimé tout à l'heure l'opinion que l'insecte naissait et se développait sur l'animal ? R. Je pense qu'il est déjà développé lorsque l'animal le prend.

Q. Vous croyez donc qu'il prend naissance dans le sol ? R. Oui.

Par l'honorable M. Carvell :

Q. Lorsque le mal sévit, rencontre-t-on beaucoup de lapins morts ? R. Oui beaucoup ; à tous les trente pas.

Par le Président :

Q. Pouvez-vous nous fournir quelques renseignements sur les poissons de votre province ? R. Non ; ce sujet est celui sur lequel je suis le moins en état de vous renseigner.

Par l'honorable M. Merner :

Q. Le poisson est-il aussi abondant aujourd'hui qu'il l'était autrefois ? R. Je ne le crois pas. Les gens établis le long de la rivière Rouge disent qu'il a beaucoup diminué de nombre dans cette rivière. Les Sauvages et les métis attribuent cette diminution à la navigation à vapeur, et prétendent que depuis que les bateaux à vapeur circulent, le poisson s'en va. L'effet ne serait pas le même dans un lac ou dans une eau de grande étendue que dans une rivière étroite. On ne s'est pas encore plaint que le poisson soit devenu plus rare dans les lacs, mais je crains que le poisson blanc finisse par disparaître, si la pêche continue de s'en faire comme ces dernières années.

Par l'honorable M. Leonard :

Q. La pêche chez vous est-elle réglée par une loi ? R. Nous avons quelques dispositions législatives sur la pêche ; mais je ne puis dire quelle en est la portée.

Par le Président :

Q. Vous craignez, avez-vous dit, que le poisson blanc ne finisse par disparaître ; quel moyen indiqueriez-vous pour le protéger ? R. Je conseillerais, quoi que l'on fasse par rapport aux provinces, de prohiber dans les Territoires son exportation à l'étranger ; car il paraît bien que le produit de la pêche passe en grande partie aux Etats-Unis.

Par l'honorable M. Almon :

Q. Cette pêche est-elle pratiquée par les gens du pays ou par des Américains? R. Je crois que plusieurs pêcheries sont sous le contrôle d'Américains.

L'honorable M. ALMON : -Je me rappelle la juste observation exprimée par l'honorable M. Allan, à notre dernière réunion ou à la précédente, au sujet des Américains qui viennent prendre notre poisson et tuer notre gibier. Je sais moi-même positivement qu'il existe parmi eux, à l'heure qu'il est, une compagnie, formée à Détroit, qui possède pour sa part la valeur de sept milles au moins de seines. Je partage les craintes de l'honorable M. Sutherland. Il n'est pas difficile de concevoir que si cette compagnie, par exemple, voulait pêcher, en se servant de tous ses moyens, dans le lac Winnipeg, elle prendrait les poissons par quantités telles qu'il n'en resterait bientôt plus un seul.

Q. Quelle est la profondeur de ce lac ?

Le PRÉSIDENT :—Le lac Winnipeg a dix brasses de profondeur au maximum ; et le lac Manitoba, cinq brasses. A son extrémité supérieure, le lac Winnipeg est beaucoup moins profond ; il n'y a guère plus de quatre brasses d'eau.

L'honorable M. MCINNIS :—Les autorités fédérales ont établi une saison pendant laquelle la pêche est défendue sur le fleuve Fraser, et la défense est très strictement exécutée.

M. AMÉDÉE FORGET est rappelé, et interrogé comme il suit :

Par le Président :

Q. Lorsque le comité s'est levé hier, nous en étions à la question des poissons : veuillez, s'il vous plaît, renseigner le comité sur les pêcheries du Nord Ouest. R. Je ne puis que vous nommer les poissons que nourrissent nos lacs et nos rivières : le poisson blanc, le brochet, l'esturgeon, la carpe, la laquèche, la truite, etc.

Par l'honorable M. Turner :

Q. L'anguille existe-t-elle au Nord-Ouest ? R. Non pas que je sache. On trouve le poisson blanc dans presque tous les lacs importants, comme, par exemple le lac à la Roche, dans la vallée de la Qu'Appelle, et le lac la Biche. Je ne parle pas ici du Manitoba, je me renferme dans les limites des Territoires du Nord-Ouest. Les lacs Long, à la Tortue et au Charbon contiennent aussi de ces poissons.

Par l'honorable M. Carvell :

Q. En grande quantité ? R. Oh ! bien suffisante encore.

Par le Président :

Q. En est-il de même du lac Qu'Appelle ? R. Non, là cette espèce a bien diminué.

Q. Comment ? R. Par l'effet, je suppose, d'une pêche excessive. Le lac n'est pas grand, et les captures ont été énormes.

Q. Le poisson blanc ou les autres poissons sont-ils sensiblement en diminution dans les lacs ? R. Non, le brochet, notamment y abonde.

Q. Le brochet est-il toujours aussi commun dans le lac Qu'Appelle ? Je ne sais... Dans le lac Long, oui ; et le lac Long est une des sources de la rivière Qu'Appelle.

Q. Les Sauvages pêchent-ils beaucoup sur tous ces lacs ? R. Oui, beaucoup; c'est là qu'ils prennent tout le poisson qu'ils consomment. Sur la rivière Qu'Appelle il y a plusieurs réserves, et il est permis à ceux qui les habitent de pêcher, pendant un temps, en hiver, autant qu'ils veulent, soit pour leur propre consommation soit pour vendre le produit pêché... Dans le lac Long, le poisson blanc n'est plus si abondant.

Par le Président :

Q. Les districts indiens des traités six et sept renferment-ils des rivières et des lacs poissonneux de quelque étendue ? R. Vous voulez parler de la partie sud-ouest du territoire ?

Le Président : Oui. R. Je ne la connais pas aussi bien... Il n'y a pas, que je sache, d'autres lacs que les lacs Kootenay. Toutes les rivières descendant des montagnes Rocheuses dans cette contrée sont pleines de truites.

Q. Le comité désire savoir quels sont les produits naturels qui restent aux Sauvages pour s'alimenter depuis la disparition des bisons ? R. L'ancien pays des bisons, si je suis bien renseigné, n'est pas un pays de pêche. Si les Sauvages étaient privés aujourd'hui de l'assistance qu'ils reçoivent chaque année, je ne crois pas qu'ils pussent toujours se suffire à eux-mêmes. Ils auraient la ressource de la pêche dans nos lacs et nos rivières, et celle de la chasse au menu gibier : oies, canards, cygnes, pluviers, etc..... pendant les saisons favorables ; ils pourraient aussi chasser aux ours, mais les ours deviennent rares, ainsi que les castors. Malgré ces moyens de subsistance, quantité d'entre eux souvent manqueraient du nécessaire.

Q. En ce qui concerne les poissons, connaissez vous quelque moyen de conserver ou même d'accroître les peuplements actuels dans les lacs et les rivières ? R. Non ; j'ai sur ce point des notions trop imparfaites pour offrir un avis utile.

Q. La région sud-ouest, la région des bisons proprement dite, contient-elle des lacs de pêche ? R. Peut-être ; mais je n'en connais pas... Dans le voisinage de la montagne de Bois, existe un lac de quelques milles d'étendue, où on a découvert dernièrement du poisson en abondance. Jusqu'à ce moment, on n'avait pas même soupçonné sa richesse.

Q. L'eau en est-elle douce ? R. Elle est saumâtre, paraît-il, et les métis qui venaient camper sur les bords de ce lac, le croyaient sans poissons, quand un jour, par hasard, quelqu'un en aperçut de morts sur le sable.

Q. Quelles sont les espèces qui l'habitent ? R. Le brochet et la carpe, je crois.

Q. Et c'est, dites-vous, un lac saumâtre ? R. Je crois que oui.

Q. Puisque l'on a trouvé ces poissons dans un lac d'eau saumâtre, où personne n'en soupçonnait l'existence, n'est-il pas à espérer que ces mêmes espèces pourraient être introduites et subsister dans les autres lacs semblables ? R. Oui, sans doute. Je crois que le poisson peut vivre dans une eau légèrement saumâtre. Voyez les lacs à Qu'Appelle. Il y a des temps où l'eau n'en est guère potable ; à la fin d'août et au commencement de septembre, elle a un fort goût saumâtre. Le brochet y est supérieur à celui qui se pêche dans l'Est ; sa chair est plus ferme.

Par l'honorable M. Girard :

Q. Est-il gros ? R. Oui, on prend de très grosses pièces.

Q. De combien de livres ? R. Le poisson est ordinairement long de dix-huit pouces à deux pieds. On capture, cela va sans dire, de plus belles pièces, et quelquefois aussi de plus petites. Au lac Long, où j'ai été pêcher l'année dernière, mes compagnons et moi nous n'en avons pas pris une qui ne fût au moins de quinze pouces.

Par le Président :

Q. Pour regarnir les lacs, quelles espèces de poissons conseilleriez-vous de choisir ? R. Celles que nous possédons déjà.

Par l'honorable M. Turner :

Q. La truite saumonée se trouve-t-elle au Nord-Ouest ? R. Je sais qu'elle se trouve dans le lac Froid ; elle existe peut-être ailleurs.

Q. Cette espèce est-elle la même qu'on a ici ? R. Oui ; mais je la crois plus grosse là-bas. Quelqu'un va penser que j'amplifie ; mais je vous assure que les seules truites que j'aie vues à Battleford étaient toutes longues de deux pieds et demi environ,—on aurait dit des saumons. Je ne sais pas si l'on en prend là de plus petite taille.

Q. Cette truite se trouve-t-elle aussi dans le sud du Territoire ? R. Je ne sais.

Y. Croyez-vous possible d'introduire ce poisson du lac Froid dans les autres lacs ? R. Oui.

Q. Comment le pêche-t-on, à la mouche ou au ver ? R. On le prend avec le filet. C'est sans doute en pêchant avec le filet le poisson blanc, qu'on avait capturé les truites dont j'ai parlé.

Par le Président :

Q. Connaissez-vous d'autres lacs, semblables au lac Froid, dans lesquels la truite saumonée puisse vivre ? R. La plupart de nos lacs, je pense, lui offriraient une nourriture suffisante. L'eau du lac Froid (de là ce nom) est très froide, et peut-être la truite s'y plaît-elle à cause de cela, et ne se trouve-t-elle pas ailleurs. Elle existe pourtant dans un lac proche de Banff, à ce qu'on m'a dit.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Sa chair est rougeâtre, je suppose ? R. Plutôt rose. Cette truite est très délicate.

Par l'honorable M. Allan :

Q. Nous avons dans nos lacs un poisson appelé maskinongé : se trouve-t-il aussi au Nord-Ouest ? R. Non, pas à ma connaissance.

Par le Président :

Q. Ce poisson, qui est fort gros, fréquente ordinairement les mêmes eaux que le brochet. Avez-vous quelque raison de douter qu'il pût vivre dans les lacs du Nord-Ouest ? R. Aucune, assurément.

Q. Les Sauvages aiment-ils le poisson ? R. Oh, oui. Ils aiment, au reste, tout ce qui se mange, et comme nous, assez la diversité : tantôt du poisson, tantôt de la viande.

Q. Comment les Métis et autres habitants du pays conservent-ils le poisson ? en le salant ou le fumant ? R. En le faisant sécher et en le fumant. A Régina, pendant presque toute l'année, il se vend du poisson séché et fumé, qui a été pris au lac Long, à vingt-cinq milles de là.

Par l'honorable M. Girard :

Q. Ce poisson fumé se garde-t-il longtemps ? R. Je n'en ai pas fait l'expérience. Il se vend ordinairement peu après la pêche.

Par le Président :

Q. Les Sauvages pourraient-ils, dans les localités où le poisson est très abondant, en saler, sécher ou fumer des quantités assez considérables pour être employées, comme complément des produits ordinaires, à l'alimentation des Sauvages rationnaires de l'Ouest ? R. Je crois que oui ; mais mon opinion sur ce sujet est sans valeur. Je n'ai jamais vu soumettre là-bas le poisson à un séchage ou à un boucanage parfait. Le produit se consomme si rapidement, que je ne sais pas combien de temps il pourrait se garder, dans son état de préparation assez grossière ; mais pourquoi notre poisson ne se conserverait-il pas bien s'il était préparé suivant les bons procédés usités ailleurs ?

Q. Vous aviez commencé à énumérer les diverses espèces de poissons propres, selon vous, pour le repeuplement des lacs occidentaux du Nord-Ouest ; et vous indiquiez premièrement le poisson blanc, le brochet, la truite... R. Il y aurait aussi d'autres espèces, étrangères à notre région, qu'on pourrait tenter d'y introduire ; mais

je suis certain que celles qui sont naturelles à nos lacs et à nos rivières, pourraient être employées avec succès à repeupler les lacs épuisés par la pêche ou à garnir les lacs où elles ne se trouvent pas encore. Le transport des reproducteurs n'offrirait aucune difficulté.

Par l'honorable M. Girard :

Q. Le poisson est-il assez abondant au Nord-Ouest pour devenir un objet d'exportation ? R. Non, pas dans nos lacs, surtout dans ceux de la contrée dont je viens de parler,—au sud de la rivière Saskatchewan. Je ne les crois pas en état de fournir du poisson pour l'exportation : leur richesse n'est point telle qu'elle ne puisse être épuisée.

Par l'honorable M. Almon :

Q. Les Sauvages doivent avoir quelque bon moyen pour conserver le poisson. Ceux qui habitent sur les bords des lacs et des rivières exportent-ils des produits préparés ? R. Non, ils n'exportent point de poisson. Quelques personnes seulement en font commerce, et l'article vendu se consomme dans les localités voisines des lacs mêmes. Jamais, que je sache, nos marchands n'expédient du poisson fumé ou séché, dans l'Est, hors du territoire.

Par l'honorable M. Girard :

Q. A-t-il été pris quelque mesure pour la protection du poisson dans les Territoires ? R. Oui, les lois fédérales sur la pêche sont applicables au Nord-Ouest, et un règlement y établit des temps prohibés.

Par le Président :

Q. Je présume qu'on peut compter, durant cinq mois de l'année, sur des provisions de poisson gelé ? R. Oui, le poisson se garde tant qu'il reste en cet état.

Q. A votre avis, combien de mois ? R. Depuis la fin d'octobre jusqu'au commencement du printemps... J'ai parcouru ce questionnaire, et vraiment je ne pense pas avoir à offrir d'utiles renseignements sur les choses qu'il mentionne, si je dois m'en tenir à ce que je sais par ma propre observation ou ma propre expérience...

La séance est levée.

OTTAWA, 3 juin 1887.

Le comité reçoit les communications suivantes :

L'honorable M. Girard lit une lettre de Sa Grâce l'archevêque Taché, disant qu'il lui est impossible de s'occuper de l'objet de l'enquête ouverte au Sénat, étant encore trop faible pour se livrer au travail. Sa Grâce pense que son frère le Dr Taché serait un témoin compétent.

Les lettres ci-après sont lues ensuite :—

OTTAWA, 2 juin 1887.

CHER MONSIEUR,—Ayant eu à faire un voyage de quelques jours à Montréal, j'ai reçu vos lettres du 25 et du 28 seulement hier, et à une heure trop avancée de l'après-midi pour pouvoir me présenter, à la salle n° 2 du Sénat, devant le comité des produits alimentaires du Nord-Ouest, réuni à 11 heures du matin. Je le regrette beaucoup.

Votre obéissant serviteur,

DONALD SMITH.

M. J.-G. AYLWIN CREIGHTON,
Greffier en loi du Sénat,
Ottawa.

MEKIWIN, MANITOBA, 30 mai 1887.

A l'honorable J. C. SCHULTZ,
Ottawa.

CHER MONSIEUR,—J'ai reçu votre discours sur les ressources alimentaires du Manitoba et du Nord-Ouest, et je l'ai lu avec un vif intérêt. Ce sujet est digne de la

sollicitude publique. Si le comité se prononce pour la propagation du riz sauvage, je me ferai un devoir et un plaisir de veiller à l'ensemencement, avec la graine qu'on voudra bien m'envoyer, de tous les étangs dans les limites de cette municipalité.

Vous souhaitant tout le succès possible,

Je demeure, monsieur,

Votre humble et dévoué serviteur,

JOHN McGREEGOR, *Reeve.*
Municipalité de Lansdowne,
Mekiwin, Manitoba.

M. Amédée Forget continue sa déposition.

Par le Président :

Q. Lorsque le comité hier s'est ajourné, vous répondiez à la seconde question? R. Oui. En mentionnant les oiseaux, j'ai oublié le *prairie chicken* ou faisan des prairies et la perdrix. Le faisan est bien connu dans le pays que j'habite, où il est très commun.

Q. Y rencontre-t-on aussi le ptarmigan blanc ? R. Non, pas au sud de la rivière Saskatchewan.

Q. Question trois: " Quels sont, parmi les produits naturels mentionnés par vous, ceux qu'on pourrait transporter ou transplanter dans d'autres parties du Nord-Ouest? Quels sont, selon vous, les districts où l'introduction en serait avantageuse aux populations blanches et sauvages ? " R. A part le houblon, je ne connais aucune plante dont la transplantation puisse être utile. Le navet sauvage se trouve partout. Le houblon ne croît encore que dans certaines localités, et serait facile à répandre. On devrait surtout l'introduire dans les établissements voisins du chemin de fer et dans ceux du Nord. J'ai nommé aussi le champignon, mais, comme le navet sauvage, il pousse partout; il n'y a donc pas besoin de le transplanter. Je crois que le houblon sauvage réussirait sur tous les sols semblables à celui de la vallée de la Qu'Appelle,—lequel est formé de terre légère.

Par l'honorable M. Merner :

Q. Ce houblon vaut-il la plante d'ici? R. Oui, je le crois. J'ai mangé du pain fait avec du levain de houblon du pays, et ce pain était excellent. Il n'y a point de brasserie au Nord-Ouest, la fabrication de la bière y étant défendue; j'ignore si le houblon sauvage serait propre pour cette boisson.

Q. Est-ce qu'on ne fabrique pas de la bière à Winnipeg ? R. Oui... Je crois qu'on pourrait cultiver probablement le houblon sauvage pour l'envoyer dans l'Est.

Q. L'emploie-t-on, pour la fabrication de la bière, à Winnipeg ? R. Je crois que oui... Le département des Sauvages va tenter, cet été même, de le cultiver dans quelques réserves, ou d'exploiter les houblonnières sauvages. On pourrait assurément utiliser ces dernières.

Par le Président :

Q. La récolte des houblons serait donc une occupation profitable ? R. Oui, elle pourrait être faite par les jeunes filles et les jeunes garçons ; le produit se vendrait bien.

Q. Conseilleriez-vous d'entreprendre la culture du houblon dans toutes les parties du Nord-Ouest indistinctement ? R. Oui, cette plante prospèrera partout.

Q. Et le riz sauvage, les Indiens des prairies voudraient-ils l'employer comme aliment? R. C'est mon avis : ils aiment beaucoup l'orge ; et à en juger par les échantillons de riz qui furent présentés hier au comité et qu'on me permit de goûter, ce grain est assez semblable à l'orge. Les Sauvages des prairies aimeraient aussi sans nul doute le riz, qui lui ressemble et qui me paraît même meilleur.

Q. Y a-t-il dans le Nord-Ouest beaucoup de rivières et de lacs favorables pour la culture de ce riz ? R. Oui. J'ai écouté attentivement hier la lecture faite au comité d'une lettre sur la culture du riz sauvage, et j'ai remarqué que celle-ci n'est possible

que dans les étangs ou les lacs ayant un petit courant, c'est-à-dire une décharge. Pour les tentatives de propagation de la plante, il faut donc choisir des lieux offrant cette condition. Ici je ne sais rien par moi-même, je prends mes notions dans la lettre lue hier. Il y a certainement de ces étangs, de ces lacs dans toutes les parties des Territoires. A droite et à gauche de la rivière de la Montagne à l'Aigle, par exemple, on rencontre tantôt des ruisseaux qui par endroits s'élargissent de manière à former de tout petits lacs, tantôt des étangs à faible courant : sur tous ces points, on n'aurait aucune difficulté à implanter le riz sauvage, si le fond est également convenable. D'après le mémoire, il faut un fond vaseux. Je n'ai pas examiné celui des points que j'indique, mais je sais qu'ils ont le courant voulu et le reste. La région du lac au Castor, au sud-est d'Edmonton, depuis le fort Saskatchewan jusqu'à une très grande distance vers l'est, doit renfermer nombre de lacs, d'étangs, de marais à courant ; mais ont ils aussi le fond de bourbe ? Toutes les conditions nécessaires existent, je crois, dans la Wascana ; point d'élargissements marécageux, il est vrai ; mais on a construit de place en place sur son cours, deux ou trois barrages, qui font écluse, tout en laissant subsister le petit courant nécessaire ; en outre, je sais que la rivière a un lit vaseux. De sorte qu'il y a là hauteur d'eau, fond de vase, courant léger, tout ce qu'il faut enfin pour assurer le succès d'une expérience sérieuse.

Par l'honorable M. Merner :

Q. Le riz vient-il annuellement de la graine? R. Je n'en sais rien. Mes notions sur cette plante sont empruntées à la lettre, et j'ai vu pour la première fois hier, sur cette table, des échantillons du grain qu'elle produit.

Par le Président :

Q. D'après cette lettre, on récolte quelquefois jusqu'à quarante boisseaux de riz sauvage par acre. Une quarantaine de boisseaux, à quarante-cinq livres par boisseau, représente une quantité considérable de substance alimentaire. En mettant en rapport même un petit nombre des eaux courantes dont vous parlez, on obtiendrait donc de très importantes quantités d'un aliment que les Sauvages trouveraient agréable ou auquel ils s'habitueraient promptement? R Oui, je le crois. Ce serait un grand bien pour les Territoires du Nord-Ouest que l'introduction du riz sauvage ; aussi la population blanche témoigne le désir de la tenter. Je pourrais vous citer, à ce sujet, un article paru dans le *Bulletin* d'Edmonton, invitant les lecteurs à faire connaître, par des lettres adressées au journal, la plante à toutes les périodes de sa croissance, la manière de la cultiver, et le sol, sec ou humide, qu'elle exige. L'auteur lui-même ignorait ces choses et demandait des lumières au public. Cet article a inspiré un désir général d'essayer la culture de la plante.

Q. Outre le houblon et le riz, connaissez-vous d'autres espèces de végétaux indigènes qu'il serait avantageux de répandre? R. Non, si ce n'est le navet sauvage. Il vaut la peine qu'on essaie de l'améliorer par la culture, étant un légume printanier comme le panais. Ce serait une grande ressource dans les réserves des Sauvages à l'époque du printemps. Les provisions de pommes de terre sont alors presque toutes épuisées et le navet sauvage y suppléerait.

Q. Vous conseillez donc de joindre sa culture à celle du navet ordinaire? R. Oui, pour la même raison que l'on cultive le panais.

Q. Le navet sauvage est plus précoce que l'autre? R. Oui, il se consomme le printemps au lieu de l'automne.

Q. Quatrième question : "Faites connaître au comité votre avis sur les meilleurs moyens de repeupler des mêmes espèces de plantes, quadrupèdes ou poissons qui s'y trouvaient autrefois, les districts d'où ils ont disparu ?" R. Je n'ai aucun renseignement à apporter là-dessus. Ces choses n'entrent pas dans le cercle de mes études. Au reste, personne, je crois, n'a encore fait de semblables tentatives de repeuplements dans le Nord-Ouest... Je vous prie, pour la même raison, de passer les questions cinq et six.

Q. Question sept : "Quelles sont, selon vous, les substances alimentaires, à la fois économiques et saines, qui peuvent être fournies aux Sauvages du Nord-Ouest dans la disette ? Dans quels districts pourrait-on se les procurer, et à combien reviendraient-elles ?" R. Je crois que le bœuf serait un de ces aliments les plus économi-

ques, parce qu'il y a dans le pays de vastes ranches d'élevage qui se garnissent rapidement de bétail, et qui sont situés près des réserves, spécialement de celle créée par le traité n° 7. On aurait donc là, sous la main, une nourriture meilleur marché que toute autre.

Q. Quel est le prix du bœuf sur pied dans ces pâturages? R. Je ne puis l'indiquer que par ouï-dire; je n'ai jamais acheté d'animaux aux ranches. Régina est mon marché, et j'y fais mes achats de viandes par petites quantités. Sur les pâturages on paierait, je crois, le bœuf quatre ou cinq sous la livre.

Q. Quelle serait la ration à fournir aux Sauvages en temps de disette? R. Ils ont une étonnante capacité d'ingestion, et la portion d'un blanc serait insuffisante pour eux. Je crois qu'il leur faut trente onces au moins d'aliments solides par jour. Je ne dis pas qu'au besoin ils ne pussent se sustenter avec une quantité moindre ; cela même leur arrive fréquemment; mais lorsqu'ils peuvent satisfaire leur appétit, un blanc ne leur tiendrait pas tête. J'ai souvent reçu à ma table un Sauvage—et pourquoi ne pas le nommer puisqu'il est mort?—c'était Poundmaker. Sa réserve était à vingt-cinq milles de ma résidence. Toutes les fois qu'il venait à Battleford, je l'invitais à dîner. Il se tenait proprement; mais quel appétit! Je me souviens qu'à son premier repas, il mangea autant que trois hommes... Je m'explique la voracité des Sauvages: depuis la disparition du bison, ils sont toujours plus ou moins dans la disette de vivres. On ne s'attend pas que le département, malgré sa bonne volonté, se charge de leur fournir durant toute l'année toute la nourriture qu'il leur faut: ils en reçoivent juste assez pour soutenir leur vie; c'est à eux de pourvoir au reste de leurs besoins par la chasse ou autrement. Quand le gibier manque, ils n'ont que la ration, qui peut ne pas suffire à leur faim. De là un désir naturel de manger davantage. De là cet appétit extraordinaire à l'occasion.

Par l'honorable M. Carvell :

Q. Je m'imagine que si Poundmaker avait eu l'avantage d'être votre hôte, monsieur, pendant trois semaines, il n'aurait pas à la fin mangé plus qu'un homme de race blanche? R. J'ai eu deux mois un Sauvage sarcis, jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans. Au commencement, son appetit était terrible; mais, dans les derniers jours, il mangeait à peine plus que l'un de nous.

Par l'honorable M. Girard ;

Q. Avez-vous rencontré, parmi les Sauvages, des hommes gros et gras? R. Rarement; je n'en ai jamais vu aucun, monsieur, de votre corpulence.

L'honorable M. SANDFORD : Une année, je faisais exécuter des travaux par un entrepreneur, qui avait au nombre de ses hommes plusieurs Sauvages, dont il était content. Il me raconta comment il les avait disciplinés. Il avait eu pour règle, en commençant, de leur donner, au retour de l'ouvrage, du pain, du lard, des fèves et de la mélasse à discrétion. Le troisième jour, ils n'en pouvaient plus, se disaient malades, demandaient à s'en aller. Non, leur répondait-il alors ; mais je vais vous soigner. Il leur faisait donc prendre médecine, et après deux jours de repos, qu'ils avaient passés à fumer, nos Sauvages allaient se remettre à l'ouvrage, mangeaient plus modérément et travaillaient comme tout le monde.

Par l'honorable M. Girard :

Q. Comme nous faisons cette enquête dans l'intérêt à la fois des Sauvages et du public, veuillez nous dire quelle disposition les Sauvages montrent à travailler pour eux-mêmes, dans les endroits que vous avez visités? R. Je suis fermement convaincu qu'il existe chez eux une véritable disposition à se livrer au travail; et si leurs premiers efforts avaient été mieux récompensés, autrement dit, si leurs premières récoltes avaient répondu à leurs espérances, je ne doute nullement que les Sauvages, aujourd'hui, ne fussent en état de pourvoir au moins en grande mesure à leurs propres besoins.

Par l'honorable M. Sutherland :

Q. Avant que nous passions à un autre sujet, dites-nous si les Sauvages aiment autant le mouton que le bœuf? R. Je crois que oui: ils aiment toutes les viandes.

Par l'honorable M. McInnes :

Q. Mais ils n'aiment que la viande fraîche? R. Pas absolument. Après le passage du marquis de Lorne, il était resté à Battleford des chevaux malades ou hors

de service. Ces bêtes, achetées à la hâte pour les voyageurs, n'étaient probablement pas toutes saines lorsqu'elles s'étaient mises en route. Quoi qu'il en soit, étant en fort mauvais état, la plupart même attaquées de la morve, il fallut les abattre, et, comme on était à la fin de l'automne, les corps furent jetés sur la prairie, à quelque distance des barraques, au bord de la rivière. Les Sauvages, l'ayant su, allèrent plus tard les dépecer, et en firent festin. Les chevaux, outre qu'ils étaient affectés de la morve, n'avaient que la peau et les os.

Q. Ils n'en salèrent pas des morceaux? R. Non, tout fut mangé sur place... J'ai eu à mon écurie une jument qui prit, un soir, une inflammation d'intestins et qui mourut le lendemain matin. Je fis savoir à des Sauvages campés dans mon voisinage que j'avais une bête morte à mon écurie, et que s'ils voulaient en avoir le corps ils n'avaient qu'à venir le chercher. Il vint aussitôt des femmes qui se le partagèrent, et le soir on en pouvait voir les quartiers pendus aux poteaux de leurs tentes.

Q. Est-ce qu'ils les fumèrent? R. Non; c'était en automne, il faisait froid et la viande se gardait bien. Les Sauvages aiment également la chair de chien, surtout de chien blanc. Une tribu, celle des Sioux, a des festins de chien à certaines époques de l'année. J'ignore si c'est parce qu'ils sont friands de cette viande ou parce qu'ils y attachent quelque idée superstitieuse; mais je sais bien que j'avais un magnifique terrier qui a figuré comme victime à leur fête de l'été dernier.

Q. Les Sauvages du Nord-Ouest mangent-ils de la chair humaine? R. Je n'ai jamais ouï dire pareille chose.

L'honorable M. Macdonald : Sur le littoral de la Colombie-Britannique, il y a quelques années, on voyait encore des cannibales. A leur grand festin, ils tuaient des esclaves et mangeait de leur chair.

Par l'honorable M. Girard :

Q. Croyez-vous qu'on puisse, par les discours et l'exemple, amener les Sauvages à travailler? A quoi ceux de la réserve emploient-ils ordinairement leur temps? R. Le gouvernement alla s'installer à Battleford dans l'automne de 1877, et ce fut le printemps suivant que les Sauvages firent véritablement leur première tentative de culture. M. Laird, alors lieutenant-gouverneur, qui désirait beaucoup les voir entreprendre quelque travail agricole, se faisait un devoir de les visiter fréquemment. Le Faisan-Rouge, leur chef, esprit supérieur à tous les autres de la bande, avaient vite compris les observations du commissaire des Sauvages, et cédant à son influence plusieurs s'étaient mis à se faire des jardins, à labourer pour l'année suivante, à semer un peu d'orge et d'avoine; tous avaient l'air d'y prendre plaisir.

Q. Et quel fruit eurent-ils de leurs semences? R. Ils eurent une assez bonne récolte de légumes et un très bon rendement de grains. Ceux qui travaillaient paraissaient trouver leurs travaux agéables malgré les rieurs; sans les mauvaises années qui survinrent, les Sauvages seraient devenus très probablement d'actifs cultivateurs comme les blancs. Mais quelques insuccès, d'ailleurs communs aux blancs, suffirent pour les décourager. L'insuccès a un bien autre effet sur eux!... Ils étaient neufs au travail des champs, et puis quel Sauvage ne regarde pas le travail comme au-dessous de sa dignité indienne? Après quelques mauvaises récoltes ils laissèrent tout là. J'attribue à leur irréussite plutôt qu'à toute autre cause, leurs répugnances actuelles pour le travail. Là où les Sauvages ont été plus heureux dans leurs essais,—à la réserve de la rivière Qu'Appelle, par exemple—ils continuent à se plaire à la culture, et ne donnent aucun sujet de plainte......

Q. Vaudrait-il mieux, selon vous, assigner une certaine étendue de terre cultivable au chef de famille, pour qu'elle lui fût propre ainsi qu'à ses enfants, que de les obliger tous à vivre en bandes dans une réserve? R. Si chaque famille recevait en propre une portion de la réserve, de manière qu'elle pût se dire: " ceci est ma terre, et ce que je lui ferai produire m'appartiendra," elle devrait, ce me semble, se sentir davantage portée à la cultiver. Le département des Sauvages fait de ces lotissements. Tout Sauvage peut obtenir de lui une portion de la réserve et y bâtir une maison; il peut facilement obtenir ensuite la permission de vendre cette maison. Seulement cette attribution de terrain n'est pas imposée aux Sauvages; elle est toute facultative et individuelle.

Q. En pareil cas, le Sauvage reçoit-il une patente, un titre ? R. Oh non, le gouvernement ne cède pas le fond.

Q. Le gouvernement ne lui permettrait pas de le vendre ? R. Non ; le Sauvage n'en est pas le maître jusqu'à pouvoir en céder la propriété.

Q. Le privilège dont vous parliez ne peut être cédé qu'à un Sauvage ? R. Oui, qu'à un Sauvage.

L'honorable M. MACDONALD :—Le gouvernement des Etats-Unis va adopter le système de l'allotissement pour supprimer ses réserves actuelles : chaque Sauvage recevra en propre un morceau de terre, et en même temps il sera émancipé. Je suppose, cependant, qu'il n'aura point le droit d'aliéner sa possession, mais seulement celui d'en jouir exclusivement à tout autre, très grand avantage pour lui-même et pour ses enfants.

Par l'honorable M. Girard :

Q. Les Sauvages des réserves ont-ils des jardins auprès de leurs habitations, et y cultivent-ils des légumes ? R. Ils en ont, et ils y cultivent diverses sortes de légumes. L'an dernier, ils ont exposé de leur jardinage à Régina, et leurs produits n'étaient nullement inférieurs à ceux des blancs. Ils ont remporté plusieurs prix.

Q. Dans quelles sections de l'exposition ? R. Dans la section des légumes surtout. Je n'ai pas en main la liste des récompenses qui leur ont été décernées ; on la trouverait facilement dans le *Leader* de Régina... Un jour à venir, sans doute, il faudra aussi les émanciper en masse et assigner des terres à chacun individuellement ; mais aujourd'hui cette mesure ne serait-elle pas prématurée, attendu le grand nombre qui ne la désire point et qui n'a aucune ambition propre ? Beaucoup cependant n'en seraient pas indignes. A ces derniers, accordons avec l'émancipation des terres distinctes, et peut-être leur exemple aurait-il un heureux effet sur la disposition des autres, en les portant à rechercher les avantages de l'émancipation.

Q. Avez-vous visité la réserve de Peau d'Hermine ? R. Oui, elle est située sur la route de Calgary à Edmonton, près des collines de la Paix. J'y suis passé, et j'y ai vu Peau d'Hermine lui-même, au printemps de 1885, pendant la rébellion.

Q. Il possède un nombreux bétail, n'est-ce pas ? R. Oui. La réserve est belle, et elle avait dû être bien cultivée l'année précédente, car il y avait, à différents endroits, des terres labourées, entourées de clôtures, et d'assez jolies maisons. Les Sauvages de cette réserve n'avaient pas du tout l'air misérable. Les événements qui se passaient alors à Batoche causaient parmi eux une agitation nuisible aux travaux des champs. Leur récolte fut nulle cette année-là.

Q. Peau d'Hermine avait des chevaux et des bêtes à cornes ? R. Oui. On m'a dit depuis qu'il n'est plus au rang des Sauvages, ayant été admis à prendre un *scrip* comme métis.

Par le Président :

Q. Permettez-moi de vous faire une question qui ne rentre pas dans l'objet de nos instructions. Le gouvernement canadien tâche d'amener les Sauvages, dans ses réserves voisines de la frontière, à s'adonner aux opérations agricoles, et de son côté, le gouvernement américain en fait autant dans les siennes : pouvez-vous me dire quels résultats ont eus jusqu'à présent les efforts tentés de part et d'autre ? R. Je n'oserais pas entrer dans cette comparaison, quand les rapports officiels sont là qui rendent exactement compte des choses. Si j'allais avancer sur quelque point une donnée différente !...

Par l'honorable M. Girard :

Q. Tous ces Sauvages sont pourvus d'ustensiles de culture ? R. Oui, le gouvernement leur en fournit et au reste, facilite, je n'en doute pas, leur éducation agricole autant qu'il est possible.

Par le Président :

Q. En répondant à la question sept, vous avez dit que le bœuf est un des aliments les plus sains et les plus économiques qui puissent se donner aux Sauvages ; ne serait-il pas important d'y ajouter les légumes ? R. Oui ; seulement lorsque les légumes sont rares chez les Sauvages, ils le sont également chez les blancs. Je m'explique : la rareté ne peut se produire dans la réserve qu'en raison d'une année mauvaise ; or, si

les légumes venaient à y manquer, ils manqueraient ailleurs aussi ; la rareté en serait générale: de là grande difficulté d'en former des approvisionnements. J'admets cependant qu'en temps d'abondance, les légumes, que les Sauvages aiment beaucoup, pourraient fort bien être ajoutés au bœuf comme complément de ration.

Q. Quelles sont aujourd'hui les matières alimentaires fournies par le département ? R. Le département des Sauvages, assurément, vous éclairerait mieux que moi là-dessus... Dans le Sud-Ouest,les rationnaires ont ordinairement du bœuf, parce que cet aliment, se trouvant sur place, est le plus économique. Dans le Nord, ils reçoivent du lard fumé : au commencement, ils n'avaient pas autre chose ; mais aujourd'hui, on leur donne, de temps en temps, du bœuf, plutôt pour diversifier leur nourriture que pour diminuer la dépense. On s'est aperçu que l'usage exclusif ou trop prolongé du lard fumé engendrait des maladies parmi eux ; et le département fait maintenant distribuer par intervalles des rations de bœuf, pour neutraliser ce fâcheux effet. Quant aux légumes, il n'en fournit pas comme aliment. Jusqu'ici les Sauvages en ont toujours récolté suffisamment pour leur propre consommation, et même, dans quelques cas, pour en vendre hors de leur réserve.

Q. Lorsqu'ils en ont plus qu'il ne leur en faut, le département achète-t-il des légumes d'eux ? R. Je crois que non ; mais il permet à celui dont la récolte excède les besoins de sa famille, de vendre ce qu'il a de trop ; et comme presque toujours il en a un meilleur prix des blancs que des Sauvages, ses voisins, il porte ses légumes de préférence aux premiers et les leur vend comptant. L'an dernier, à la Traverse des Pieds-Noirs, les Sauvages avaient abondance de pommes de terre, et en ont vendu de grandes quantités.

Par l'honorable M. Macdonald ;

Q. Il n'y a pas défense faite aux Sauvages de vendre leurs produits alimentaires ? R. Il leur faut la permission du département pour vendre des produits obtenus au moyen soit d'outils ou de semences qu'ils ont eus de lui. Ils sont libres de vendre le gibier qu'ils tuent. La restriction qui leur est imposée les mécontente, mais elle me paraît très sage. Avec la faculté absolue de vendre, ils seraient souvent la dupe des blancs, et souvent aussi, on en verrait qui, sans tenir compte de leurs propres besoins et des besoins de leurs familles, iraient se défaire, pour se procurer quelque argent, des choses les plus nécessaires à leur subsistance.

Par le Président :

Q. Le comité n'a point à porter ses recherches sur le domaine de l'administration, ni par conséquent à examiner comment elle agit avec les Sauvages. Notre objet est de lui suggérer des moyens praticables—dont elle reste juge—pour augmenter les ressources alimentaires naturelles du Nord-Ouest... Vous avez mentionné le bœuf et le lard fumé ; ne faut-il pas mettre aussi la farine sur la liste ? R. Oui ; la farine, le bœuf, le lard fumé, voilà les trois choses principales.

Q. Connaissez-vous quelque autre matière alimentaire qu'on pourrait fournir aux Sauvages ? Les trois premières, sans autre chose, ne constitueraient pas, pour des blancs, une nourriture diversifiée ? R. Je n'en connais pas.

Q. Question neuf : " Quels sont les grains, les herbes, les fruits, les racines et les légumes qui rendraient le plus, selon vous, par la culture imparfaite qu'emploient les Sauvages encore nouveaux dans l'art agricole ? R. L'orge, la pomme de terre, et le navet. L'orge est un produit assuré contre presque tous les accidents de température.

Par l'honorable M. Sutherland :

Q. Savez-vous si le seigle réussit au Nord-Ouest ? R. On l'y cultive peut-être sur quelque point, mais, pour moi, je n'en ai jamais vu de pièces nulle part. L'orge y vient sûrement et donne beaucoup.

Par l'honorable M. Carvell :

Q. A-t-on essayé la culture du sarrazin ? R. Je ne pense pas. Il vient dans le pays un sarrazin sauvage, regardé comme une mauvaise herbe. Il pousse ordinairement dans les champs labourés plusieurs années de suite, où il devient véritablement nuisible.

Par le Président :

Q. Cette plante s'appelle sarrazin parce qu'elle ressemble à la plante cultivée ? R. Oui, je pense... Les chevaux la mangent.

L'honorable M. SUTHERLAND :—C'est un véritable blé sarrazin, mais à grain plus petit ; on pourrait en faire de la farine.

Par l'honorable M. Ogilvie :

Q. N'y a-t-il pas là une preuve évidente de la possibilité de cultiver chez vous notre sarrazin avec succès ? R. En effet : le succès paraît possible.

Par l'honorable M. McInnes :

Q. Vous n'avez jamais essayé ? R. Non.

Par l'honorable M. Sutherland :

Q. Mais vous avez vu le sarrazin sauvage croître dans les champs ? R. Oui. J'avais une terre à Battleford, que je cultivai deux ou trois ans, et cette plante s'y multiplia tellement qu'elle y étouffait l'avoine que je semais. Les chevaux aimaient à en manger.

Par le Président :

Q. Vous connaissez les diverses sortes de vesces qui poussent au Nord-Ouest. La variété appelée pois sauvage, n'est-elle pas employée en soupe quelquefois par les Sauvages à défaut d'autre chose ? R. Je l'ignore ; mais la graine pourrait en effet se manger à la manière des pois. J'avais oublié de dire que le pois sauvage abonde dans presque toutes les parties des Territoires.

Par l'honorable M. Girard ;

Q. Les bestiaux le recherchent ? R. Oui, beaucoup.

LE PRÉSIDENT :—On a constaté depuis longtemps, au Manitoba, que les chevaux du pays s'engraissent aussi vite avec la vesce sauvage qu'avec le mil.

L'honorable M. SUTHERLAND :—Oui... mais si la vesce se met dans le blé, on n'a plus de bonne farine ; elle donne au pain un goût désagréable.

Par le Président :

Q. Je passe à la onzième question : " A l'époque de la cession de cette contrée au Canada, quelle était la nourriture des Sauvages, et en quoi consistaient les rations données par la Compagnie de la baie d'Hudson, et les traiteurs en général, à leurs employés dans les districts que vous connaissez ? " Etiez-vous au Nord-Ouest à la cession ? R. Non, je n'y étais pas en 1870.

Par l'honorable M. Girard :

Q. Quelle était, à votre arrivée dans le pays, la nourriture ordinaire des Sauvages ? R. Je crois qu'ils s'étaient nourris presque exclusivement de chair de bison jusqu'en 1876. Depuis quelques années, le nombre des bisons diminuait, mais peu sensiblement ; leurs troupes étaient encore suffisantes pour fournir à la consommation des Sauvages. En 1877, pour la première fois, on s'aperçut qu'elles étaient bien éclaircies ; c'était la fin de la race.

Q. Est-ce que les chasseurs ne rencontrent pas, ne tuent pas encore, de fois à autre, un bison par les prairies ? R. Les journaux le disent ; mais je crois que le dernier bison qui ait été tué au sud de la Saskatchewan, au nord de la rivière du Daim, est tombé, en 1880, sous les balles du marquis de Lorne ou de ses compagnons. On n'en a plus tué d'autre dans ce district-là.

Par le Président :

Q. En quoi consiste la ration que les postes de la baie d'Hudson fournissent sur la Saskatchewan aux Métis, aux Sauvages et aux autres qui sont à leur service ? R. Je ne puis vous donner là-dessus aucun renseignement.

Q. Vous avez répondu déjà à la question douze à l'occasion d'une question précédente. Nous voici rendus à la note qui termine le questionnaire : je vais vous la lire.

" NOTE.—Quoique la recherche de renseignements sur les points suivants ne rentre pas tout à fait dans l'objet de ses instructions, le comité vous demande votre opinion—

" (*a*) Sur le choix des arbres indigènes et autres à planter dans les districts découverts ;

" (*b*) Sur la culture du houblon, du chanvre, de la betterave à sucre, du tabac et de toute autre plante ayant une valeur économique ;

" (c) Sur les meilleurs moyens de tirer et transporter le minéral des dépôts de houille, fer, or, argent, cuivre, pétrole, sel, soufre, ardoise, calcaire, granit, marbre, grès, terre à brique et à poterie, asphalte, ocre, ambre, etc., dans la région située à l'ouest d'Ontario." Ce sujet, comme vous voyez est multiple. Vous avez habité plusieurs années le Nord-Ouest, et le comité serait heureux d'avoir votre opinion sur les points que cette note embrasse. R. Pour la transplantation, le meilleur arbre, je crois, est le baumier Giléad ou liard; vient ensuite l'érable tendre.

Par l'honorable M. Girard :

Q. C'est ce qu'on appelle aussi l'érable à feuilles de frêne (*ash maple*) ? R. Peut-être, mais dans le pays on l'appelle ordinairement *soft maple* ou érable tendre. Cet érable et le liard sont à peu près les seuls arbres qui réussissent lorsqu'on les transplante. A l'égard du peuplier blanc ou argenté, le succès de sa transplantation est toujours très incertain. Je connais un colon, le père Saint-Germain, qui a vécu des années dans la vallée de la Qu'Appelle,—à Wood-Bottom et ailleurs. Jardinier par goût, il emploie ses loisirs à cultiver un immense jardin. Il a fait des essais avec toutes les espèces d'arbres du pays, et il m'a fortement conseillé de ne jamais tenter la transplantation du peuplier blanc. Dans les conditions les plus favorables, dit il, le jeune arbre vit deux ans, trois ans au plus, et meurt.

Q. Et l'orme ? R. Il n'y a point là d'ormes; cet arbre n'est pas naturel au pays.

Q. Mais viendrait-il bien, si on l'y plantait ? R. Je ne sais pas.

Par le Président :

Q. Il existe une autre variété : le tremble. Nous l'avons déjà là-bas, comme le baumier, en bouquets, en groupes ? R. Oui.

Q. Pensez-vous qu'il soit possible de le propager ? R. Je n'en ai pas encore vu faire la tentative; elle aurait peut être quelque chance de succès. Si l'on voulait jamais regarnir d'arbres les prairies, je n'en connais pas pour cela de meilleur que le baumier Giléad ou liard. Un tronçon qu'on lui emprunte, placé sur le sol et recouvert ensuite de terre, il n'en faut pas davantage; ce plant, par toutes les petites coches qu'on aura eu soin de faire à son écorce, poussera de beaux jets. Voilà bien l'arbre à transplanter !......

LE PRÉSIDENT :—A ce propos, je mentionnerai un fait qui semblera incroyable à ceux qui n'ont pas été au Manitoba. J'ai vu une ligne télégraphique établie à la hâte, dont plusieurs poteaux, faits de bois vert de liard, ont pris racine et portent des feuilles. Les pieux de clôture fabriqués avec ce bois présentent souvent ce surprenant phénomène.

M. FORGET :—A Saint-Albert, on voit à la résidence de l'évêque un bosquet de quatre ans, formé des diverses essences du pays. Tous les plants mis en terre ont repris. Mais le lieu est exceptionnellement favorable. Le sol est un riche terreau, tel qu'en peut posséder un jardin parfaitement cultivé et soigné durant vingt-cinq ou trente ans, si bien que n'importe quelle plante, pour ainsi dire, y pousserait. Ainsi il y a là des arbres du genre sapin, et l'on sait que le sapin ne prend point dans d'autres localités.

Q. Quelles sortes de sapins renferme ce jardin ? R. Des épinettes.

Q. Dans votre présente déposition, vous avez mentionné le houblon, le tabac, etc. Nous voudrions avoir aussi des renseignements sur les betteraves à sucre ? R. Elles peuvent se cultiver, je crois, dans tout le pays, car toutes les autres variétés y réussissent.

Par l'honorable M. Girard :

Q. Y avait-il des betteraves à sucre à votre exposition ? R. Oui, probablement. M. de Cazes exposait des échantillons de toutes les variétés cultivées dans le pays, et celle-là devait être du nombre.

Q. Parlez-nous maintenant des produits minéraux, soit pierres ou métaux, de votre région ? R. Le questionnaire mentionne la terre à poterie. A ce sujet, je rapporterai un fait. Dans un voyage que je faisais de Moose-Jaw à la montagne de Bois, un jour, étant environ à mi-chemin, je sortis du camp et m'en allai à travers la plaine à des collines à quelque distance. Sur le sommet de l'une d'elles je trouvai un petit morceau de poterie. M. Goulet, commissaire aux réclamations des

métis, qui était avec moi, me dit que ce fragment ressemblait tout à fait aux débris découverts à la rivière Rouge. Comment se trouvait-il sur le sommet de cette colline?... Son existence prouve du moins qu'à une certaine époque les aborigènes faisaient de la poterie, et que le pays leur fournissait une matière propre à cette fabrication.

Par l'honorable M. Sutherland :

Q. Cet objet ne pouvait-il pas y avoir été apporté d'ailleurs? R. Assurément.

Par l'honorable M. Girard :

Q. Y a-t-il dans le district dont nous parlons des terrains aurifères, des mines quelconques, où l'on emploie des Sauvages? R. On trouve de l'or dans la rivière Saskatchewan, où ce métal est exploité depuis des années. Il s'y montre en quantité assez peu importante; et un travailleur ordinaire gagne péniblement de $1.50 à $2 par jour.

Par l'honorable M. McInnes :

Q. Quels outils sont employés à ce travail? R. Je ne sais; on lave les sables.

Q. Au moyen d'un petit berceau (*rocker*)? R. Peut-être. Je n'ai jamais vu l'opération, mais je sais qu'on extrait les paillettes par le lavage; et ceux qui rencontrent d'assez riches barres de sable gagnent le salaire que j'ai mentionné, mais ils peuvent perdre du temps avant d'en découvrir. Quoi qu'il en soit, toutes les barres de sable, dans la Saskatchewan, contiennent de l'or, tantôt plus, tantôt moins.

Par l'honorable M. Girard :

Q. Q. Y a-t-il des Sauvages qui travaillent à cette exploitation des sables aurifères? R. On en voit toujours plus ou moins occupés à chercher des petites pierres, des concrétions qui à leurs yeux paraissent précieuses, pour les vendre aux blancs; mais ils ne pratiquent aucune exploitation proprement dite de ces dépôts.

Q Est-ce qu'il n'y a pas dans le pays de compagnies minières? R. Il existe, je crois, des compagnies qui exploitent certaines houillères. Les dépôts de houille, au Nord-Ouest, sont inépuisables.

Par le Président :

Q. N'y a-t-on point de bonne brique? R. En effet, il se trouve des argiles propres à en faire, à portée de presque tous les établissements, et de la pierre calcaire dans un grand nombre d'endroits.

Le comité s'ajourne.

SÉNAT, OTTAWA, 6 juin 1887.

Le comité se réunit à 11 heures du matin.

Le professeur Bell se présente et est interrogé comme suit:

Par le Président :

Q. Dans une précédente séance du comité, vous avez, Monsieur, répondu à quelques-unes des questions imprimées sur cette feuille. Veuillez continuer, en vous rappelant que notre objet est d'obtenir des renseignements plus spécialement sur les produits alimentaires actuels, sur leur conservation et sur l'introduction d'espèces convenables de plantes ou d'animaux dans les localités dégarnies ou dénuées. Après nous avoir fourni ces renseignements, vous pourrez toucher tout autre point qu'il vous plaira. R. Comme vous le savez, la grande ressource des Sauvages, dans la région des forêts, c'est, en été surtout, le poisson, et en hiver le lièvre. Dans les prairies, leurs moyens de subsistance sont plus qu'incertains. Les eaux de ces plaines—soit rivières ou étangs—ne sont pas poissonneuses, et elles sont si distantes les unes des autres que les Sauvages ne peuvent compter sur la pêche pour leur nourriture. Depuis que le bison a disparu, l'assistance du gouvernement est devenue indispensable aux Sauvages des prairies.

Q. Au nombre des produits existants vous comptez le lièvre. Dans quelles régions du pays est-il le principal aliment des Sauvages? R. Dans les régions forestières surtout. Il existe trois espèces de lapins ou lièvres indigènes en Canada—quatre même. La principale est le lièvre ordinaire des bois, dont le poil est brun

l'été et blanc l'hiver ; viennent ensuite le lièvre des prairies, dont j'ai parlé l'autre jour, et le lièvre des terres arctiques. Les contrées méridionales du Canada sont envahies par le lapin gris d'Amérique, venu du Wisconsin et du Michigan. Beaucoup de personnes dans l'Ouest pensent que ce dernier n'est autre que le lapin d'Angleterre; mais elles se trompent : c'est un lièvre américain en cours d'invasion sur les terres de l'Est. Nous avons donc quatre variétés du genre lièvre dans notre domaine. Le lapin commun ou lièvre d'Amérique (*Lepus Americanus*) est très abondant le plus ordinairement; mais il est sujet à une maladie qui revient périodiquement, environ tous les sept ans, au dire des Sauvages. Dans ces époques, les Sauvages des bois, qui font en hiver leur nourriture de ce gibier, sont en proie à une misère véritable. Pour ne pas mourir de faim, il leur reste la pêche. On les voit alors pratiquer dans la glace des trous sur une même ligne. Par ces ouvertures, ils étendent avec des perches leurs filets sous la glace, et capturent ainsi quelques poissons ; d'autres en pêchent à l'hameçon. Ajoutons un daim ou un ours tué de loin en loin, et voilà tout. Le lièvre est la grande ressource de cette population en hiver, de même que le poisson en été.

Q. Quelle est au sud la limite du lièvre arctique ? R. Elle vient, j'imagine, à la lisière de la forêt. Je n'ai jamais rencontré ce lièvre dans la région des bois ; il s'y aventure peut-être, mais je pense cependant que la limite du lièvre arctique, au sud, touche aux confins de cette région.

Par l'honorable M. Kaulbach :

Q. Quelle est la plus féconde des quatre espèces ? R. Elles sont suffisamment fécondes toutes les quatre, il est difficile de dire laquelle foisonne le plus ; je pense que c'est l'espèce le plus méridionale, dont les femelles font de trois ou quatre portées dans la saison.

Par le Président :

Q. Et combien de petits par portée ? R. Quatre en moyenne.

Q. Quand les jeunes deviennent-ils propres à la génération ? R. Avant la fin de la première année.

Q. Quelle est, selon vous, l'espèce qu'on devrait surtout chercher à répandre ? R. La plus convenable au climat toujours. La variété la plus prolifique, par exemple, celle du sud ne durerait point dans le Nord. Le lièvre des prairies convient à la région des plaines ; le lièvre des bois à la région des forêts. Chaque espèce, étant dans son habitation propre, s'y multiplierait rapidement, sous la protection de bonnes lois de chasse, ce qui implique un service salarié de surveillance.

Q. Dans quel temps de l'année la chasse au lièvre des prairies devrait-elle être défendue ? R. Dans l'été, parce que c'est la saison de leur reproduction, et parce que les Sauvages ont alors d'autres moyens de subsistance.

Par l'honorable M. Almon :

Q. Savez vous, par vos observations ou par ouï-dire, que la femelle du lapin d'Angleterre a deux utérus, ce qui explique sa prodigieuse fécondité ? R. Je ne me suis livré à aucune observation sur ce point.

Q. On prétend que la femelle a deux matrices, et qu'elle peut mettre bas la portée de l'une, tandis que les fœtus continueront à se former dans l'autre. R. Peut-être ; mais à juger par analogie, il est plus probable que les petits se développent simultanément dans les deux.

Par l'honorable M. McInnes :

Q. Avez-vous jamais disséqué des lièvres ou lapins ? R. Oui, et la seule chose curieuse que j'aie remarquée est une disposition aux gestations extra-utérines chez le lièvre commun : l'œuf adhère quelquefois au côté extérieur des intestins, et le fœtus se forme dans les positions les plus anormales, ce qui souvent cause la mort de la mère.

Q. Vous avez observé vous-même ces singularités d'organisation ? R. Oui ; j'en possède plusieurs spécimens soit desséchés ou conservés dans l'alcool. Le fait que j'indique est un des plus intéressants de toute la zoologie.

Q. Vous n'avez pas, en disséquant des lapines, remarqué qu'elles eussent double matrice ? R. Non, je ne dirigeais pas mon attention de ce côté ; mais je pourrais m'en assurer facilement. Si la femelle a deux matrices, j'incline à croire que la double gestation est simultanée.

Q. La gestation extra-utérine, dites-vous, est fréquente? R. Oui, chez l'espèce dont je parle; j'ai mentionné ce fait pour montrer quelle est sa fécondité.

Q. Peu importe où va la liqueur séminale, l'œuf est toujours fécondé? R. Oui, si l'œuf est prêt, il éprouve l'effet de la matière fécondante.

Par le Président :

Q. Pour la région, par exemple, comprise entre la Saskatchewan du Sud et la frontière, vous conseilleriez donc de choisir le lapin du pays, c'est-à-dire le *jack rabbit*? R. Non, pas cette espèce. Le *jack rabbit* est gros et habite les montagnes Rocheuses. Le musée géologique en possède quelques spécimens, provenant de la Colombie.

Par l'honorable M. McInnes :

Q. Dans la région qui s'étend de la chaîne des montagnes littorales aux Selkirks, et vers le sud, jusqu'à la Californie, il existe un lapin énorme, quatre fois gros comme le lièvre ordinaire d'ici: cet animal s'appelle *jack rabbit*... R. Ce n'est peut-être pas celui dont je parle. J'ai tué des lièvres de prairies, je sais que cet animal est gros; le lièvre arctique est également plus gros que le lièvre des bois.

Par le Président :

Q. Quelle espèce se propagerait le plus rapidement? R. Cela dépendrait des districts; il faut préférer toujours l'espèce qui s'y trouve déjà. On devrait conserver les variétés indigènes, celle des prairies et, s'il y avait nécessité, celle des bois.

Q. Le comité a eu de M. le sénateur Sutherland des renseignements fort intéressants sur ces animaux. M. Sutherland a confirmé un fait dont vous nous aviez précédemment parlé, à savoir que tous les sept ans ils abondent et que peu après ils disparaissent presque totalement. R. Oui, j'ai vu cela dans mes voyages. Il y a des années où ils sont si nombreux, si drus, que vous en pouvez prendre avec des collets, toutes les nuits, autour de votre tente, et que si la porte est laissée ouverte, il en entrera quelques-uns visiter, comme on dit, vos pénates. Les autres années, ils sont extrêmement rares.

Q. A quoi attribuer cette rareté périodique? R. Ils meurent d'une maladie des glandes. Les glandes deviennent le siège d'une forte suppuration, en même temps qu'il se produit une affection constitutionnelle—peut-être une altération du sang. On trouve alors partout des lièvres morts. Ensuite, pendant un an ou deux, il n'y a plus, pour ainsi dire, de ces animaux. On ne rencontre presque plus de leurs pistes sur la neige. Puis ils reparaissent, et redeviennent aussi abondants que jamais.

Par l'honorable M. Macdonald :

Q. Se creusent-ils des terriers? R. Non, le lapin des bois ne terre point.

Par l'honorable M. McInnes :

Q. Ni le lapin des prairies? R. Non, tous nos prétendus lapins sont de véritables lièvres.

Par l'honorable M. Macdonald :

Q. Quel abri ont-ils en hiver? R. Le lièvre des bois se loge au milieu des fourrés les plus épais, dans les sapinières.

Q. L'hiver, ils ne se creusent pas d'habitations sous la neige? R. Ils pratiquent seulement des sentiers dans la neige; par les froids les plus vifs, vous les apercevez assis sur leurs pattes de derrière, immobiles, sous le couvert de branches très épaisses. Les incendies de forêts en détruisent infiniment plus que les Sauvages. Lorsqu'un incendie court sur de larges espaces, peu de lièvres y échappent à son atteinte. Seuls les gros, les plus vigoureux se dérobent aux flammes, soit en fuyant jusqu'à ce qu'ils trouvent à se jeter dans l'eau, soit en se réfugiant dans quelque lieu bien abrité jusqu'à ce que le danger soit passé. Tous les autres périssent.

Par le Président :

Q. Dans les prairies, les incendies annuels ne seraient-ils pas l'une des causes, quelquefois, de la rareté de ce gibier? R. Oui, peut-être, et aussi les oiseaux de proie et les renards.

Q. Quels sont les quadrupèdes et les oiseaux qui font leur proie du lièvre? R. C'est le renard, le loup, le lynx, la martre, l'aigle et le faucon.

Q. Si l'on propageait le lièvre dans les régions appauvries, vous conseilleriez d'en défendre la chasse pendant tout l'été? R. Oui; je ne vois point la nécessité de cette

chasse en été : les Sauvages ont alors, dans les bois, d'autres ressources pour vivre, e
dans les prairies, où ils ne font pas grand cas du lièvre durant cette saison, ils n'on
que faire de le tuer.

Q. L'hiver, lorsqu'il est très abondant, ne pourrait on pas, par quelque procédé
conserver sa chair pour en faire usage plus tard ? R. Je crois que le séchage et l
fumage conserveraient suffisamment cette viande pour le palais des Sauvages
d'autant que déjà ils fument et sèchent les poissons, les oiseaux, etc. Ces procédé
leur sont familiers.

Q. Combien de temps la chair de lièvre préparée ainsi se garderait-elle en lie
sec ? R. Une année, je pense.

Q. Quels autres produits alimentaires naturels pourraient se conserver par l
même moyen ? R. Tous ou presque tous. J'ai vu les Sauvages conserver, en été, d
la chair de cerf, d'ours, etc., simplement en la desséchant et fumant au-dessus d'u
feu. Elle devenait si dure que pour la manger ensuite il leur fallait la faire trempe
dans l'eau. Ils conservent pareillement l'oie, le canard, et les parties maigres d
tous les animaux qu'ils chassent.

Q. Quels seraient, à votre avis, les meilleurs procédés pour conserver le poisson ?—
et par là j'entends des procédés qui soient à la portée des Sauvages et des blancs su
les lieux de pêche ? R. Si l'on permet aux Sauvages de prendre le poisson avant qu
l'hiver arrive, comme font les blancs, qui en prennent maintenant de grandes quan
tités, ils peuvent, en l'exposant à l'air, le conserver six mois. Les gens de la Com
pagnie de la baie d'Hudson, qui sont souvent obligés de les secourir, leur donne d
ce poisson, qu'ils appellent *hung-by-tail* (poisson pendu par la queue) d'après la façon
de le garder, et dont ils se forment des provisions considérables pour l'hiver. Si le
Sauvages étaient plus prévoyants, ils s'en formeraient aussi. Les blancs, il est vrai
pêchent le poisson sur ses frayères mêmes, et par milliers, mais dans les endroits où i
y en a une quantité inépuisable, cette pêche utile pourra bien se tolérer pendant u
temps.

Q. Supposé une famille de quatre à cinq personnes établie sur le bord d'un la
poissonneux et qu'on aurait pourvue de trois filets à mailler, coûtant les trois
$1.75,—quelle quantité de poissons pourrait-elle prendre ? R. Elle prendrait, je
crois, facilement cinq mille pièces.

Q. Pesant en moyenne ? R. Trois livres environ chacune. Que de fois on voit
un Sauvage, sans provisions, venir demander à un employé de la Compagnie une
" brochetée." La brochetée se compose de dix pièces...Quand le pêcheur est revenu
au rivage, il perce avec un poinçon triangulaire la queue des poissons qu'il a pris et
passe par ce trou une baguette ; il place ensuite les brochetées horizontalement sur
des perches, hors de la portée des chiens. Durant la nuit, les poissons gèlent. Sus-
pendus ainsi, la tête en bas, ils se conservent mieux qu'autrement, parce qu'ils
s'égouttent à fond, ne retenant dans leur chair aucune substance liquide capable de
l'altérer, comme il arriverait s'ils étaient placés sur le côté. C'est là toute l'opération

Q. Où pourrait-on avoir par le moyen des Sauvages de grandes quantités de
poissons pour les distribuer ailleurs aux rationnaires ? R. Il n'y a pas un lac, quelque
petit qu'il soit, dans cette contrée septentrionale, qui n'abonde en poissons blancs. Les
lacs Manitoba, Winnipigous, Winnipeg, et tous les lacs moins vastes situés à l'entour,
en sont pleins, comme au reste les mille et mille autres épars dans la contrée lauren-
tienne forestière qui s'étend des Grands Lacs à la baie d'Hudson. Cela est dû à ce
que leurs eaux sont froides, outre qu'elles sont riches en pâture. Dans cette région-ci,
les eaux en été sont trop chaudes pour que ces poissons y puissent vivre. Mais, dans le
Nord, où elles ne s'attiédissent guère, les moindres étangs en nourrissent d'aussi beaux
que les plus grands lacs.

Q. Vous paraissez être d'opinion que les Sauvages ne souffrent de la faim que
parce qu'ils sont imprévoyants ? R. Oui, tout à fait.

Q. Que pourrait faire, pour sa subsistance, une famille sauvage, pourvue de
lignes et d'hameçons à esturgeon en quantité suffisante, dans une localité où l'estur-
geon est commun ? R. Je crois que si les chefs, les missionnaires ou d'autres lui
avaient appris la nécessité de la prévoyance, elle pourrait se procurer une ample
provision de poisson pour l'hiver.

Q. D'esturgeons ou de poissons blancs ? R. L'esturgeon se prend à l'hameçon ; le poisson blanc non ; les Sauvages capturent celui-ci, en hiver, avec des filets tendus sous la glace.

Q. Le poisson blanc se nourrit-il exclusivement de substances végétales ? R. Je n'ai jamais trouvé dans son estomac que des conferves, des petites algues, des subtances végétales lacustres.

Q. En est-il de même de l'esturgeon ? R. Non ; l'esturgeon, dans ces eaux septentrionales, paraît vivre de mollusques. Il existe un petit bivalve, globulaire, du genre cyclade, à peu près gros comme un pois quand l'animal est retiré dans sa coquille, blanc, transparent, ayant une chair nutritive et d'apparence tentante. On en trouve de grandes quantités dans l'estomac de l'esturgeon. Sa saveur est aussi délicate que celle de l'huître.

Q. Indiquez-nous les autres poissons qui ne sont pas de proie, c'est-à-dire qui ne se nourrissent pas de poisson ? R. Outre l'esturgeon et le poisson blanc, il y a la carpe ; mais les Sauvages estiment peu sa chair et n'en mangent que lorsqu'ils n'ont rien autre, car elle n'est pas agréable. La truite, elle, est excellente, mais elle se repaît de la menuaille des autres, comme au reste la plupart des poissons pêchés par les Sauvages.

Q. Votre sentiment est-il qu'il faudrait préférer pour les repeuplements l'esturgeon et le poisson blanc au brochet, par exemple, lequel se gorge de toute espèce de poissons ? R. L'esturgeon qui est de tous les poissons celui dont la chair ressemble le plus à la viande, serait, je pense, l'espèce la plus convenable pour les Sauvages ; elle peut remplacer la viande et le pain.

Q. Quel est le poids maximum des esturgeons pêchés dans ces lacs ? R. On regarde comme des plus grosses une pièce de cinquante livres, ou de six pieds de long. On en prend souvent de quatre à cinq pieds.

Par l'honorable M. Turner :

Q. La chair de l'esturgeon est-elle semblable à celle des autres poissons ? R. Elle est plus ferme.

Q. Et ressemble davantage à la viande de bœuf ? R. Oui.

Q. Comment les Sauvages la préparent-ils pour la conserver ? R. Ils la font sécher et la fument après l'avoir coupé par morceaux en travers ou en long.

Q. Ni l'esturgeon ni le poisson blanc ne mangent d'autres poissons ? R. Non ; l'esturgeon se nourrit surtout de petits coquillages.

Q. Ces coquillages sont-ils comestibles ? R Oui ; mais il en faudrait une poignée pour faire une bouchée. Quoique l'esturgeon se pêche dans le Nord avec du poisson pour appât, jamais, que je sache, il ne donne la chasse aux autres poissons et ne s'en nourrit.

Par le Président :

Q. On dit que la femelle porte jusqu'à un million d'œufs mûrs à la fois ? R. Je ne les ai pas comptés, mais le nombre en est énorme. Rien ne serait plus facile que de le déterminer par le pesage. Etant donnée une quantité de six livres, on commencerait par compter ce qu'une once en contient et l'on multiplierait le nombre trouvé par le nombre d'onces des six livres. On obtiendrait ainsi une approximation suffisante. En Russie, on fait avec ces œufs, qui sont très petits, une espèce de salaison appelée caviar.

Q. Si, dans un lac sans poissons mais possédant tout ce qu'il faut pour que cette espèce y prospère, on mettait une femelle d'esturgeon pleine d'œufs presque arrivés à maturité et un mâle laité, pourrait-on raisonnablement espérer de voir les œufs produire beaucoup d'alevinage ? R. Le moyen le plus sûr d'ensemencer le lac, ce serait d'y placer sur un point convenable des œufs fécondés, au lieu d'y lâcher des individus adultes, qui ne trouveraient peut-être pas, dans cette habitation inconnue, un endroit propre pour y frayer.

Q. Quel établissement piscicole, en Canada, féconde artificiellement les œufs d'esturgeon ? R. Aucun, que je sache, ne cultive cette espèce ; mais il serait extrêmement facile de se procurer les moyens d'ensemencement au lac Winnipeg, ou plutôt dans les rivières qui s'y jettent et que les esturgeons remontent par troupes, au temps

du frai. Ces poissons sont alors si aisés à capturer, que les Sauvages en transportent dans leurs canots de vivants, jusqu'à la distance de trente ou quarante milles. Ils ont des parcs construits dans l'eau, où ils gardent de ces esturgeons tout l'été.

Par l'honorable M. McInnes :

Q. Pour les transporter, les déposent-ils dans quelque espèce de réservoirs? R. Non, mais tout simplement au fond du canot. Un peu d'eau suffit à tenir leurs ouïes humides; d'ailleurs, ce poisson vit longtemps à sec. Les Sauvages font leurs parcs en entourant d'une enceinte de pieux un espace d'un acre ou deux. Veulent-ils un esturgeon frais, ils le trouvent là.

Q. Quelle nourriture reçoivent les poissons dans ces enceintes? R. Aucune de tout l'été, et malgré cela ils vivent. S'il en reste quelques-uns à la fin de la saison, oubliés par les Sauvages, ils se retrouveront l'été suivant, ayant vécu une année entière en apparence sans nourriture.

Q. Est-ce que les Sauvages parquent d'autres espèces de poissons? R. Non, pas que je sache.

Q Le poisson blanc peut-il être parqué? R. Je ne pense pas. Très délicat, il exige un milieu limpide, et, comme la truite, il a besoin de faire un voyage aux eaux plus froides.

Q. Nos établissements piscicoles produisent-ils ce poisson? R. Oui.

Q. Quel transport ses œufs fécondés peuvent-ils supporter? R. Il n'y a point de limite. Je sais qu'on a transporté à travers le continent des œufs d'espèces non moins délicates. On en envoie de toutes sortes des Etats de l'Est jusqu'en Californie, et on a même expédié jusqu'en Australie des œufs de saumon.

Q. Vous êtes d'opinion, conséquemment, que l'on peut transporter sûrement les œufs fécondés de poissons, par le chemin de fer canadien du Pacifique, jusqu'aux montagnes Rocheuses? R. Oui.

Q. Quelles sont les espèces propagées par nos établissements de pisciculture? R. La truite, le saumon et le poisson blanc, qui sont les principaux poissons de l'Ouest; l'alose et autres poissons migrateurs, qui sont la richesse de l'Est.

Q Je vois des membres du comité regarder avec curiosité les spécimens déposés sur la table... Il est midi et demi: si vous désirez nous donner quelques explications touchant ces objets, veuillez le faire maintenant, et nous vous tiendrons quitte pour aujourd'hui. R. Voici une branche, des spécimens de *Pinus Banksiana*, (pin gris), que les colons anglais appellent aussi *Jack pine* et *scrub pine*.

Q Cet arbre devient-il gros? R. Dans le centre de la région qu'il occupe, il prend un diamètre de deux pieds quelquefois, de vingt pouces le plus ordinairement. Vous remarquerez que les cônes sont si durs, adhèrent si fortement au bois, qu'ils semblent ne pouvoir ni se détacher, ni s'ouvrir. Ceux-là étaient peut-être sur l'arbre depuis cinquante ans. A les voir, on dirait que la nature n'a point pourvu au dégagement des semences. J'ai observé, cependant, dans les *brûlés*, que partout où les cônes ont subi le contact de la flamme, ils sont ouverts et les laissent échapper. C'est une expérimentation facile à faire: on n'aurait qu'à exposer quelques minutes au feu un de ceux-ci pour voir se desserrer les écailles et ensuite les semences tomber. Au lendemain d'un incendie, les cônes se trouvent donc défaits. Alors les vents s'emparent des semences, les répandent de tous les côtés par millions, et quelques années après, le sol se couvre d'une multitude innombrable de jeunes arbres. Il faut croire, en voyant cela, que l'incendie a été un phénomène naturel dès le commencement... Il y a là, sur ces branches, des cônes très vieux et d'autres visiblement plus récents. J'ai pris ces spécimens au nord du lac Supérieur.

Par l'honorable M. McInnes :

Q. Quelle est, au sud, la limite de cet arbre? R. Il croît depuis les localités méridionales du Nouveau-Brunswick jusqu'à nos terres extrêmes du Nord-Ouest, à travers presque le continent. C'est le seul arbre tout à fait propre au Canada, le seul qui a sa station entière dans les limites de ce pays. La zone qu'il occupe a plusieurs mille milles d'étendue, du sud-est au nord-ouest. Toutes les autres essences de nos forêts ont leur limite méridionale dans les Etats-Unis.

Par le Président :

Q. Un de mes honorables collègues voudrait savoir si ces spécimens représentent un pur caprice de la nature, ou si la même chose se voit dans toute la région du pin ? R. Oui, dans toute la zone qu'il occupe... Vous remarquerez que les cônes ont la forme de petites cornes dont la pointe se recourbe vers la branche, pénètre dans le bois et s'y fixe... Le pin gris est partout très abondant, depuis le Nouveau-Brunswick jusqu'à l'Alaska.

Par l'honorable M. Gowan :

Q. Si cette particularité est si commune, il est évident qu'elle ne saurait être un caprice de la nature. R. J'ai rencontré et vu l'arbre, pour ma part, depuis le littoral de l'Atlantique jusque dans la contrée de l'Athabaska, et partout j'ai remarqué ces mêmes faits. Il n'y a aucune apparence que des animaux ouvrent les cônes ; seul l'incendie dissémine l'espèce. J'ai moi-même flambé des cônes, et invariablement ce procédé a eu l'effet de dégager les semences. C'est aussi l'effet, dans la nature, d'un incendie de forêt : des cônes, dans lesquels les semences étaient prisonnières depuis un demi-siècle, tout à coup sont rompus et ouverts. Au mois de janvier dernier, à mon retour du lac Supérieur, j'ai donné des cônes à Son Excellence le Gouverneur Général, en lui enseignant l'unique moyen d'en tirer la semence ; elle les a fait brûler et la graine est sortie. Plusieurs avaient cent ans peut-être. Vous remarquerez encore que les cônes adhèrent à la branche et n'ont pas le moindre pédoncule.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Quelle hauteur atteint l'arbre ? R. Cent pieds et au-delà.

Q. Et quelle est alors sa circonférence ? R. Je l'ai vue être de six pieds. C'est vers le haut des branches méridionales de la rivière Albany que j'ai rencontré les plus grands individus de cette espèce. Règle générale, les arbres acquièrent toute leur perfection dans le centre de leur habitat.

Q. Et ils dégénèrent, à mesure qu'ils s'en éloignent, jusqu'à n'être plus que des broussailles ? R. Oui, au nord, au sud, à l'est, à l'ouest, jusqu'aux confins de leur circonscription, où ils disparaissent ; mais il n'en est pas ainsi cependant de toute essence forestière... La nature même de ces cônes montre que les feux des bois sont un phénomène naturel. Les embrasements dans les forêts sont ordinairement attribués à l'imprudence des Sauvages, des chasseurs, etc., nous avons ici la preuve que l'incendie a dû s'y produire depuis que cet arbre existe.

Par le Président :

Q. Les arbres qui poussent ainsi sur les terrains forestiers après un incendie sont-ils exactement de la même sorte que le bois détruit, ou sont-ils plus ou moins différents du premier type ? R. Ils sont tout à fait semblables à l'arbre détruit.

Q. Est-ce qu'il y vient en même temps d'autres espèces ? R. Oui, des trembles et les bouleaux blancs.

Q. Le tremble est-il répandu aussi loin, au nord, que le pin gris ? R. Oui.

Par l'honorable M. Gowan :

Comment ces essences nouvelles viennent-elles sur les brûlés ? R. Elles naissent de semences éparpillées par les vents, et qui étaient peut-être déjà dans le sol.

Par l'honorable M. Sutherland :

Q. Ne pensez-vous pas qu'elles puissent naître des racines restées vivantes après l'incendie ? R. Oui, les racines peuvent rejeter ; mais j'ai vu de vastes espaces repeuplés de pins gris sans mélange.

Par le Président :

Q. Vous avez vu la précieuse carte publiée par le Ministère de l'Agriculture, sur laquelle sont indiquées les différentes zones de nos essences forestières ? R. Oui, elle reproduit en partie ma propre carte contenue dans le rapport du service géologique pour 1880.

Q. Quels arbres trouve-t-on au nord du pin gris ? R. Le tremble, le liard ou peuplier à écorce rugueuse, l'épinette et le mélèze.

Q. Je suppose qu'un incendie s'allume sur la ligne de démarcation et que le feu entame les bois de trembles, liards, etc., ces derniers renaîtront-ils comme les

pinières, ou seront-ils détruits pour toujours ? R. Chaque année leurs semences dispersées çà et là par le vent ; il en tombe une partie dans les crevasses, les p creux du sol ; puis les feuilles mortes les recouvrent ; ce sont les graines ainsi em gasinées qui germent après un incendie.

Q. Sans doute les feux de forêt ont moins de violence dans les massifs de pliers que dans ceux de pins gris ? R. Oui ; à moins que ce ne soit dans un te de sècheresse, l'incendie fait peu de chemin dans les forêts de peupliers, de boule de toutes les essences à feuilles caduques.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Le pin gris est-il propre à faire des sciages ? R. Pas absolument ; il semble au pin rouge. Son bois, d'un grain gros et distinct, peut être emplo plusieurs usages ; et en Angleterre on s'en sert aujourd'hui pour fabriquer de coq ameublements de chambres à coucher.

Par l'honorable M. Gowan :

Q. C'est un bois ressemblant au pin de la Floride ? R. Oui, au pin de Flo et de Géorgie, dont on confectionne des meubles, depuis quelques années, en An terre.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Il pourrait donc devenir un objet de commerce ? R. Oui.

Par le Président :

Q. Est-ce un arbre de croissance lente ou rapide ? Q. Son accroissement très rapide.

Q. Le pin gris est un des arbres que vous conseilleriez de propager da Nord-Ouest ? R. Je crois que c'est de tous les conifères le plus convenable pou prairies découvertes. Il peut subsister dans un climat sec.

Q. Veuillez faire connaître au comité le meilleur moyen d'y introduire c essence ? R. Je crois que le meilleur moyen serait d'avoir des semences, en f bant des cônes, et de les planter en terre.

Par l'honorable M. Sutherland :

Q. Quelle serait la nature de sol la plus propre pour sa reproduction ? R serait un sol pierreux et sablonneux ; j'ai vu pourtant des bouquets de cet arbre toute sorte de terrains, même sur de l'argile blanche très dure ; mais il ne pros bien que dans le sable et le gravier.

Q. A quels usages utiles, pratiques, cet arbre serait-il propre ? R. Tout d'a à former d'excellents brise-vents. Remarquez qu'il atteint cent pieds dans les si tions favorables. On peut ensuite fabriquer avec son bois des traverses de ch de fer, des poteaux de télégraphe, etc., sans parler de son emploi pour le chauff

Q. Pousse-t-il droit ? R. En massifs, il pousse très droit, avec plus de dis tion que le pin rouge à être branchu. J'en ai vu des centaines en groupes, eussent donné chacun deux ou trois billots de 20 à 22 pouces de diamètre.

Par l'honorable M. Reesor :

Q. Jusqu'où croît-il dans le Nord ? R. Je l'ai moi-même rencontré jusqu'au Athabaska ; et je sais qu'on l'a trouvé sur le cours inférieur du fleuve Mackenzi que sa région atteint, à l'ouest, les montagnes Rocheuses.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Mais plus on avance au nord plus il devient petit ? R. Oui ; il possède t sa perfection à mi-chemin de la traversée du continent, et à mi-chemin aussi d limite nord à sa limite sud. Il croît très vite. Vers l'embouchure de la rivière ministiquia, dans les townships de Neebing et de Paiponge, en arrière de P Arthur, je l'ai vu, depuis nos premières explorations, il y a quinze ans, couvri vastes espaces ; et les jeunes bois renferment déjà un matériel utilisable.

Par le Président :

Q. Si l'on plantait des cônes dans le Nord-Ouest, quel accroissement pren les arbres en quinze ans ? R. En quinze ou vingt ans, ils s'élèveraient au moi vingt-cinq ou trente pieds. Ils sont touffus et épais lorsqu'ils ont de l'espace étendre leurs branches. A quinze ou vingt ans, ils commenceraient à former un contre les vents de nord-ouest.

Q. Vous croyez donc que cet arbre conviendrait bien pour former des rideaux de protection autour des habitations rurales? R. Oui, mais il importerait d'enseigner au colon comment utiliser les cônes. Il faut les placer dans un panier ou corbeille de fil métallique, et les tenir au-dessus d'un feu jusqu'à ce que sous l'impression de la chaleur leurs écailles s'ouvrent et qu'on puisse, en secouant les cônes, faire sortir les graines. Il resterait à planter aussitôt ces semences.

Q. Je suppose que vous en soyez à expliquer à un colon du Nord-Ouest comment il doit s'y prendre pour obtenir et semer la graine, que lui diriez-vous? R. Je lui dirais: " Vos cônes recueillis, vous les placerez dans un panier en fil de fer, et les tiendrez au dessus d'un feu vif, durant quelques secondes, jusqu'à ce qu'ils commencent à s'ouvrir; mais vous prendrez garde d'endommager la graine en les brûlant trop. Cela fait, remuez fortement les cônes défaits, la graine s'échappera. Semez immédiatement."

Q. Faut-il semer profondément? R. A la profondeur d'une couple de pouces.

Q. En terre préparée? R. Oui, ameublie par la charrue.

Q. Et faudrait-il ensuite soigner le jeune arbre? R. Je ne pense pas. Si on voulait le transplanter, on pourrait toujours compter sur sa reprise, car l'espèce est vigoureuse et son plant peut supporter les plus longs transports.

Q. Vous connaissez bien le Nord-Ouest: dans quelles localités de sa région nue placeriez-vous cet arbre? R. Dans toutes celles qui sont propres à la colonisation et qui ont besoin de couverts. Il est fait pour prendre également, je pense, dans toutes les contrées du Nord-Ouest.

Q. Au Manitoba, par exemple? R. Au Manitoba, le pin gris serait une précieuse acquisition dans les cantons ouest et sud-ouest, où le bois est rare. L'arbre prospérerait assurément jusqu'aux montagnes Rocheuses, au nord de la vallée de la Saskatchewan.

Q. Vous voulez dire au nord de la branche septentrionale? R. Oui, et même dans le voisinage de la rivière, sur sa rive sud...

Q. Vous avez là d'autres spécimens; quels sont-ils? R. Ce sont des échantillons de blé et d'orge provenant de Norway-House. Je me trouvais à ce poste en 1879, au moment de la moisson. Je demandai ces échantillons au chef M. Roderick Ross. " Ils seront intéressants, lui dis-je, car ils témoigneront que le climat d'ici est propice à la culture des céréales." M. Ross me raconta que le blé venait toujours bien à Norway-House, et qu'il n'avait pas encore habité d'endroit où ce grain ne pût murir. Or, on est là au nord de la zone du blé tracée sur les cartes. Ce qui assure sa maturation, c'est, je pense, la proximité du lac Winnipeg.

Par le Président:

Q. Ainsi donc plus on avance à l'ouest, plus la limite du blé recule vers le nord? R. Oui; mais je crois que les localités septentrionales où il réussit, doivent cet avantage au voisinage de grandes nappes d'eau. Le lac Winnipeg est très étendu, et envoie au loin des exhalaisons chaudes.

Q. Quelle est la limite septentrionale de l'orge, d'après vos propres observations? R. Je sais qu'on l'a cultivée, en pièces, à Oxford-House, situé presque à mi-chemin entre Norway-House et York-Factory; ainsi qu'au lac Osnaburg et à Moose-Factory.

Q. Et à quelle distance, au nord, le long du Mackenzie? R. Je ne sais au juste; mais on l'a cultivée certainement au fort Providence, sur le grand lac des Esclaves, et on la cultive maintenant, chaque année, au fort Chippeweyan, sur le lac Athabaska.

Q. Est-il vrai que toutes ces céréales rendent davantage en approchant de leurs limites septentrionales? R. On prétend que oui, ou au moins que le grain est plus parfait, et qu'il en est de même du produit de toute plante vers la limite de sa végétation, lorsqu'elle peut prendre son entier développement.

Q. Mais le produit n'est pas plus abondant? R. Non; il est de meilleure qualité. Je parle ici des grains et des légumes...... Peut-être ce fait se rattache-t-il à la théorie de la migration naturelle des plantes. Quelques savants supposent que les plantes tropicales sont originaires des régions polaires, d'où elles se seraient, avec le temps,

portées dans le sud. Si vraiment les plantes parviennent à leur perfection près leur limite nord, cela me paraîtrait assez conforme à la théorie de ces naturaliste Le comité s'ajourne à demain.

OTTAWA, mardi, 7 juin 1887.

M. BEDSON, préfet du pénitencier de la Montagne-de Pierre, Manitoba, se prése et est interrogé comme suit :

Par le Président :

Q. Nous ne suivrons pas l'ordre des questions imprimées, si vous le voulez bie vous nous donnerez sur les choses qu'elles mentionnent, et en répondant aux inter gations des membres du comité, les renseignements que vous croirez utiles, vo rappelant que ce comité porte ses recherches, premièrement, sur les produits alim taires que possède le Nord-Ouest ; secondement, sur la manière de les conserver, troisièmement sur les moyens de les améliorer et de les accroître. Nous vo demanderons donc d'abord quels sont ceux de ces produits alimentaires que vo connaissez? R. Faut-il commencer par les produits animaux ou par les produ végétaux ?

Le Président :—Comme il vous plaira.

R. On trouve au Nord-Ouest l'oie sauvage, le canard sauvage, la perdrix, faisan des prairies et le lapin ou lièvre.

Q. Y a-t-il de grands animaux ? R. Je ne crois pas.

Q. Le comité a été informé par un autre témoin que vous avez un troupeau bisons ? R. Oui, mais je n'ai pas mentionné le bison, parce qu'il n'est plus un prod naturel du Nord Ouest.

Q. Comme vous possédez probablement le dernier troupeau de bisons dans pays, le comité vous entendrait avec intérêt donner quelques détails sur ces anima Comment sont-ils venus en votre possession ? Quelles sont leurs habitudes ? Se so ils multipliés par vos soins ? R. J'ai acheté il y a huit ans un troupeau de h bisons de la succession McKay ; je me suis encore procuré, depuis, trois veaux p dans la plaine. Je dois avoir à présent, sans compter les veaux de l'année, soixa sept ou soixante huit bêtes de race pure, et seize ou dix-huit bêtes métisses. Cel ci proviennent de deux modes de croisement· taureau bison avec vache durh et taureau durham avec vache bison. Les hybrides prennent plus de dévelop ment dans le train postérieur et font plus de viande que les purs ; leur fourrure plus régulière et plus épaisse.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Lequel des deux modes de croisement donne les meilleurs produits ? R. crois que les produits des deux modes se valent, à peu près.

Q. Y a-t-il quelque différence dans leurs habitudes? Le métis provenant de vache durham et du bison s'apprivoise-t-il mieux que l'autre ? R. Le métis né bison et de la vache durham est plus gros.

Q. Et à l'égard du naturel ? R. Le métis né du taureau durham et de la va bison se tient plus que l'autre avec les animaux domestiques.

Q. Les métis ont donc davantage la nature du père ? R. Oui.

Par l'honorable M. Macdonald :

Q. Etablez-vous vos bisons l'hiver ? R. Non ; le bison est très dur au froid. vaches ont vêlé en hiver quand le thermomètre était à 38 degrés au-dessous de zé et, à ma grande surprise, leurs petits paraissaient avoir autant de vigueur que si eût été en mai ou en juin.

Q. Donnez-vous des rations de foin à vos bisons pendant l'hiver ? R. Le foi été rare ce printemps; au commencement de l'hiver, je leur ai donné un peu de fo mais sur la fin, ils ont eu à chercher pâture dans la prairie.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Je suppose que les métis ne se reproduisent pas ? R. Ils se reproduisent, contraire, tous les ans.

Q. Les métis entre eux ? R. Certainement ; comme les bestiaux ordinaires.

Par le Président :

Q. La robe du métis conserve-t-elle les qualités qui distinguent celle du bison e pure race ? R. Oui, absolument.

Q. Quel soin faut-il prendre de ces animaux hybrides ? Les laissez-vous errer vec vos autres bestiaux ? R. Ils vont dans la plaine avec les autres bestiaux.

Q. Avez-vous tenté l'expérience de traire des vaches bison ? R. Non. Elles ne nt que nourrir leurs veaux.

Q. Réussit-on aussi bien à élever les veaux provenant de ces mélanges de races ue les veaux des bestiaux ordinaires ? R. Les premiers sont plus aisés à élever et rofitent mieux que les autres.

Par l'honorable M. Merner :

Q. Vous laissez ces animaux errer librement dans la plaine ? R. Oui, nous les ichons dans les prairies et ils y prennent soin d'eux-mêmes.

Q. S'éloignent-ils beaucoup ? R. Il arrive quelquefois qu'un jeune taureau écarte, chassé par les vieux, lorsque les vaches se sont séparées de leurs veaux et ntrent encore en chaleur. Les animaux métis ne s'éloignent pas plus que les aniaux domestiques du gros du troupeau.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Quel pourrait être le prix comparatif de ces quatre espèces de viande : celle u bison de race pure ; celle du métis par la mère ; celle du métis par le père ; celle u métis provenant d'un métis ? R. Comme nous n'avons pas de marché pour ces iandes, il n'est pas facile de répondre à cette question.

Q. A votre avis, quelle est la meilleure de ces viandes ? R. Je crois que la iande du métis est la meilleure ; elle est moins fibreuse.

Par le Président :

Q. Quelle peut être la différence de poids du bison et des variétés domestiques ? . Les hybrides pèsent plus parce qu'ils prennent du développement dans le train ostérieur. Le bison a de minces quartiers de derrière, comme on sait.

Q. Les métis conservent-ils la bosse sur l'arrière-train ? R. Il leur reste une etite bosse.

Q. Croyez-vous que, dans des conditions favorables, le croisement de la race ovine domestique avec la race bison pourrait être pratiqué heureusement par des rmiers ou autres éleveurs ? R. Je n'en doute pas. M. Secrétan, secrétaire de la ompagnie, a eu sur ce sujet plusieurs communications. Deux Américains sont à faire es expériences de croisement avec des bisons. M. Secrétan vous parlera de cela.

Q. Le comité doit-il comprendre que le produit hybride du bison et de la vache omestique peut donner une viande aussi bonne, même meilleure, et aussi abondante ue le bœuf domestique ? R. Certainement. J'ai dans mon troupeau un bœuf de rois ans qui, je crois, doit peser plus de deux mille livres.

Par l'honorable M. Kaulbach :

Q. C'est un métis ? R. Oui, le produit d'un taureau durham et d'une vache ison. C'est un animal énorme. Sa peau seule se vendrait à l'état cru $35 à un archand de fourrures.

Q. Quelle est la valeur de la peau d'un bœuf domestique ? R. A peu près $6 ou 7.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Vous a-t-on tué de vos bêtes ? R. Oui, deux.

Q. On vous en eût tué autant, je suppose, par la prairie, si le troupeau eût été omposé d'animaux domestiques ? R. On m'en aurait tué plus de deux bien probalement. Je n'ai perdu que deux bisons en huit ans ; l'un fut tué par malveillance ; autre par accident.

Q. Vos bisons sont de l'espèce ordinaire des prairies, et non pas de l'espèce des ois ? R. Je ne sais vraiment pas ce qu'est le bison des bois.

Q. On nous a beaucoup parlé d'un bison qui fréquente les bois ; on dit qu'il est lus grand et qu'il a une fourrure plus épaisse que le bison des plaines ? R. On ppelle bison des bois le bœuf musqué. Le poil ou la laine de ce bison—car c'est une

vraie laine—tombe tous les étés. J'ai entendu dire qu'elle est ramassée et employée faire des bas.

Q. Comment est-elle, comparée aux autres laines filées ? R. Il n'y a aucune différence.

Q. Aucune différence avec la laine ordinaire du mouton ? R. Aucune de visible

Q. Cette laine de bison n'est-elle pas plus longue ? R. Non ; pas plus longue c'est une laine courte et mêlée.

Q. Est-ce que les bisons se tondent comme les moutons ? R. Non ; la nature pourvoit ; le poil tombe par touffes ; l'animal se roule sur le sol, la laine y adhère c'est là qu'on va la chercher.

Comme industrie, l'élevage du bison serait très avantageux ; les têtes et les peaux, rares aujourd'hui, valent, les premières de $50 à $75, et les secondes $30, de sorte que, tête et peau, un bison vaut $80, outre que sa viande est très recherchée Chicago et dans d'autres grandes villes. Des bouchers m'ont offert, au temps de Noël 40 cents de la livre, pour toute la viande.

Par l'honorable M. McCallum :

Q. Si d'autres que vous élevaient des bisons, ce haut prix baisserait ? R. Je pense bien ; mais je suis encore le seul à en élever.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Je suppose qu'à trois ans ils sont à point pour la boucherie ? R. Oui.

Q. En devenant plus vieux, ils ont la viande coriace ? R. Oui.

Q. Sont-ils méchants, quand on va près d'eux ? R. Non, pas plus que les autres animaux.

Q. Peuvent-ils être employés comme bêtes de labour ? R. J'ai fait tirer de jeunes bisons métis à la charrue.

Q. Une paire de bœufs bisons métissés fait-elle autant de travail qu'une paire de bœufs domestiques ? R. Elle en peut faire davantage ; ces animaux ont d'énormes épaules.

Q. De sorte qu'on peut s'en servir comme des bœufs ordinaires ? R. Oui, avec avantage.

Par l'honorable M. Macdonald :

Q. Voyez-vous dans le questionnaire quelque autre sujet sur lequel vous puissiez donner des renseignements au comité ? R. Je suis d'opinion que l'orignal n'est pas suffisamment protégé dans le Manitoba et les Territoires du Nord-Ouest.

Q. Les lois provinciales établissent-elles une saison de prohibition pour la chasse ? R. Oui ; mais il est permis exceptionnellement aux Sauvages de tirer l'orignal en toutes saisons, même dans le temps où il est le plus facile à atteindre. J'ai entendu dire qu'il y a deux ans, au lac Winnipeg, des Sauvages ont tué une quarantaine d'orignaux, pendant l'été, lorsque les femelles venaient de mettre bas.

Par l'honorable M. Turner :

Q. A cette époque, l'orignal doit être très maigre ? R. Oui, très maigre.

Q. Quelle est la différence entre la viande d'orignal et celle de bison ? R. Elles n'ont pas du tout le même goût ; la viande d'orignal, dont la fibre est plus fine, plus délicate, est supérieure à l'autre.

Q. Pourrait-on domestiquer et employer l'orignal sur une ferme, comme le bison ? R. Je le crois. J'ai actuellement une paire d'orignaux. J'en ai dompté un pour la voiture.

Q. Avez-vous tenté d'accoupler l'orignal avec la vache domestique ? R. Non ; mais c'est une expérience que je vais faire. Je n'ai pas été heureux dans mes essais pour priver des orignaux. J'avais deux mâles, que j'ai perdus. C'est un animal difficile à élever.

Q. Il est plus farouche que le bison ? R. Oui, il est plus craintif ; il a plus peur de l'homme. Il ne me reste à présent que deux femelles.

Par l'honorable M. Sutherland :

Q. L'orignal pourrait-il, selon vous, être domestiqué et élevé pour servir à l'alimentation ? R. Je me propose d'essayer en septembre l'accouplement des deux femelles avec un taureau domestique.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Vous n'allez pas accoupler ensemble les orignaux ? R. Je n'ai pas de mâle, ette année ; mais deux femelles seulement, que je vais essayer de faire couvrir par n taureau domestique.

Q. Avez-vous des antilopes ? R. Non, je n'en ai pas.

Q. Y a-t-il des antilopes au Nord-Ouest ? R. Oui, dans le Nord-Ouest ; mais oint dans le Manitoba.

Par l'honorable M. McCallum :

Q. Il y en a certainement dans le Nord-Ouest, car j'en ai vu... R. Elles y ont té très nombreuses ces deux années dernières.

Q. Pouvez-vous indiquer au comité quelque autre animal propre à servir à la nourture des Sauvages du Nord-Ouest ? Vous avez mentionné le lapin ? R. L'honoble M. Sutherland sait que les lapins abondent tous les sept ans.

Q. Comment nourrissez-vous les bisons pendant l'hiver ? R. J'ai manqué de in, l'hiver dernier, et je les ai tout bonnement lâchés dans la plaine pour y cherer leur vie. Les animaux domestiques ne leur sont pas comparables ; les bisons les métis sont beaucoup plus vite en graisse ; et puis ils sont capables de se trouer, sans l'aide de l'homme, la nourriture et l'abri dont ils ont besoin.

Par l'honorable M. Macdonald :

Q. Le gouvernement ferait-il bien, selon vous, de commencer à garnir de bisons, u lieu des bestiaux ordinaires, les fermes affectées aux Sauvages ? R. Il serait, je rois, très imprudent de mettre des bisons à portée des Sauvages ; ils ne dureraient as longtemps.

Q. Le même inconvénient existe pour les animaux domestiques ? R. Oui ; les auvages leur envoient une balle de temps en temps.

Par le Président :

Q. Ne serait-il pas à propos que les fermes agronomiques qu'on va créer au ord-Ouest continuassent les expérimentations intéressantes que vous êtes à faire ? . On ferait très bien de poursuivre ces expérimentations sur les fermes du gouverement.

Q. Recommanderiez-vous le croisement du bison avec quelque autre race domesque ? R. Un croisement avec la race galloway donnerait de très bons produits.

Q. A cause de la longueur du poil ? R. Non, à cause de la robe noire qu'auient les produits de ce métissage.

Par l'honorable M. Allan :

Q. Quand j'ai vu votre troupeau de bisons, j'ai remarqué la couleur particulière u sous-poil chez certaines bêtes ? R. Elles proviennent d'un croisement avec des aches rouges.

Par le Président :

Q. Les belles robes noires de bison se vendaient cher, même au temps de l'abonance. Combien vaut aujourd'hui une robe noire ? R. De $75 à $100.

Q. Vous croyez que, par ce croisement du bison et du galloway, on obtiendrait ne robe bien foncée et mieux fournie ? R. Oui, par le croisement du bison et du alloway ou du bison et de l'angus sans cornes. La fourrure serait aussi belle que elle de l'ours noir, plus épaisse, et aurait la même valeur, à mon avis.

Q. Quel serait le poids d'un bison sauvage ayant atteint toute sa grandeur ? . M. Secretan pourra vous le dire. Il a donné déjà ce renseignement à d'autres par crit. J'ai oublié ce que c'est.

Q. Croyez-vous qu'il soit possible de faire du pemmican avec la chair du bison ybride ? R. Je n'y vois pas de difficulté.

Q. Savez-vous qu'en Angleterre on a essayé de faire du pemmican, pour les xpéditions arctiques, avec de la viande d'animaux domestiques, et qu'on n'a pas ussi ? R. J'ai appris cela. L'insuccès est venu, je crois, de ce que le pemmican vait été mis en boîtes, au lieu d'être enveloppé dans des peaux crues. J'ai été deriièrement en correspondance avec le bureau de la guerre au sujet de la fabrication u pemmican avec de la viande de bœuf ; il faut procéder autrement qu'on n'a fait. es autorités militaires pensent que si l'on pouvait fabriquer le pemmican comme

article de commerce, ce produit serait très avantageux pour l'armée et pour la flotte.

Q. Le comité vous entendrait avec intérêt lui dire la bonne manière de faire le pemmican. Supposons une ferme expérimentale garnie d'animaux hybrides, et supposons que le gouvernement ait besoin d'un approvisionnement de pemmican pour quelque expédition arctique ou quelque autre objet... R. Je crois que la fabrication pourrait se commencer vers la Saint-Pierre, époque à laquelle la main-dœuvre est à bas prix. Une partie de la population a l'habitude de découper la viande de bœuf en lanières et de la fumer, comme on faisait autrefois pour la viande de bison. Préparée en pemmican, la viande de bœuf est d'un transport plus facile, comme fourniture militaire, que sous toute autre forme, et elle se consomme entièrement, sans aucune perte. Les peaux qui enveloppent la préparation peuvent être utilisées pour la réparation des harnais, ou servir à faire des fouets, des courroies, etc. Les sacs de pemmican deviendraient aussi, au besoin, un moyen de défense ; on ferait des épaulements avec ces sacs et de la terre.

Q. Cette viande conserverait-elle mieux sa saveur que d'autres qui ont été fournies aux soldats? R. Les conserves de viande qui furent envoyées au Nord-Ouest se gâtèrent, en grande partie, à cause de l'imperfection de leur préparation et de la soudure défectueuse des boîtes.

Q. Quel rapport y a-t-il, pour les qualités nutritives, entre le pemmican et le porc fumé ou salé? R. Une livre de pemmican vaut une ration d'une livre et quart de porc fumé. Le pemmican est plus nourrissant que le porc et se mange sous bien des formes : il fait une excellente soupe ; on le peut mettre à l'étuvée avec des pommes de terre; ou le faire bouillir avec des légumes; on en fait des *curries* pour le mess des officiers. Puis, il est tout prêt pour la ration; le soldat le porterait dans son havre-sac et le mangerait cru; pas besoin de feu aux avant-postes. Les feux sont une cause de grand danger pour les hommes de garde aux avant-postes.

Q. Combien coûterait respectivement au gouvernement, sur la ligne du chemin de fer, une livre de pemmican et une livre un quart de lard fumé? R. A proximité d'un chemin de fer, le lard fumé se vendrait, je suppose, 12 cents la livre, soit 15 cents pour une ration.

Q. Au temps de l'abondance, quel était le prix du pemmican? R. Le pemmican valait alors de cinq à huit cents la livre ; je l'ai payé jusqu'à quinze et vingt cents la livre, dans certains cas.

Q. Dans les temps de disette, les Sauvages préféreraient-ils le pemmican au lard fumé? R. Oui, certainement.

Q. Pensez-vous que le pemmican soit un aliment plus nutritif et plus sain que le porc fumé? R. On peut se nourrir de pemmican bien plus longtemps que de porc fumé. Je sais cela par moi-même. Des officiers de la baie d'Hudson m'ont dit qu'ils préfèrent le pemmican à toute autre viande, à l'exception du bœuf frais. Pour voyager, c'est le pemmican qu'ils aiment le mieux avoir.

Q. Vous avez dit que la viande du bison hybride ainsi que celle des animaux domestiques pourraient se conserver en lanières par le fumage. Y a-t-il, au Nord-Ouest d'autres viandes susceptibles d'être conservées par ce procédé? R. La chair d'orignal se conserverait par ce procédé.

Q. Pourrait-on conserver la chair de lapin sous la forme de pemmican? R. Je ne crois pas ; la chair du lapin est trop tendre pour se conserver de la sorte.

Q. Le poisson soumis au fumage se garde-t-il longtemps? R. J'ai conservé pendant trois ans du poisson blanc fumé.

Q. En bon état? R. Il était en aussi bon état au bout des trois ans que la première année.

Q. Vous nous avez parlé de l'orignal; avez-vous quelque autre observation à nous faire au sujet de cet animal? R. J'ai dit déjà que j'ai l'intention de le croiser à l'automne avec la race bovine.

Q. Avec quelle race de taureau? R. Avec le petit taureau Highland.

Q. Le professeur Bell a dit, dans son interrogatoire, à une séance précédente, que le bison des bois existe encore dans le Nord, et qu'il est différent du nôtre, lequel est le vrai bison d'Amérique; avez-vous entendu dire depuis peu combien il restait de

ces bisons des bois au nord de la rivière la Paix ? R. Personne n'a jamais pu m'assurer qu'il existe véritablement un bison des bois. Je crois qu'on a confondu le bœuf musqué avec le bison.

Par l'honorable M. McInnes :

Q. Jusqu'où rencontre-t-on au sud le bœuf musqué ? R. Je ne sais pas. Quelqu'un qui a remonté la rivière Yukon et qui est revenu par le Mackenzie, après avoir passé deux ans par là, m'a dit n'avoir pas vu un seul bœuf musqué dans toutes ses courses.

Par l'honorable M. Allan :

Q. Mais est-il possible de prendre le bœuf musqué pour un bison ? R. Cela me paraît bien difficile.

Par l'honorable M. Macdonald :

Q. La chair du bœuf musqué se mange-t-elle ? R. Pas souvent.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Le bœuf musqué est donc inutile pour l'alimentation ? R. Sa peau est précieuse.

Q. La chair n'a pas de valeur comme nourriture ? R. Elle en a ; mais il est bien difficile d'aller chercher l'animal dans ses retraites.

Par le Président :

Q. Il ne se rencontre pas dans l'enceinte actuelle de la région civilisée ? R. Non.

Q. Avez-vous mentionné les poissons du Nord-Ouest parmi les produits alimentaires ? R. Non.

Q. Veuillez nommer les espèces de poissons que vous avez remarquées là-bas ? R. Les poissons de rivière sont le doré, le brochet et la laquèche. L'année dernière, j'ai vu pour la première fois à la rivière Rouge la vraie perche barrée. Cela me surprit, car je n'avais jamais vu ce poisson dans le temps où je demeurais sur cette rivière, au Fort d'en bas. L'autre jour, j'ai appris, en conversant avec un voyageur dans un wagon de chemin de fer, que les Américains ont ensemencé de perches les eaux supérieures du cours d'eau, il y a une dizaine d'années ; cela explique comment ce poisson se rencontre aujourd'hui dans sa partie inférieure.

Q. Ont-ils introduit d'autres espèces dans les eaux supérieures de la rivière Rouge ? R. Ils y ont mis surtout des perches, des truites, ainsi que des dorés.

Q. Se prend-il aujourd'hui autant de poissons qu'autrefois dans la rivière Rouge ? R. Il ne s'y prend pas autant d'esturgeons ; les autres poissons, je crois, y sont aussi abondants qu'autrefois.

Q. Les lacs Winnipeg et Manitoba fournissent-ils beaucoup de poisson blanc ? R. La pêche de ce poisson et de l'esturgeon a été très considérable, l'année dernière, dans le lac Winnipeg.

Q. Avez-vous entendu les petits pêcheurs se plaindre de la diminution du poisson ? R. Des fermiers qui pêchent l'automne pour leur approvisionnement, se plaignent que le développement donné au commerce de poisson par deux ou trois compagnies, et l'usage qu'on fait de grandes seines, tendent à dépeupler les eaux.

Q Pouvez-vous donner au comité une idée de la quantité de poisson fournie à l'exportation par les deux lacs ? R. Je ne puis rien préciser à ce sujet ; mais j'ai vu transporter par chemin de fer, à pleins wagons, du poisson de ces lacs Un jour, j'ai vu partir de Selkirk un train de dix-huit chars chargés de poisson blanc.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Ce poisson était gelé, cela va sans dire ? R. Oui.

Par le Président :

Q. Un char plein doit contenir dix tonnes ? R. C'étaient des chars-boîtes, contenant de dix à douze tonnes.

Q. Ce train dont vous venez de parler, devait contenir au moins deux cents tonnes de poisson blanc ? R. Oui, chaque char contenant de dix à douze tonnes.

Q. Vous êtes porté à croire que le poisson blanc diminue de nombre dans ces lacs ? R. Si ce commerce continue, il diminuera sans aucun doute.

Q. Comment empêcher cela ? Devrait-on interdire l'exportation du poisson ? R. Il faudrait au moins la restreindre. On pourrait permettre l'exportation en toute liberté de notre gros brochet.

Q. Vous n'objecteriez pas, je suppose, à l'exportation du brochet parce qu'il détruit les autres espèces ? R. Précisément.

Q. Quels sont actuellement les règlements sur la pêche dans le Manitoba ? R. La saison de pêche a été changée dernièrement ; je n'en sais pas davantage.

Q. Y a-t-il une saison de prohibition ? R. Oui, pour le poisson blanc et l'esturgeon.

Q. Y en a-t-il une pour le brochet ? R. Je ne crois pas.

Q. Le poisson blanc peut-il être transporté autrement qu'à l'état congelé ? R. Oui, dans les chars-réfrigérants en usage sur les chemins de fer.

Q. Pouvez-vous nous décrire ce genre de chars ? R. Je ne pense pas ; je n'en ai vu qu'un. Je sais qu'il vient dans ces chars du saumon frais de la Colombie. On pourrait également sans doute expédier du poisson blanc par ce moyen.

Q. Combien le saumon qui vient ainsi de la Colombie se vend-il à Winnipeg ? R. Je l'ai eu quelquefois à très bas prix, 20 cents la livre ; en d'autres temps, je l'ai payé 50 cents la livre. Le prix dépend de l'approvisionnement du marché.

Q. Comme le saumon se transporte parfaitement de la Colombie à Winnipeg dans ces chars réfrigérants, vous pensez que l'on pourrait expédier à une distance égale le poisson blanc par ce même mode de transport ? R. Oui, assurément.

Par l'honorable M. McCallum :

Q. Il faut beaucoup de glace pour transporter ainsi le poisson ? R. Oui ; on prend de la glace en route.

Par le Président :

Q. Le poisson peut-il encore se conserver par d'autres procédés que ceux du fumage et de la salaison ? R. Par la préparation en boîtes.

Q. Les Sauvages, quelquefois, ne le pilent-ils pas après l'avoir fait sécher ? R. Je ne sais ; je ne les ai jamais vus le faire.

Q. Le comité a appris que vous avez publié une intéressante description de l'orignal ; voudriez-vous en communiquer un exemplaire au secrétaire du comité ? R. Avec plaisir. Je vais télégraphier qu'on vous en envoie un.

Q. Voulez-vous nous parler maintenant des arbres du Nord-Ouest ? Avez-vous tenté la transplantation d'arbres indigènes ou étrangers, soit d'ornement, soit à fruits, tels que le pommier et le prunier ? R. J'ai planté depuis deux ans des pruniers, choisis parmi les variétés vigoureuses du Minnesota.

Q. Ont-ils bien repris ? R. Plusieurs ont commencé à fleurir ce printemps ; je me flatte qu'ils donneront des fruits à l'automne.

Par l'honorable M. Merner :

Q. Les avez-vous obtenus de graines ? Q. Non ; c'étaient de jeunes plants que j'ai fait venir du Minnesota.

Q. Vous n'en avez pas eu de pépinières situées plus au nord ? R. Non ; j'ai eu mes plants aux pépinières de Minnéapolis.

Q. Avez-vous planté des arbres d'ombrage ? R. J'ai planté des érables tendres, des cormiers, des pins et des liards.

Q. De quelle espèce étaient les pins ? R. De l'espèce argentée. Ce sont des arbres d'ornement.

Q. Avez-vous fait des plantations pour avoir des brise-vents ? R. Non, je n'ai pas fait de ces plantations.

Q. Quel a été le résultat de vos essais ? R. Ils ont bien réussi.

Q. Les érables tendres sont-ils plantés depuis longtemps ? R. J'en ai planté à deux endroits—au Fort d'en bas et à la Montagne de Pierre, il y a une quinzaine d'années.

Q. Ont-ils pris beaucoup de développement ? Quelle hauteur ont-ils atteinte ? R. Ceux du Fort doivent avoir maintenant une trentaine de pieds de haut et trois pieds de circonférence à la base.

Q. J'ai reçu ces jours derniers une lettre de M. Latouche Tupper, qui est bien connu au Nord-Ouest, et qui a étudié particulièrement le sujet dont nous nous occupons. Il me parle d'un bois d'érables, planté depuis dix ans en arrière de la maison d'été de feu le sénateur Skead, à Ottawa ; il me dit que ces arbres ont pris de très grandes dimensions. Connaissez-vous cette plantation ? R. Non.

Q. Quelle espèce d'arbres recommanderiez-vous aux colons de planter dans districts nus ? R. L'érable tendre, certainement.

Par l'honorable M. Turner :

Q. C'est celui qu'on appelle l'érable de la rivière Rouge ? R. L'érable à sucre.

Q. Est-ce qu'il donne du sucre ? R. Oui, de très bon sucre.

Q. C'est une espèce toute différente de notre érable tendre ? R. Elle donne un plus beau sucre.

Par le Président :

Q. C'est l'érable à feuilles de frêne ? R. Oui.

Q. Vous pensez que cet arbre est celui qui convient le mieux pour les plantations au Nord-Ouest ? Pouvez-vous indiquer quelque autre essence qui ait chance de bien venir ? R. Le baumier Giléad est un arbre vigoureux aussi.

Q. C'est un liard ? R Oui.

Q. Que mettez vous après le liard ? R. Le peuplier tendre ordinaire.

Q. Pour ce qui est du mode de culture de ces essences, recommanderiez-vous au colon des régions découvertes d'employer le procédé du semis ou celui du bouturage ? R. Je recommanderais la transplantation de jeunes arbres de six à huit pieds de hauteur, auxquels on aurait eu soin de laisser assez de racines.

Q Vous recommanderiez dans tous les cas la transplantation de jeunes arbres ? R. Oui, la transplantation fait gagner sur le semis trois ou quatre années de croissance.

Q. Les transplantations coûteraient-elles cher ? R. Non ; on aurait les jeunes arbres dans les petits bois, par les prairies.

Q. Ne vaudrait il pas mieux créer des pépinières dans le Manitoba ? R. Les colons n'ont qu'à prendre dans les bois les arbres qu'ils veulent transplanter en prairie ; ils ont là des pépinières tout faites par la nature.

Q. Avez-vous tenté quelque expérience de culture ou de greffe avec le prunier sauvage ? R. J'ai dans mon jardin des pruniers indigènes venus de boutures depuis trois ans. J'ai aussi des groseilliers indigènes qui ont pris beaucoup de développement par la culture.

Q. Avez-vous essayé la greffe sur le prunier sauvage ? R. Non.

Q. Avez-vous fait quelque expérimentation avec la vigne ? R. Non.

Q. Avez-vous essayé la culture du houblon ? R. Oui. Comme il vient très bien à l'état sauvage, il devra s'améliorer par la culture.

Q. Ce houblon vaut-il le nôtre ? R. Un de nos principaux brasseurs préfère à tout autre le houblon du Nord-Ouest pour faire la bière.

Q. Avez vous vu du houblon cultivé dans les jardins ? R. J'en ai dans le mien.

Q. La plante cultivée rend-elle plus que la plante sauvage ? R. Guère plus.

Q. Quel moyen recommanderiez vous d'adopter pour la transplantation du houblon sauvage dans les régions où il n'y en a pas ? R. Je ne doute pas que le houblon, transplanté et cultivé comme on le transplante et cultive en Canada, ne puisse devenir un article de commerce.

Q. Avez vous fait quelque essai pour cultiver et utiliser la betterave à sucre ? R. A une de nos expositions, j'ai eu le prix officiel pour mon sucre de betterave. Il y a de cela quatre ans.

Q. Auriez-vous la complaisance de nous donner une idée de votre procédé de fabrication ? R. J'ai broyé les betteraves et réduit le jus par ébullition à la consistance du sirop. C'était un essai rudimentaire.

Q. Avez-vous tenu note du poids des betteraves et du rendement en sucre ? R. Oui, et aussi du poids de l'eau ; mais je n'ai point les chiffres présents à la mémoire.

Q. Connaissez-vous les procédés de fabrication suivis en Allemagne ? R. Non... Je n'avais jamais vu faire de sucre de betteraves avant d'en faire moi-même.

Q. Ce sucre ne pourrait-il pas devenir un article de commerce dans le Nord-Ouest ? R. Sans doute.

Q. Pourriez-vous donner au comité quelques détails sur la quantité de betteraves employées, sur l'évaporation qui s'est produite et sur la quantité de sucre obtenue, dans votre expérience ? R. Si le secrétaire veut bien me donner une note pour mémoire, je vous communiquerai tous ces détails.

Par l'honorable M. Turner:

Q. Quelles recommandations feriez-vous à qui voudrait choisir un emplaceme pour y planter un verger ? R. Tout dépendrait de l'abri que le lieu pourrait avo

Q. Quelle exposition choisiriez-vous ? R. L'exposition au sud. Les gros tem viennent généralemenl du nord-ouest.

Par l'honorable M. Girard:

Q. Vous avez eu, n'est ce pas, en 1885, des prisonniers sauvages sous vot garde, entre autres, les chefs Poundmaker et Gros-Ours, qui avaient été mêlés da la rébellion ; comment ont-ils été nourris ? R. Ils avaient leurs portions régleme taires ; seulement Poundmaker recevait une ration meilleure que la ration ordinai de la prison.

Q. Comment trouvaient-ils leurs portions ? Etaient-elles suffisantes ? R. Pl que suffisantes.

Q. Quel air ces prisonniers avaient-ils au milieu des autres ? Paraissaient- pires ou aussi civilisés qu'eux ? R. Je n'ai remarqué aucun changement dans le air depuis le moment où ils m'ont été livrés jusqu'à leur relaxation.

Q. Etaient-ils plus mal disposés que les autres ? R. Je ne le pense pas.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Etaient-ils plus difficiles à conduire ? R. Non, tout au contraire.

Par l'honorable M. Girard :

Q. Vous avez employé de ces Sauvages à travailler au jardin de la priso R. Oui.

Q. A quels travaux les mettiez-vous ? R. Aux travaux ordinaires de jardinag ensemencement, plantation, sarclage, binage, etc. Les vieux faisaient le sarclage.

Q. Par ce que vous avez vu d'eux, croyez-vous qu'on pourrait les former jardiner et à cultiver la terre ? R. J'en suis sûr ; en partant ils m'exprimèrent désir d'emporter des plants et des graines pour se faire des jardins. Je pris la pei de leur en envoyer.

Q. Pendant leur détention, quelques-uns ont-ils exprimé le regret de n'avoir p pour nourriture leurs produits naturels, soit des lacs ou des prairies ? R. Non.

Q. Que cultivez-vous dans votre jardin ? Est-ce un potager ? R. J'y culti toutes sortes de légumes, depuis l'asperge jusqu'au navet blanc, et aussi des fraisie et des gadelliers.

Q. Avant d'aller habiter dans l'Ouest, vous avez, je crois, demeuré en Ontari R. Je ne suis pas d'Ontario, mais je me suis transporté de là au Manitoba.

Q. D'après ce que vous avez vu, les produits de votre jardin, au Manitoba, p vent-ils se comparer aux jardinages d'Ontario ? R. Je crois que nos jardinages Manitoba l'emportent de beaucoup sur ceux que j'ai pu voir en Ontario.

Q. Voulez vous nous dire la grosseur de certains de vos produits, par exempl des choux, des oignons, des citrouilles ? R. J'ai récolté des citrouilles qui pesaie quatre-vingts livres, des choux que je n'aurais pas pu entourer de mes bras.

Q. Avez vous vu là-bas des choux si gros qu'on ne pouvait les faire entrer da un baril à farine ? R. Oui, j'en ai vu.

Par l'honorable M. McInnes :

Q. Vous avez vu aussi de très gros champignons ? R. J'en ai cueilli de dou pouces de diamètre, dans la prairie, à un demi-mille de chez moi.

L'honorable M. OGILVIE.—Je vous dirai que j'ai vu près de Calgary des cha pignons deux fois gros comme les vôtres !

Par le Président :

Q. Ces champignons sont-ils bons à manger ? R. Oui ; ils sont excellents.

Par l'honorable M. McInnes :

Q. Vous avez parlé de la bonne conduite des Sauvages qui furent détenus pénitencier de la montagne de Pierre. La réclusion a-t-elle eu quelque effet nuisib sur leur santé ? R. Elle n'a eu aucun effet sur ceux qui sont arrivés bien portant mais beaucoup de Sauvages ont mauvaise santé parce qu'ils sont scrofuleux.

Q. Les scrofules et la consomption se développent chez les Sauvages emprisonné R. Oui.

Q. Ces maladies sont-elles plus fréquentes chez les prisonniers sauvages que chez les prisonniers blancs? R. Oui; souvent les Sauvages nous arrivent atteints, et le mal va en s'aggravant.

Q. Quel a été le plus long emprisonnement subi par des Sauvages au pénitencier? R. Sept ans.

Q. Et ils ont pu y survivre? R. Oh, oui.

Par le Président :

Je puis dire au comité que les Indiens qui arrivent bien portants au pénitencier, ne sont pas exposés à y contracter des maladies. M. Bedson veille sur leur santé avec la même sollicitude que sur celle des blancs... Pour revenir au riz sauvage, dans quels districts l'avez-vous vu croître? R. Dans le district du fort Alexander. Nous en faisons usage chez moi; tous les hivers, je m'en procure quatre ou cinq boisseaux pour la consommation de ma famille.

Par l'honorable M. Sutherland :

Q. L'avez-vous rencontré sur le côté ouest du lac Winnipeg? R. Non, mais je pense qu'il y croît.

Q. Avez-vous fait quelque essai pour le cultiver? R. Non; il est très difficile d'avoir des Sauvages le grain dans sa balle.

Q. Pourriez-vous donner au comité quelque utile renseignement sur la production et sur la situation des rizières naturelles? R. Je ne saurais dire quelle en peut être la production; mais je crois que la récolte de la graine et la propagation de cette céréale valent la peine qu'on s'en occupe.

Q. Quelles sont les conditions nécessaires au succès de sa croissance? R. Le riz sauvage demande des terrains bas et marécageux, comme ceux qui entourent le lac Plat, le lac Manitoba et les petits lacs du Nord—Rosseau, Russell, Dennis et Morris. Tous les petits lacs à fond vaseux lui conviennent.

Q. Croyez-vous qu'il pousserait aussi dans les lacs et rivières situés au delà du Manitoba? R. Il pousserait dans tout le Nord-Ouest, s'il était semé dans les lieux propices, et serait une grande ressource alimentaire pour les Sauvages.

Q. Vous avez dit que vous en faites usage dans votre famille; a-t-il les qualités nutritives du riz du commerce? R. Mes enfants et moi nous le préférons au riz ordinaire pour les poudings et les potages.

Q. Est-il pour les Sauvages une meilleure nourriture que le riz ordinaire? R. Les Sauvages le préfèrent au riz ordinaire.

Par l'honorable M. Girard :

Q. Se vend-il aussi cher que le riz importé? R. Non, moins cher.

Q. Combien la livre? R. Je l'ai acheté quelquefois à dix cents ou environ le boisseau.

Q. Quelqu'un a offert au comité une livraison de cinq tonnes à trois cents et demi la livre. R. Est-ce Matheson du Portage du Rat?

Q. Non, c'est Nelson de la rivière Bad Throat. Est-ce là le prix ordinaire? R. C'est un bien bon prix. La livraison serait faite à Selkirk.

L'honorable M. SUTHERLAND.—J'ai compris au contraire que la livraison se ferait sur les lieux de la récolte.

Par le Président :

Q. Des rizières, le transport peut-il s'opérer aisément par eau jusqu'à Selkirk? R. Les bateaux *Colville* et *Princess*, qui naviguent sur le lac, opéreraient ce transport.

Q. A combien reviendrait-il? R. A deux cents au plus, peut-être moins, par livre. Les bateaux ne peuvent aborder à la rive, et il leur faudrait envoyer leurs chaloupes chercher le riz.

Q. Les colons qui ont sur leurs terres des bas fonds et des marais ne feraient-ils pas bien d'y semer de ce grain? R. Je leur recommanderais beaucoup d'en semer dans les bas-fonds.

Q. En quel temps et comment faire cette semaille? R. Le riz mûrit vers la mi-septembre; il doit être semé vers le temps auquel il s'égraine.

Q. Vous imiteriez la nature? R. Oui.

Q. On a fait observer que c'est un avantage d'avoir du riz sauvage sur sa terre,

parce qu'il attire le gibier et permet aussi d'élever un grand nombre de canards e
d'oies ? R. Le riz attire le gibier assurément.

Par l'honorable M. Sutherland :

Q. Savez-vous s'il pousse en eau stagnante ? R. Oui.

Q. Par ce qu'on a dit ici, j'ai compris qu'il lui faut une eau courante d'une ce
taine profondeur. R. J'en ai vu dans une lagune en arrière du fort de Pierre, pr
de Winnipeg, en eau stagnante.

Par l'honorable M. McInnes :

Q. Y vient-il aussi bien que dans une eau un peu courante ? R. Je n'ai pa
remarqué de différence.

Par le Président :

Q. Les rizières sont-elles aussi fournies, par exemple, que les champs d'avoine
R. Non ; elles sont plus claires.

Q. Ce grain est-il susceptible de se conserver longtemps ? R. Il peut se conse
ver des années.

Q. Pourrait-on avec avantage l'ajouter aux provisions qu'on distribue aux Sa
vages dans les temps de disette ? R. Je suis sûr que les Sauvages seraient bien aise
d'en recevoir. Il y en a une quantité suffisante ; il s'agit d'en faire la récolte.

Q. Vous avez aussi mentionné un autre produit naturel, le navet sauvage
Avez-vous jamais essayé de cultiver ce légume ? R. Non ; la seule expérience qu
j'aie faite a été d'en mettre en conserve, comme on fait pour le gingembre. Dan
cet état, on peut à peine le distinguer du gingembre confit au sucre.

Q. Le navet sauvage n'a pas la saveur brûlante du gingembre ? R. Sa saveur n'es
pas brûlante ; elle est particulière : elle rappelle le goût du navet.

Q. A quelle époque les Sauvages ont-ils cette racine au printemps ? En mai e
en juin.

Q. En quel temps pourraient-ils avoir le navet cultivé ? R. En juin.

Q. Si tôt ? R. Oui, le petit navet blanc des jardins.

Q. Gagnerait-on quelque chose à transplanter le navet sauvage dans les lieux o
le navet ordinaire peut se cultiver aussi facilement ? R. Je crois qu'il vaut la pein
d'en faire l'essai.

Q. Que pourrait-on obtenir par la culture ? R. Un plus gros légume, peut-être

Q. Quelle est la grosseur du navet sauvage ? R. Il est allongé, sans parti
renflée, gros comme une moyenne canne.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Il ressemble au panais ? R. Oui ; il se rapproche du panais par la forme et i
en a la couleur.

Par le Président :

Q. Le désigne-t-on sous un autre nom ? R. Oui ; quelquefois sous son nom
sauvage, mais je ne me le rappelle pas.

Q. Il y a un produit du Nord Ouest appelé pomme ou fruit de bison ; est-ce l
même chose ? R. Non ; on appelle ainsi une espèce de pomme produite par des tige
sarmenteuses dans la prairie.

Q. Ce fruit peut-il être employé pour la subsistance ? R. Il peut servir à rem
plir un estomac vide, à défaut d'autre aliment......J'ai depuis deux ans des oignon
sauvages dans mon jardin. La transplantation ne paraît pas les améliorer.

Q. Pouvez-vous nous donner quelque autre renseignement sur les sujets compri
dans la sphère de nos recherches ? R. Je demanderais que l'on continue mes expé
riences sur les fermes agronomiques.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Avez-vous quelque réponse à faire aux questions sept et neuf ? R. J'ai déj
répondu précédemment à la septième. La neuvième porte : " quels sont les grain
les herbes, les fruits, les racines et les légumes qui rendraient le plus, selon vous, pa
la culture imparfaite qu'emploient les Sauvages nouveaux dans l'art agricole."-
D'une mauvaise culture, on ne doit pas attendre un bon rendement, pour ce qui est de
grains. Les racines : pommes de terre, navets, carottes, voilà, je pense, ce que le
Sauvages pourraient le mieux cultiver.

Q. Et les betteraves? R. Oui; mais les Sauvages n'en mangent point. Il faudrait leur en apprendre l'usage. Les prisonniers sauvages n'en veulent jamais prendre. Ils ont un préjugé contre la couleur.

Par l'honorable M. McInnes:

Q. Pourquoi se refusent-ils à en manger? R. Je crois que c'est à cause de la couleur. Ils ne mangent point d'oignons non plus.

Par le Président:

Q. Quelle répugnance ont-ils à l'oignon? R. Ils en détestent l'odeur.

Par l'honorable M. McInnes:

Q. De l'oignon cru ou cuit? R. On le leur offre cuit, bien entendu; jamais cru.

Par l'honorable M. Girard:

Q. Combien se vendent les perdrix et les faisans des prairies au Nord-Ouest? R. Les perdrix, 25 cents la couple; les faisans, à peu près le même prix.

Par l'honorable M. Turner:

Q. Savez-vous qu'il existe une loi fédérale prohibant l'exportation de ces deux espèces de gibier aux Etats-Unis? R. Il y a une loi locale.

Q. Mais je parle d'une loi douanière qui interdit l'exportation des faisans, perdrix, chevreuils et autre gibier aux Etats-Unis? R. Je ne l'ai pas vue.

Par l'honorable M McInnes:

Q. Y a-t-il un droit d'exportation sur le gibier? R. Non; l'exportation en étant défendue.

Par le Président:

Q. Un témoin voudrait que l'on entreprît la domestication du castor; avez-vous fait quelque expérience de ce genre? R. Non. J'ai voulu avoir des castors, mais je n'ai pu m'en procurer. Je ne vois pas quels bons résultats on pourrait attendre de la domestication de cet animal.

Par l'honorable M. Turner:

Q. Ne serez-vous pas bientôt dans la nécessité d'infuser du nouveau sang de bison dans votre troupeau? R. Oui, je pense qu'il sera bon de le faire.

Par l'honorable M. McInnes:

Q. J'ai entendu dire que beaucoup de vaches domestiques meurent en vêlant, lorsque le veau a été engendré par un taureau bison. Est ce le cas? R. Non, cela est faux. J'ai entendu, pour ma part, des gens qui avaient passé leur vie dans les prairies, prétendre que le croisement du bison et de la race bovine domestique était impossible.

M. H.-J.-A. SECRETAN, de la Montagne de Pierre, Manitoba, se présente et est interrogé comme suit:—

Par le Président:

Q. Nous vous avons mis dans une position un peu désavantageuse en obtenant de M. Bedson la plupart des renseignements que nous allions vous demander; mais il est encore plusieurs points sur lesquels vous pouvez nous donner un important témoignage. Veuillez lire la série des questions; nous entendrons avec plaisir vos observations sur les sujets qu'elle embrasse. Première question: Quelles parties du Nord-Ouest avez-vous parcourues? R. J'ai été à l'ouest jusqu'à la Colombie Britannique; au nord jusqu'à Edmonton. J'ai parcouru la région du nord et le district de Calgary.

Q. La deuxième question est relative aux plantes, animaux terrestres, oiseaux qui vous sont connus, et aux districts où ils se trouvent? R. Les animaux terrestres sont les quadrupèdes ordinaires des prairies; les oiseaux que je connais sont plus particulièrement le faisan des prairies, les canards, les oies et les *wavies*.

Q. Venons-en au bison. Vous avez été, je crois, secrétaire de la compagnie formée pour la propagation du bison de pure race et de ses produits croisés. Pouvez-vous ajouter quelque chose aux renseignements que M. Bedson nous a donnés sur ce sujet. R. Je crains que M. Bedson n'ait détourné le vent de ma voile. Il est le président de la compagnie et vous a dit tout ce que j'aurais pu vous dire, et bien davantage. Nous avons eu une longue correspondance avec des Américains au sujet de cette entreprise,

dont la presse des Etats-Unis s'est passablement occupée. La création de notre compagnie a éveillé l'intérêt, parce qu'on avait cru le bison non susceptible d'être domestiqué ni croisé avec la race bovine domestique. J'ai écrit à des journaux qui soutenaient cette thèse et qui niaient le fait du croisement. J'ai aussi obtenu des statistiques qui montrent que les autorités à Washington ne portaient plus qu'à un millier de têtes le reste de l'espèce bison sur le continent. Elles ignoraient absolument l'existence du troupeau de la Montagne de Pierre. J'ai pris aussi des renseignements sur le nombre des bisons possédés par des particuliers. Le plus gros groupe, paraît il, est un troupeau de huit têtes qui appartient à un citoyen du Kansas. Plusieurs personnes ont un ou deux de ces animaux.

Q On les garde comme curiosités ? R. Oui. On a souvent voulu en acheter de nous un ou plusieurs, et même jusqu'à la charge de deux wagons de chemin de fer.

Q. La compagnie a fait acte de patriotisme en ne cédant point son troupeau aux Américains ? R. L'autre jour, Buffalo-Bill m'a télégraphié pour avoir quinze bisons, qu'il voulait mener en Angleterre. Je lui ai répondu : Pas à moins de $15,000 ; et je n'ai pas eu de ses nouvelles depuis. Il voulait cinq vaches et cinq taureaux.

Q. Vous avez entendu ce que M. Bedson a dit sur le résultat du croisement du bison et de la race durham ? R. Oui.

Q. Pouvez vous ajouter quelques observations à son témoignage ? R. Une question intéressante a été décidée par nos expériences : on doutait que les hybrides pussent se reproduire ; ils se reproduisent. J'ai vu ce printemps plusieurs veaux nés d'hybrides.

Q. M. Bedson a mentionné un hybride de trois ans qui pèserait sur pied 2,000 livres et dont la fourrure vaudrait $35 ; est-ce là un cas exceptionnel ? R. Je connais cet animal. Il est né d'une vache bison et d'un taureau durham. Il est plus grand que les autres métis. C'est un bœuf et le seul animal provenant de ce mode de croisement ; les autres métis sont le produit de l'union de vaches domestiques et de taureaux bisons. Il est un point sur lequel j'ai à faire une observation : on a pensé que la vache domestique ne pourrait pas procréer avec le taureau bison à cause de la bosse ; erreur ! Le veau né de leur accouplement n'a en naissant aucune apparence de bosse ; plusieurs semaines après sa naissance, la protubérance est encore à peine sensible ; il est tout comme le veau ordinaire.

Par le Président :

Q. Avez vous goûté de la viande d'hybride ? R. Non.

Q. Quand la bosse commence-t-elle à paraître sur le veau hybride ? R. Environ trois semaines après sa naissance ; jusque-là on ne remarque aucune différence entre ce jeune animal et le veau ordinaire.

Q. Le veau hybride a t il les mêmes allures que le veau ordinaire, ou donne-t-il en grandissant quelques signes de la nature sauvage du père ? R. Dans notre troupeau, il est absolument comme les autres. Les vaches métisses, les vaches bisons surtout, quand elles sont accompagnées de leurs veaux, sont assez méchantes—plus agressives, si on en approche, que les autres vaches ; mais même alors, quand elles sont couchées dans la prairie, on peut passer au milieu d'elles en voiture sans qu'elles se lèvent. Tout l'hiver dernier, elles venaient s'abreuver à la pompe de la cour, à la ferme.

Par l'honorable M. McInnes :

Q. Où est votre troupeau ? R. A la Montagne de Pierre, à quelques milles de Winnipeg.

Q M. Bedson a dit que les vaches hybrides ne sont pas traites, parce qu'on laisse les veaux suivre leurs mères. A-t-on jamais essayé de faire du beurre avec leur lait ? R. Elles ont peu de lait ; leur pis est très petit.

Q. A-t-on jamais essayé de nourrir les veaux bisons à la main ? R. Non ; je ne crois pas.

Q. Vous avez dit que les statistiques américaines qu'on vous a communiquées portent à un millier de têtes les bisons qui restent aujourd'hui dans tout le territoire des Etats-Unis ? R. C'est le calcul qu'on a fait à Washington.

Q. Pouvez-vous dire en quels lieux se rencontrent ces bisons ? Où suppose-t-on

qu'ils se trouvent ? R. On croit qu'il y en a une centaine de têtes dans le parc de Yellowstone ; ils sont à l'état sauvage, naturellement, mais retenus dans une coulée d'où il ne peuvent sortir. On en a vu aussi un petit troupeau dans le sud du Montana. J'ai apporté un extrait d'un journal américain, qu'avec votre permission je vais vous lire. Il a pour titre : *The last of the buffalo.*—" Le capitaine Jack Bridges, d'El-Paso, " Texas, parlant de l'extermination du bison, disait dernièrement : Autant que je puis " savoir, et je tâche de me tenir bien renseigné, il ne reste pas aujourd'hui six cents " bisons aux Etats-Unis. Il y en a deux cents environ dans le parc de Yellowstone, " et c'est tout ce qui survivra de la race après une couple d'années. Il peut s'en " trouver une centaine au Texas; dans ce nombre n'est pas compris le petit troupeau " à demi domestiqué que possède sur son ranche Charlie Goodnight, près de Vernon, " comté d'Armstrong. Il peut encore s'en trouver cent dix dans le Kansas et le " Territoire indien, cinq ou six dans le Colorado, dix dans le Montana et cinq dans le " Dakota. Le reste forme une petite troupe qui se tient dans un lieu isolé que je ne " veux point faire connaître."

Je ne sais si M. Bridges fait ici allusion au troupeau de la Montagne de Pierre. Il ajoute :

" Voilà tout ce qu'il reste de bisons ; on peut en rencontrer encore peut-être un " ou deux couples errants dans le sud du Texas. On m'a dit que deux vieux mâles " avaient été vus au sud de San-Antonio l'autre jour, qu'ils ont été poursuivis et qu'un " des deux avait été tué. Dernièrement, deux Sauvages, l'un apache et l'autre wascoé, " m'ont rapporté qu'à cinq cents milles d'ici, dans une vaste plaine solitaire, il y en a " un grand troupeau. Je le saurai bientôt, car je me rendrai là au printemps. La " sècheresse a été très forte au Mexique cette année; le gibier a beaucoup souffert et " s'est porté au loin à la recherche d'eau."

Un autre écrivain parle ainsi de l'extinction de la race bison :

" Le bison, disparu de la prairie, est presque disparu aussi de la plaine."

" Nimmo, le statisticien des Etats-Unis, estime qu'il n'existe plus aujourd'hui " qu'un millier de bisons. C'est ce qui a engagé Charles Goodnight, grand éleveur " du Texas, à en avoir un troupeau sur son ranche et à essayer des croisements avec " la race angus sans cornes. Il a actuellement un veau qui provient d'un croisement " du bison avec la race texienne. L'angus a le poil long et ressemble au bison. " Goodnight croit réussir dans son intéressante expérience. Quant au bison pur, on " peut dire qu'il a disparu."

L'écrivain ignorait que nous avions déjà fait cette expérience avec succès.

Par l'honorable M. Girard :

Q. Quel est l'effet de la domestication sur le bison ? Lui fait-elle perdre ses caractères typiques ? Fait-elle perdre à la robe ses qualités particulières ? R. Non ; la robe du bison domestiqué est aussi belle, en hiver, que celle du bison sauvage.

Par l'honorable M. McInnes :

Q. Quel âge ont à présent les plus vieux de vos hybrides ? R. Quatre ou cinq ans.

Q. Sont-ils de plus forte taille que les animaux domestiques ? R. Généralement; ils sont mieux conformés que le bison ; leur train postérieur est plus développé.

Q. Sont-ils plus gros que la vache domestique ? R. Ils sont plus gros que la vache domestique et mieux faits que le bison.

Par l'honorable M. Girard :

Q. Supportent-ils mieux le froid que les bestiaux domestiques ? R. Oui ; ils passent l'hiver dehors. Des veaux mis bas en novembre se réchappent très bien.

Par l'honorable M. McInnes :

Q. Vous avez dit que ces hybrides se sont reproduits ? R. Oui ; croisés avec le bison pur, ils ont donné des produits trois quarts de sang plus beaux que les demi-sang et se rapprochant plus du bison.

Par le Président ;

Q. Quelle durée peut bien avoir la vie du bison ? R. Ce n'est pas facile à dire. Je crois que personne ne l'a constaté.

Q. Pensez-vous que le bison vive plus longtemps que les animaux domestiques? R. Je suis plutôt porté à croire qu'il vit le même temps à peu près. J'excepte les bœufs de travail, qui vivent moins longtemps que les autres bestiaux.

Par l'honorable M. Girard :

Q. Vous avez voyagé dans tout le Nord-Ouest? R. A peu près. J'ai été plusieurs années sur la ligne du Pacifique canadien.

Q. Vous avez vu les Sauvages sur leurs réserves? R. Oui; j'ai été sur celle des Pieds-Noirs et sur une ou deux autres réserves.

Q. Je voudrais avoir de vous quelques renseignements sur ces Sauvages: sont-ils indolents, ou cherchent-ils à se faire une existence par un moyen ou par un autre? Quelle impression avez-vous eue d'eux? R. Il y en a quelques-uns sur les fermes qui travaillent; les autres ne font pas grand'chose; ils s'amusent à flâner. Les jeunes gens se promènent à cheval, et les vieux les regardent faire.

Par le Président :

Q Le travail revient aux femmes et aux enfants? R. Oui. Les femmes et les enfants font à peu près tout le travail. S'il y a un fardeau à porter, la femme et les enfants le portent; l'homme marche devant.

Q. Dans cet état de choses, quelles sont les plantes, racines ou grains de facile culture et de bon rendement qui conviendraient pour les réserves? R. Je pense avec M. Bedson que c'est surtout la pomme de terre: les Sauvages l'aiment; elle rend beaucoup et demande peu de soins.

Q. Que diriez-vous de l'orge? R. Un témoin entendu ici vous a dit que l'orge offre cet avantage qu'il n'y avait pas besoin de la porter au moulin. Les Sauvages la débarrassent de son écorce en la mettant tremper dans une lessive, et s'en servent ensuite pour faire la soupe.

Q. Pouvez-vous donner au comité des renseignements sur les arbres indigènes qu'il serait désirable de transplanter dans les districts découverts du Nord-Ouest? R. Je n'ai point fait de plantations moi-même; mais j'ai vu dans le Manitoba des érables, venus de plants ou de boutures, en pleine croissance et qui paraissaient être vigoureux.

Q. Avez-vous vu quelque plantation d'arbres fruitiers? R. Non, si ce n'est les pommiers dont a parlé M. Bedson. Il y a apparence qu'ils vont rapporter cette année.

Q. Vous nous avez parlé du bison hybride. Nous avons eu d'amples témoignages touchant son importance au point de vue de la production de la viande. Dites-nous maintenant si, à votre connaissance, on a pu le soumettre au travail comme le bœuf ordinaire? R. Oui. Le bœuf hybride dont nous avons parlé tantôt, a été dompté l'année dernière.

Q. Le taureau bison est-il plus fort que le taureau domestique? R. Oui. Prenons par exemple ce bœuf hybride. Il a au moins six pieds de haut, du sol au garrot; son encolure et ses quartiers sont énormes. Deux bœufs de pareille taille feraient un superbe attelage.

Q. Ce bœuf a été attelé? A-t-il montré plus de force qu'un bœuf ordinaire? R. Oui; nous ne l'avons pas employé à un travail prolongé; nous voulions seulement savoir s'il tirerait des fardeaux.

Q. Etait-il mal aisé à mener? R. Pas plus qu'un jeune bœuf ordinaire.

Q. Vous avez eu quelque difficulté en commençant? R. Il était un peu vif tout d'abord.

Par l'honorable M. Girard :

Q. Pouvez vous nous donner quelque renseignement sur le sujet de la septième question: Quelles sont, selon vous, les substances alimentaires, à la fois économiques et saines, qui peuvent être fournies aux Sauvages dans la disette? R. Il s'agit sans doute ici de substances alimentaires naturelles qui existent déjà?

Q. Oui. Pouvez-vous indiquer quelque substance de cette nature que l'on puisse fournir aux Sauvages dans la disette? R. Il n'est pas facile de répondre à cette question.

Par le Président :

Q. Je dois dire que les autres témoins ont eu l'avantage de recevoir ce questionnaire plusieurs jours d'avance, tandis que vous venez seulement de le voir ; aussi, je comprends votre hésitation à répondre à la dernière question. Elle est importante, et si vous pouviez jeter quelque lumière sur ce sujet, le comité en serait heureux ? R. S'agit-il des viandes et des légumes ?

Q. Oui, de tout ce que la prairie offre comme produit naturel ? R. Je ne sais si vous approuverez ma réponse, mais je suggérerais d'employer des gens à faire la chasse aux rats de sable ; il y en a des millions ; on en nourrirait les Sauvages, qui mangent la chair de ces rongeurs.

Q. Ces rats, selon vous, sont nuisibles aux colons, et puis on en tirerait parti pour nourrir les Sauvages ? R. Oui.

Q. Connaissez-vous plusieurs variétés de ces rats de sable ? R. La principale est le petit rat gris du Nord-Ouest. Il dévore les grains et fait des trous dans la terre.

Q. Pouvez-vous indiquer d'autres animaux ? R. Non, pas dans le moment.

Q. Que pouvez-vous nous dire des poissons du Nord-Ouest ? R. Il y a le poisson blanc qui abonde.

Par l'honorable M. Girard :

Q. Les poissons des diverses espèces sont-ils abondants dans les différentes parties du Nord-Ouest ? R. Je n'ai pas vu beaucoup d'eaux poissonneuses dans le Nord-Ouest. En dehors des lacs Winnipeg et Manitoba, le poisson est passablement rare.

Q. Vous êtes allé à Edmonton ? R. Oui.

Q. Avez-vous séjourné longtemps dans le district d'Alberta ? R. Je n'ai fait qu'y passer.

Q. Y avez-vous entendu parler des mines d'or d'Edmonton et des environs ? R. Oui, des sables aurifères de la Saskatchewan-Nord.

Q. Quelques personnes dignes de foi vous ont-elles parlé de la valeur de ces mines ? R. J'ai entendu dire que les mineurs qui travaillent sur les bancs de sable avec le berceau ordinaire, font de bonnes journées ; ce qui veut dire pour un mineur $7 à $8 par jour.

Q. Avez-vous appris qu'on trouve de l'or dans tous les cours d'eau, grands et petits, de la vallée de la Saskatchewan ? R. L'or se trouve principalement dans la Saskatchewan même.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Ces mines sont au-dessus d'Edmonton ? R. Oui. Je n'ai pas vu faire le lavage de l'or.

Q. On m'a dit que la rivière au Castor, qui est une branche de la Saskatchewan, en aval du fort, contient plus d'or que la Saskatchewan ? R. Je n'en sais rien.

Le professeur Bell revient et est interrogé comme suit.

Par l'honorable M. Almon :

Q. Trouve-t-on le blaireau dans le Nord-Ouest ? R. Oui, dans toute la prairie sèche.

Q. Je croyais que le blaireau avait été à peu près exterminé ? R. Il était très commun dans les plaines de l'Ouest, plus particulièrement dans le deuxième et le troisième steppes ; et il avait de la valeur comme substance alimentaire et comme pelleterie.

Par le Président :

Q. Je crois que vous avez apporté un dessin représentant les deux utérus de la femelle du lapin ? R. Oui. J'ai emprunté ce dessin à un ouvrage de Rymer Jones, naturaliste anglais, sur la structure générale des êtres du règne animal. Je l'ai colorié pour mieux faire ressortir les détails. On voit là que la lapine a deux utérus distincts, ayant chacun leur orifice sur le vagin. Ils paraissent destinés tous deux à porter des

petits, mais je n'ai pu encore constater si les deux gestations sont simultanées. Aucun auteur ne se prononce sur ce point, bien que plusieurs fassent mention de ce double utérus. Le lapin paraît être le seul animal à placenta, qui, par une étrange disposition de la vessie et du rectum, rende les matières fécales et l'urine par la même ouverture.

Q. Dites-vous qu'il n'y a pas gestation simultanée dans les deux utérus ? R. Je n'ai rien trouvé pour éclaircir ce point-là dans les auteurs que j'ai consultés. J'ai interrogé aussi les naturalistes que j'ai pu voir en ville ; ils n'en savent rien, et semblent également partagés sur la question.

Q. Le lapin d'Australie est de la même espèce que le lapin d'Angleterre ; cette origine explique-t-elle sa multiplication extraordinaire ? R. Oui, en grande partie, dans un climat tel que celui de l'Australie. Le lapin y fait probablement des petits toute l'année ; il n'y a pas là de changement de saisons qui mette obstacle comme ici à cette génération ; en supposant qu'un utérus se repose pendant que l'autre est en activité, les portées peuvent se succéder sans interruption du moment et tant que les femelles sont aptes à produire.

J'ai ici les spécimens dont j'ai parlé l'autre jour : ce sont cinq petits, extraits séparément de la cavité générale du corps des femelles ; j'en ai dépouillé un de son enveloppe membraneuse, pour qu'on le voie en son état de fœtus ; les autres ont leur enveloppe comme dans le corps des femelles. J'ai aussi des spécimens desséchés, mais ils ne valent pas les autres comme pièces anatomiques. Ces divers spécimens viennent d'autant de femelles. Quelqu'un du Nord-Ouest me les a procurés.

Q. Ce sont des cas de gestation extra-utérine ? R. Ces spécimens n'ont pas été trouvés dans l'utérus, mais dans la cavité abdominale du corps des femelles, en différents endroits à l'intérieur du péritoine.

Q. Le comité vous invite maintenant à répondre aux autres questions dans l'ordre qui vous conviendra. R. Je crois que nous en étions rendus l'autre jour à la septième question : " Quelles sont, selon vous, les substances alimentaires, à la fois économiques et saines, qui peuvent être fournies aux Sauvages dans la disette ? Dans quels districts pourrait-on se les procurer, et à combien reviendraient-elles ? " Les vivres que le gouvernement distribue aux Sauvages consistent surtout en porc, en bœuf et en farine—porc salé, bœuf salé, quelquefois bœuf frais. On devrait leur donner aussi du riz indigène, ou du riz importé et de la farine d'avoine ; ils aiment cette alimentation, à laquelle on pourrait ajouter du sirop et de la mélasse; on aurait de la sorte, et à bon marché, une nourriture variée qui les contenterait. Une livre de riz peut fournir environ six livres et demie de substance à manger ; une mesure de riz qu'on fait bouillir dans cinq mesures et demie d'eau forme un manger consistant. Il ne faut mettre ni plus ni moins d'eau ; si on en met plus, on a de la bouillie claire ; si on en met moins le riz reste à sec avant d'être cuit. De même, avec une poignée de farine d'avoine on fait une poêlonnée de gruau. Une mesure de farine d'avoine dans dix mesures d'eau donne un bon *porridge*, qui contient tous les éléments nécessaires pour sustenter le corps humain. L'Ecossais s'en trouve à merveille ; le Sauvage, qui n'est pas rude travailleur comme l'Ecossais, s'en nourrira bien. Une livre de farine d'avoine donne onze livres de *porridge*. La mélasse et le sirop coûtent bien moins cher que le porc et le bœuf ; et une petite distribution de ces liqueurs sucrées aux Sauvages contribuerait beaucoup à leur faire aimer leurs rations.

Par l'honorable M. Almon :

Q. N'aimeraient-ils pas la farine de maïs ? R. Elle n'est pas aussi salubre, surtout quand elle est nouvelle. Elle demande plus de cuisson et n'est pas aussi nourrissante.

Par l'honorable M. Macdonald :

Q. On pourrait leur donner aussi des petites fèves blanches ? R. Oui, pourvu qu'ils eussent la patience de les faire bouillir.

Q. Il faut qu'elles bouillent très longtemps ? R. Oui.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Il se fait du sirop d'érable dans quelques parties du Nord-Ouest ? R. Il s'en fait peu. Notre érable à sucre ne croît pas dans le Nord-Ouest ; il y a une autre espèce d'érable sucrier, dite érable à feuilles de frêne.

Q. Les Sauvages n'en pourraient-ils pas tirer du sirop ? R. Oui, cet arbre a une sève riche.

Q. Il ne se rencontre que dans certaines régions ? R. Il est naturel à toute la région méridionale, et croît le long des rivières ; les missionnaires l'élèvent dans des lieux où il ne vient pas spontanément. Au lac la Biche, à quelques trois cents milles au nord-ouest de la limite septentrionale de son habitat, les missionnaires le cultivent pour avoir du sucre. Les Sauvages pourraient faire de même.

Par l'honorable M. Sutherland :

Q. Il a été dit ici que cet érable à feuilles de frêne donne un plus beau sucre que l'érable ordinaire ? R. Ce sucre peut être raffiné. La sève contient deux et demi pour cent de son poids de matière saccharine.

Par l'honorable M Turner :

Q. Les Sauvages cherchent-ils par quelque procédé à faire du sucre ? R. Oui, en faisant bouillir la sève de cet érable. C'est l'érable à sucre du Nord-Ouest ; l'arbre pourrait être cultivé non seulement pour le sucre, mais pour servir d'abri et fournir du combustible ; il est robuste, et il prospère à de grandes distances de son sol natal.

Q. Cet arbre est-il gros ? R. Oui, presque aussi gros que notre érable à sucre d'ici ; sa croissance est très rapide. Il devient un arbre utile, exploitable en quinze ou vingt ans. Bon nombre de ces érables se voient ici en ville sur la rue Metcalfe, entre les rues Queen et Slater et sur la grande allée du Parc.

Q. N'appelle-t-on pas cet arbre l'érable de la rivière Rouge ? R. Oui, on l'appelle l'érable de la rivière Rouge, ou l'érable à feuilles de frêne. C'est un très joli arbre d'ornement. Quoiqu'il ne soit pas un végétal indigène de cette partie-ci du Canada, il y croît aussi bien que toute autre espèce.

Par le Président :

Q. Nous avons eu déjà votre opinion sur la valeur d'autres arbres ; vous avez parlé du liard et du pin gris. Avez-vous mentionné d'autres espèces ? R. L'érable, le liard et le peuplier à écorce rugueuse pousseront sur le bord des rivières. Le pin gris conviendrait pour les plaines ouvertes ; elles n'ont pas assez d'humidité pour l'épinette, le peuplier, le baumier, le cèdre et autres bois, mais je pense que le pin gris y réussirait. Quelques variétés étrangères au pays y pourraient croître aussi, j'entends des variétés de peupliers et de saules.

Q. Voulez-vous les mentionner ? R. L'espèce appelée grand saule blanc, importée, je crois, d'Angleterre, réussirait là-bas. Il faut borner notre attention aux essences capables de résister au froid de l'hiver. Le frêne vert est très propre à être cultivé dans le Nord-Ouest ; il n'existe pas ici ; il ressemble au frêne gras, mais a le bois plus dur. On le trouve dans les prairies lointaines et sur la Saskatchewan méridionale.

Q. La compagnie du chemin de fer " Northern Pacific " a fait, il y a quelques années, dans plusieurs de ses tranchées en prairie des plantations de différentes espèces d'arbres pour former des brise-vents ; savez-vous quel résultat ont eu ces essais ? R. Je n'ai pas été sur le Northern-Pacific, mais des voyageurs qui ont passé sur cette voie m'ont parlé de ces plantations ; elles ont eu un succès inespéré ; leurs lignes verdoyantes, m'a t-on dit, réjouissent maintenant la vue dans ces régions ailleurs dénuées d'arbres.

Q. De quelle espèce de poisson faudrait-il, à votre avis, repeupler les lacs et les cours d'eau épuisés ? R. Le poisson blanc est pour cela celui qui convient le mieux, quand les circonstances sont suffisamment favorables. Quelques-uns des lacs appauvris, comme celui de la mission de Saint-Albert, se repeupleraient d'eux-mêmes avec quelques années de protection. Il y a là un autre lac qui abondait en poisson blanc et qui a été épuisé par une pêche excessive ; d'autres l'ont été aussi, à un certain degré, dans le Nord-Ouest.

Q Quel moyen indiqueriez-vous pour regarnir ces lacs et ces rivières ? R. Le plus efficace est tout simplement la protection du poisson qui se trouve encore dans leurs eaux. On pourrait y introduire des alevins, mais on a déjà là le poisson, qui est très prolifique ; qu'on le laisse se multiplier en paix, et bientôt il abondera.

Q. Un témoin entendu avant vous nous a dit que sur le lac Winnipeg on

emploie de grandes seines ; comme exemple de la pêche excessive qui s'y exerce, il nous a dit qu'il avait vu partir un jour un train de dix-huit chars chargés de poissons blancs—environ deux cents tonnes—provenant de ce lac ; il y a là, je le pense bien, une industrie profitable ; ne pourrait-on pas entretenir l'abondance de ce poisson dans le lac en y introduisant des alevins tirés de nos établissements de pisciculture ? R. Je n'aurais pas recours à ce moyen. Le poisson blanc qu'il y a dans le lac est bien capable de se maintenir par lui-même, si on le laisse se reproduire. C'est une erreur de croire que les grands lacs recèlent des quantités inépuisables de poissons. L'expérience fait voir que les poissons de mer eux-mêmes peuvent être exterminés. Les pêcheries de morue de la Nouvelle-Angleterre sont ruinées et nos pêcheries du bas Saint-Laurent et des provinces maritimes ont beaucoup perdu de leur richesse.

A Terre-Neuve, la pêche de la morue à la côte n'est plus rémunérative, et la population y a presque renoncé ; les engins de pêche sont abandonnés dans les anses du rivage ; ils ne servent plus parce qu'il n'y a plus de poisson à prendre. Les pêcheurs s'en vont maintenant pêcher au Labrador, sur une étendue de mille milles de côtes ; ils s'y rendent dans de petites goélettes, emmenant avec eux leurs femmes et leurs enfants ; ils campent sur la grève dans des cabanes qu'ils se font, ou habitent dans leurs bateaux, et pêchent pendant toute la saison. Si par l'excès de pêche, des pêcheries maritimes ont pu être épuisées en quelques années, à plus forte raison doit-il en être ainsi de pêcheries lacustres.

Q. Comment pourrait-on obvier à cela ? R. Il faudrait, par des mesures immédiates, interdire la pêche absolument pendant un an ou deux, ou pendant une moindre durée, dans les eaux appauvries ; on établirait ensuite une saison régulière de prohibition. Actuellement, c'est pendant le frai, dans des eaux sans profondeur, que le poisson blanc et la truite sont pêchés le plus activement. Leur chair est alors bien inférieure à ce qu'elle est dans les autres saisons.

Par l'honorable M. Almon :

Q. Il ne faut pas beaucoup de poisson pour suffire aux besoins de la consommation là-bas ; une loi qui prohiberait l'exportation du poisson, ne serait-elle pas un moyen suffisant de protection ? R. Une telle loi tendrait grandement à remédier au mal. Le poisson est assez abondant pour suffire aux besoins de la population, sans que les pêcheries en souffrent, si on interdit l'exportation.

Q. Quelqu'un a parlé d'anguilles ; je ne sais trop ce qui a été dit ; ce poisson existe-il dans les eaux du Nord-Ouest ? R. Non ; il n'y a pas là d'anguilles.

Q. Pourquoi n'y en aurait-il pas ? R. Je ne saurais dire ; l'anguille a besoin d'aller à la mer.

Par le Président :

Q. Quels sont, à votre avis, les meilleurs procédés, soit séchage, boucanage, préparation en boîtes, salage, congélation ou façon pemmican, à mettre en usage pour conserver les produits alimentaires naturels du Nord-Ouest qui vous sont connues ? R. Les Sauvages ne connaissent ou n'emploient pas d'autres procédés que le séchage et le boucanage. Pour eux, ce seraient les deux seuls moyens de conserver les substances alimentaires animales, à moins que vous n'entendiez parler des grands animaux, comme le cerf, qui ont assez de suif pour qu'on puisse faire du pemmican. Ce mot signifie " viande grasse." Voici comment se fait le pemmican. Le maigre de la viande est d'abord séché et légèrement grillé, puis il est pilé et mélangé avec du suif fondu qu'on répand dessus ; le mélange encore chaud est introduit ensuite et comprimé dans des sacs.

Q. En se servant de suif de bœuf, pourrait-on fabriquer du pemmican avec la chair d'autres animaux du pays ? R. On pourrait peut-être faire du pemmican de lièvre ; je ne sais trop ; c'est une expérience à tenter ; toute viande maigre doit être susceptible de se pemmicaniser, avec une suffisante addition de suif. Le procédé de pemmicanisation est familier aux Sauvages et aux Métis, mais on n'y entend rien en Angleterre. On a essayé d'y fabriquer du pemmican pour une expédition arctique ; on ne s'était pas inquiété auparavant de savoir comment s'y prendre, on se croyait au fait, et on ne réussit qu'à produire une conserve immangeable.

Q. Comment a-t-on procédé ? R. Les détails ne sont guère présents à ma

mémoire. Il s'agissait d'une fourniture pour une expédition arctique, Je crois qu'on fit sécher de la viande de bœuf, qu'on la pila et qu'on la mit dans des boîtes de ferblanc en versant dessus du saindoux fondu. Les indigènes à qui on avait servi de cette conserve pendant l'expédition, m'ont dit qu'elle était mollasse, graisseuse, d'un goût repoussant et tout à fait impropre à la nourriture de l'homme. Le pemmican des Sauvages et des Métis a bonne saveur, il a un goût *sui generis*, et je n'ai jamais rencontré personne qui ne pût en manger.

Q. Combien de temps le pemmican peut-il se conserver? R. On ne le saurait dire. J'en ai gardé un échantillon pendant des années, sans qu'il ait éprouvé visiblement aucune altération. La viande séchée se trouve si bien préservée par le suif durci du caribou ou du bison qu'elle se garde de longues années.

Q. Combien de temps peuvent se conserver les autres substances animales fumées et séchées par les Sauvages? R. Si le séchage et le fumage se font l'automne, elles se conserveront jusqu'à l'été suivant, ne subissant point d'altération en hiver; elles seront au printemps aussi bonnes qu'aussitôt après leur préparation; peut-être même se garderaient-elles tout l'été.

Par l'honorable M. Sutherland :

Q. Pensez-vous que le pemmican fait en été se conserve mieux ? R. Oui.

Q. Il se conserve mieux que celui fait en automne ? R Oui, le pemmican d'été a le temps de se perfectionner avant les froids ; il ne s'altèrera pas pendant l'hiver et pourra se garder l'été suivant.

Q. Je croyais que le point important n'est pas tant l'époque de la fabrication que le séchage de la viande ? R. C'est cela ; la viande doit être parfaitement séchée.

Q. Le séchage est ce qui contribue davantage à la conservation ? R. Oui. Pour les postes de la Compagnie de la baie d'Hudson, le pemmican se mettait en sacs de cent livres et plus, et il se conservait indéfiniment, serré dans un endroit sec et frais. L'humidité le fait moisir, sans le gâter tout à fait cependant, parce que la cuisson lui ôte toute apparence et tout goût de moisi. Ce qui paraît complètement moisi peut encore se manger si on le fait cuire.

Par l'honorable M. Almon.

Q. Quel était autrefois le prix du pemmican ? R. Le prix en était très bas : six à douze sous la livre. On l'achetait à six sous et on le revendait douze. Ces derniers temps, il s'est vendu dans le Nord un shilling sterling la livre; comparativement au porc et au bœuf, il vaut bien ce prix.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Si vous aviez un verger à planter, quelle exposition choisiriez-vous de préférence ? R. Je n'ai pas beaucoup d'expérience dans la culture des arbres fruitiers. J'ai cependant un verger inclinant légèrement vers le nord, qui a bien réussi.

Q. Vous n'aimeriez pas à vous prononcer absolument sur ce sujet ? R. Non.

Par l'honorable M. Kaulbach :

Q. Quand on monte dans le Nord, le boisement devient-il plus dense ? R. Jusqu'à un certain point. En sortant de la région prairiale à demi-boisée, si on gagne le Nord-Est, la densité des forêts va en augmentant jusqu'à ce qu'elle atteigne son maximum. Il y a des forêts denses au nord du pays de prairie, mais en approchant de leurs confins septentrionaux, la végétation rapetisse graduellement et le pays devient plus ouvert.

Q. Etes-vous allé au nord, au delà des régions boisées ? R. Oui, bien au delà ; dans plusieurs directions.

M. DONALD W. DAVIS, M. P. pour Alberta, se présente et est interrogé comm suit :

Par le Président :

Q. Quelles parties de la région du Canada située à l'ouest du lac Supérieur, avez-vous parcourues ? Et quelles autres parties en connaissez-vous par les rapports de personnes dignes de foi ? R. J'ai parcouru le versant oriental des montagnes Rocheuses sur une étendue d'environ deux cents milles, et une région de quatre à cinq cents milles du nord au sud.

Q. Le district d'Alberta en entier ? R. Presque ; il y a dans le nord du distri quelques parties où je n'ai pas été.

Q. Veuillez nommer au comité les plantes, les animaux terrestres, les oiseaux les poissons qui vous sont connus, et indiquer en même temps les districts où ils trouvent ? R. Quant aux plantes, les principales que nous ayons maintenant là-b sont celles que nous semons : pommes de terres, navets et autres légumes. Il y sur le versant oriental, près du pied des montagnes, une plante que les Sauvag appelent *camass* et que j'appellerais oignon savage ; elle est très abondante. N Sauvages les Pieds-Noirs n'en font pas autant usage que les Kootenays qui en vive la plupart du temps ; elle a une petite racine et ressemble beaucoup de forme l'oignon-patate.

Par l'honorable M. Macdonald :

Q. Les Sauvages font cuire cette racine ? R. Oui, dans des trous en terre dans des vases de fer. Après la cuisson, elle ressemble beaucoup à la réglisse et e sucrée.

Par le Président :

Q. La trouve-t-on en abondance ? R. Elle est abondante sur le versant d montagnes.

Par l'honorable M. Almon .

Q. Cultivée ou à l'état sauvage ? R. A l'état sauvage. Sur le versant occide tal, dans le district de Kootenay, on appelle prairie de camass les espaces qui en so couverts.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Est-ce le même légume qui croît sur l'autre versant ? R. Oui, c'est le mêm

Par le Président :

Q. Personne n'a-t-il tenté de l'améliorer par la culture ? R. Je ne l'ai jamais e tendu dire.

Par l'honorable M. Almon :

Q. En avez-vous jamais mangé ? R Oui, j'en ai mangé. Il est très agréab au goût et très nourrissant. Avec une demi-livre de cette nourriture par jour, u homme ne peut mourir de faim.

Par le Président :

Q. Cela suffirait sans autre chose pour conserver la vie ? R. Oui.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Savez-vous si les blancs l'emploient comme aliment ? R. Ils ne l'emploie pas ; s'il leur arrive d'en manger, c'est simplement pour y goûter. Il y a une aut plante qui croît partout dans la prairie et que nos Sauvages arrachent et mange crue ou cuite ; elle a un peu le goût de la pomme de terre sucrée.

Par le Président :

Q. Est-ce la plante appelée la carotte sauvage ? R. Oui, c'est le nom qu'on l donne ; sa racine a de deux à cinq pouces de long.

Par l'honorable M. Almon :

Q. Peut-elle être arrachée en hiver ? R. Non.

Par le Président :

Q. Les Sauvages peuvent-ils se la procureur de bonne heure ? R. C'est un d premiers légumes qu'ils ont au printemps ; ils l'arrachent dès que la terre est d gelée.

Q. Un témoin a recommandé l'autre jour la transplantation de cette carott parce qu'elle mûrit six semaines plus tôt que le navet ordinaire ? R. Je ne l'ai jama vu transplanter et je n'ai jamais pris la peine de savoir comment vient la grain C'est une des premières plantes qui poussent le printemps dans la prairie.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Les bestiaux la mangent-ils ? R. Ils peuvent manger la têtes des tiges, ma la racine pivote à quatre ou cinq pouces en terre.

Par le Président :

Q. Y a-t-il beaucoup de baccifères dans le Nord-Ouest ? R. Nous avons

saskatoun ; c'est une espèce de *huckleberry* (airelle corymbifère) ; sa tige est plus haute que celle du *huckleberry* et son fruit est gros et très sucré.

Q. Ce fruit est-il nutritif? R. Les Sauvages en cueillent de grandes quantités, qu'ils font sécher pour les consommer pendant l'hiver.

Par l'honorable M. Almon :

Q. Je suppose que les ours mangent aussi de ces fruits ? R. Oui.—Le long des montagnes Rocheuses, les framboises, les mûres et les fraises viennent à foison.

Par le Président :

Q. Y a-t il des pruniers sauvages dans ce canton-là? R. J'en ai vu, mais il n'y en a pas beaucoup.

Q. Savez-vous si l'on a fait des essais de culture de prunier sauvage? Très en petit. Un colon, à la passe du Nid de Corbeau, dans les Rocheuses, a fait un essai qui a bien réussi.

Par l'honorable M. Almon :

Q. Au moyen de la greffe ? R. Oui.

Par le Président :

Q. Les arbres greffés ont-ils donné de plus gros fruits ? R. Ils n'ont pas encore rapporté ; ils vont rapporter cette année.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Vous avez le cactus là-bas ? R. Oui.

Q. En fait-on quelque usage ou le regarde-t-on comme une plante nuisible? R. Oui, nuisible.

Q. Fleurit-il ? R. Oui.

Par l'honorable M. Sanford :

Q. Pousse-t il haut ? R. Quelques-uns atteignent deux pieds.

Q. Quelle circonférence? R. Il y en a de toutes les espèces et grosseurs. On en voit ayant des feuilles de six pouces de large et d'un pied de long.

Par l'honorable M. Almon:

Q. Comment se fait-il que le cactus vive en plein air là bas, quand il est ici une plante de serre ? R. Je ne saurais dire ; il n'est que trop vigoureux ; on voudrait bien qu'il ne le fût pas.

Pas le Président :

Q. Donnez-nous des renseignements sur les animaux terrestres, les oiseaux et les poissons indigènes de votre district ? B. Les animaux indigènes deviennent rares. Il reste le chevreuil à queue noire, le chevreuil à queue blanche et l'antilope ; dans les montagnes, quelques cerfs rouges ou wapitis. J'ajoute l'ours, la chèvre des montagnes et le mouton des montagnes.

Q. Ces deux dernières espèces sont bien distinctes? R. La chèvre est semblable à la chèvre ordinaire; elle a le poil blanc et très long, des cornes courtes et menues le mouton, lui, a de grandes cornes contournées.

Par l'honorable M. Kaulbach:

Q. Ce mouton n'est pas bien gros? R. Non, pas bien gros.

Par l'honorable M. Almon :

Q. Vous avez aussi des animaux à fourrure: le castor, le renard, la marte ? R. Oui.

Par l'honorable M. Sanford:

Q. Les moutons des montagnes sont-ils nombreux ? R. J'en ai vu quelquefois des troupeaux d'une cinquantaine, au loin, sur le flanc de la montagne.

Par le Président:

Q. Quelqu'un a-t-il essayé de domestiquer cette espèce ovine ? R. Je ne crois pas.

Q. Veuillez nous dire quels poissons il y a dans votre district ? R. Le principal est celui qu'on appelle la truite des montagnes. Nous avons aussi la truite noire et la truite saumonée des lacs.

Par l'honorable M. Turner:

Q. Avez-vous le poisson blanc ? R. Nous avons peu de poissons blancs ; ils ne se trouvent que dans une couple de lacs de cette région ; mais le brochet abonde.

Par le Président :

Q. Les témoignages de personnes précédemment entendues, portent à croire

qu'au pays de prairie d'Alberta, il n'y a guère de poissons que dans les eaux q descendent des montagnes : la plupart des lacs de votre région seraient saumâtres R. On ne trouve de poissons que dans les lacs qui sont proches des montagnes.

Q. Les autres sont sans poissons parce qu'ils sont saumâtres ? R. Je le pense.

Q. Si on y déposait des espèces convenables, pourraient-elles y durer ? R. Je n crois pas.

Le président :—Je vous ai fait cette question parce que dans le Dakota il y un grand lac salé, appelé le lac au Diable, dont les eaux sont fortement saumâtres, où l'on prend de très gros brochets et maskinongés.

Par l'honorable M. Sutherland :

Q. Quels poissons prend-on dans la Saskatchewan-Sud ? R. Plus de brochets q d'autres poissons, jusqu'à ce qu'on soit près des montagnes.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Il n'y a pas de poissons blancs dans la Saskatchewan ? R. Je n'ai jama entendu dire qu'on en ait pris dans cette rivière ; il y a des esturgeons, qui monte le printemps, lorsque les eaux sont hautes.

Par le Président :

Q. Dans la branche sud ? R. Oui, dans toutes les rivières ; jusque dans celle d Ventre, et aussi haut que Sainte-Marie.

Q. Cet esturgeon est-il gros ? R. J'ai vu des pièces du poids de quinze à vin livres.

Q. Quels sont les oiseaux de votre district qui peuvent être considérés comm produits alimentaires ? R. Nous avons le faisan, la perdrix bleue et la poule folle.

Par l'honorable M. Almon :

Q. Avez-vous des tourtes ? R. Non ; il ne vient pas de tourtes dans cet région.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Les faisans sont-ils nombreux ? R. Oui, très nombreux.

Par l'honorable M. Sanford :

Q. Qu'est-ce que la poule folle ? R. C'est un oiseau qui ressemble beaucoup la perdrix. Perché sur une branche, il se laisse approcher et abattre avec un bâto

Q. Quelle différence y a-t-il entre cette poule folle et la perdrix ? R. La per drix est craintive, elle s'effraie aisément ; la poule folle ne cherche point à se déro ber à l'homme. Sa chair est semblable à celle de la perdrix.

Par l'honorable M. Sutherland :

Q. A-t-elle la même couleur que la chair du faisan des prairies ? R. Non ; l chair du faisan est brune ; celle de la poule folle et de la perdrix bleue est blanche Nous avons aussi en quantité des oies, des canards, des wavies, des cygnes et de poules d'eau, au printemps et à l'automne.

Par l'honorable M. Turner :

Y a-t-il du riz sauvage pour servir de pâture à tout ce gibier ? R. Non ; l gibier fait un arrêt dans nos localités pour se reposer, lorsqu'il exécute ses migratio vers le nord ou le sud ; il est alors très abondant pendant quelques semaines.

Par l'honorable M. Almon :

Q. Quelle est la grandeur du cygne ? R. R. J'en ai vu de six pieds de haut.

Par le Président :

Q. Ces oiseaux se tiennent sur les fonds graveleux ? R. Oui.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Y a-t-il aussi par là des petits oiseaux ? R. Il y en a beaucoup.

Q. Sont-ils bons à manger ? R. Ils sont d'un goût délicat, mais il en faut pa mal pour faire un repas.

Q. Avez-vous à peu près les mêmes espèces que nous avons ici ? R. A pe près... Je n'ai jamais vu là-bas ni grive, ni tourte, mais des courlis, des bécas sines, des oies et des canards en quantité.

Par le Président :

Q. Pourrait-on, à votre avis, introduire ou transplanter avantageusement dan certaines parties du Nord-Ouest des espèces d'animaux terrestres, poissons et plante particulières à d'autres parties du pays ? R. Non, pas utilement.

Q. Quelles sont, selon vous, les substances alimentaires, à la fois économiques et saines, qui pourraient être fournies aux Sauvages dans la disette? R. Je crois que la farine et le bœuf sont les vivres les plus économiques et les plus sains que l'on puisse maintement fournir aux Sauvages.

Par l'honorable M. Almon :

Q. Que dites-vous du lard fumé? R. Les Sauvages n'en veulent pas; il faut leur donner de la farine et du bœuf.

Par le Président :

Q. Pourquoi ne veulent-ils pas de lard fumé? R. Ils ne l'aiment pas; et d'ailleurs personne ne peut vivre de lard fumé seulement; on s'en dégoûte vite, si on ne mange que cela trois fois par jour.

Q. Est-ce que les Sauvages laissent se gâter celui qu'ils reçoivent? Les familles auxquelles on le distribue ne prennent aucun soin pour le garder et il finit par devenir rance? R. Oui. Ils aiment à avoir un peu de porc fumé de temps à autre, à cause de la graisse qu'ils en tirent; mais le bœuf est la seule viande qu'ils demanderaient et qu'il leur faut; ils peuvent vivre de bœuf seulement.

Q. Quels sont les grains, les herbes, les fruits, les racines et les légumes qui rendraient le plus, selon vous, par la culture imparfaite qu'emploient les Sauvages nouveaux dans l'art agricole? R. Les Sauvages ne s'adonnent guère à la culture des grains et des herbes. Il y en a cependant qui ont bien réussi dans la culture du blé; j'ai vu d'aussi beau blé qu'on en puisse voir, récolté par des Sauvages.

Par l'honorable M. Almon :

Q. Que font-ils de ce blé? R. Ils en nourrissent leurs volailles; faute de moulins pour le moudre, ils ne peuvent guère l'utiliser autrement. S'ils avaient le moyen d'acheter de la farine, ils feraient mieux de ne point cultiver le blé.

Q. Que leur recommanderiez-vous de cultiver à la place du blé? R. Les racines: pommes de terres, navets, carottes; ils aiment ces légumes, dont la culture est facile, et ils ne cultiveront que ce qui est facile à cultiver.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Leur conseilleriez-vous la culture de l'oignon indigène? R. Ils n'aiment pas l'oignon.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Les pommes de terre ont-elles été atteintes de la pourriture au Nord-Ouest? R. Elles n'ont jamais été atteintes de cette maladie, que je sache.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Les Sauvages n'aiment point la betterave? R. Ils aiment les carottes, les navets, les pommes de terre; ce sont là les seuls légumes pour lesquels ils aient du goût.

Q. Ne devraient-ils pas cultiver aussi le chou? R. Ils n'aiment pas le chou.

Par le Président :

Q. Ils pourraient bien cultiver l'orge et le maïs? R. Je leur recommanderais la culture de l'orge.

Par l'honorable M. Sutherland :

Q. Les pois viendraient-ils bien là-bas? R. Oui, très bien. Les Sauvages ont eu, cette année, pour la première fois, je crois, des pois de semence. On a déjà semé des pois dans le pays, et ils sont bien venus.

Pur le Président :

Q. Le climat est-il assez chaud pour que le maïs ordinaire y mûrisse? R. Je ne crois pas. Quelques pieds sont arrivés à leur maturité, mais ce succès n'est pas tel qu'on puisse y attacher de l'importance.

Par l'honorable M. Sanford :

Q. Le sarrasin réussirait-il? R. Je n'en ai pas vu faire l'essai... On a apporté de la rivière Missouri un maïs récolté par les Sauvages de cette région, et nos Sauvages en ont essayé avec succès la culture; il est de toutes les couleurs: noir, blanc, moucheté. Cette variété mûrira dans notre pays.

Q. Savez-vous quel en est le nom? R. On l'appelle blé indien. On l'a eu de la tribu établie au-dessous du fort Barthold.

Par l'honorable M. Sutherland :

Q. Cultive-t-on le seigle dans votre contrée ? R. Je ne doute pas qu'il ne réussît; l'orge et l'avoine viennent bien.

Q. Vous avez exprimé l'opinion que le bœuf frais et la farine, avec certains légumes, sont la meilleure alimentation pour les Sauvages ? R. Je crois que c'est l'alimentation la meilleure et la plus économique à leur procurer.

Q. Mais pour les districts où il serait incommode ou impossible de conduire aux réserves des animaux, quels seraient les meilleurs procédés à employer pour conserver la viande ? R. Il y a peu de lieux où l'on ne puisse mener des animaux, à certaines saisons.

Q. Mais pour les lieux éloignés où on n'en pourrait mener en hiver ? R. Il faudrait y mener les bêtes en automne, les abattre et les faire geler pour la consommation d'hiver.

Q. Je suppose que le bœuf est susceptible des mêmes préparations là-bas qu'à Chicago : séchage, salage, fumage ? R. Certainement.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Fait-on chez vous l'élevage des moutons ? R. Oui.

Q. Cet élevage réussit-il ? R. Très bien. Vous savez, je suppose, que l'élevage des moutons n'est pas permis dans la partie méridionale d'Alberta. Point de ranches de moutons au sud de la rivière à l'Arc.

Par l'honorable M. Almon :

Q. Pourquoi cela ? R. La loi le défend. Une partie du pays est réservée pour l'élevage du gros bétail ; l'autre partie est laissée libre pour tous les usages. Les moutons chassent les autres bestiaux ; ceux-ci ne paissent point l'herbe dans un ranche par où les moutons ont passé.

Q. Les moutons se gardent-ils plus aisément que le gros bétail ? R. En tous pays, il faut mettre les moutons à l'abri en hiver ; sous ce rapport le gros bétail se garde plus aisément.

Q. En quel mois les mettez-vous à la bergerie ? R. On les laisse dehors tant qu'il n'y a pas de neige.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Que leur donnez-vous en hiver, du foin ou des navets ? R. Du foin ; du moment que la neige a disparu, on n'a plus besoin de leur donner à manger.

Par l'honorable M. Almon :

Q. A quelle époque faut-il d'ordinaire les faire entrer à la bergerie ? R. Vers le premier de janvier.

Q. L'hiver commence vers Noël ? R. Oui.

Q. Quelle est sa durée ? R. On nourrit les moutons pendant environ trois mois.

Q. Les Sauvages mangent-ils du bœuf salé ? R. Ils en mangeraient, je suppose, si on leur en donnait, mais ils aiment mieux la viande fraîche.

Q. Si vous invitiez un Sauvage à dîner, quelle quantité de viande lui serviriez vous ? R. Cela dépendrait du temps qui se serait écoulé depuis son dernier repas. Je lui en servirais dix livres, quoique la ration d'une livre un quart que les Sauvages reçoivent par homme, femme et enfant, me paraisse suffisante. Cette ration se donne pour les enfants, même les nourrissons, comme pour les hommes, de sorte que la part de ceux-ci peut être de deux ou trois livres.

Par le Président :

Q. Quelles sont les espèces d'animaux qui ont le mieux réussi là-bas ? Si vous établissiez un ranche, que choisiriez-vous pour l'élevage ? R. Les vaches importées du Montana sont notre meilleur bétail ; elles proviennent d'un très bon croisement; la plupart sont moitié durham. Le bétail du Montana résulte en grande partie d'un mélange avec la race durham.

Q. Le croisement du bétail montanais avec la race durham donne-t-il d'aussi bons produits pour le climat que le croisement avec les races galloway et angus ? R. On n'a pas encore eu dans le pays assez de galloways et d'angus pour pouvoir faire la comparaison. Quelques croisements avec ces dernières races ont donné

d'excellents résultats, mais pour ce qui est de la production de la viande, je ne connais rien de supérieur au durham.

Par l'honorable M. Almon :

Q. A-t-on chez vous dressé des bœufs au travail ? R. Oui.

Par l'honorable M. Kaulbach :

Q. Leur met-on le joug aux cornes? R. Non; on les attelle de la façon régulière, par le cou.

Par l'honorable M. Almon :

Q. Dans certaines parties de la Nouvelle-Ecosse, les bœufs sont attachés par la queue à la charrue : vous n'avez pas cette pratique au Nord-Ouest, je suppose... R. Dans le nord de la contrée, les charrettes sont attelées d'un seul bœuf.

Par le Président :

Q. Une partie considérable du district d'Alberta est relativement dénuée d'arbres, n'est-ce pas ? R. Oui, une grande partie.

Q. Quelles seraient, à votre avis, les essences indigènes ou étrangères qui conviendraient le mieux pour boiser cette région? R. Ce n'est pas aisé à dire. Les plantations dans les prairies n'ont pas été suffisantes pour qu'on puisse dire quelles essences y viendraient le mieux. Je crois cependant que le liard peut pousser à peu près partout.

Q. Ce serait, croyez-vous, l'essence qu'il faudrait choisir ? R. C'est un bois qui croît très vite; c'est le plus convenable, je pense.

Q. Y a-t-il d'autres essences indigènes qu'on devrait aussi essayer ? R. L'essence indigène est l'épinette ou sapin rouge.

Q. Quelle est cette variété d'épinette ? Voulez-vous dire le pin de Banks ou pin des rochers ? R. Non, c'est une espèce qui diffère un peu de ce dernier ; une espèce de pin toutefois.

Q. Est-elle de croissance rapide ? R. Elle croît très rapidement.

Q. Pourrait-elle se transplanter avec succès ? R. Je le pense; comme elle croît dans la montagne, elle doit être très robuste et propre pour tous les sols ; mais je ne l'ai vu transplanter nulle part.

Par l'honorable M. Almon :

Q. Le houblon est-il indigène chez vous comme à la rivière Rouge ? R. Non; il n'y en a pas dans le Nord-Ouest.

Par le Président :

Q. Le tabac viendrait-il chez vous ? R. Il viendrait, mais médiocrement. Les champignons poussent en quantité et sont très gros ; quelques-uns ont au moins six pouces de diamètre ; toutes nos variétés sont comestibles. En certains endroits, il y en a tellement, qu'on pourrait en remplir le coffre d'une voiture en moins d'une heure.

Par l'honorable M. Kaulbach :

Q. Ont-ils le goût fin de nos champignons ? R. Oui.

Q. La saison en dure-t-elle longtemps ? R. Tant qu'il y a des pluies.

Q. Durent-ils du printemps à l'automne ? R. Nous en avons pendant tous les mois d'été.

Q. Avez vous des arbres fruitiers ? R. Nous en avons eu très peu jusqu'ici ; l'année dernière, un grand nombre ont été plantés, et ils ont bien passé l'été.

Q. Quels sont ces arbres ? R. Des pommiers, des poiriers, des pruniers de toute espèce, et des cerisiers.

Par le Président :

Q. Où se les était-on procurés ? R. Aux pépinières d'Ontario, principalement.

LE PRÉSIDENT.—Le comité ne vous retiendra pas davantage. Il recevra avec plaisir les observations que vous lui adresseriez par écrit sur les points indiqués dans la note qui fait suite au questionnaire, ainsi que sur les questions auxquelles vous avez déjà répondu, si vous désiriez donner plus de développement à vos réponses.

M. D.-H. MACDOWALL, M. P., pour Saskatchewan, se présente et est interrogé comme suit :

Par le Président :

Le comité doit reconnaître, Monsieur, comme il l'a fait pour M. Davis, que vous n'avez pas été suffisamment prévenu ; aussi veuillez vous-même choisir parmi les sujets exprimés sur cette feuille ceux qui vous conviendront ; vous pourrez nous communiquer plus tard vos observations par écrit sur les autres points. R. Je lis la première question : " Quelles parties de la région du Canada située à l'ouest du lac Supérieur, avez-vous parcourues ? et quelles autres parties en connaissez-vous par les rapports de personnes dignes de foi ? " R. Je suis venu en Canada en 1878 et j'ai parcouru cette année-là toutes les provinces, excepté la Colombie-Britannique. En 1879, je fis une longue tournée dans le Nord-Ouest. J'allai dans le Manitoba jusqu'au lac Plat, je revins à Winnipeg et me rendis à Emerson et jusqu'à la montagne Purple, sur la frontière. Je me dirigeai de là sur la Souris, me rendis à Prince-Albert, à Battleford, à la rivière aux Arcs. Je traversai les plaines, allai au fort Walsh, au fort Benton et passai dans l'Iowa occidental. Ma tournée dura six mois. J'ai donc vu une bonne partie du pays, mais mes observations ont été superficielles, à cause de la rapidité du voyage.

Par l'honorable M. Almon :

Q. Comment avez-vous voyagé ? à cheval ? R. Tantôt à cheval, tantôt en charrette ou en wagon.

Q. Pouvez-vous nous donner quelques renseignements touchant la deuxième question : " Quels animaux terrestres, oiseaux, poissons et plantes propres à l'alimentation vous sont connus, et dans quels districts se trouvent-ils surtout ? " R. Je connais peu les fruits et les plantes du Nord-Ouest. Je sais que les prairies produisent beaucoup de fruits, dont les Sauvages se nourrissent. Il y a un petit oignon qu'ils mangent ; et un herbage qui ressemble à l'épinard et qui en tient parfaitement lieu. La variété des fruits sur la Saskatchewan du Nord est grande. Les petits fruits, les fraises surtout, viennent en abondance. J'ai aussi vu des cerises, très bonnes, mais petites.

Par l'honorable M. Sanford :

Q. Y a-t-il des champignons de ce côté ? R. Oui, en grande quantité.

Q. Sont-ils gros ? R. Quelquefois ; mais dans les districts du Nord ils ressemblent au champignon-bouton ; là les fraises abondent, et sur le côté nord de la Saskatchewan, vis-à-vis Prince-Albert, il y a beaucoup de cerises sauvages.

Par l'honorable M. Almon :

Q. Ces cerises sont petites ? R. Oui, mais excellentes. Il y a aussi des gadelles sauvages : rouges, blanches et noires, de bonne grosseur ; c'est dans les savanes d'épinettes qu'elles viennent le mieux ; dans ces fraîches savanes, les gadelles ont un goût d'ananas et prennent un accroissement merveilleux. Les framboises viennent très bien aussi. Nous avons transplanté des fraises dans un petit jardin et elles sont devenues très grosses ; les framboises prennent aussi beaucoup de développement par la transplantation. Cultivées comme fruits de jardin, les fraises et les framboises s'amélioreraient beaucoup. Les plantes fruitières indigènes du Nord-Ouest donneraient des produits très encourageants, si on s'appliquait à les améliorer ; mais dans un district tout nouveau, comme celui de Saskatchewan, personne n'a le temps de s'occuper de cela. Si on établissait une ferme expérimentale, comme celle qu'on voit près d'Ottawa, non-seulement dans le Manitoba, mais dans chaque district du Nord-Ouest, le pays en retirerait de grands avantages ; c'est seulement dans des établissements de ce genre qu'on a le moyen par des expériences de rechercher ce qui peut être d'un bon rapport en culture. Dans une colonie naissante, personne n'a de temps à consacrer à de telles recherches. Les fruits indigènes viennent extraordinairement bien ; cela doit porter à faire l'expérience de leur culture. Les fruits que produit la Russie septentrionale—pommes, poires et autres fruits—réussiraient, je n'en doute pas, au Nord-Ouest ; nous avons un meilleur été que la Russie septentrionale, et notre hiver ne peut pas être plus rigoureux que le sien. Il faudrait tenter des expériences pour tous ces fruits, sur une ferme établie par le gouvernement ; c'est le seul moyen

atique. Si le gouvernement ne voit pas jour à fonder dès à présent des fermes ns toutes les divisions ou territoires du Nord-Ouest, il pourrait réserver des rrains dans le voisinage des villes en vue d'en fonder plus tard ; en attendant, peut y choisir un homme ayant déjà quelque connaissance et habitude du jardige, ou y envoyer quelqu'un, pour y faire les premières expérimentations d'après instructions du chef de la ferme d'ici—de la ferme d'Ottawa. Ces expériences ûteraient bien peu et rendraient, je crois, de bons services.

Par l'honorable M. Turner.

Q. Cultive-t-on le raisin sur la Saskatchewan ? R. Je ne crois pas qu'on y ait essayé culture de la vigne.

Q. Avez-vous le houblon ? R. Il vient à merveille. J'ai chez moi du houblon nt la graine a été importée d'Angleterre et que je cultive pour en faire de la levure ; houblon de Kent croît avec exubérance dans la vallée de la Saskatchewan ; ma randah est ombragée de ses tiges grimpantes surchargées de cônes.

Q. Où cela ? R. A Prince Albert, Saskatchewan. Le houblon sauvage vient rtout dans le pays.

Par le Président :

Q. Votre houblon originaire de Kent vaut-il celui qui est cultivé à Kent même ? Je crois qu'il est aussi bon ; ses tiges sont complètement couvertes de cônes.

Q. Le houblon sauvage est-il prolifique? R. Il est prolifique comme l'autre, ais pas aussi beau. J'en ai vu de cultivé au Fort à la Corne, dans le Nord. M. oodfellow, chef du poste de la Compagnie de la baie d'Hudson, y a un magnifique rdin, où j'ai vu des perches de houblon dressées comme dans les houblonnières de ent. On comprend quelle bonne bière on pourrait fabriquer dans le pays si l'acte s Territoires du Nord-Ouest était amendé, je veux dire si la loi prohibitive était rogée.

Q. Vaudrait-il mieux pour le fermier planter le houblon de Kent que l'espèce digène ? R Je lui recommanderais le houblon de Kent, si le produit se vendait, mais ne se vend pas.

Q. Le houblon de Kent est-il aussi robuste que le houblon indigène ? R. Il raît être très robuste ; nulle plante ne peut l'être davantage ; il s'étend et se développe rapidement ; une petite racine mise en terre pousse en quelques années des jets i couvrent toute la place.

Q. Y a-t-il des pruniers sauvages dans votre région ? R. Je n'en ai point vu ; i vu des cerisiers, des groseilliers et autres plantes à fruits sauvages, mais point de uniers.

Q. A-t-on fait quelque essai pour améliorer vos fruits sauvages ? R. Dans mon rdin, j'ai des framboises qui se sont bien améliorées ; j'ai aussi des fraises qui ont pparence de fraises cultivées, sans être aussi grosses cependant.

Q. Ne pourriez-vous pas presser le houblon pour l'expédier hors des Territoires ? On n'a pas le moyen d'expédier sur les marchés les produits qu'on récolte dans le rritoire de la Saskatchewan. Nous n'avons pas de chemin de fer. Le transport chemin de fer le plus proche coûte dix cents la livre, ce qui est ruineux.

Q. Il y a aussi une espèce de tournesol qui croît à l'état sauvage ; est-ce une etite plante ? R. Nous avons une petite fleur jaune ; je ne sais si c'est un tournesol. 'ai semé du vrai tournesol ; il a très bien poussé. Nous avons le pembina, l'atoca ce qu'on appelle le bois d'orignal, dont on aime à manger la baie en passant dans s bois ; mais l'atoca invite à faire halte On le cueille en hiver sous la neige qu'on arte du pied, et on en fait des pâtés. Le mercure est quelquefois à soixante degrés u-dessous de zéro quand on fait ces cueillettes, mais les froids de là-bas ne se font as sentir comme ceux de l'Est. Mon associé et moi nous avons fait venir trois cents êtes de bétail du Missouri. Ce troupeau, amené de huit cents milles, nous arriva ans la première semaine de novembre. Nous n'avions pas d'approvisionnement de oin. Pour l'hivernement, nous pratiquâmes dans un coteau une tranchée suffisamment spacieuse pour que les bêtes pussent s'y coucher ; un sentier tournant menait travers le bois à la cavité. Les bêtes y passaient la nuit et elles avaient chaud le matin, car une vapeur s'exhalait d'eux. On les menait boire une ou deux fois par

jour à travers un marécage où croît le foin bleu et ils broutaient cette herbe. [...] le cours de l'hiver, onze vaches ont vêlé ; un seul veau est mort de froid ; deux [...] été dévorés par les loups ; les autres se sont tous réchappés. L'hiver suivant, a[...] peu de foin, nous achetâmes de la paille aux cultivateurs pour nourrir nos anim[...]

Par l'honorable M. Kaulbach :

Q. Vos vaches ont-elles vêlé dehors ? R. Oui. Nous leur avons donné un [...] de foin, et les veaux ont teté leurs mères tout l'hiver. Une chose extraordin[...] c'est que le pis des vaches n'a pas gelé ; la température n'a pas paru les affecter. [...] premier hiver, nous avons abattu quatorze bêtes, dont le poids moyen a été de[...] cents livres ; le deuxième hiver, nous avons abattu mille livres de viande ; la t[...] sième année, quelques bêtes ont encore été tuées. Le reste du troupeau a alors [...] mené à Calgary et s'est vendu le même prix que nous avions payé pour le troup[...] entier. Ce que je viens de dire fait voir ce que peut être le pays de la Saskatche[...] pour l'élevage du bétail.

Par l'honorable M. Turner :

Q Y a-t-il du poisson dans la rivière Saskatchewan ? R. Nous avons l'esturg[...] que j'appellerais le poisson-roi.

Q Le pêchez-vous à la ligne ? R. Non ; au filet. C'est un poisson magnifique[...]

Q. Avez-vous du poisson blanc ? R. Il y a de très beaux poissons blancs dan[...] lacs du Nord. J'ai vu de la petite truite dans quelques-unes des rivières qui se jet[...] dans la Saskatchewan du Nord. Au nord du fort Pitt, il y a un lac appelé lac F[...] où j'ai pris de belles et grosses truites. Au sud de Prince-Albert, à l'est de la bra[...] sud, dans la montagne aux Bouleaux, sont les lacs à la Pêche, où l'on prend aussi [...] la truite.

Par l'honorable M. Kaulbach :

Q. Qu'appelez-vous une grosse truite ? R. Une truite d'une couple de pied[...] long.

Q. C'est ce que vous appelleriez une truite saumonée ? R. Je n'appelle saum[...] que celle qui va à la mer. Quelques-unes ont la chair rouge ; d'autres ont la c[...] blanche ; elles ressemblent à la truite de lac d'Angleterre.

Par le Président :

Q Quelles sont, selon vous, les substances alimentaires, à la fois économiq[...] et saines, qui peuvent être fournies aux Sauvages dans la disette ? Dans quels distr[...] pourrait-on se les procurer, et à combien reviendraient-elles ? R. La farine est [...] de ces substances. Une des plus saines, et probablement aussi des plus économiq[...] est la viande de bœuf. Je sais que les Sauvages du Nord aiment aussi à avoir [...] peu de lard fumé. Ils ne sont pas aussi bien nourris que les Gens du Sang et [...] Pieds Noirs. Je crois que le commissaire redoute plus les Gens du Sang, les Pi[...] Noirs et les Piéganes que les Cris du Nord, qui ont un bon naturel, quoiqu'ils a[...] pris les armes il y a deux ans ; ces Sauvages veulent avoir du porc pour faire c[...] dans la graisse le gibier qu'ils tuent.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Y a-t-il beaucoup de gibier dans le pays ? R. Oui, par intervalles. [...] orignaux sont tantôt nombreux tantôt rares ; ils vont et viennent. Les ours [...] communs, on rencontre aussi des wapitis ; les Sauvages qui leur font la chasse [...] tuent toujours quelques-uns. Nous avons aussi le chevreuil. J'ai entendu M. [...] parlant du lapin, dire qu'on ferait bien d'en défendre la chasse dans une saison. [...] ne me semble guère nécessaire, parce que les lapins meurent en masse dès qu'ils [...] devenus trop nombreux. Plus on en tuera, moins ils se reproduiront en consan[...] nité, et ils cesseront d'être sujets à la maladie qui les détruit.

Q Attribuez-vous la maladie à la génération en consanguinité ? R. Je [...] porté à l'attribuer à cette cause ; mais je ne puis aborder le côté scientifique de c[...] question.

Q. Quelle est la nature de cette maladie ? R. Le siège de la maladie paraît [...] dans la gorge. Je crois que ce sont des scrofules qui se produisent par suite d[...] génération en consanguinité, qui ont pour cause l'épuisement de la vie anim[...] Dans les années d'abondance, les lapins ont été tellement nombreux qu'il en ve[...]

gambader dans ma tente, au campement ; le cuisinier leur jetait des miettes de pain ; ils se sauvaient, puis revenaient aussitôt comme font les poulets ; on ne les écarte pas aisément ; ils ont quelquefois rongé le cuir de nos harnais.

Q. Quand l'épidémie se déclare, meurent-ils vite ? R. Ils disparaissent tous en deux ou trois ans. Je n'ai été que neuf ans dans le pays ; mon expérience ne remonte pas plus loin. A mon arrivée, ils étaient dans la période de diminution ; ils ont disparu à peu près pendant quelques années, et voilà qu'ils reparaissent en grand nombre. La rareté de ce gibier dure environ sept ans.

Q. Le lièvre est-il pour les Sauvages une ressource importante ? R. Assez importante ; mais les Sauvages et les métis que j'ai rencontrés (et j'ai beaucoup été avec eux dans mes courses) m'ont dit qu'ils ne peuvent se nourrir et faire provision de lapins comme de canards et autre gibier à plumes, parce que les lapins, dans le temps de leur grande multiplication, n'ont pas la chair saine ; ils ne sont pas par conséquent une ressource alimentaire constante.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Le pays au nord de chez vous est en grande partie boisé, n'est-ce pas ? R. Oui.

Q. On ne voit pas de faisans de prairie par là ? R. On en voit.

Q. Dans les bois ? R. Il y a le vrai faisan de prairie, qui n'a pas de plumes aux jambes ; il y a la perdrix de prairie, qui a les jambes bien couvertes de plumes et qui se dresse comme la poule de bruyère d'Ecosse ; il y aussi la perdrix commune, qui est un bel oiseau ; j'ai encore vu un oiseau moucheté blanc et noir, le même, je crois, que vous avez dans la Nouvelle-Ecosse, et qui s'appelle perdrix de savane.

Q. Avez-vous des pigeons sauvages ? R. Oui, et un oiseau appelé faisan des bois, autre bel oiseau qui ressemble à la poule faisane d'Angleterre ; il a un plumage brun et une longue queue. Il fait une couvée de six petits environ. Je ne crois pas que le pigeon qui visite nos localités y fasse sa ponte.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Vous avez aussi des canards et des oies ? R. Oui, tant et plus. J'ai tué le même jour des canards de sept espèces différentes ; le fameux canard à queue rouge fréquente notre région, et on me dit qu'il monte au nord jusqu'au fleuve Mackenzie. Sur les lacs salés, on trouve différentes espèces de bécassines et de pluviers ; dans les plaines salines, j'ai vu un petit pluvier très joli, plus gros que le pouillot d'Angleterre.

Q. Avez-vous des oiseaux chanteurs et des oiseaux à beau plumage ? R. Il y en a. Nous avons un oiseau à plumage rouge et jaune, qui est une espèce de loriot.

Par l'honorable M. Kaulbach :

Q. Avez-vous la bécasse ou bécassine d'Angleterre ? R. Nous avons la grosse bécassine,—pas le *jack snipe* cependant ; je n'ai jamais vu de bécasse chez nous ni dans le Manitoba.

Q. Avez-vous le pluvier à pattes jaunes ? R. Nous avons à peu près toutes les espèces de pluviers.

Par le Président :

Q. Pouvez-vous nous dire si les plantations faites pour avoir des abris, dans les districts découverts, ont bien réussi ? R. Le seul arbre que nous ayons planté pour l'abri est l'érable à feuilles de frêne,—notre érable à sucre. On l'appelle *box alder* dans le Montana. Les Sauvages font du sirop avec sa sève. A cinquante milles de Carleton, au lac à l'Aigle, sur la Saskatchewan du Nord, se trouve une érablière d'une dizaine d'acres en superficie : c'est la sucrerie ; les Sauvages vont y faire du sirop, et ils en font de très bon.

Par l'honorable M. Turner :

Q. La rivière Saskatchewan est-elle bien poissonneuse ? R. Très poissonneuse.

Q. Quelles espèces de poissons fréquentent ses eaux ? R. L'esturgeon est la principale ; les autres sont la laquèche, le brochet, la carpe et les autres poissons communs aux rivières de la région.

Par le Président :

Q. Combien se vend le millier pesant de poissons blancs à Prince-Albert ? R. Il

n'y a point de prix fixe; à chacun de faire son marché... on peut avoir ce poisson à très bas prix, si on rencontre un vendeur facile.

Q. Quel est le prix ordinaire? R. Je ne pourrais dire, vraiment, quoique nous en achetions chez moi tous les ans; il doit se vendre le même prix, sinon meilleur marché qu'à Winnipeg. Je me permettrai de faire ici une recommandation: votre comité a pour objet l'étude de questions qui sont d'une grande importance pour le Nord-Ouest; ne devrait-il pas aussi porter son attention sur les moyens de conserver le poisson dans les lacs du Nord-Ouest? C'est un sujet dont il importe de s'occuper dès à présent. Il ne faudrait pas différer trop longtemps de prendre des mesures devenues excessivement opportunes.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Le mal consistait dans l'exportation: elle a été prohibée; quel abus peut-il y avoir si la population ne pêche que pour sa consommation? R. Je me borne à indiquer ce qu'il importe de faire: on devrait rempoissonner d'espèces appropriées les lacs et rivières du Nord-Ouest. Des expériences de ce genre ont été suivies d'un grand succès aux Etats-Unis; pourquoi ne réussirait-on pas également dans le Nord-Ouest? Les lacs et rivières de ce pays, où l'exportation du poisson est actuellement défendue, offriraient plus tard, quand cette exportation sera permise, un stock tout prêt, des ressources très considérables. Le département des Sauvages entretient partout des agents, et a ses inspecteurs qui voyagent. Je connais parmi eux quelqu'un qui a fait une étude spéciale de la pisciculture: c'est l'agent en résidence à la montagne de Tondre. Ce sont des hommes comme lui qui devraient être appelés à remplir les fonctions d'agent du département des Sauvages; on les chargerait, en même temps, moyennant une modique addition à leur salaire, de la propagation du poisson. Des expériences faites dans ces conditions coûteraient peu et suffiraient pour déterminer quelles espèces peuvent être introduites dans nos eaux; cela vaudrait mieux qu'une loi pour protéger le poisson qui s'y trouve déjà.

Q. Quelles espèces, à votre avis, devrait-on ajouter aux espèces indigènes? R. Je crois qu'il faudrait commencer par avoir un établissement de pisciculture. On y mettrait toutes les espèces à l'essai: celles que vous avez ici, la truite surtout; en un mot, tous les poissons comestibles qui se trouvent dans les lacs et les rivières du Canada. Washington a parfaitement réussi dans ses expériences, pourquoi Ottawa n'aurait-il pas le même succès?

Par l'honorable M. Sanford:

Q. Serait-il nécessaire de pratiquer les ensemencements dans votre district même? R. Les opérations pourraient se commencer, je pense, près du lac Winnipeg ou quelque part sur la Saskatchewan, vers la jonction; on lâcherait le jeune poisson dans le lac ou dans la rivière; et moyennant une faible rétribution, on aurait quelques Sauvages pour protéger le poisson et dénoncer les infractions à la loi.

Q. Recommanderiez-vous la propagation de la truite? R. Ce poisson se trouve déjà dans la Saskatchewan. A Edmonton, et plus haut, on prend de la grosse truite; dans les lacs de la montagne aux Bouleaux, on aurait de la perche; voilà de bons éléments propres à engager le gouvernement à tenter des expériences de peuplement dans les eaux du Nord-Ouest.

Par l'honorable M. Turner:

Q. Le hareng d'eau douce fréquente-t-il vos eaux? R. Non.

Par l'honorable M. Sutherland:

Q. Le poisson de nos eaux qui ressemble le plus au hareng d'eau douce est la laquèche? R. Oui, et la laquèche prend la mouche.

Par l'honorable M. Turner:

Le hareng d'eau douce n'est-il pas un poisson à introduire là-bas? R. Oui, je crois.

Par le Président:

Q. Quel serait, selon vous, le meilleur endroit, au Nord-Ouest, pour faire ces essais d'empoissonnement? R. Le voisinage des Grands Rapides, sur le lac Winnipeg, serait une excellente situation comme centre de distribution. La Saskatchewan seule présente, pour la montée et la descente du poisson, un parcours navigable de deux mille milles, sans parler de ses nombreux tributaires.

Q. Ce point serait-il également avantageux pour se procurer les reproducteurs ? Oui. Des personnes qui ont voyagé dans le Nord m'ont dit que le grand lac s Esclaves contient des truites énormes. M. McKay, employé de la Compagnie de baie d'Hudson, a pêché dans ce lac des truites—je n'exagère pas—du poids de ixante-dix livres. De tous nos poissons, le poisson blanc est peut-être celui qui a plus de valeur; il devrait être dans le Nord Ouest un article de commerce. En osse, il y a le *Finnan haddie*, qui est devenu fameux; le poisson blanc a quelque ose de cet égrefin, et en le préparant comme l'autre, on en ferait un produit imporrtant; je puis en dire autant de l'esturgeon.

Par l'honorable M. Turner:

Q. Comment préparez-vous l'esturgeon? R. L'esturgeon est un bon poisson pour limentation; il est très gras; son huile a de la valeur, ne serait-ce que pour le aissage des machines. Puisque l'huile de morue est précieuse, l'huile d'esturgeon vrait aussi avoir du prix.

Par l'honorable M. Kaulbach:

Q. L'huile de morue est extraite du foie de la morue? R. L'huile d'esturgeon est certainement pas extraite du foie de ce poisson; mais elle a de la valeur comme aissage. Elle n'a pas l'odeur forte et elle brûle bien. Une mèche qui trempe dans vase plein de cette huile se consume lentement en donnant une bonne lumière. s œufs d'esturgeon devraient aussi être utilisés. Le caviar russe, qui est une prération de ces œufs, se vend $2 50 la petite boîte. Vous avez entendu le Dr Bell us dire quelle quantité d'œufs porte l'esturgeon. Un seul poisson en donne quelefois un plein panier; cela converti en caviar vaudrait bien des piastres, au taux e l'article russe.

Par le Président:

Q. Est-ce qu'on ne peut pas faire de la colle de poisson ou *isinglass* avec certaines arties de l'esturgeon? R. Oui.

Q. Quelles pouvaient être les dimensions du plus gros esturgeon que vous ayez là-bas? R. Je m'en rapporte là-dessus au témoignage du Dr Bell; je n'ai jamais it beaucoup d'attention à la grosseur du poisson.

Q. L'esturgeon mord-il à l'appât? R. Là-bas, on le prend au filet.

Par le Président:

Q. Y aurait-il avantage à faire entrer le poisson dans les rations données aux auvages? R. Je crois que le poisson ferait d'excellentes rations pour eux; mais si étais éleveur de bestiaux ou fournisseur du département des Sauvages, j'aimerais ieux qu'on leur donnât du bœuf.

Par l'honorable M. Turner:

Q. Avez-vous vu les eaux de la Saskatchewan monter beaucoup en une nuit? R. Elles ont monté de quatre pieds en une nuit, à ma connaissance.

Q. Et baissent elles vite? R. Quelquefois d'un pied environ par jour.

Q. Quand la rivière monte-t-elle? R Il y a une crue très subite, à la débâcle; puis une autre crue en juin, et une troisième en août.

Q. C'est généralement par temps de pluie que la rivière monte? R. Du tout; après de grandes chaleurs, accompagnées de sécheresse ou non; la crue est causée par la fonte des neiges dans les montagnes.

Par l'honorable M. Kaulbach:

Q. Se produit-elle sur toute la rivière ou sur une partie seulement de son cours? R. Oui, sur toute la rivière.

L'honorable M TURNER:—Une nuit que je me trouvais là, la rivière monta de six pieds.

Par le Président:

Q. Pensez-vous qu'on ferait bien d'ajouter le riz indigène au poisson et aux aliments frais fournis aux Sauvages? R Je n'en ai jamais vu; je ne doute pas que la plante ne réussît au Nord-Ouest.

Par l'honorable M. Kaulbach:

Q. La sauge entre-t-elle dans l'alimentation des Sauvages? R. Je ne les ai jamais vus en faire usage; mais les chevaux la mangent et paraissent l'aimer.

Lorsqu'ils arrachent et mâchent la plante, près du camp, l'air est tout parfum son odeur.

———

OTTAWA, jeudi, 9 juin 1887.

Le professeur BELL revient et le comité continue à l'interroger co suit :

Par le Président :

Q. Veuillez poursuivre vos réponses aux questions imprimées sur la feui R. Je n'apporte aucun renseignement spécial ce matin. J'ai reçu avis de votre se taire de me présenter, me voici ; mais j'ignore pourquoi le comité m'a fait reve Je suis prêt, toutefois, à répondre à toutes les questions qu'on voudra me faire.

Q. Je pensais que vous auriez de plus amples explications à nous donner quelques-uns des faits que vous avez rapportés à une séance récente au sujet lièvre ou lapin. R. J'ai fait remarquer tout à l'heure à M. le Président que n'aviez point les spécimens sous les yeux, et il a écrit à M. Whiteaves, du musé géologique, de les envoyer au comité.

Q. Voyons la question sept : Quelles sont les substances alimentaires, à la fois nomiques et saines, qui peuvent être fournies aux Sauvages dans la disette ? Dans q districts pourrait-on se les procurer et à combien reviendraient-elles ?" R. Il semble que l'habitude même qu'on peut faire prendre aux Sauvages de fabriquer produits pour les autres leur serait salutaire. Si on les emploie à mettre en exerc leurs moyens de conserver le poisson et le gibier, pour l'alimentation d'aut Sauvages, ils finiront certainement par apprendre à se faire aussi des provisions. principale cause de la disette si fréquente parmi eux, c'est leur parfaite insoucia du lendemain. Ils sont prêts à travailler pour quiconque vient louer leurs bras ; vous pêcheront autant de poisson que vous en voudrez, et vous le sécheront fumeront ; mais quant à en faire provision pour eux-mêmes, non, certainement, n'y songeront pas Les Sauvages ne sont pas dépourvus de disposition au trav quand on les emploie à des choses conformes à leur instinct.

Par l'honorable M. Macdonald :

Q. Seulement ils ont besoin qu'on les dirige ? R. Oui ; ils ne se préoccupent mais de l'avenir. Comment d'ailleurs feraient-ils amas de provisions, avec leur errante. Ils n'ont point l'idée de conserver de la viande, du poisson pour plus d' repas ou deux, et tout conseil à ce sujet les impatiente.

Q. L'an dernier, au village de Metlakatla, dans le nord de la Colombie, Sauvages ont fait des conserves de poisson pour la valeur de $40,000 et le préparations étaient les meilleures de toutes celles fabriquées sur le littoral... Sauvage est très imprévoyant, cependant : il vend ses produits à des blancs o d'autres Sauvages, et ensuite il les rachète plus cher ? R. C'est bien cela... l'approche de l'hiver, il ira vendre jusqu'à son dernier boisseau de pommes terre ou de maïs pour de l'argent ; puis aussitôt qu'il commencera à sentir la faim voudra ravoir ce qu'il a vendu, comme un enfant. J'en sais qui ont vendu ainsi le dernier morceau pour une petite pièce de monnaie.

Q. Dont ils achetaient un mouchoir ? R. Oui, ou quelque autre bagatelle. Vo un fait dont j'ai eu connaissance. Il y avait à Norway-House, lorsque j'y passai, Sauvage pauvre et rendu infirme par son grand âge, car il avait bien cent ans. Roderick Ross, agent de la Compagnie de la baie d'Hudson, eut compassion de lui, un jour, le fit venir. Ce Sauvage avait des fils, qui furent mandés en même tem Ceux-ci étant arrivés, M. Ross leur demanda de contribuer chacun une certai somme d'argent. " La compagnie en donnera autant, et moi aussi ; nous créerons la sorte une rente suffisante pour les besoins de votre père jusqu'à la fin de sa vie A ces mots, le vieillard hocha la tête. " Bah ! dit-il, donnez moi plutôt une livre d pemmican et laissez moi regagner mon wigwam." Il n'avait pas la patience de pe ser à l'avenir. Non, les Sauvages ne peuvent ni ne veulent y penser. Les rens gnements obtenus par le comité sur les produits alimentaires naturels du Nord-Ou prouvent pourtant qu'ils pourraient facilement s'approvisionner de riz sauvage, poisson gelé, de lièvre fumé, de pemmican de lièvre, de chair de castor et de caribo

En parlant du rempoissonnement des rivières et lacs dépeuplés, l'autre jour, je n'ai mentionné que le poisson blanc; mais les règles que j'ai exprimées sont applicables indistinctement à toutes les meilleures espèces, la truite, l'esturgeon, le poisson blanc, etc.; et pour assurer leur propagation, je crois qu'il suffirait d'empêcher par des mesures préservatrices les abus de pêche. On devrait peut-être faire quelques essais d'introduction d'espèces dans des eaux où elles n'existent point naturellement déjà; mais j'avoue que je doute fort, quant à moi, du succès de ces transplantations. On m'a demandé de répondre par écrit aux questions supplémentaires de la feuille. C'est peut-être le moment de toucher ces points; je me mets à la disposition du comité.

Par l'honorable M. Girard:

Q. Vous savez quel est notre objet; nous vous invitons à ajouter maintenant à vos dépositions tels autres renseignements qu'il vous plaira sur les matières soumises à notre enquête. R. Eh bien donc, il est question ici, en premier lieu, du choix des arbres indigènes ou autres les plus convenables pour les districts découverts. Je me suis déjà étendu, dans une précédente occasion, sur cette question; j'ai indiqué alors parmi les arbres qui croissent naturellement au Nord-Ouest, ceux qu'on ferait bien, selon moi, de placer dans les districts nus, et j'ai montré que les essais de transplantation faits aux Etats-Unis, et même sur quelques points du Nord-Ouest, avaient été heureux. Je conseillerais de tenter aussi la plantation des arbres exotiques qui promettent le plus, tels que diverses sortes de saules et de peupliers. Les expérimentations dans les régions septentrionales doivent se restreindre aux arbres capables de résister à leurs hivers. Ainsi, le pommier ne semble pas fait pour prospérer au Nord-Ouest; car jusqu'à présent la culture des variétés de Russie les plus vigoureuses n'a pas réussi.

Par l'honorable M. Macdonald:

Q. Est-ce que les arbres meurent? R. Oui, on dirait qu'ils gèlent jusqu'à la racine. En des endroits, où ils étaient abrités, les pieds ont produit quelques pommes; ce qui prouve qu'ils végéteraient dans une situation très favorable; mais outre que leur espèce n'est pas trop bonne, ils exigeraient un soin qui en rendrait le fruit plus cher que le produit venu du dehors.

Par l'honorable M. Kaulbach:

Q. Où s'est-il fait des tentatives pour élever des pommiers? R. Le Dr Mackray, évêque de la terre de Rupert, en a fait pendant plusieurs années, et toujours sans succès.

Par l'honorable M. Ferrier:

Q. A cause du climat? R. Oui. Les hivers étaient trop âpres. L'écorce est fendue par les grandes gelées, et l'arbre se dessèche jusqu'au niveau du sol.

Par l'honorable M. Kaulbach:

Q. M. Davis,—hier, je crois,—nous a dit que les expérimentations avaient eu des résultats favorables dans son district, près des montagnes Rocheuses? R. Cet endroit est peut-être mieux abrité ou moins froid. M. Charles Gibb, d'Abbotsford, province de Québec, qui a parcouru la Russie à la recherche des arbres et des plantes susceptibles de se reproduire en Canada, et qui en a rapporté une très grande variété de semences et de boutures,—M. Gibb, dis-je, a depuis visité le Manitoba, le Dakota et le Minnesota, pour s'assurer s'il était possible d'élever des pommiers dans le Manitoba. Le résultat de ses observations et de son enquête n'a pas été favorable. On réussit, au Minnesota, à naturaliser quelques variétés améliorées de pommes *crab* de Russie; mais au Manitoba, les plus vigoureuses de ces mêmes variétés ne tiennent point.

Par l'honorable M. Macdonald:

Q. C'est qu'il y fait plus froid? R. L'insuccès peut être dû au sol et à la situation des lieux. Les tentatives de culture se sont faites surtout dans les vallées de l'Assiniboine et de la rivière Rouge, c'est-à-dire dans les terres basses. Il est possible que d'autres expérimentations, pratiquées au Manitoba sur un terrain plus élevé et plus sec, réussissent. Je n'ai dû parler que de faits constants. M. Gibb est mieux en état que qui que ce soit de répondre à toutes les questions relatives aux arbres.

Je ne sais comment je n'ai pas pensé tout de suite à lui lorsque le comité m'a dem
les noms de personnes à qui il pouvait adresser son questionnaire.

Par l'honorable M. Girard :

Q. N'a-t-on pas éprouvé tout d'abord à Saint-Paul, à Minneapolis et à d'a
endroits des Etats-Unis, les mêmes difficultés qu'au Nord-Ouest à élever le pom
et cependant n'est-il pas vrai que tous ces endrois, alors réputés impropres
culture, sont regardés aujourd'hui comme des localités à pommes ? R, Je ne pos
aucune connaissance propre de ces choses.

A ce moment M. T.-F. Whiteaves de la commission géologique, se présente
apporte quatre spécimens empaillés du lièvre indigène de l'Amérique du N
Invité par le comité à lui donner quelques renseignements sur ces variétés du g
lièvre, M. Whiteaves répond :

J'ai reçu ce matin une lettre du Président, me demandant d'apporter ici
spécimens du lièvre. Comme je ne savais pas quels étaient ceux que le co
désirait voir, j'en ai apporté de quatre espèces différentes.

Par le Président :

Q. Ils appartiennent au muséum géologique de l'Etat ? R. Oui.

Q. Voudriez vous nous dire d'où ils proviennent ? R. La question devrait
plutôt faite à M. J.-B. Tyrrell, de notre personnel explorateur, car c'est lui q
collectionné ces spécimens... Le grand lièvre blanc a été tué à Morley, dis
d'Alberta ; c'est l'espèce appelée lapin Jack ou lapin des prairies. Cet autre g
lièvre blanc vient du district d'Hudson ; c'est le lièvre des terres arctiques. Le
lièvre brun que voici, est le lièvre commun d'Amérique qu'on trouve au lac des B
et l'autre, brun aussi, vient de Cooksville, près Toronto. Cette dernière espèc
Lepus Sylvaticus, très commune autrefois dans l'Illinois, gagne, dit-on, l'est du Can
en chassant devant elle le lièvre commun. Ce qui la caractérise, c'est qu'ell
devient jamais blanche, en hiver, comme l'espèce à pelage changeant.

Q. Avez-vous été au Nord-Ouest ? R. Non.

Q. Pouvez-vous nous donnez des renseignements plus particuliers sur le liè
arctique ? R. Non, si ce n'est que ce spécimen nous a été envoyé par M
Payne, qui, lors de l'expédition de l'*Alert*, était en charge d'une station du sud.
autre nous fut envoyé dans le même temps par M. J.-W. Tyrrell, chef de station
le rivage nord du détroit d'Hudson.

Par l'honorable M. Macdonald :

Q. Le lièvre arctique change-t-il de couleur ? R. Il est gris l'été, et b
l'hiver.

Le professeur Bell : Je l'ai vu gris en été dans les régions arctiques inférieu
Pour fuir les renards qui leur donnent la chasse, quantité de ces lièvres vont
réfugier sur des îles de la mer qui en hiver sont accessibles ; et après la rupture
glaces, ils trouvent dans leurs retraites une paix, un repos dont ils profitent : a
ils y deviennent extrêmement nombreux. Quelques hommes, descendus d
une de ces îles, peuvent en capturer autant qu'ils veulent, en rabattant leurs com
gnies sur un point favorable. Les renards n'ont aucune disposition à traverser
nage des espaces d'eau salée pour rejoindre leur proie : en sorte que ces îles son
plupart des lieux d'asile où les lièvres reforment pendant l'été leurs troupes éc
cies.

Q. Sont-ils bien communs ? R. Oui, dans quelques régions. Leur chair
fort délicate, très bonne à manger.

Par l'honorable M. McInnes :

Q. De quoi se nourrissent-ils ? R. Ils se nourrissent d'un saule bas aux t
tendres et de plantes herbacées. La végétation est abondante aux mois d'été. Ce
dant l'hiver, ils broutent les pousses de saules et de bouleaux. Ces animaux se
contrent, au nord, jusqu'à l'île Melville, la plus reculée des îles de l'archipel du N
Ouest dans la mer Glaciale, où ils doivent se nourrir, en hiver, de mousses e
lichens.

Q. Les Esquimaux mangent-ils le lièvre ? R. Oui, mais ils préfèrent les via
plus grasses. Ce gibier a été une grande ressource pour nos hommes stationnés

le détroit d'Hudson, pendant l'expédition. Eté comme hiver, la viande fraîche formait d'agréables changements de mets dans leur ordinaire de chairs salées, et presque toujours il y avait de ces lièvres accrochés aux murs dans les stations météorologiques que le gouvernement a entretenues pendant deux années sur le détroit d'Hudson.

Q. Avez-vous vu les Esquimaux chez eux ? R. Oui.

Q. Leurs groupes sont ils nombreux ? R. Non, ils ne le sont pas.

Q. Est-ce qu'ils augmentent ou diminuent ? R. Aux endroits où ils sont sans contact avec la civilisation, ils se maintiennent bien ; mais partout où l'on a cherché à les tirer de leur état de barbarie, le changement leur a été fatal. Lorsqu'ils prennent l'habitude de nos aliments, de nos maisons chauffées, de notre confort, ils meurent. Leur constitution se débilite par l'effet de la vie plus facile qu'ils se procurent en adoptant la nourriture et les usages européens. On voit communément ceux qui adoptent notre vie, devenir étiques et succomber à la pulmonie.

Q. Les Esquimaux sont, je suppose, une race indienne ? R. Non, c'est une race tout autre.

Q. Sous tous rapports ? R. Oui, une race qui diffère beaucoup des races indiennes par la figure, le caractère moral et la langue.

Q. Quelle est la nourriture ordinaire des Esquimaux ? R. Ils se nourrissent de substances animales, presque entièrement tirées de la mer, et ils font aussi la chasse du renne. Leurs principales ressources alimentaires sont le morse, le phoque et la baleine—la petite plus particulièrement, et, parmi les animaux terrestres, le renne ; mais ils mangent également toute espèce de poissons et d'oiseaux. Ils tuent de grandes quantités d'oiseaux sur la mer, et capturent le saumon avec un dard de leur façon.

Q. La disette n'est pas à craindre parmi eux ? R. Très généralement non ; il peut arriver, cependant, que par suite de circonstances exceptionnelles ou par leur trop grand nombre au même lieu, la nourriture devienne insuffisante. Il peut arriver aussi qu'un mauvais temps impossible à braver, les réduise, en se prolongeant, presque à la famine ; mais lorsqu'ils sont répandus par petites bandes dans le pays, de manière que chaque famille ait sa part des animaux marins dont elle se nourrit, ils vivent dans l'abondance. Ils sont plus prévoyants que les Sauvages du Nord-Ouest, et ont soin de se préparer des provisions.

Q. La civilisation a-t-elle fait des progrès sensibles parmi eux ? R. Sur la côte atlantique du Labrador, les missionnaires moraves d'Europe, qui sont établis au milieu des Petits-Esquimaux depuis cent trente ans, ont en grande partie civilisé ce groupe.

Q. Ceux-là mènent-ils une vie civilisée ? R. Oui, tout en suivant jusqu'à un certain point leurs propres usages.

Q. Les Esquimaux de la baie d'Hudson sont-ils civilisés comme l'est le groupe oriental ? R. Non.

Q. Y a-t il chez eux un commencement de civilisation ? ont-ils des écoles et des pasteurs ? R. Oui, les missionnaires sur les deux rivages de la baie commencent à les instruire,—les missionnaires de Moosonee. L'évêque de Moosonee a le plus vaste diocèse du monde, car son champ pastoral est douze fois environ aussi grand que toute l'Angleterre.

L'honorable M. TURNER.—Son diocèse qui, au nord, n'a de limite que le pôle, embrasse les contrées autour de la baie ; il confine, à l'est, avec le diocèse de Terreneuve ; à l'ouest, avec le diocèse de la Terre de Rupert ; au sud, avec celui d'Algoma, et le territoire des évêques d'Ontario et de Québec.

Q. La région de la baie d'Hudson a-t-elle beaucoup de produits naturels propres à constituer des articles de commerce pour le Canada ? R. Oui, beaucoup.

Q. Voulez-vous nous les nommer ? R. Les produits les plus immédiatement profitables sont ces belles et précieuses fourrures dont la Compagnie de la baie d'Hudson fait la traite depuis deux cents ans.

Par l'honorable M. Macdonald :

Q. Le saumon fréquente-t-il la baie de James ? R. Il n'y est pas très abonda mais au Labrador et au détroit d'Hudson on trouve le saumon ordinaire.

Par le Président :

Q. Cette espèce n'est pas la même qui se pêche au-dessous de Québec ? R. O c'est exactement la même, et elle est répandue sur toute la côte labradorienne, d l'entrée du détroit d'Hudson, ainsi que dans la rivière George et l'Ungava ou Kokso

Par l'honorable M. Turner :

Q. Y a-t-il des morues dans la baie d'Hudson ? R. Oui.

Q. De bonne qualité ? R. La variété que j'en ai vue s'appelle " morue de roch et ne vaut point la morue franche de l'Atlantique. J'ai entendu dire que c'est même espèce.

Q. La baie de James est-elle assez profonde pour être navigable ? R. Elle navigable, quoique peu profonde.

Q. Dans toute son étendue ? R. Elle est surtout basse dans son extrémité in rieure, mais il y a là aussi des chenaux praticables.

Q. Quelle est, dans son extrémité sud, l'endroit le plus accessible à la navi tion ? R. Cela est difficile à dire, ce parage n'ayant pas encore été suffisamm exploré et sondé ; mais il existe de petites baies accessibles aux bâtiments de m auprès de Moose-Factory, de Rupert's-House, d'East-Maine, et du fort George.

Q. Ainsi la baie de James est navigable partout, excepté sur quelques banc R. Oui.

Q. Quelles sont les espèces de poissons qui la fréquentent ? R. La meilleure un poisson blanc, qui paraît être tout à fait semblable à celui du lac Supérieur, de famille des Salmones.

Q. Ce poisson vit en eau salée ? R. Il vit également bien, sinon mieux, en e salée qu'en eau douce. Il remonte aussi les rivières .. Après, viennent diver sortes de truites ; et dans le nord de la baie, le saumon de Hearne, qui est de pet taille, mais excellent : sa chair est aussi agréable que celle du saumon ordinai meilleure peut-être.

Q. Est-elle aussi ferme ? R. Elle est ferme, rouge, savoureuse. Il est rare que saumon Hearne pèse plus de dix livres. On le trouve tout autour de la baie d'Huds et sur les deux côtés du détroit.

Q. Y a-t-il des baleines, marsouins et autres cétacés dans la baie de James ? Oui, le marsouin, ou pour parler plus exactement la petite baleine blanche y abon ainsi que dans la baie d'Hudson proprement dite.

Q. Est-ce qu'on rencontre, sur la baie d'Hudson, de grandes baleines ? R. O

Q. Et sur la baie de James aussi ? R. Non, pas que je sache. Dans les parag nord de la baie d'Hudson, les baleiniers tuent beaucoup de baleines noires depuis c cinquante ans.

Q. Y trouve-t-on aussi le phoque à fourrure ? R. Non, mais les phoques de baie d'Hudson sont précieux pour leur huile.

Q. Sont-ils communs ? R. Assez. On en compte six espèces dans la baie : phoque barbu, qui a jusqu'à treize pieds de longueur, le phoque tigré, le phoque Groënland, qui fréquente le détroit d'Hudson, le phoque gris et le phoque commu deux espèces très nombreuses, et le phoque tacheté ou d'eau douce.

Q. Remontent-ils les rivières à la poursuite des saumons et des poissons blanc R. Oui, les phoques d'eau douce chassent dans les rivières. Ils ont le corps gris presque blanc, couvert de petites taches noires, très rapprochées. Ces phoques montent les cours d'eau jusqu'à deux cents milles, et il y en a qui séjournent dans lacs de l'intérieur.

Par l'honorable M. Sutherland :

R. Leur peau a-t-elle de la valeur ? R. Oui, elle fait un très bon capot.

Par l'honorable M. Turner :

Q. La truite de mer se trouve-t-elle dans ces rivières ? R. Oui, à leur emb chure. Elle s'avance peu au-delà ; jamais on ne la rencontre au-dessus de la p

mière chute d'une rivière. Elle est également répandue dans la baie d'Hudson et la baie de James.

Q. Est-ce la même espèce que la truite saumonée de la côte atlantique? R. Oui, leurs habitudes sont les mêmes... La région possède aussi la truite commune... Les animaux marins, poissons et mammifères, de la baie d'Hudson, ont exactement les mœurs de leurs congénères de la côte atlantique.

Q. Quels sont les bivalves de ces localités septentrionales? R. Il y a en abondance des moules—l'espèce bleuâtre commune—et des clams blancs. Ces derniers forment la nourriture des morses, tout comme les cyclas celle des esturgeons, dans les eaux du Nord-Ouest. Ils sont bien petits comparativement à l'animal qui s'en nourrit.

Q Et des homards, y en a t-il par là? R. Non, il n'y a que des crabes, et l'espèce que j'en ai vue est le crabe-araignée, qui n'est pas bien gros.

Par l'honorable M. Girard :

Q. Quel usage en fait on? R. Il est comestible; mais je n'ai jamais vu les Sauvages en manger. Il ne manque pas de choses que des Anglais dans la nécessité mangeraient et que les Esquimaux dédaignent. Par exemple, la crevette de mer abonde, et les Esquimaux ne l'emploient jamais comme aliment.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Y a-t-il des anguilles? R. Oui, une petite anguille rougeâtre, qui ne ressemble point à la nôtre. Je l'ai observée dans le détroit et la baie d'Hudson. J'y ai remarqué aussi la lamproie.

Q. Le hareng y vient-il? R. Jusqu'à l'entrée du détroit; rarement plus loin.

Q. Est-ce qu'il ne pénètre pas dans la baie d'Hudson? R Je ne pense pas. La vérité est que les pêcheries de cette baie étant encore inexplorées, leurs populations écaillées sont très peu connues.

Q. Y prend-on des lingues? R. On y prend des lingues de mer, et aussi des lingues ou des lotes de rivière, dont le foie, excellent à manger, est recherché des Sauvages comme des blancs. Ces lotes ou loches sont très abondantes dans les lacs, sur les grandes rivières, et on les pêche, l'hiver, à la ligne par des trous à travers la glace. Les Sauvages mangent le foie et jettent le reste du poisson aux chiens, et c'est pour cela peut-être que la lote est aussi appelée le "dog fish." J'ai vu aussi une petite plie dans le détroit d'Hudson.

Q. Voit-on des turbots dans la baie? R. Non, pas que je sache. Les pêcheries de la baie d'Hudson sont, sans nul doute, extrêmement importantes. Il serait étrange que de si grands amas d'eau salée et d'eau douce ne fussent pas riches en poissons utiles. Les eaux froides du Nord sont la patrie des meilleures espèces.

Q. Celles qui y circulent doivent être de qualité supérieure? R. Je ne doute point que l'on ne découvre un jour que la baie et le détroit d'Hudson abondent en poisson de la plus belle qualité.

Q. Le poisson blanc se trouve-t-il dans les eaux douces des lacs et des rivières comme dans les eaux salées? R. Oui.

Par l'honorable M. McInnes.

Q. Et cette espèce est celle de ce pays-ci? R. Oui, la même que celle du lac Supérieur.

Q. Et des lacs inférieurs? R. Je présume que oui; seulement le poisson est plus gros dans les eaux froides du Nord.

Par l'honorable M. Girard :

Q. Est-il possible à des blancs de vivre dans le climat de la baie d'Hudson? R. Oui, ils peuvent aisément supporter les rigueurs de son climat glacé, si la nourriture ne leur fait point faute.

Q. Peuvent-ils se procurer sans trop de difficulté tout le nécessaire pour entretenir la vie? R. Oui, je crois qu'un blanc n'aurait pas de difficulté à pourvoir à ses propres besoins, s'il avait des filets, des trappes, des munitions de chasse, etc.; mais excepté le chasseur ou le commerçant de fourrures, quel blanc trouverait son compte à vivre sur le rivage de ce golfe reculé?

Q. Avez-vous complété votre déposition par rapport aux fourrures de ce pays-là
R. Je n'ai pas touché ce sujet.

Par l'honorable M. Sutherland :

Q. Avez-vous vu des cèdres au nord du lac des Bois ? R. Oui.

Q. Jusqu'à quelle distance vers le nord ? R. Sa limite de ce côté est singulière
Partant du point extrême occidental, dans l'est de la vallée de la rivière Rouge, l
ligne, très distinctement, se dirige au nord, passe tout près du coin sud-est du la
Winnipeg, s'étend ensuite vers l'est, fait un retour au nord, traverse le milieu du la
Seul, continue de courir vers le nord-est, puis tourne finalement à l'est en embrassan
toute la partie la plus septentrionale de la rivière Attawapiskat.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Le cèdre diminue-t-il de taille à mesure qu'il approche de sa limite nord
R. Pas beaucoup. Les arbres les plus avancés au nord que j'aie vus étaient petit
mais encore assez gros.

Q. Sont-ils semblables à notre cèdre d'ici ? R. Oui, absolument.

Q. Pensez-vous que le cèdre prenne sur les prairies ? R. Cet arbre veut d
l'humidité à sa racine; ne se passe ni d'humidité ni de grand air. Dans l'extrêm
nord de sa station, il croît presque constamment tout au bord des rivières, comm
une lisière entre les autres arbres et l'eau. Quelquefois on rencontre, dans les terre
une savane isolée, pleine de cèdres ; mais c'est une exception à la règle. Chose
remarquable, quoiqu'il ne puisse vivre que sur un sol humide ou à côté de l'eau, l
cèdre est l'arbre qui, noyé, périt le plus vite. Si, par exemple, on établit un barrag
sur un lac et que l'eau vienne à s'élever au-dessus de la racine des arbres, le cèdre es
le premier à mourir, tandis que d'autres, en apparence moins capables de supporte
cette submersion, durent encore une année.

Par l'honorable M. Sutherland :

Q Je voudrais savoir si le cèdre peut être cultivé sur les prairies pour y servi
de brise-vents ou de têtes de plantations ? R. Il prendrait sur les prairies... Il a de
singularités: ainsi, en quelques endroits, par exemple dans le comté de Grey, Ontario
il croît sur le bord d'éminences escarpées, et immédiatement en arrière se presser
des essences dures, telles que l'érable et l'orme.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Mais il n'a point là l'humidité voulue ? R. L'arbre l'emprunte à l'air. Il doi
se faire une continuelle précipitation d'humidité aérienne que ses feuilles absorben
L'air au Nord-Ouest est très sec, et le sol aussi. Néanmoins toute expérimentatio
semblable vaut la peine de se faire, car on obtient quelquefois les résultats les plu
inattendus. Si le cèdre blanc prenait sur les prairies, il ferait un excellent bris
vents.

Q. L'épinette y pourrait-elle subsister ? R. Elle ne paraît y prospérer qu'au nor
de la Saskatchewan.

Q. Est-ce qu'il existe des dépôts houillers sur les baies d'Hudson et de James
R. Oui ; on a découvert de l'anthracite sur l'île Longue, dans la baie d'Hudson ; l
minéral est de première qualité, mais je crois le gîte fort peu considérable. Il se re
contre dans le sud de l'île, aussitôt qu'on est sorti de la baie de James, du côté es
L'île a environ trente milles de longueur.

Q. A-t-on découvert aussi des houilles bitumineuses ? R. On a découvert de
lignites, dans l'intérieur des terres, au sud et à l'ouest de la baie de James. Ils son
d'une formation géologique plus récente que les dépôts voisins d'Edmonton.

Par l'honorable M. McInnes :

Q. Quelle est la puissance de la veine d'anthracite sur l'île Longue ? R. Je
l'ai pas vue moi-même, j'avais eu des indigènes quelques échantillons du minéral, ma
je croyais avoir passé son gisement, lorsqu'un jour un de mes hommes le trouva.
ne me parla de cette découverte qu'à notre départ de l'île, et je n'eus plus l'occasio
d'aller examiner la veine

Par l'honorable M. Turner :

Q. Cette région renferme-t-elle des minerais de fer ? R. Oui ; il y a sur la ri
orientale de la baie d'Hudson des quantités véritablement inépuisables de fer.

Q. Et dans la baie de James également? R. Je pense que oui. Je n'en ai point trouvé sur place, mais cette région a été jusqu'à présent fort peu explorée, et j'en juge ici par de simples indices. On rencontre du minerai de fer abondamment dans les alluvions ou limons dérivés du lit de la baie de James.

Par l'honorable M. McInnes :

Q Revenons à la houille: les dépôts dont vous nous avez parlé n'ont pas encore été explorés au point que vous pussiez nous dire s'ils sont considérables ou non. Vous n'en avez pu voir que quelques têtes ou affleurements? R. L'âge géologique du pays ne permet pas d'espérer que les masses houilleuses soient considérables. Elles appartiennent à des terrains trop anciens pour contenir un anthracite exploitable. Celui qui s'y trouve a plutôt le caractère de la veine d'albertite exploitée au Nouveau-Brunswick. L'albertite est une substance très chargée de bitume ; mais l'anthracite de l'île Longue n'en contient qu'une faible trace, quoiqu'il soit peut-être de même origine que l'autre minéral. Ainsi, dans l'albertite on trouve une simple solidification de pétrole et de poix, tandis que le bitume est rejeté du minéral hudsonnien.

Q. A-t on découvert du pétrole à la baie d'Hudson? R. Pas encore, mais sur la rivière Abittibi le calcaire contient des traces de pétrole. A ce propos, je dirai que le gîte de pétrole le plus vaste du monde se trouve dans la bassin de l'Athabaska.

Q. Les rivages des baies de James et d'Hudson sont-ils boisés? R. Sur le rivage oriental la forêt s'étend vers le nord jusqu'au golfe de Richmond et un peu audelà ; sur le rivage ouest jusqu'à la rivière au Phoque, un peu passé Churchill.

Q. Ces forêts fourniraient-elle du bois utile? R. Oui, on peut tirer des bois de commerce de toutes les rivières se jetant dans le sud de la baie de James.

Q. Du chêne, etc.? R. Il n'y a point là de chêne. On aurait du pin rouge et du blanc sur les sources des rivières méridionales ; du pin gris sur quelques cours d'eau ; de l'épinette et du mélèze sur tous les tributaires.

Q. Et ces bois seraient de dimensions marchandes? R. Oui, non pas tous, mais une bonne partie serait de très belle grosseur.

Q. Comme ceux qu'on a sur la rivière Rouge et la Saskatchewan? R. Il n'y a presque point d'épinettes ni de mélèzes sur ces deux rivières.

Q. Je voulais dire de leur grosseur. R. La comparaison des uns et des autres n'est guère possible ; ils sont si différents. L'épinette est ordinairement de petite taille, mais on se dédommagerait par la quantité,—autrement dit par le nombre des billots. Le mélèze, lui, est de grandes dimensions.

Q. Le mélèze est l'épinette ordinaire de Norvége? R. On compte en Canada trois espèces d'épinettes. L'espèce de Norvége n'existe pas dans l'Ouest, que je sache. Il croît dans les provinces maritimes un arbre qui lui ressemble, et qu'on appelle en Canada épinette rouge. Il se distingue des autres par ses cônes, qui sont plus gros et plus longs. L'épinette blanche et la noire en portent de petits, et chacune a ses caractères propres. Le tamarac ou mélèze est improprement nommé quelquefois épinette rouge.

Q. Les pommes de terre viendraient-elles bien dans le district de la baie d'Hudson? R. Oui.

Q. Et les autres racines ou légumes semblables? R. Aussi ; mais l'influence immédiate de la baie n'est pas favorable aux jardinages. Les potagers placés sur le bord de la mer ne sont jamais florissants comme ceux qui se font dans l'intérieur des terres. Les variations fréquentes de la température et les brumes y causent une sorte de brouissure qui endommage les plantes. Mais souvent, à quelques milles en arrière, le temps est déjà moins changeant, et les pommes de terre, ainsi que les racines ordinaires, n'y souffrent pas.

Q. Y a-t-il abondance d'herbes propres à nourrir les bêtes à cornes et les moutons? R. Oui.

Q. Ces herbes ressemblent-elles à celles des Prairies? R. Il y en a de plusieurs sortes : laîches (*carex*), pois sauvages ou vesces, et lentilles.

Q. Donneraient-elles un bon fourrage? R. Oui, un excellent fourrage.

Q. N'existe-t-il pas un thé sauvage dont il se fait une certaine consommation?

R. Il existe plusieurs plantes qui portent le nom de thé du Labrador ; et les meilleures croissent autour de la baie d'Hudson. Dans les premiers temps de la Compagnie de la baie d'Hudson—chose curieuse—on en récoltait les fleurs, pour les expédier comme thé en Angleterre. Cette substance y prît même faveur, si bien que la Compagnie des Indes orientales, craignant qu'elle ne fît tort à sa marchandise asiatique, invoqua un prétendu privilège et fit agir son influence pour empêcher l'introduction de notre thé en Angleterre.

Q. Les feuilles étaient desséchées au soleil ? R. Non pas les feuilles, mais les fleurs seulement. Les fleurs valent mieux ; les feuilles, quoique plus odorantes, ont une saveur moins agréable.

Par l'honorable M. Macdonald :

Q. Comment expliquer sa faveur momentanée sur le marché anglais, quand, après tout, ce thé n'est pas fait pour flatter le palais ? R. Je crois qu'il fut introduit premièrement à la cour. Cette substance était encore extrêmement rare ; comme elle avait le prix d'une chose de curiosité et de luxe, on en parla jusque dans la province. Il n'en fallait pas davantage pour la mettre à la mode, quoiqu'elle ne soit pas très agréable. Ceux qui voulaient y goûter, devaient, j'imagine, ébaucher une grimace, comme le Sauvage qui trempe pour la première fois ses lèvres dans l'eau de-vie.

Par l'honorable M. Sutherland:

Q. Le thé du Labrador croît sur une très grande étendue de pays, n'est-ce pas? R. Oui, il croît partout dans le Nord.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Trouve-t-on les mêmes espèces d'oiseaux, aquatiques ou autres, à la baie d'Hudson qu'au Nord-Ouest ? R. Oui, généralement; mais il y a quelque différence dans les espèces qui ont des voyages périodiques.

Q. La baie a sans doute les oiseaux d'eau salée qui se rencontrent sur presque tous les rivages ? R. Oui, on voit aux rivages de la baie et du détroit d'Hudson presque tous les oiseaux de mer qui fréquentent le nord de ce continent et même de l'Europe.

Par le Président :

Q. S'y montrent-ils en nombre considérable ? R. Oui, certaines espèces surtout, telles que le canard marchand, la macreuse, l'eider, etc.

Q L'eider est précieux pour son duvet ? R. Oui... Parmi les oies, l'oie grise et la *wavie* bleue et blanche, sont très abondantes le printemps et l'automne sur les rivages de la baie d'Hudson, surtout dans les parages sud de la baie de James.

Q. Et les cygnes ? R. Les cygnes sont très communs ; ils couvent sur les îles ; quelques espèces sur les rivages de la baie d'Hudson. Leurs peaux sont un article de commerce. Il y a eu un temps où leur duvet garnissait les habillements féminins, et était un objet d'exportation pour la Compagnie.

Q. N'y a-t-il pas des ours blancs ? R. Oui, dans le nord de la baie d'Hudson ; et beaucoup d'ours noirs dans le sud. L'ours blanc se rencontre surtout au cap Walstenholm, situé à l'entrée occidentale du détroit d'Hudson.

Q. En quel temps de l'année les baies de James et d'Hudson sont-elles libres de glaces et ouvertes à la navigation ? R. La baie d'Hudson est navigable toute l'année, comme l'océan Atlantique, excepté le long des terres, sur les bas-fonds, et dans les endroits abrités, plus sujets à geler que les espaces exposés aux vents.

Q. Et la baie de James ? R. Pareillement, à ce qu'on m'a dit, car je n'y ai pas été en hiver.

Q. Excepté le long de ses bords, elle est libre de glaces aussi presque toute l'année ? R. Oui, navigable depuis le 15 juin jusqu'au 15 novembre en moyenne.

Q. Et maintenant le détroit d'Hudson ? R. Dans le détroit la condition des choses est différente. Là le passage des glaces flottantes ne dépend point de la chaleur solaire comme sur les lacs intérieurs, mais de causes étrangères et éloignées. Les glaces descendent de la baie de Baffin et du détroit de Davis, et leur abondance est plus ou moins grande selon les vents qui dominent à certaines saisons.

Q. Ce ne sont pas les glaces chassées de la baie par les vents qui obstruent le

détroit, mais celles qui viennent du nord? R. Ce sont les glaces—les bancs de glace dégorgés par la baie de Baffin qui l'encombrent.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Quand le détroit se dégage-t-il? R. Il n'y a pas d'époque fixe pour son dégagement. Une année, il sera libre et navigable en avril et jusqu'à Noël; une autre année, il ne s'ouvrira qu'au mois de juillet et il se refermera en novembre.

Q. En se couvrant d'une nappe de glace solide? R. Non, mais de banquises. Pour déterminer l'époque moyenne de son dégagement, il faudrait posséder la somme d'observations d'un siècle ou environ; les données d'une courte période sont insuffisantes pour établir une moyenne.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Un navire n'a-t-il point passé le détroit, le 6 janvier ou environ, il y a six ou sept ans? R. J'ai lu quelque part, en effet, qu'un navire l'avait franchi à cette date; mais il y a longtemps. Il avait été obligé, en sortant de la baie, de faire relâche dans un petit bras du détroit à cause des glaces flottantes, et une ouverture s'étant faite dans le passage vers Noël, il en avait profité pour poursuivre sa navigation.

Par M. Turner :

Q. Vu le long séjour des glaces sur la baie et le détroit, je suppose que les arbres et la végétation en général sont rabougris dans toute cette région? R. Il n'existe pas un arbre sur le détroit d'Hudson.

Q. Quoi! rien n'y pousse? R. Il y a une grande variété de petites plantes; cette végétation est même très riche; lorsque l'été paraît, la terre se couvre de verdure et d'une profusion de fleurs aux couleurs brillantes.

Q. Mais elle ne porte pas de fruits? R. Il y a des bluets.

Q. Pourrait-on y cultiver des racines, telles que les pommes de terre? R. Non, pas au détroit d'Hudson; rien n'y viendrait en plein air que la flore naturelle.

Q. Je me figure que cette contrée ressemble tout à fait à un pays de bruyères. R. Oui, elle ressemble assez aux grandes bruyères de l'Ecosse, mais on n'y aperçoit pas d'arbres.

Q. Y voit-on de hautes collines? R. Les hauteurs, des deux côtés du détroit, atteignent deux mille pieds et plus.

Q. Les naufrages par rencontre de glaces sont-ils fréquents dans ce parage? R. Je n'ai pas connaissance de naufrages dans le détroit; mais je sais qu'il y en a eu par tempêtes et vents violents dans la baie.

Q. Cette région est totalement impropre à la colonisation? R. On pourrait y vivre de chasse et de pêche, jamais de culture.

Q. Le hareng n'abonde-t-il pas à l'embouchure du détroit? R. Oui, et la morue également.

Q. N'est-ce pas le parage septentrional le plus abondant en poissons? R. En effet, le plus abondant en poissons de commerce: morue, hareng et autres belles espèces.

Q. Telles que la lingue? R. J'ignore si la lingue s'y trouve comme dans les eaux salées de la baie...... Pour les naufrages, on remarque qu'ils y sont plus fréquents depuis quelques années, et qu'ils sont causés moins souvent par les glaces que par les vents, qui jettent les navires à la côte.

Q. Les terres voisines du détroit contiennent-elles des mines de houille ou de fer? R. Elles contiennent du fer en quantité, je crois, et autres minéraux; mais point de houille.

Q. Quelles autres substances minérales? R. Du mica et de la plombagine ou graphite surtout.

Q. De l'argent, de l'or aussi? R. Oui, j'ai trouvé de l'un et de l'autre au détroit, et dans quelques localités sur la baie.

Q. Et probablement sur la baie de James? R. Pas encore, mais je crois bien qu'on en découvrira tôt ou tard dans la contrée qui environne son bassin.

Q. Sous quelle forme se montre l'or qu'on a découvert? R. Sous la forme de pyrite et sous la forme métallique. L'or natif se rencontre dans des affleurements de quartz à la baie Repulse.

Q. A-t-il été trouvé de l'or dans quelque rivière, à votre connaissance? R. Nous n'avons pas eu l'occasion d'examiner toutes choses. Pour ma part, je n'ai mis le pied à terre que lorsque nos embarcations allaient chercher du lest ou portaient des matériaux aux stations, l'expédition ayant principalement pour objet d'établir et de ravitailler ces postes d'observation. Si j'avais aujourd'hui à conduire une expédition chargée de poursuivre les recherches, je ferais, je n'en doute pas, d'importantes découvertes de minéraux, car je crois posséder une connaissance suffisante de la géographie et de la géologie de la contrée pour mener à bien une exploration de ce genre.

Q. Avez-vous vu vous-même de ces filons de quartz? R. Oui.

Q. Quelle en était l'épaisseur? R. Elle variait... Je n'ai pu me livrer à la recherche des minéraux utiles, car pendant les quelques heures que je passais dans un endroit, j'avais à reconnaître autant que possible la constitution géologique du pays; seulement, s'il m'arrivait de trouver quelque substance digne d'attention, j'en prenais des échantillons.

Q. Quelle est l'épaisseur des masses quartzeuses que vous avez vues? R. J'en ai vu de très considérables; mais celles d'où ont été extraits les spécimens chargés d'or et d'argent que j'ai rapportés, l'étaient moins.

Q. Elles étaient épaisses de quelques pouces seulement, je suppose? R. Il y en avait de plusieurs pieds de largeur.

Q. Vous n'avez pas trouvé dans celles-là d'or à l'état natif? R. Non pas moi. L'or sous forme métallique provenu de la baie Repulse a été observé par le professeur James Tennant, du King's College de Londres, Angleterre.

Q. A-t-on trouvé par là du cuivre? R. Oui, en beaucoup d'endroits. J'en ai moi-même trouvé en petites quantités, et des échantillons apportés de la baie d'Hudson par d'autres, contiennent de fortes proportions de ce métal.

Q. Vous ne vous êtes pas avancé au nord jusqu'à la rivière Copper Mine? R. Non.

Q. A-t-on découvert du cuivre à la baie de James? R. Non.

Q. De l'étain? R. Non.

Q. Vous croyez que toute cette région septentrionale est riche en minéraux? R. J'ai raison de le croire.

Par l'honorable M. Girard :

Q. Il n'y a encore eu là aucune exploitation minière? R. On a fait des extractions de minerai de plomb dans le voisinage de la petite rivière à la Baleine, et le produit a été envoyé en Angleterre.

Q. Mais jusqu'à présent personne n'a employé de capitaux considérables à y ouvrir des mines? R. Non.

OTTAWA, 11 juin 1887.

Au secrétaire du comité spécial des produits alimentaires naturels du Nord-Ouest.

MONSIEUR,—J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre lettre renfermant une feuille de questions du comité, et en même temps de vous adresser mes réponses. Elles se rapportent aux produits d'il y a cinq ans, car depuis cette époque j'ai presque toujours vécu hors du Nord-Ouest.

1. J'ai parcouru toute la région bornée au sud par la frontière américaine, à l'est par le lac Supérieur, au nord par les sources des affluents septentrionaux de la rivière Winnipeg et de la principale rivière Saskatchewan, à l'ouest par le 106e degré de longitude; et j'ai aussi voyagé dans le Minnesota et le nord du Dakota.

J'ai habité plus de vingt ans le Nord-Ouest, et je connais bien ce pays, ainsi que le Minnesota, le Dakota, le Manitoba, le Kéwatin et plusieurs parties des Territoires. Je puis dire que j'ai vécu sur les confins de la civilisation environ quarante années, que je me suis bien souvent nourri dans mes courses de ma chasse et de ma pêche; que j'ai été chasseur, pêcheur, trappeur, traiteur, et que j'ai séjourné longtemps chez les Sauvages. 2. J'ai vu ces Sauvages manger toute espèce de quadrupèdes, d'oiseaux et de poissons, le riz indigène, l'orge, le maïs, et en quelques endroits l

pomme de terre. Ainsi ils mangeaient les animaux suivants, dont la plupar m'ont servi d'aliments en plus d'une occasion :

Le chat sauvage ou loup cervier,
Le putois,
L'ours noir,
Le gopher (rat de sable) gris,
L'écureil rayé des prairies,
Le rat musqué,
Le renard croisé,
Le chien des prairies,
La martre,
Le vison,
La loutre,
Le caribou,
La gazelle,
Diverses espèces de lapins ou lièvres telles que le lièvre des bois, le lièvre des prairies et le lièvre des montagnes Rocheuses ou *jack rabbit*.
La chauve-souris,
Diverses sortes de souris et mulots,
Le loup blanc et gris,
Le blaireau du Missouri,
L'ours cannelle,
Le gopher jaune,
Le castor,
Le porc-épic (très bon à manger),
Le renard rouge,
Le renard argenté et noir,
Le pékan,
La belette,
Le carcajou,
L'orignal,
Le chevreuil,
Le bison.

J'ai mangé du riz sauvage au Minnesota, où la plante croît sur le Mississipi, les rivières Crowning, Longue, la Prairie et Queue-de-Loutre ; et sur les lacs Rouge, aux Sangsues, Cass, du Riz, Tunboses, du Moulin, du Poisson blanc, Pokeganed, etc. Au Manitoba et dans les Territoires du Nord-Ouest, elle se trouve abondamment sur toutes les rivières, depuis celle des Roseaux, près de la frontière, jusqu'à la rivière Noire, au nord de la rivière aux Tourtes (Baren's River) ; et sur les lacs qui ont leur décharge dans le lac Winnipeg et les rivières aux Tourtes, Noire et Winnipeg. Il y a aussi, près de l'embouchure de la rivière Rouge, une petite rizière, créée par M. Joseph Monkman. Le gouvernement ferait bien, je crois, d'encourager la propagation du riz indigène, parce que sa culture fournirait un produit alimentaire très important et une occupation pour les Sauvages. Cette plante, là où elle se plaît, donne de trente à soixante boisseaux de grain par acre ; et deux livres de ce riz forment une ration journalière moyenne, sans autre nourriture. Le riz réussit dans les rivières lentes et les lacs, sur fond vaseux, en eau pas trop profonde. Les oiseaux aquatiques s'engraissent vite avec son grain, qu'ils recherchent. Les Sauvages l'aiment beaucoup ; ils le récoltent, le nettoient et le mettent dans des *rogans* (ce sont des paniers d'écorce) pour le consommer durant l'hiver ; ce qu'ils en ont de trop, ils le vendent aux traiteurs pour la nourriture de leurs hommes. Du temps que je faisais la traite dans les cantons du Nord, je nourrissais les miens en grande partie de ce riz, et voici comment ils le préparaient : pour chaque repas, ils en versaient dans une chaudière de trois ou quatre gallons un tiers de pinte par homme, et ajoutait le tiers des deux onces de graisse que j'allouais à chacun par jour, à défaut de lièvres ou de poissons, et une suffisante quantité d'eau ; après avoir bouilli quelques heures, cette soupe était véritablement très bonne ; si mes hommes avaient avec cela un morceau de venaison ou une pièce de gibier : ours, loup cervier, rat musqué, castor, daim, oie, canard ou faisan, ils croyaient faire un repas digne de la bouche d'un roi.

J'ai vu des familles sauvages récolter jusqu'à trente ou cinquante boisseaux de riz pour leur propre usage et pour en vendre aux traiteurs.

Liste des poissons du Nord-Ouest à moi connus :—

Perche ou perchaude,
Doré,
Crapet,
Barbote,
Maskinongé,
Brochet,
Carpe (deux variétés),
Poisson des marais,
Poisson blanc,
Truite de lac,
Truite commune,
Toulibi,
Loche,
Esturgeon,

Hareng de lac,
Laquèche,
Achigan noir.

Liste des oiseaux que j'ai remarqués au Nord-Ouest :—

Colibri,
Gobe-mouches ou pe-wit des bois,
Pique-bois,
Engoulevent nocturne, (mangeur de maringouins),
Engoulevent criard (bois-pourri),
Martin-pêcheur,
Hibou à cornes.
Hibou cendré.
Hibou blanc,
Chat-huant,
Autour ordinaire,
Faucon de la Caroline,
Milan,
Buse gantée,
Vautour,
Aigle à tête blanche,
Tourte,
Cygne siffleur,
Cygne à bec noir,
Outarde,
Oie *wavie* à tête blanche,
Canard ordinaire,
Canard à longue queue,
Canard d'Amérique,
Canard gris,
Canard spatule,
Canard bleu à large bec,
Canard branchu.
Canard à tête rouge,
Canard à queue rouge,
Sarcelle à ailes bleues,
Sarcelle à ailes vertes,
Huard ou plongeon (diverses sorsortes),
Grèbe (diverses sortes),
Petite poule d'eau,
Pélican,
Goéland (diverses sortes),
Faisan des prairies,
Perdrix commune,
Perdrix d'épinette ou de savane,
Perdrix blanche,
Ptarmigan à queue blanche,
Pluvier (diverses espèces),
Vanneau,
Bécassine d'Amérique,
Autre bécassine (*jack snipe*),
Bécasseau (deux ou trois espèce
Chevalier à pattes jaunes (de variétés),
Courlieu ou corbigeau à long b
Héron bleu,
Héron vert,
Grue blanche,
Grue brune du Canada,
Butor,
Râle de la Caroline,
Râle de la Virginie,
Râle des savanes,
Merle ou rouge-gorge du Cana
Grive des ruisseaux ou hoc queue, et plusieurs autres pèces,
Oiseau bleu,
Mésange à tête noire,
Troglodyte eider ou roitelet co mun,
Roitelet d'hiver.
Figuier du Canada,
Hirondelle (plusieurs variétés),
Hirondelle ou martinet pourp
Hirondelle de rivage,
Moucherolle du Canada,
Chardonneret,
Moineau (diverses sortes),
Pie-grièche boréale ou grand éc cheur,
Bruant des neiges,
Oiseau blanc,
Goguelu ou mangeur de riz,
Etourneau à ailes rouges,
Etourneau à ailes blanches,
Etourneau ordinaire,
Corneille,
Pie d'Amérique,
Geai bleu,
Geai du Canada,
Alouette des prés.

Plantes à fruits comestibles :—

Vigne sauvage,
Prunier sauvage,
Fraisier des bois,
Ronce du Canada (catherinette),
Saskatoun ou petites poires,
Gadellier noir,
Panais sauvage (navet indien)
Noisetier,
Cerisier à grappes,
Groseillier sauvage,
Ronce-mûrier (mûres blanche
Framboisier,
Groseillier-ronce ou noir,
Gadellier rouge,

Pembina, Atoca, Bluet, Pomme de marais, Raisin d'ours, Riz sauvage,

5. Je ne puis répondre à la question cinq, n'ayant pas eu la liste qu'elle indique.

6. J'ai touché un peu ce point dans mes précédentes réponses. Je connais, aux environs de Fort-Alexander, des gens prêts à fournir du riz sauvage pour la semence, par quantités n'excédant pas cinq tonnes, moyennant trois sous et demi la livre. Les lièvres vivants, pour la reproduction, reviendraient environ à vingt-cinq cents pièce. L'esturgeon est le seul poisson qu'on puisse actuellement employer à ensemencer les eaux désertes, et on s'en procurerait, à l'embouchure de toute grande rivière qui se jette dans le lac Winnipeg, des jeunes au prix de vingt-cinq cents le couple. Les plants de pruniers, livraison prise à Winnipeg, coûteraient cinquante cents pièce; la vigne sauvage, le houblon sauvage, les arbustes à baies, le navet sauvage ne coûteraient que la main-d'œuvre nécessaire pour les avoir, évaluée par homme à une piastre cinquante environ par jour.

7. A dépense égale, les substances les moins différentes de leurs aliments ordinaires, doivent toujours être préférables. Il n'y a pas eu de grandes ou longues disettes, à ma connaissance, chez les Sauvages des bois, surtout chez ceux répandus sur les bords des lacs et des rivières. Pour eux, les aliments les plus sains qu'on puisse leur fournir sont ceux même dont ils font usage: le poisson, le riz indigène, le lièvre et autre gibier séché et boucané, auxquels ils ajouteraient les légumes et les grains cultivés par eux-mêmes.

Mais où et comment se procurer ces choses? Je réponds que les districts, à l'est de Fort Ellice, produisent abondamment du poisson; que presque toutes les eaux à l'est de la rivière Rouge contiennent des rizières; et qu'il est facile de préparer la chair de lièvre, de canard, d'oie, de caribou, etc., pour qu'on puisse la transporter à quelque distance que ce soit, et la conserver pendant des mois.

8. A la question huit je réponds: le prunier, le gadellier, le groseillier, le framboisier, le saskatoun, tous les baccifères indigènes. On améliorerait peut-être la vigne en la greffant avec des variétés étrangères. La plupart des baies peuvent se dessécher et les Sauvages en gardent à l'état sec jusqu'au printemps. Le houblon sauvage croît bien partout, et quoiqu'il ne soit pas probablement susceptible de s'améliorer par la culture, la transplantation en est facile; il est très estimé par les brasseurs du Manitoba, qui en donnent le même prix que du houblon importé.

9. Je crois que c'est le riz sauvage, l'orge, le maïs, le navet, la pomme de terre et l'artichaut (variété dite de Jérusalem), qui réclame peu de soin et n'exige pas de fréquents réensemencements. Le navet dont je parle est la variété indigène, laquelle mûrit un mois avant les autres, aussi bien que le navet cultivé. Si je choisis le maïs et l'orge, c'est parce qu'ils n'auraient pas besoin d'être moulus, les Sauvages les faisant bouillir avec leur viande ou leur poisson, après avoir fait tremper le grain dans une lessive à la cendre de bois pour le dépouiller de son épiderme et l'amollir. Le riz, que je regarde comme un des produits naturels les plus importants, viendra aussi bien à l'ouest qu'à l'est de la rivière Rouge; il ne demande aucun soin, il peut être récolté par les *squaws* et il n'empiète point sur le terrain des autres plantes utiles. Il y a aujourd'hui, près d'anciens établissements de blancs, des Sauvages qui cultivent; mais ici j'ai plus particulièrement en vue ceux, en bien plus grand nombre, qui montrent encore peu de goût pour les travaux agricoles.

10. Il faudrait, je crois, repeupler les rivières et lacs dégarnis des mêmes sortes de poissons qu'ils nourrissaient originairement, à l'exception des races de proie, comme le brochet, le maskinongé, etc., qu'il n'est pas désirable de propager dans les eaux douces. Ces derniers se repaissent non seulement du frai des autres, mais aussi de celui de leur propre espèce. Je parle des lacs et des rivières de l'Ouest. Quant aux lacs saumâtres, si nombreux dans le sud et le sud-ouest des Territoires, il faut y introduire au contraire le brochet, qui paraît capable de subsister dans un milieu où les poissons accoutumés aux eaux douces ne peuvent vivre. On ferait bien aussi d'y placer la carpe de l'Est; je crois que l'essai aurait chance de succès; le brochet, lui,

je n'en doute point, prospérera dans presque tous les lacs saumâtres du Nord-Ouest. Il y a d'autres espèces dont il serait bon aussi de tenter la propagation, comme par exemple le hareng de lac, analogue à la laquêche, et le poisson qu'on appelle là-bas "horned perch" ou sandre commun. Ces années dernières, le département des pêcheries, aux Etats-Unis, a fait mettre des alevinages de ce percoïde et de plusieurs variétés de truites dans le haut de la rivière Rouge et du Mississipi, et quoique la truite commune se répande aujourd'hui dans tous les ruisseaux vers les sources de la rivière Rouge, elle ne se montre pas encore au nord de la frontière, probablement à cause du caractère limoneux que prend cette rivière après avoir été rejointe, à Breckridge, Minnesota, par la rivière Sioux des Bois; tandis que le percoïde se rencontre à soixante milles en deçà de notre frontière. A défaut d'alevins ou de frai, la meilleure chose à faire serait d'employer, pour les essais de reproduction, les petites espèces d'esturgeons qui, comme je l'ai dit précédemment, possèdent à un remarquable degré la faculté de vivre hors de l'eau, pourvu que leurs ouïes soient mouillées de temps en temps. L'esturgeon n'est certes pas, au moins à mon goût, aussi agréable à manger que le poisson blanc; et si je le mentionne préférablement à ce dernier, c'est à cause de l'étonnante fécondité de la femelle, qui, dit on, porte jusqu'à un milion d'œufs, outre que toutes les parties de l'esturgeon sont utiles pour les Sauvages et pour les colons. Son huile, par exemple, est employée à la préparation des aliments, à l'éclairage, aux frictions curatives; purifiée et additionnée d'une quantité infinitésimale d'iodine, elle remplace parfaitement l'huile de morue dans le traitement de l'anémie, des scrofules et de la phthisie. Le poisson blanc, il est vrai, donne aussi une huile servant à ces usages et qui a meilleur goût; mais il en donne beaucoup moins, à poids égal de chair, que l'autre. On fait avec la peau et autres parties de l'esturgeon une gélatine qui vaut l'isinglass du commerce; et une bonne colle, dont la consommation est générale dans les départements du Nord.

11. A l'époque de la cession de ce pays au Canada, les Sauvages, dans toute la contrée située entre la frontière au sud, la rivière Rouge à l'est, les montagnes Rocheuses à l'ouest, et la grande Saskatchewan au nord, vivaient de bison. Lorsque j'y allai pour la première fois, il y a vingt-trois ans, sauvages et blancs employaient cette viande, sous toutes formes, comme aliment. Les chasseurs revenaient l'automne avec des chariots pesamment chargés de ce qu'ils appelaient "viande verte"; c'était le meilleur de l'animal, tout le reste avait été rejeté. La bosse, grasse, succulente, soit bouillie, frite ou rôtie, était véritablement un morceau de prince; la langue n'était pas moins délicate; tandis que le rump-steak, frit dans la moëlle, constituaient un mets dont l'idée me fait encore venir l'eau à la bouche. Cette viande se vendait aux colons de la rivière Rouge deux pence sterling la livre. D'autres chariots contenaient aussi des provisions de viande sèche, tirée des vaches les plus grasses avant qu'il fît assez froid pour pouvoir conserver les viandes autrement; cette viande sèche, qui se composait des parties les plus délicates coupées en tranches minces et desséchées au soleil, pouvait se garder une année et se vendait deux pence et demi la livre. Mais le gros de la chasse, cependant, consistait en sacs de pemmican, dont le poids variait entre cinquante et deux cents livres. Ce pemmican, dont on a tant parlé, est trop bien connu pour que je le décrive. Il valait deux à trois pence et demi sterling la livre, suivant sa qualité; le meilleur était celui qui avait été fait des parties délicates de jeunes vaches, pilées, bien mélangées avec la moëlle et la graisse, et auxquelles on avait ajouté, en faisant le mélange, des *petites poires* ou des baies à bison, ces dernières très recherchées. On a vu du pemmican préparé de la sorte se conserver cinq ans. La ration journalière donnée par la Compagnie et les traiteurs en général à leurs employés dans la contrée du bison consistait en une livre de pemmican ou une livre et demie de viande sèche, ou autant de viande verte, c'est-à-dire de viande fraîche de bison, qu'ils pouvaient en manger.

Cette abondance relative dura encore dix ans; après quoi, les résultats de la chasse à outrance qui s'exerçait dans les Prairies commencèrent à se manifester. Je ne m'arrête pas là-dessus. Je dénoncerai seulement tous ces sportsmen, tous ces

touristes qui tiraient les bisons avec la carabine brisée ou le revolver de marine, sans autre dessein que d'avoir une langue et une bosse pour en faire régal, ou des cornes pour en faire trophée. Ces destructeurs civilisés avaient des rivaux, les loups—loups des prairies, et quelquefois aussi loups des bois,—qui donnaient furieusement la chasse aux troupes de bisons, étranglant les veaux, achevant d'un coup de dents les bêtes foulées aux pieds dans la fuite, et poussant toute la horde folle de peur, au bord de rivières profondes ou de fondrières, dans lesquelles roulaient précipités sous l'énorme pression des autres, et périssaient des centaines de ces animaux. Les quinze dernières années ont vu disparaître la race dans les prairies, car il reste à peine cent bisons aujourd'hui, au nord de la frontière.

Dans la contrée septentrionale du Nord-Ouest, en dehors des limites que j'ai indiquées, le poisson, le riz, les lièvres, le daim, l'ours, l'orignal, et surtout les oies et les canards, constituent la nourriture principale ou ordinaire des Sauvages depuis la cession. Dans cette région, la ration allouée par la Compagnie de la baie d'Hudson variait, selon la situation des postes et l'importance des approvisionnements de pemmican, car il n'était pas jusqu'aux comptoirs les plus éloignés qui n'eussent de cette substance, si commode à emporter l'hiver, sur les traîneaux, pour les longs voyages.

Lorsque je faisais moi-même la traite dans les bois, je donnais, comme je l'ai dit, à chaque homme deux livres de riz sauvage et deux onces de graisse par jour, avec du poisson en quantité proportionnée à sa plus ou moins grande abondance sur place. Le riz formait la base de cette alimentation. Il y a, je crois, dans une ration de deux livres de ce grain et deux onces de matière grasse, tout le nécessaire pour entretenir la santé et les forces du corps. C'est là, du reste, une nourriture que les Sauvages aiment, s'ils y peuvent joindre quelquefois un lièvre. Il faut remarquer que le riz sauvage, comme le riz ordinaire, gonfle beaucoup en cuisant, et qu'une pinte de ce riz-là, quand il est cuit, représente une quantité à manger telle qu'il nous semble d'abord qu'un estomac ne la pourrait digérer en vingt-quatre heures.... Il m'est arrivé aussi d'avoir à me nourrir moi-même et à nourrir mes hommes de lièvres et de rats musqués, et personne ne se plaignait de cette nourriture, qui est à la fois agréable et fortifiante. Chaque homme recevait deux lièvres par jour.

Outre les produits alimentaires que j'ai mentionnés, il y en avait cent autres d'un usage général avant la cession. Les Sauvages des bois et des prairies mangent tout ce qui a vie, et les animaux mêmes qu'ils tuent pour leur fourrure, je ne doute pas qu'ils n'en mangent la chair. Le comité aura une idée des animaux qu'ils prennent surtout pour la peau, mais dont ils emploient aussi la chair comme aliments, par la liste ci-annexée des prix attachés aux fourrures de traite il y a trente ans, plus particulièrement dans les districts du Nord, où la peau de castor, prise pour signe représentatif des valeurs, servait de monnaie.

12. Je crois que le poisson blanc, l'esturgeon et le brochet peuvent se conserver par tous les procédés énumérés dans cette question. On n'a pas encore confectionné, je crois, de conserves en boîtes. On fait sécher, boucaner ou geler le poisson, et dans quelques cantons les Sauvages, usant du procédé qu'ils emploient pour leur pemmican, le réduisent en tranches minces, qu'ils dessèchent légèrement, fument et pilent ensuite comme ils pilaient la chair de bison. Ils traitent d'ailleurs ainsi la viande de plusieurs animaux. L'orignal, le wapiti, le daim, l'ours, qui ont de la graisse en suffisante quantité, font un excellent pemmican, facile à conserver des années. Les animaux moins gras comme le lièvre, peuvent être et sont séchés ; et ils pourraient également être convertis en pemmican si l'on avait du suif de bœuf, très propre à suppléer leur manque naturel de graisse. En ce qui concerne les oiseaux, je sais que les cygnes, les oies, les canards, les faisans des prairies, les perdrix se conservent de cette manière. Aux postes de la Compagnie de la baie d'Hudson, on les sèche ou sale, pour la ration des hommes. Les Sauvages, qui en général n'aiment point les salaisons, les sèchent et les fument légèrement. Le gibier desséché et fumé, si on le fait bouillir longtemps avec du riz sauvage, donne une soupe bonne au goût, très saine, je crois, et très nourrissante.

(*a*) **Ma propre expérience et mes observations sur les expérimentations des autres**

me portent à mettre le liard au premier rang des arbres les plus prompts à croî
et à fournir du combustible, les plus propres à former des brise-vents. Le pin g
pousserait, je pense, dans toutes les localités du Nord-Ouest; et joint à des bouq
ou noyaux d'autres essences, constituerait d'admirables rideaux contre les vents,
hiver, parce qu'il reste toujours vert. Parmi les arbres étrangers, j'ai remarqué, d
les districts correspondants du Minnesota et du Dakota, que le saule blanc, le peupl
de Lombardie et autres peupliers y croissent rapidement; mais mon opinion
qu'aucun exotique n'est préférable, pour les prairies canadiennes, aux arbres qui
trouvent sur les confins est et nord de la zone fertile.

(*b*) Le houblon vient bien partout au Nord-Ouest. A mon avis, il n'est gu
possible d'améliorer la variété indigène, qui est fort bonne à tous les usages auxqu
on l'emploie; il n'y a qu'à choisir avec soin les plants. Le chanvre réussit
Manitoba; d'où je conclus qu'il réussirait également, dans les mêmes conditions
situation et de culture, sur beaucoup de points du Nord-Ouest. J'ai moi-même cult
en jardin, par essai, la betterave à sucre, il y a douze ans, la graine m'ayant
fournie par quelqu'un qui ouvrait alors une fabrique de sucre dans la province
Québec. Je fis une belle récolte, et j'expédiai à mon pourvoyeur de graine un co
plein de mes racines, qui, à l'analyse, rendirent autant de matière saccharine qu'
contiennent les espèces françaises. Le tabac, cultivé par des expérimentateurs da
le sud du Manitoba, y donne un produit qui ressemble à la feuille assez peu parfum
du Bas-Canada; mais un Virginien de ma connaissance m'a dit qu'on pouvait, par u
culture rationnelle et éclairée, en améliorer très sensiblement la qualité.

(*c*) A l'égard de l'exploitation, etc., des mines, je sais que le Nord-Ouest re
ferme des minerais de fer, d'or, de cuivre et d'argent, du calcaire, du marbre, du gr
de la terre à brique et à poterie, de l'asphalte et autres minéraux ; mais n'ayant p
étudié les moyens d'utiliser ces richesses naturelles, je ne saurais offrir là-dess
aucun renseignement utile.

Espérant que mes réponses ne vous paraîtront pas trop longues,

Je demeure, Monsieur,
Votre obéissant serviteur,

WALTER ROBERT BOWN.

M. J.-G.-A. Creighton,
Greffier en loi du Sénat, Ottawa.

Je joins à ma réponse le tarif indien et esquimau en usage à la baie d'Hudso
dans le district d'East-Maine, il y a trente ans ; parce qu'il indique quels étaient alo
les animaux recherchés pour leur fourrure et les prix courants. On se rappelle
que l'argent étant encore absolument inusité dans cette contrée, le castor de premiè
qualité, appelé "castor fait" constituait la base des échanges ; toute marchandi
européenne était cotée à tant de castors, et toute pelleterie pareillement. Par exemp
une peau de blaireau valait un demi-castor ; une peau d'ours noir de première quali
trois castors, etc. ; de même pour les marchandises de traite : une alène se pay
un huitième de castor ; un fil de grains d'agate, deux castors ; une grande couvert
huit castors, etc.

Tarif des pelleteries et autres objets.		Tarif des marchandises.	
Blaireau	un demi-castor	Alène ou poinçon	un huitième de casto
Ours noir	trois "	Perles ou rassades	deux casto
Castor, grand	un "	Grelots pour chien	un demi-casto
" petit	un demi- "	Ceinture de laine	deux casto
Lard de baleine etc., 96 liv.	un "	Biscuits, la livre	un sixième de casto
Castoréum, la livre	" "	Bonnet de Glengarry	deux casto
Loup-cervier	" "	Boîte de tabac	" "
Duvet, les 10 livres	" "	Couverte, grande	huit "
Putois gras	un huitième de "	" petite	quatre "
Renard bleu et blanc	un demi- "	Capot de couverte	six "
" croisé	deux "	" petit	trois "

" argenté.................trois "
" rouge ....un "
Lièvre arctique......un huitième de "
Ivoire, les trois livres.................un "
Corde à harpon................un demi- "
Plongeon, peau.......un huitième de "
Martre, grande..........................un "
" petite................ un demi- "
Rat musqué................................
Huile de phoque ou de baleine, le
gallon ....un huitième de "
Loutre, grande....................deux "
" petite. ....un "
Plumes, les 100 livres..un quart de "
Lièvre........ ....un vingtième de "
Peau de cygne...................un demi- "
" préparée de daim..........trois "
" " " chevreuil un demi- "
" " " phoque un demi- "
" " " marsouin.....trois
...............................quarts de "
" " " loup .... un "
Carcajou.. " "
Canards, la douz., un cinquième de "
Langue de daim...... .un sixième de "
Oie .... " " " "
Perdrix....... ....un trentième de "
Lapin................ un quinzième de "
Venaison sèche,la liv.,un dixième de "
" pilée " " " "
" fraîche la liv., un vingtième "

Drap, la verge..................quatre "
Peigne d'ivoire...........................un castor.
Farine, la livre........un sixième de "
Flanelle, la verge.......... ....un castor.
Mouchoir, grand.................. ... " "
" petit.................un demi-castor.
Fusil à canon simple..............dix castors.
" à deux coups.............vingt "
Pierres à fusil, la douzaine..un demi castor.
Chaudière de cuivre, la livre..deux castors.
" de ferblanc, 12 gal's.sept "
" " , 1 gal...deux "
Couteau de poche ....un castor.
" à scalper........... un demi-castor.
" croche....................deux castors.
Gruau, la livre.......un huitième de castor.
Lard, la livre....................un demi-castor.
Thé, la livre.........................quatre castors.
Sucre, la livre.............un quart de castor.
Tabac, la livre ....un castor et demi.
Vermillon, la livre...............seize castors.
Indienne, la verge.....................un castor.
Poudre, la livre.......................... " "
Mélasse, le gallon.............quatre castors.
Anneau doré............................deux "
" autre...................un demi castor.
Scie.. " "
Ciseaux..un castor.
Ruban soie, la verge....un sixième de castor.
Tabac à priser, la livre......quatre castors.

On a lu la lettre suivante du Rév. John McDougall :

MORLEY, ALBERTA, 4 juin 1887.

MONSIEUR,—J'ai l'honneur de faire les réponses suivantes aux questions contenues dans votre lettre du 30 mai.

Question 1.—Tout le pays depuis le lac Winnipeg jusqu'au sommet des montagnes Rocheuses ; et depuis la rivière de la Paix jusqu'à la frontière sur le 49e parallèle.

Question 2.—Plantes, aucune.—Quadrupèdes : orignal, wapiti, caribou, chevreuil à queue noire, chevreuil à queue blanche, antilope, chèvre des montagnes Rocheuses, mouflon ou mouton des montagnes, ours et castor.—Oiseaux : diverses espèces de canards, trois espèces d'oies, cygne, grue, faisan des prairies, perdrix ordinaire, perdrix de savane, pluvier et tourte —Poissons : esturgeon, poisson blanc, brochet ou *jack fish*, doré, carpe et truite. L'orignal et le caribou se trouvent surtout dans le nord et dans l'est, régions des forêts ; le wapiti, le chevreuil, l'antilope, suivant la saison, par tout le territoire ; le mouflon et la chèvre dans les montagnes seulement. On rencontre toutes les espèces d'oiseaux, en plus ou moins grand nombre, partout, mais plus particulièrement dans l'est et le nord. L'esturgeon habite le lac Winnipeg et les rivières qui s'y jettent ; le poisson blanc, ainsi que le doré, le brochet et la carpe, tous les lacs ayant décharge dans les grands cours d'eau qui traversent parallèlement le pays.

Question 3.—On pourrait transplanter utilement pour la population le poisson blanc, la carpe et le brochet.

Question 5.—Je n'ai pas vu la liste de la Ferme centrale.

Question 7.—La farine et le bœuf—qu'on se procurerait aux établissements aux ranches du pays ; la farine dès à présent au Manitoba et plus tard à div endroits des Territoires du Nord, le bœuf aux fermes et aux ranches répandues da le Manitoba et le Nord-Ouest.

Question 8.—Le groseillier, l'atoca, le cerisier.

Question 9.—L'orge, l'avoine, la pomme de terre, le navet, la carotte et la bet rave.

Question 10.—Le poisson blanc, le brochet, la carpe, la truite.

Question 11.—La chair de bison surtout ; le gibier et le poisson susmentionné la sève de certains arbres, et quelques racines indigènes, qui, à mon avis, ne vale point la peine d'être cultivées. La ration de bison, pour un homme, était de 8 livr de viande fraîche, 3 livres de viande sèche ou 2 livres de pemmican ; la ration poisson consistait en trois poissons blancs ou leur équivalent, par jour. Dans district de Saskatchewan, chaque homme recevait, par an, 50 livres de farine et boisseaux de pommes de terre.

Question 12.—Pour la conservation des produits alimentaires du pays, les seu procédés en usage que je connaisse sont le séchage et la façon pemmican. Tous deux s'exécutent au moyen de la chaleur du feu ou du soleil, sans sel ni autre ing dient. J'ai fait des milliers de livres de pemmican et de viande sèche, et j'ai vé pendant de longs espaces de temps uniquement de poisson séché.

NOTE : (*a*)—Le peuplier, l'épinette, l'érable tendre paraissent mieux réussir q tous les autres arbres dont on a tenté jusqu'à présent la plantation.

(*b*)—Le houblon croît à l'état sauvage dans quelques cantons et pourrait, je cro se cultiver partout très profitablement. La betterave à sucre viendrait bien presq partout.

(*c*) La construction des voies ferrées, et l'encouragement de la colonisation, l colons étant, en fait, ceux qui trouvent et mettent en valeur les ressources d'un pa

---

M. JOHN LOWE, secrétaire du Ministère de l'Agriculture, est interrogé comme su

Par le Président :

Q. Quelles sont les parties de la région du Canada située à l'ouest du lac Su rieur, que vous avez parcourues ? Quelles sont celles que vous connaissez p les rapports de personnes véridiques ? R. Je vais au Nord-Ouest chaque ann depuis 1877, pour obtenir toute sorte de renseignements utiles au départeme auquel je suis attaché. J'ai parcouru toute la contrée entre la rivière Rouge et rivière Colombia, c'est-à-dire les localités situées au sud du chemin de fer du Pacifiq et contiguës à sa ligne.

Q. La plus grande partie, par conséquent, de la zone fertile ? R Oui ; qua aux renseignements obtenus d'autrui, j'ai eu par ma fonction à lire toute sorte rapports, soit écrits ou imprimés, et à questionner toute sorte de personnes. Je do déclarer, pourtant, que mes études n'ont point porté sur les choses qui font le sujet votre enquête. Ces choses sont assez nouvelles pour moi ; mais en y réfléchissan je vois aussi que le champ ouvert à vos recherches est très étendu. Il y a un cô des faits qui occupe plus particulièrement l'attention du Ministère de l'Agricultu c'est le côté statistique. Le Nord-Ouest a, répandue sur son vaste territoire, une pop lation sauvage de 56,000 âmes, qui n'a de ressources propres pour s'alimenter que l produits naturels. Cette population ne diminue pas ; au contraire, elle s'accro quoique la science statistique constate que les peuples vivant, comme elle, de chas et de produits naturels, restent plutôt au même nombre d'âmes. Il ressort des rece sements que, pendant les dix années écoulées de 1871 à 1881, le nombre des abo gènes, dans le Canada entier, a augmenté de 6,000 âmes environ,—c'est-à-dire q de 102,000 en 1871, il s'élevait en 1881 à 108,000 âmes. Je donne les chiffres ron de mémoire. Ce fait tend à prouver qu'il existe des ressources considérables et co tantes en produits alimentaires naturels.

Q Veuillez donner la liste des plantes, animaux terrestres, oiseaux et poisso propres à l'alimentation que le Nord-Ouest possède, et indiquer les districts où ils

trouvent. R. Je ne pourrais guère vous fournir ce détail de mémoire. Je crois que les renseignements contenus dans les deux lettres qu'on a lues tout à l'heure sont exacts.

Q. Pourriez-vous, sans trop de travail, nous donner cette liste un autre jour? R. Oui, je pourrais vous en donner une, mais non pas d'après mes propres observations seulement; ce serait plutôt une liste extraite de renseignements recueillis... J'ai vu de ces animaux mentionnés dans les lettres; j'ai remarqué qu'à certaines époques de l'année, le Nord-Ouest fourmille vraiment d'oiseaux sauvages. J'ai rencontré aussi les diverses espèces du genre cerf que ces lettres énumèrent.

Q Ainsi vous pensez que les listes qu'elles portent comprennent à peu près tout ce que vous indiqueriez vous-même? R. Oui, je ne me rappelle rien qui ne s'y trouve.

Q Quelles sont parmi les espèces mentionnées, celles qu'on pourrait transporter ou transplanter dans d'autres parties du Nord-Ouest? et quels sont, selon vous, les districts où leur introduction serait avantageuse aux populations blanches et sauvages? R. Le professeur Saunders, de la Ferme expérimentale, fournira un jour, bien des renseignements pratiques sur ces points. En ce qui concerne les plantes, j'ai moi-même fait, au Manitoba, quelques tentatives de plantations d'arbres fruitiers, mais sans beaucoup de succès, faute peut-être d'avoir eu suffisamment soin de les abriter. L'essentiel est, je pense, d'obtenir des sujets d'espèces capables de prendre assez de bois dans l'été pour supporter ensuite les gelées. Mes arbres furent atteints de maladie ou d'impuissance par les effets combinés de la gelée et du soleil, la gelée étant venue, après des chaleurs propices, surprendre et blesser les premières verdures. Le succès des transplantations est donc affaire d'expérience; et je crois que toute cette question sera avant peu résolue, théoriquement et pratiquement, sur les fermes expérimentales du Ministère de l'Agriculture. A propos, voici des faits certains. On sait que les colons mennonites, lorsqu'ils vinrent s'établir au Manitoba en 1875 ou 1876, avaient apporté de Russie des plants de divers arbres; j'avais vu, quelque temps après, de ces arbres en terre; j'ai revisité souvent depuis leurs établissements, et nulle part je n'ai aperçu le moindre verger. Il faut donc que ces colons aient manqué d'habileté, s'ils n'avaient point mal choisi leurs plants, ou bien que le sol, la température, etc., soient défavorables.

Q. Quels étaient ces arbres? R. Je ne puis pas les nommer; mais j'allais justement dire que j'en aurais probablement les noms de M. Schantz, de Berlin, Ontario. M. Schantz est en ce moment même chez les Mennonites, et je suis en correspondance avec lui. Il s'empresserait, je n'en doute pas, de me procurer ce renseignement pour le comité.

Q. Quels sont les meilleurs moyens de pratiquer les repeuplements et les introductions d'espèces nouvelles, et combien coûteraient ces opérations? R. Je dois m'en tenir à cet égard aux observations générales que j'ai faites en réponse à votre dernière question.

Q. Quelles sont les substances alimentaires, à la fois économiques et saines, qui peuvent être fournies aux Sauvages pendant la disette? Dans quels districts pourrait-on se les procurer, et à combien reviendraient-elles? R. A défaut de leur gibier ordinaire, les Sauvages préféreraient certainement la viande des animaux qu'on engraisse sur les ranches à presque tous les autres aliments apportés du dehors. Il y a une ressource nouvelle, c'est la sauterelle. Le professeur Riley prétend que la sauterelle est comestible, et en effet, si je ne me trompe, elle est mangée dans certains pays de l'Orient. On m'a dit que les Mennonites n'auraient pas de répugnance à en faire usage; j'ai mentionné cet insecte parce que le professeur Riley, auteur d'un rapport sur les sauterelles du Nord-Ouest, s'est assuré, en en mangeant, qu'elles sont comestibles par l'homme et qu'elles ne sont pas désagréables au goût.

Q. Le Manitoba a souffert, il y a quelques années, d'une invasion de ces insectes. Les sauvages otchipweys, qui avaient un moyen pour les sécher, en ont mangé. Quelques gentlemen, fort enclins aux essais, goûtèrent un jour, dans un wigwam, une soupe aux sauterelles, et trouvèrent qu'elle n'était pas trop mauvaise, lorsque la faim l'assaisonnait. R. Après tout, les sauterelles vivent aussi proprement que tels ou

tels animaux dont nous employons la chair, chaque jour, à notre nourriture ; mais nos colons, je suppose, n'auraient aucune obligation à ceux qui leur procureraient aujourd'hui le moyen de faire des provisions de cette nature. Je lis la question huit sur la feuille : " Quels fruits indigènes sont susceptibles de s'améliorer, sous le double rapport de la qualité et de la quantité ou volume, par la culture ou par la greffe ou le bouturage ? " Je pense avoir répondu à cette question précédemment, dans la mesure de mes connaissances. Question neuf : " Quels sont les graines, les herbes, les fruits, les racines et les légumes qui rendraient le plus, selon vous, par la culture imparfaite qu'emploient les Sauvages encore nouveaux dans l'art agricole ? " Tous pourraient être, je crois, cultivés profitablement, entre autres le blé, que les gelées précoces n'empêcheraient pas partout d'arriver à sa maturité ; car il est certain qu'une grande quantité de ce grain a pu mûrir, au Manitoba et au Nord-Ouest, en 1883 et en 1884, les deux premières années de grandes gelées, quoique la quantité perdue ait été plus considérable encore. Les faits alors constatés devraient, ce me semble, suggérer un changement dans la culture du blé. Pour ma part, il me paraît fort douteux, si les gelées précoces sont particulièrement à craindre, que l'on fasse bien de labourer et semer le printemps : le blé n'a plus toujours le temps de mûrir. Mais il mûrirait presque infailliblement si l'on semait aussitôt après un dégel suffisant sur une terre labourée l'année précédente. Pour preuve, ce fait très frappant dont j'ai eu connaissance dans le comté de Morris. Un cultivateur d'Ontario, la première des deux années de gelées fortes, prépara des guérets à l'automne ; le printemps suivant, il sema de très bonne heure, aussitôt que le dégel eut assez amolli la terre. A peine ses semailles étaient-elles faites, qu'il survint des temps très rigoureux :—neiges et gelées. Il crut avoir perdu ses peines, et se prit à regretter d'avoir ensemencé un si grand espace. Mais, le beau temps revenu, il eut la joie de voir le grain lever ; ces pièces mûrirent au commencement d'août, et il fit une moisson abondante. Toutes ses autres emblavures, qu'il avait labourées le printemps, furent à peu près ruinées avant la maturité de leurs grains. Ce sont de ces faits dont on doit prendre conseil.

Q. Ainsi, pour parer au danger des gelées, vous recommanderiez de mettre la terre en labour l'automne, et de semer aussitôt que possible le printemps ? R. Oui : et cela donnerait au fife rouge, regardé comme le meilleur blé, le moyen de mûrir. Le professeur Saunders a fait venir quelques variétés de blé de Russie, prises à de très hautes latitudes et qui peut-être seront beaucoup plus hâtives. Au Minnesota, où l'on expérimente les blés russes, on a obtenu des rendements un peu plus précoces, mais le grain n'avait pas la qualité du fife rouge, et ce point est à considérer.

Q. Les importantes distributions de blé russe pour la semence, qui ont été faites par votre département, promettent un heureux résultat : dans plusieurs districts, le blé a belle apparence R. Oui ; les rapports sont très encourageants.

Q. Ce blé croît-il vite ? R C'est précisément pour le constater que se fait l'expérimentation, et jusqu'à présent la rapidité de sa germination semble prouver qu'il a cette propriété.

Q. Quel est le temps le plus court que les blés aient encore mis là-bas pour venir à maturité ? R. A ma connaissance, des blés semés dans les premiers jours d'avril, au Manitoba, se sont trouvés mûrs à la mi-août. Pour les autres grains, il est hors de doute qu'ils ne puissent donner presque toujours des rendements fort abondants. Ici se présente une question ; certains seigles du Nord ne seraient-ils pas tout spécialement convenables au Nord-Ouest canadien ? Beaucoup de personnes pensent que ce grain, dont la consommation est extrêmement répandue en Europe, surtout en Allemagne, pourrait être exporté presque aussi profitablement que telle ou telle qualité de blé, aux prix passés et actuels. Il y a là matière à expériences.

Q. Supposons un Sauvage émancipé qui commence à cultiver, ou un colon avec fort peu d'argent... Leur conseilleriez-vous de choisir le fife rouge pour leur semence ? R. Le fife rouge serait, je pense, le blé le plus difficile à cultiver, parce que sa maturation est lente. Mais il a un grand avantage, c'est sa valeur exceptionnelle pour la meunerie. M. Howland m'a dit que cette valeur dépassait de dix pour cent celle de toute autre variété.

Q. Supposons encore, dans l'extrême Ouest, un cultivateur avec de faibles

moyens et une terre peu étendue, quelle espèce de céréale—orge, seigle, avoine ou blé—lui conseilleriez-vous de semer? R. A un Sauvage, cultivateur encore inhabile, je dirais de choisir, pour sa consommation, le seigle, le moins incertain des produits céréales. Il pourrait aussi cultiver l'orge, l'avoine, etc. Le professeur Saunders a eu des semences de seigles étrangers; et l'on va en faire un essai sérieux, dont le résultat pratique sera surtout profitable au Nord-Ouest.

Par l'honorable M. Merner :

Q. Le maïs vient-il bien au Nord-Ouest? R. J'y ai vu des cultures de cette plante, mais je ne sais si elle y mûrit toujours. J'ai vu au Manitoba du maïs mûr.

Par le Président :

Q. Nos fermes expérimentales, je suppose, auront à faire toutes ces tentatives de culture, tous ces essais? R. Reconnaître ou vérifier tout ce qui pourrait avoir quelque utilité pratique pour le Nord-Ouest, et ensuite en répandre la connaissance par des bulletins, tel est l'objet de la Ferme expérimentale.

Q. Elle s'occupera aussi des produits indigènes? R. Nul doute que le professeur Saunders ne les soumette comme les autres à une expérimentation attentive et éclairée... Le Dr Dawson m'a raconté qu'il avait vu lui-même des blés mûrs dans la région de la rivière de la Paix, une année qu'il y eut des gelées. Je l'ai entendu aussi faire le même récit devant le comité de l'immigration, aux Communes.

Q. Avez-vous entendu dire que les céréales avaient beaucoup souffert, l'an dernier, dans les régions les moins bien arrosées de l'Ouest? Y a-t-il raison d'espérer que, par une meilleure culture et des reboisements, on puisse y faciliter la maturation des grains et obtenir une plus grande quantité de pluie? R. Les plantations d'arbres et les cultures étendues empêcheront sans doute, un jour, l'énorme évaporation qui a lieu sur ces plaines. Ouvert par la charrue, le sol boira l'eau ; elle ne s'écoulera plus, comme aujourd'hui, aux ravines pour s'y dissiper. On trouvera aussi, j'en suis convaincu, que le grain semé immédiatement après la gelée d'hiver, et qui a germé avant le dernier froid, lève et se développe sans difficulté, comme je l'ai de mes yeux vu, tandis que le grain semé plus tardivement court risque d'être brûlé en sortant de terre par le soleil... Mes notions sur les poissons et les rempoissonnements sont trop générales et vagues, pour que j'ose offrir une opinion en réponse à la question dix.

Q. Quels sont les meilleurs procédés, selon vous, à mettre en usage pour conserver les produits alimentaires du Nord-Ouest qui vous sont connus? R. Il y a une distinction à faire par rapport aux lieux. Sur les hauts plateaux ou steppes, la chair qu'on expose à l'air pour la conserver se dessèche aisément, à raison de l'absence dans l'atmosphère de ces humidités ambiantes qui, au versant oriental du continent, porteraient sur la même substance animale la moisissure et la fermentation. Le salage n'est pas un usage répandu au Nord-Ouest: je tiens ce renseignement de personnes éclairées. Je mentionnerai spécialement l'archevêque, lequel m'a dit que depuis longtemps il s'était accoutumé à se passer de sel et qu'aujourd'hui peu lui importe que ses aliments en soient assaisonnés ou non. Ce fait me porte à penser que l'usage du sel, qui cependant se trouve au Nord-Ouest en masses énormes, n'y est pas une nécessité. Le grand inconvénient, dans beaucoup de cantons, est le manque d'eau, quand les sècheresses se prolongent. Mais cela peut arriver aussi dans les contrées où l'on a ordinairement à se plaindre plutôt de pluies trop abondantes. Ainsi, l'année dernière, la sècheresse n'a pas été particulière au Manitoba ou à notre Nord-Ouest; car au rapport des journaux, elle s'est étendue à tout le continent, et a été plus inquiétante même dans le nord-ouest des Etats-Unis que chez nous. On a vu alors des *ranchmen* américains conduire leurs troupeaux sur notre territoire pour y avoir de l'eau et de l'herbe.

Q. Vous nous avez dit que la viande pouvait se dessécher facilement au soleil, à cause de l'état favorable de l'atmosphère ; n'est-il pas vrai qu'en donnant à la viande sèche un léger fumage, elle se conserverait encore mieux et serait plus agréable? R. Assurément ; mais la dessiccation obtenue en exposant tout simplement la viande à l'air, la conserverait bien sans le fumage. Quant à savoir si la fumée en améliore la saveur, cela est une affaire de goût.

Q. Croyez-vous que la viande se conserverait plusieurs mois de cette manière?

R. Sans aucun doute, si on avait soin de la tenir en lieu sec. Exposée à l'humidité, il est bien certain qu'elle s'altérerait. Le fumage et le salage sont peut-être les meilleurs moyens de la préserver... J'allais dire qu'on a employé de faibles solutions d'acide salicylique pour prévenir la corruption. Elles ont le plus merveilleux effet. Par leur moyen on a pu transporter des cargaisons de viandes de l'Amérique méridionale et aussi de l'Australie aux marchés anglais. Il suffit, après avoir dissous une très petite quantité d'acide dans de l'eau, de laver ensuite avec le liquide mélangé les pièces de viande qu'on veut garder.

Q. Il suffit, dites-vous, de laver la viande avec l'eau salicylatée? R. Oui.

Q. Vous rappelez-vous la proportion d'acide ? R. La solution est très faible. Une cuillérée à thé d'acide dissoute dans un peu d'eau chaude et versée dans un seau ordinaire d'eau fraîche, est suffisante, je crois, pour empêcher toute corruption.

Q. Ce renseignement, tout nouveau pour moi, me paraît bien intéressant. Le salicylate, qui est réellement l'acide salicylique, est une substance extraite de l'arbre de la famille des saules. Or, le saule se trouve sur une très grande superficie du Nord-Ouest. J'ai remarqué souvent que les Sauvages, en pratiquant leur médecine, prenaient l'écorce intérieure du saule qui croît sur les bords de la rivière Rouge, pour la donner en remède contre les fièvres intermittentes. Il serait curieux d'essayer si une solution empruntée à ce saule, commun au Nord-Ouest, ne pourrait pas être heureusement employée à conserver la viande. R. En effet, le nom implique que l'acide salicylique provient du saule. Il est bien connu que cette substance a le pouvoir remarquable d'empêcher la fermentation, et que l'on s'en sert beaucoup en France pour arrêter celle des vins et des cidres. Je l'ai moi-même employée une fois à cet usage. Ayant dissous un quart d'once environ d'acide dans de l'eau chaude, je versai le tout dans un baril contenant vingt gallons à peu près de cidre devenu trouble par fermentation, ou éclosion de vie animale ou végétale. Le mélange de cette minime quantité d'acide salicylique avec le cidre détermina une précipitation ; la liqueur devint parfaitement claire et il n'y eut plus ensuite aucune fermentation. Les Français, comme je l'ai dit, en font grand usage ; et cela donna lieu, il y a quelques années, à une question importante : le vin traité au salicylate était-il sain ? Le gouvernement français fit faire une enquête ; on s'assura de la parfaite innocuité de cette substance, et l'usage en a continué depuis.

Q. Notre questionnaire est suivi d'une note importante; je ne doute pas que vous ne soyez en état de nous donner, sur les choses qu'elle mentionne, de très utiles renseignements ? R. J'ai déjà touché ces points d'une manière générale. Le professeur Saunders est probablement mieux en état que moi de vous donner les renseignements voulus sur les arbres et sur les minéraux. Mieux vaut questionner là-dessus des hommes experts.

Q. Pouvez-vous nous fournir quelques renseignements sur la culture de la betterave ? R. Je crois que le sol du Nord-Ouest y est propre, comme à la culture de toute autre racine. Il reste à constater par expérience la richesse saccharine que pourrait avoir la grosse betterave dans les prairies. Si je m'en souviens bien, il est dit dans une lettre lue au comité que des betteraves provenant du Nord-Ouest avaient donné, aux essais, une remarquable quantité de matière sucrée. Cette question me semble très importante.

Réponse du Dr Bell à la seconde question.

La seule plante indigène d'une grande importance pour l'alimentation est le riz sauvage. Elle croît spontanément dans beaucoup de lacs et d'eaux lentes des rivières au nord des lacs Huron et Supérieur, jusqu'au 51e degré environ de latitude et à l'ouest jusqu'au lac Winnipeg, immédiatement à l'est duquel elle atteint peut-être une latitude un peu plus haute.

Les principaux mammifères propres à la consommation sont : le daim de la Virginie, le chevreuil ordinaire, le wapiti, l'orignal, le caribou des bois, le caribou des landes stériles, l'antilope, le bison, la marmotte, l'écureuil de terre ou gopher jaune, l'écureuil ou gopher rouge des prairies, l'écureuil rayé, le castor, le rat musqué, le porc-épic, le lièvre commun ou changeant (*Lepus Americanus*) le lièvre des prai-

ries, (*L. Capestris*), le lièvre arctique (*L. Timidus var. Arcticus*), l'ours noir et le blaireau. Tous servent à la nourriture des Sauvages. Le caribou et les lièvres, dans les districts du Nord, contribuent probablement plus à leur alimentation que les autres quadrupèdes. Autrefois l'orignal était une grande ressource dans la région de la rivière de la Paix ; mais cette espèce y a été presque exterminée ou elle a émigré ailleurs. Dans le pays marécageux de la Saskatchewan inférieure, les Sauvages vivent en partie de rats musqués.

En ce qui concerne les oiseaux, les diverses espèces de canards constituent une notable ressource pour les Sauvages, tant des bois que des prairies, pendant le printemps, l'été et l'automne. La quantité d'oies du Canada, de *wavies* blanches ou oies des neiges, etc., qui est tuée en route, dans les migrations du printemps et de l'automne, est aussi très considérable. La chasse au faisan à longue queue se fait en toutes saisons dans les régions partie prairies et partie forêts ; mais cet oiseau est rare dans les plaines nues de l'Ouest et du Sud ; il fournit, avec la perdrix à fraise et la perdrix d'épinette ou de savane, une certaine quantité de nourriture, toute l'année, aux Sauvages des bois. Le pigeon ramier ou tourte abondait, il y a quelques années encore, dans la contrée située immédiatement au nord du lac Supérieur, mais il disparaît aussi.

Parmi les poissons, le poisson blanc est le meilleur et le plus commun. Viennent après, en progression descendante pour la quantité, le brochet, le doré, la carpe, la truite grise, l'esturgeon, la barbote, la laquèche, la loche, la perchaude et le mulet. Il existe d'autres espèces de poissons, comme les joues cuirassées, le malachigan, l'ombre, etc. ; mais elles sont trop peu répandues et trop peu abondantes pour être bien utiles.

SÉNAT, OTTAWA, lundi, 18 juin 1887.

La réponse suivante du Rév. M. Hugonnard, supérieur de l'Ecole d'industrie à Qu'Appelle, est lue :—

ÉCOLE D'INDUSTRIE,
QU'APPELLE, 4 juin 1887.

1. J'ai voyagé autour de Qu'Appelle et de la montagne de Bois.

2. Parmi les plantes et fruits naturels à ce pays, je connais la ronce (mûre), le saskatoun, le groseillier et le fraisier, dont les fruits peuvent être confits ; il n'y a pas d'autres plantes ou arbres utiles pour la nourriture. Ceux que j'ai nommés se trouvent en quantité autour du lac Qu'Appelle et dans la vallée de la Qu'Appelle.—Le poisson blanc et le brochet abondent dans notre lac ; ce sont les meilleurs poissons qu'il y ait ici.

3. Les lièvres et les canards sont d'un grand secours à la population indigène Aucune plante ou arbre ne vaut qu'on les transplante. Le brochet pourrait être in troduit utilement dans les lacs sans poissons.

4. Il est constant que l'érable est le meilleur arbre à employer pour les repeuplements.

6. Les plants d'érable, après leur reprise assurée, reviendraient à dix cents pièce.

7. Le pain et la viande. On peut acheter la viande à sept cents la livre.

8. La vigne et le cerisier sont susceptibles de se greffer, et probablement aussi le saskatoun.

9. L'orge, le blé, la pomme de terre, le navet, la carotte, le blé d'Inde.

10. Le brochet et le poisson blanc.

11. La chair de bison, soit sèche ou convertie en pemmican. Ration : trois livres par jour.

12. Je ne vois aucun produit alimentaire naturel qui soit assez abondant pour être conservé comme provision.

(*a*) L'érable et le saule.

(*b*) Le houblon et la betterave à sucre réussiraient parfaitement.

Ce sont là, Monsieur, les réponses que je puis faire aux questions du comité spécial dont vous êtes le président.

T. HUGONNARD,
Principal.

A l'honorable
Monsieur JOHN SCHULTZ.

M. NICHOLAS FLOOD DAVIN, M. P., de Régina, T.N.-O., est appelé et interrogé comme suit:

Par le Président :

Q. " Quelles parties de la région du Canada située à l'ouest du lac Supérieur avez-vous parcourues? et quelles autres parties en connaissez vous par les rapports de personnes dignes de foi ? " R. J'ai parcouru la rive nord du lac Supérieur, et traversé comme en ligne droite, ne m'arrêtant que pour faire une petite pointe çà et là, le pays situé entre le lac Supérieur et Winnipeg. Enfin, j'ai voyagé depuis Winnipeg jusqu'aux montagnes Rocheuses. Je ne connais pas à fond, par moi-même, la vallée de la Saskatchewan; mais je puis dire, je crois, que je connais bien la région située au sud: la question ne parle-t-elle pas aussi d'une connaissance acquise indirectement?

Le PRÉSIDENT: Oui? R. En ce cas, je pense connaître assez bien le pays entier; car je me suis entretenu avec des gens de toutes les parties du Nord-Ouest; j'ai des amis, des correspondants partout, et depuis cinq ans je reçois continuellement des visiteurs; en sorte que je connais aussi bien qu'il est possible, par voie indirecte, les régions où je n'ai pas été en personne.

Q. " Veuillez donner au comité la liste des plantes, animaux terrestres, oiseaux et poissons propres à l'alimentation qui vous sont connus, et indiquer les districts où ils se trouvent surtout." R. Je regarde le saskatoun comme une plante importante, et je conseillerais d'en tenter l'introduction dans le Canada oriental, où sa culture pourrait être fort avantageuse. Ses fruits sont délicieux et peuvent donner un excellent vin, qui approche du Porto frais. Cette boisson est très agréable. En outre, les fruits du saskatoun sont nourrissants. J'ai connu des gens qui en avaient vécu pendant plusieurs jours, après avoir perdu leur chemin dans une contrée déserte.

Q. Vécu seulement de ces fruits? R. Oui.

Q. Savez-vous si l'on a jamais tenté d'améliorer la baie, sous le rapport soit du volume ou de la qualité? R. Non, et cela est bien regrettable. En traversant le pays entre Régina et le lac Long, on rencontre de petits bois de saskatouns; et les fruits sur les branches sont aussi drus, plus drus même que les cenelles sur les houx en Irlande.

Par l'honorable M. McInnes :

Q. Quelle est la hauteur de ces arbres? R. De six à dix pieds.

Par l'honorable M. Reesor :

Q. Quelle est la grosseur du fruit? R. Environ celle d'une gadelle. Il a—je n'ai point analysé ses propriétés—toute l'apparence d'être très nutritif. Sa saveur est exquise et sa chair substantielle.

Par le Président :

Q. On l'appelle quelquefois la baie de bison? R. Je ne sais.

Q. Est-ce le même fruit qu'on mêlait autrefois dans le pemmican? R. Je l'ignore.

Par l'honorable M. McInnes :

Q. A-t-il été fait, à votre connaissance, quelque tentative pour le transplanter? R. Non; il reste à constater si sa transplantation est praticable; mais si elle l'était je ne m'imagine pas une plus agréable addition aux arbres à fruits du Canada oriental et à ceux de l'Europe Quand un fruit acquiert déjà tant de qualités à l'état sauvage, il deviendrait bien probablement, par la culture, et plus gros et plus savoureux encore.

Par l'honorable M. Reesor :

Q. Cet arbre croît-il en buissons épais? R. Non, en talles élancées comme les jeunes frênes d'Irlande.

Par l'honorable M. McInnes :

Q. Les fruits sont-ils à grappes comme le raisin, ou sont-ils disposés sur les branches comme les groseilles ? R. Plutôt comme les groseilles.

Q. Ils ne sont pas réunis en paquets comme les fruits du cormier ? R. Je n'en ai pas une idée bien nette en ce moment. Je pense, autant qu'il m'en souvient, qu'ils sont assemblés en bouquets ; mais je puis me tromper. Je connais à Moose-Jaw une dame qui a du vin fait avec cette baie. A ceux qui vont chez elle, elle aime à en offrir, et vraiment c'est un vin délicieux, quand il est convenablement préparé ; beaucoup de personnes ont essayé d'en faire et n'ont pas bien réussi, parce qu'elles le sucraient trop. Il est agréable et possède des qualités toniques.

Par le Président :

Q. Les Sauvages ont-ils quelque moyen facile et prompt de sécher ces fruits pour les conserver ? R. Je ne sais; mes connaissances scientifiques ne me permettent pas non plus de dire si ces baies peuvent être séchées et conservées ou non.

Par l'honorable M. Girard :

Q. Vous avez goûté à ce vin de saskatoun ou petites poires ; est-il aussi bon que le vin de gadelles ? R. Oui, assurément.

Q. Celui dont vous avez bu contenait-il quelque liqueur forte ajoutée ? R. Il avait été, je pense, légèrement alcoolisé... oui, je me rappelle, la dame me dit qu'on y avait mis une petite quantité d'eau-de-vie pour faciliter sa conservation.

Q. Mais pourrait-on fabriquer avec le fruit une boisson de tempérance ? R. Je le pense : pourquoi ne le pourrait-on pas ?... Bref, c'est un vin très agréable... Outre les fruits du saskatoun, que j'ai vus sur l'arbre et que je connais parfaitement, il y a les mûres, que je connais moins bien, n'en n'ayant jamais cueilli moi-même ; mais j'en ai mangé. La baie est plus petite que la mûre anglaise, et quoique utile, elle n'a pas, ce me semble, toutes les qualités de cette dernière.

Q. Est-ce là ce qu'on appelle la gadelle noire ? R. Non ; nous avons aussi la gadelle noire, et la fraise, et je pense avoir vu des framboises sauvages. Un particulier, à Moose-Jaw, a planté des gadelliers et fraisiers sauvages dans son jardin— M. John A. Whitmore. Je crois que le comité ferait bien de lui envoyer son questionnaire, adressé à Moose-Jaw. Nul n'est plus à même que lui de fournir des renseignements, non seulement comme simple témoin, mais aussi comme savant et spécialiste.

Par le Président :

Q. Vous connaissez bien le prunier et le cerisier sauvages ? R. Non ; mais M. Whitmore a entrepris là-bas de soumettre toutes nos plantes à fruits de l'Est à des essais de culture. La dernière fois que je l'ai vu (il n'a pas encore eu le temps d'obtenir des résultats décisifs), il espérait fermement avoir un heureux succès. Il avait des pommiers qui avaient résisté à deux hivers.

Q. Quelles sont, parmi ces plantes à fruits, celles qu'il a réussi à reproduire ? R. Le groseillier, par exemple, qu'il pensait avoir naturalisé dans son jardin.

Q. Les pommiers avaient-ils été plantés depuis assez longtemps pour porter fruit? R. Non; seulement ces petits arbres avaient supporté déjà les rigueurs de deux hivers.

Q. "Quelles sont, parmi les espèces mentionnées par vous, celles qu'on pourrait transporter ou transplanter dans d'autres parties du Nord-Ouest ? et quels sont les districts où leur introduction serait avantageuse aux populations blanches et sauvages ?" R. J'ai dit tout ce que je savais d'utile là-dessus.

Q. "Faites connaître au comité votre avis sur les meilleurs moyens de repeupler des mêmes espèces de plantes, animaux terrestres et poissons qui s'y trouvaient autrefois, les districts d'où ils ont disparu ?" R. Je ne saurais offrir aucun avis sur ce point, qui m'est étranger. J'ignore quelles plantes étaient autrefois naturelles aux localités maintenant dénuées de cette végétation... Je crois que le poisson blanc vivrait et se reproduirait dans tous nos lacs qui ne sont pas alcalins. Au lac Long, le poisson blanc est magnifique ; le brochet excellent et très gros. Le poisson blanc, cuit aussitôt après avoir été pêché, est délicieux. En hiver, il se conserve facilement ; et quand on le fait dégeler suivant les bons préceptes de la cuisine, il garde toute sa première saveur.

Par l'honorable M. Kaulbach :

Q. Comment le pêche-t-on ? R. De toute manière. En hiver, les pêcheurs pratiquent des trous dans la glace ; les uns passent des filets par ces ouvertures, les autres y pêchent à l'hameçon. Les Sauvages, eux, emploient le dard.

Q. Est-ce que le poisson blanc se prend à la ligne, avec des appâts ? R. Oui, il mord au ver. Il n'y a point de vers où je demeure ; mais il s'y trouve d'autres appâts. Je pense qu'on y prend aussi le poisson blanc à l'hameçon, sans vouloir l'assurer cependant. Pour moi, j'ai capturé plusieurs pièces sur la rivière Ottawa à la ligne.

Q. Vous êtes d'avis que l'on devrait choisir le poisson blanc pour repeupler les lacs ? R. Oui.

Q. Ne pourrait-on pas employer encore à cet usage quelque autre espèce ? R. Cela ne me semble pas nécessaire. Quand les conditions convenables pour le brochet existent dans un lac, le brochet y vient naturellement.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Il y vient spontanément ? R. Oui ; je ne connais pas une seule exception à cette règle ; en quoi il ressemble à d'autres produits grossiers de la nature, qu'on trouve dans tous les lieux propres à les nourrir.

Par le Président :

Q. Il est dans le règne aquatique ce que sont les mauvaises herbes dans le monde végétal ? R. Oui ; et puis ce n'est point un poisson désirable. Le poisson blanc, au contraire, est une espèce précieuse qu'on devrait propager.

Q. Nous ne nous arrêterons pas à la question relative aux poissons, parce que nous n'avons pas la liste nécessaire ? R. Je n'ai pas répondu à la seconde question d'une manière complète. Le lièvre est une des principales ressources alimentaires. Le lièvre appelé *Jack rabbit* est un lièvre blanc, qui gîte sur la neige et dont la chair vaut celle du lièvre d'Angleterre. Le lièvre commun n'est pas aussi bon à manger. L'hiver, les chasseurs n'ont qu'à suivre les pistes. De fait, la chasse aux lièvres est notre sport le plus ordinaire au Nord-Ouest.

Q. Le *Jack rabbit* est-il de même couleur que le lièvre anglais ? R. Il lui ressemble sous tous rapports, excepté que son pelage est blanc. Il en est de même, comme vous le savez, dans le nord de l'Europe. C'est là une des précautions prises par la nature pour le sauver de ses ennemis. Le grand ennemi de ce lièvre est le loup des prairies. Quant aux oiseaux aquatiques, les canards de toute espèce sont extrêmement nombreux.

Par l'honorable M. Turner :

Q. En certaines saisons ? R. Oui ; le canard étant un oiseau migrateur.

Q. Quand revient-il après l'hiver ? R. Il revient en avril, et repart pour le sud en septembre ou plus tard. Je ne veux point préciser, car les saisons varient. Une chose très curieuse—est-ce pur hasard, ou instinct, ou quelque faculté correspondant à la raison chez cet oiseau ?—une chose extraordinaire, dis-je, est la promptitude avec laquelle, à une certaine époque, il se rend compte du danger qui le menace. Jusqu'à la fin de la saison prohibée, on peut aller sur le lac artificiel qui se voit aujourd'hui au sud de Regina ; les canards le couvrent alors de leurs bandes ; la vue de l'homme ne les effarouche pas encore... Il n'y avait point là de nappe d'eau naturelle, et on a créé un lac artificiel, ayant seize pieds ou environ de profondeur maximun, et sur lequel le public canote et s'amuse.

Par l'honorable M. McInnes :

Q. Quel cours d'eau l'alimente ? R. La Wascana : ce nom signifie pile d'ossements. On l'a adopté parce qu'il est sonore. Le lac est généralement peu profond ; mais il forme une belle nappe et est très avantageux à la ville.

Q. Quelle est sa superficie ? une centaine d'acres ? R. Oh, à peine.

Par l'honorable M. Reesor :

Q. Quelle est sa largeur ? R. Un quart de mille et davantage. Ses bords sont escarpés comme si autrefois une grande rivière avait coulé par là. La Wascana est petite ; mais en mai, lorsque les neiges fondent et qu'elle se gonfle, elle devient aussi impétueuse et bondissante que le Rhin, pendant quelques jours. On a construit un barrage d'une rive à l'autre pour retenir l'eau : c'est ainsi qu'on a fait le lac.

Q. La rivière est très courante ? R. La rivière coule de sources ; l'étang est un amas artificiel d'eau formé au moyen d'un barrage, qui a certainement plusieurs acres d'étendue.

Q. Pourquoi a-t-on fait cet étang ? R. Pour servir d'ornement, à la ville, pour avoir le plaisir du canotage, et aussi pour se procurer l'eau douce nécessaire aux usages domestiques.

Q. Est-ce que ce lac fournit aussi à la ville l'eau à boire ? R. Non, la ville a des puits qui fournissent une bonne eau... Le lac, donc, est plein de bandes de canards jusqu'au dernier jour de la saison fermée, et comme je l'ai déjà dit, on peut pousser son embarcation au milieu d'elles sans qu'elles témoignent la moindre inquiétude : il semble qu'elles sachent que personne encore ne peut les tirer. Mais à peine l'aurore du premier jour de la chasse se lève-t-elle, qu'à la première détonation, comme à un signal attendu, elles disparaissent toutes. De ce moment, il faut employer la ruse, dérober sa marche pour en approcher à la portée du fusil... Les canards et les autres oiseaux aquatiques se montrent en abondance sur le lac Long, et sur tous les lacs du Nord-Ouest.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Les canards noirs, les verts, les sarcelles ? R. Oui, toutes les espèces ; et l'oie sauvage et la *wavie* aussi, très ressemblante à la petite mouette.

L'honorable M. Turner : La *wavie* a le corps plus gros.

Par l'honorable M. Reesor :

Q. Est-elle mangeable ? R. Je crois bien. Elle ressemble beaucoup à une mouette et elle a son vol, si bien qu'en la voyant planer autour de vous, on peut se demander : " Ne suis-je pas sur l'Atlantique ? "

Par l'honorable M. Macdonald :

Q. Son bec est-il plat ou pointu ? R. Je ne l'ai pas remarqué... Des personnes pensent que la *wavie* est produite par le croisement de l'oie avec le canard. C'est, je pense, une oie de petite taille. L'oie sauvage ordinaire est très commune.

Par le Président ;

Q. A-t-il été fait des tentatives pour introduire le riz sauvage dans les rivières et les lacs, au Nord-Ouest, pour la nourriture de ces oiseaux ? R. Non, aucune... Permettez ici que je fasse une digression. Les agents de propagande, pour attirer du monde dans le pays, ont commis jusqu'à présent une grande faute en faisant entendre que tout était facile au Nord-Ouest. Cette fausse idée des choses a eu de fâcheux résultats. Oui, certes, les belles terres n'y manquent pas; mais quiconque y viendrait persuadé qu'il suffit d'une culture telle quelle pour obtenir du sol une riche moisson, trouverait bien du mécompte. Le colon aura, au contraire, à travailler assidûment, s'il ne veut pas souffrir. L'idée fausse, cependant, fait son chemin en Europe et je l'ai retrouvée avec un vif déplaisir dans un livre paru cette année. On a sans peine, presque sans travail, disait son auteur, les plus étonnants résultats. C'est une erreur complète. Un fermier au Nord-Ouest doit cultiver parfaitement sa terre, s'il désire faire de l'argent... Déjà que d'espérances trompées ! que de justes reproches !.. Il est temps de mettre un terme à une exagération si funeste. L'intérêt bien entendu du pays veut qu'on cesse de dire et d'écrire qu'il n'y a chez nous qu'à égratigner un peu le sol pour en faire sortir l'abondance. Ne laissons pas croire que le colon, après une récolte facilement préparée, facilement faite, peut s'en aller à la ville pour y mener le reste de l'année une vie oisive, exempt de toute préoccupation...... Les poules (faisans) des prairies, dans certaines années, sont fort abondantes; entre temps, elles ne sont pas si nombreuses. Pourquoi ? je ne suis pas assez savant pour le dire. Peut-être cette rareté relative est-elle due à ce que l'herbe aura été brûlée trop près de terre au printemps ; ce qui laisse leurs œufs en proie aux rats des prairies, leurs ennemis naturels, et expose ensuite, en anéantissant leur couvert, les jeunes oiseaux aux surprises du renard et du faucon, qui en détruisent beaucoup.

Par l'honorable M. McInnes :

Q. Mais l'incendie même ne détruit-il pas les jeunes ? R. Ceux qui sont très jeunes, en effet, doivent périr... Nous avons le pluvier, gibier excellent, dont la chasse est intéressante, et l'antilope.

Par l'honorable M. Turner :

Q Avez-vous la bécassine? R. Oui, elle se montre dans nos cantons.

Q. Et les pluviers dorés? R. Oui; mais je ne sais s'ils sont abondants.

Par l'honorable M. Reesor :

Q. Y a-t-il aussi des bécasses? R. Je n'en ai jamais vu au Nord-Ouest... Les antilopes sont très nombreuses. En certaines saisons, elles vont par grandes troupes. Cet animal a une disposition singulière: ce qui frappe ses yeux l'attire. J'ai vu souvent des files d'antilopes accourir en bondissant pour regarder curieusement un train passer.

Par l'honorable M. McInnes :

Q. Savez-vous si cet animal est le même que l'antilope qui se rencontre jusqu'au Texas? R. Je l'ignore. Nous avons encore le chevreuil, mais il n'est commun que dans le Nord. Le district de Régina en renferme, cependant, quelques-uns.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Renferme-il des orignaux? R. Non, nous sommes éloignés de leur contrée.

Par l'honorable M. Reesor :

Q. Mais vous avez, je suppose, le cerf wapiti? R. Il n'existe pas dans le canton que j'habite... Mes remarques n'ont rapport qu'à la zone de pays qui s'étend au sud de la Saskatchewan. Il vaut mieux, n'est-ce pas? ne point m'écarter des choses que je connais: c'est ce que je fais.

Par l'honorable M. McInnes :

Q. Le wapiti et le caribou se tiennent ordinairement au Nord, dans les districts boisés? R. Oui.

Par l'honorable M. Macdonald :

Q. Y a-t-il des réserves de Sauvages dans le district dont vous nous parlez plus spécialement? R. Oui, à quarante milles environ de Régina.

Q. Les Sauvages y cultivent-ils la terre, j'entends pour leur compte, pour leur propre utilité? R. Oui, notamment dans la réserve à la conduite de laquelle préside le colonel Macdonald. Au premier bruit de ces rapports absurdes qui se sont, il y a quelque temps, répandus sur la manière dont on en use envers les Sauvages, je m'étais dit: s'il y a des abus, il faut les censurer; l'intérêt du gouvernement et du public l'exige. Aussitôt je suis allé visiter les réserves, et permettez-moi de le dire en passant, les rapports touchant les rations fournies aux Sauvages étaient inexacts, selon moi. Quoi qu'il en soit, j'ai vu alors les Sauvages chez eux, à leurs maisons, sur leurs terres. Pris en masse, ce sont toujours des enfants. Plusieurs, cependant, faisant exception, cultivent avec un soin remarquable, et ont de belles récoltes. J'ai vu quatre ou cinq familles donner l'exemple du travail, de l'économie, et de la prévoyance, chose rare chez eux. Mais le plus grand nombre n'a encore aucune éducation agricole. N'oublions pas que presque tous ces hommes dont on cherche aujourd'hui à faire des cultivateurs étaient des chasseurs, il y a quelques années.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Chacun a-t-il sa terre à lui, mesurée et bornée? R. Oui.

Par l'honorable M. Macdonald :

Q. Ne pensez-vous pas que le régime de la bande ou tribu est nuisible au progrès des Sauvages? Vous dites que ce sont des chasseurs. Ne les voit-on pas, chaque jour, s'asseoir et s'entretenir ensemble, en fumant, de leurs anciennes expéditions et guerres de chasse, au lieu d'aller travailler à leurs champs? R. Ce système n'apporte pas, je pense, d'entraves à l'activité, à l'ambition individuelles; je connais à la réserve du chef Muscowpetung, plusieurs Sauvages qui ont des bœufs, coupent du foin sur leurs propres terres, le viennent vendre à la ville, et en remportent le prix chez eux.

Q. Mais les anciens de la tribu, qui ne s'en séparent pas ainsi, qui restent attachés au système primitif, ceux-là ne sont pas en progrès, sans doute, comme les individus dont vous parlez? R. Les individus dont je parle sont aussi de la tribu; ils n'ont pas cessé d'en être; seulement l'argent qu'ils gagnent leur reste. La communauté dans la tribu ne s'exerce pas à ce point qu'ils aient à livrer leurs produits ou le prix de leurs produits à leur chef.

Q. Vivent-ils en commun dans les mêmes wigwams ou tentes? R. Non, lorsqu'on entre dans la réserve, – et remarquez que les réserves sont les meilleures portions du Nord-Ouest—une des premières choses que l'on aperçoit est le bâtiment de l'agence. A distance, apparaît une maison ou une tente, mais plutôt une maison. Si on demande qui l'habite? c'est une famille sauvage. Poursuivons notre chemin, et allons jusqu'à sa terre. Si nous sommes au printemps, nous y trouvons la squaw qui travaille de toutes ses forces. Plus loin, nous rencontrons d'autres Sauvages rassemblés... Comme je l'ai dit, à cette réserve du colonel Macdonald et à celle de Moscowpetung, chose assez singulière, les Sauvages (mais il ne faut pas oublier qu'ils ont là la meilleure part du pays) se sont procurés des récoltes excellentes—même l'année dernière, qui a été mauvaise pour les colons.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Cette famille indienne dont vous parliez, combien avait-elle d'acres de terre en propre? R. Le nombre assigné : je ne puis dire exactement ce qu'il est ; mais je pense que le chef de la famille avait cent soixante acres.

Q. Et ce domaine appartient à sa famille pour toujours, sans qu'il puisse cependant le vendre? R. Ce domaine lui appartient, mais il n'a point le pouvoir de le vendre. La réserve est en entier la propriété de la tribu. Le jour où les membres de la tribu seront en état d'obtenir l'émancipation, on divisera la réserve entre eux, d'après le nombre des chefs de famille, et à ceux-ci seront données les terres. La réserve a été créée pour la bande. Aujourd'hui on cultive chez l'individu le sentiment de la propriété, sentiment qui va se développant peu à peu, mais bien lentement, il faut le dire.

Q. Votre système ressemble beaucoup à celui que nous avons à Oneida et à Tuscarora. Le territoire appartient à la tribu, mais l'individu a une portion bien à lui, qu'il ne peut aliéner cependant? R. Précisément. Je ne puis dire si les bandes de ces endroits-là sont, au sens strict, des tribus telles que les Pieds-Noirs. La bande de Piapot, par exemple, est un composé éclectique : lui-même l'a formée en ramassant des Sauvages de tout côté. Elle ne s'est pas constituée elle-même avec le temps.

Par l'honorable M. Macdonald :

Q. Vos Sauvages font-ils quelque progrès dans la culture? R. Oui. Si l'on considère qu'il y a cinq ans à peine, c'étaient encore des chasseurs, on doit trouver qu'ils ont fait du progrès. Ils se montrent intelligents dans leurs marchés. Ceux qui vont vendre du bois, ne se laissent pas surprendre ; ils ont une idée juste de la valeur de leurs marchandises, et ne sont plus prêts à accepter quoi que soit en échange.

Q. Il est probable que cette bande arrivera dans un temps raisonnable à pourvoir à sa propre subsistance et à se passer de la ration? R. Je l'espère... L'esprit de parti, propre à notre système politique, apporte bien des difficultés cependant à l'éducation des Sauvages. Je ne parle pas ici comme politicien, comme homme de parti, mais comme citoyen du Canada, et je me hâte de dire que les mêmes choses arriveraient sous n'importe quelle administration. Piapot se fait régulièrement lire les journaux. Lui-même ne sait pas lire, mais il a quelqu'un qui lui fait l'office de lecteur. En entendant ces discours, ces tirades ridicules (car cela est ridicule en effet) au sujet des Sauvages affamés, mourant de faim, le chef relève la tête et dit : " Qu'est cela? Il nous faut davantage, sinon " nous ferons du train... " Tant que le Sauvage est bien nourri, qu'il a ses trois copieux repas par jour, il ne veut point travailler. J'ai eu occasion d'observer un jeune Sauvage, un gars dans toute la vigueur de ses vingt ans, pimpant ou pour mieux dire, s'imaginant l'être. Il allait à la station et s'y tenait assis, sans plus bouger qu'une statue, durant cinq ou six heures de suite .. Pour revenir à votre question, je dis, Monsieur, que cette fausse philanthropie est infiniment nuisible au progrès de l'éducation des Sauvages. J'admets que nous devons les nourrir et avoir soin d'eux, car ils sont nos pupilles ; mais mon opinion aussi est qu'ils sont bien traités, et qu'un blanc, favorisé comme eux, ferait fortune.

Q. A votre avis, l'Etat doit-il, en encourageant par-dessus tout le travail, les efforts individuels, tendre à la suppression dans l'avenir du régime de la tribu? R. Il faut porter les Sauvages par tous les moyens à s'appliquer au travail. Un Sauvage,

je le demande, doit-il être traité autrement qu'un blanc ? Supposez un blanc, ayan je mets les choses au pis, un fils qui, à son vif chagrin, ne veut faire œuvre de ses di doigts ni pour lui-même ni pour les siens, un fils qui croupit dans la paresse, l fainéantise, et qui cependant prétendrait être bien nourri et bien vêtu, que dira so père ?

Q. Qu'on le chasse, n'importe comment ? R. Il lui dira : "Mon fils, aurais-tu cer fois ce titre, je ne te garderai point davantage sous mon toit, si tu continues à mener un vie oisive." Quand un jeune Sauvage de vingt-cinq ans (par exemple), bien membr point malade, refuse de travailler, tant qu'on lui donne de bonnes rations d'alimen nourrissants, que faire ? sinon le soumettre à la seule punition à laquelle un Sauvag soit sensible, en lui disant : "Puisque tu ne veux point travailler, tu n'auras plu ration entière." En quoi donc cela est-il injuste, déraisonnable ? Est-ce que l sens commun ne conseille pas cette décision ?...Mais à ce moment voilà un pr tendu philanthrope qui vient trouver le jeune homme. "Que reçois-tu pour t portion ?" lui demande-t-il.—"Rien que cela !"—"Que vois-je !" s'écrie notre phil anthrope ; cette ration est visiblement insuffisante pour le soutenir !..."

Q. Vous avez entendu parler sans doute du Rév. M. Duncan, de Metlakatlah, c grand éducateur des Sauvages ? R. Oui.

Q. Il a pour règle de ne jamais donner rien en pur don qu'aux malades et au vieillards. Tout se paie en travail. Aussi les Sauvages qu'il dirige sont aujourd'hu en état de pourvoir eux-mêmes à leurs besoins, sans aucune assistance ; et l'an der nier, ils ont exporté la valeur de $40,000 en saumon seulement. R. Mais commen faire quand un homme qu'animent à la fois l'amour de Dieu... et l'amour du parti vient dire au Sauvage que sa ration est insuffisante, et sans autrement connaître le circonstances passées, court à son hôtel écrire un article pour un journal sur ce ter rible état de choses. L'article paraît ; les autres journaux du même parti le repro duisent, y ajoutent force gloses, et tous ensemble finissent par exciter une véritabl clameur contre ceux qui traitent ainsi les pupilles de l'Etat. Cela va jusqu'aux Sau vages, trouve parmi eux des échos, et paralyse en grande partie les efforts qui se fon pour leur bien moral et matériel ; car comment les amener ensuite, suivant le dési de mon honorable ami, à travailler pour pourvoir à leurs besoins, pour ne plus être à charge au public ? A propos, pas un de ces propagateurs de récits outrés ne vien jamais en proférer à Régina, aux assemblées publiques ; la vérité y est trop bien connue On y est, en effet, comme au milieu des choses. Nous sommes de même race qu vous, Messieurs, et nous avons au cœur vos sentiments de justice et d'humanité Pourrions-nous voir avec indifférence se pratiquer envers ces malheureux aborigènes des duretés semblables à celles qu'on a imaginées ?... Mais il ne faut pas que ce discours m'entraîne trop loin......

Par le Président :

Q. Je serais bien aise d'être renseigné sur l'action des écoles industrielles parmi les Sauvages. Avez-vous visité leurs écoles ? R. Oui, j'ai visité les écoles à Qu'Appelle.

Q. Je voudrais savoir si l'éducation que les jeunes Sauvages y reçoivent a sensi blement l'effet de les disposer et préparer à utiliser les produits naturels que leur offre le pays ? R. J'ai visité non seulement l'école de Qu'Appelle, mais aussi—en 1879—celle de la réserve du Prince au Manitoba, et les écoles des réserves indiennes aux Etats-Unis. J'ai, dans le temps, fait un rapport au gouvernement sur le meilleur mode d'éducation industrielle pour les Sauvages.

Par ces études *de visu*, je me suis convaincu que le petit Sauvage montre à l'école, au moins jusqu'à un certain âge,—plusieurs prétendent que son esprit ne s'ouvre pas plus ensuite—pendant qu'il reste éloigné du wigwam et soumis à la même culture intellectuelle que les enfants des blancs, autant de dispositions qu'eux pour toutes choses. Et preuve que son esprit ne s'arrête pas en son développement, il y a, cette année, à l'Université de Manitoba, un jeune Sauvage qui a pris rang parmi les premiers de sa classe. Mais voici ce qui arrive souvent. La mère, qui soupire après le retour de son fils, le redemande un jour, veut le ravoir, et lorsqu'il est revenu au wigwam, l'influence de ce lieu cher est faite pour triompher de l'influence de l'école : elle efface peu à peu chez l'enfant toute impression des leçons de travail.

A l'école de Qu'Appelle, dirigée par le R. P. Hugonnard—une des meilleures de ce genre en Amérique—on enseigne diverses industries. Les élèves sont assez nombreux, très intelligents, très aptes à apprendre. Si vous les questionnez, leurs réponses, assurément, ne trahissent aucune infériorité originelle, sous le rapport de la facilité d'esprit et de la compréhension. Je les ai vus chanter, livre en main, des cantiques, des hymnes. A tout considérer, cette école présente un spectacle aussi encourageant qu'agréable à celui qui s'intéresse au sort des Sauvages.

Q. Est-elle ouverte aux enfants des deux sexes? R. Oui. Il y en avait au moins une soixantaine.

L'honorable M. TURNER : Si nous ne nous écartons pas de notre objet, je désirerais dire quelques mots sur l'école de Saint-Albert. J'ai visité cette institution en 1882 ; sa population enfantine était entièrement composée d'orphelins.

Le PRÉSIDENT : Population mixte, n'est-ce pas, composée de Sauvages et de métis?

L'honorable M. TURNER : Oui. L'évêque Grandin m'expliqua l'organisation et le régime de l'école. Dans le commencement, on instruisait l'enfant jusqu'à un certain âge ; alors il recevait $200 pour son premier établissement, avec toute liberté de se choisir un état. Mais il arrivait invariablement que le jeune homme retournait aux wigwams reprendre la vie sauvage. Ce que voyant, on changea de plan. On régla qu'aucun Sauvage ne quitterait la mission que marié. Il faut que les élèves, soit garçons ou filles, se marient avant de s'éloigner de l'école. Cela a un merveilleux succès. L'Eglise maintenant garde mieux prise sur eux, et les amène presque tous à s'établir sur des terres pour s'y livrer à la culture.

Par le Président :

Q. Avez-vous visité l'école industrielle à Calgary ? R. J'ai été à Calgary, mais je n'ai pas visité l'école, parce que le P. Lacombe était absent... Je saute la question cinq, à laquelle je ne saurais que répondre, et la question six. Je dirai seulement que l'érable très probablement reprendrait bien.

Q. Il réussit partout ? R. Oui ; c'est de l'érable à feuilles de frêne que je parle.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Dans votre canton se fait-il des plantations d'arbres fruitiers ? R. Non, pas encore...Je ne vois pas bien quels renseignements vise la question sept. "Quelles sont les substances alimentaires, à la fois économiques et saines, qui peuvent être fournies aux Sauvages dans la disette ? " Le comité ne s'enquiert pas de celles qu'on peut avoir en temps d'abondance ?

Par le Président :

Q. Le comité a appris que, sous certains traités, par convention stipulée ou tacite, le gouvernement doit nourrir les Sauvages dans la disette ; et il est désireux de savoir quels sont les produits alimentaires du pays qui pourrait leur être fournis en cas pareil, pour n'avoir pas à importer des approvisionnements du dehors. R. J'ai peine à m'imaginer qu'il pourrait se produire une disette de viande de bœuf au Nord-Ouest; car il n'y a pas un endroit, à ma connaissance, qui ne soit favorable pour l'engraissage. Le Nord-Ouest, qui a été l'habitation, le lieu natal du bison, est demeurée une immense terre de pâturages. Mais il peut arriver sans doute que le blé manque. En ce cas, les Sauvages pourraient vivre de viande seulement : la viande fraîche est l'aliment qui les contente le plus.

Q. Je me suis peut-être mal exprimé. Avant la destruction, aujourd'hui à peu près complète, des bisons, ces animaux fournissaient abondamment à l'alimentation des Sauvages : depuis lors ces derniers n'ont-ils pas eu, pour nourriture, d'autres produits naturels, tels que baies, fruits, etc. ? R. La meilleure ration pour eux est une ration de viande fraîche ou de lard fumé et de pain. A mon avis les agents auprès d'eux devraient être chargés de leur apprendre à faire du pain. Les Sauvages savent rarement le bien pétrir et faire cuire ; toute leur science consiste à délayer de la farine et à produire je ne sais quelle chose sans nom que d'autres entrailles mortelles que les leurs ne pourraient digérer, pas même "les entrailles de fer des moissonneurs," pour parler comme Horace. *O dura messorum ilia !...* Il est temps qu'on leur enseigne à employer les substances qui donnent au pain la légèreté et le reste.

Q. Il faudrait leur enseigner l'usage du houblon indigène ? R. Oui... Le Nord-

Ouest possède le rat des sables : je voudrais (je prie le comité de ne pas prendre chose en plaisanterie) que nos agents offrissent aux Sauvages une petite récompense pour la capture de ce rongeur, qui d'ailleurs se mange. Nos Sauvages le joignent à l'oie, au canard ; c'est un mets passable. Je conseillerais donc de les encourager par ce moyen à en tuer la plus grande quantité possible, pour en faire au besoin, du pemmican. Mais qui sait si quelque philanthrope ultra-sentimental ne serait pas révolté de cette mesure, et par l'éclat de son indignation dithyrambique n'arrêterait pas la main du pouvoir !... A mon avis cependant la chasse aux rats des sables serait digne d'encouragement, d'autant que ces animaux abonderaient surtout dans une année de disette.

Q Comment cela ? R. Parce qu'ils seraient justement une des causes de disette. Ainsi, par exemple, l'an dernier, si la simoun n'avait pas brûlé la tige des chaumes et avait laissé subsister un peu de grain, ce qu'il aurait épargné eût été détruit par ces rongeurs ; car les rats, que la soif pressait, mâchèrent les tiges de blé pour en sucer le jus.

Par l'honorable M. Reesor :

Q. A l'appui de cette assertion de M. Davin, je dirai que, dans le sud du Manitoba, aux environs de la montagne Pembina, les cultivateurs, par la voix de leurs autorités municipales, ont établi une prime pour tuer les rats des sables, qui vraiment détruisent les grains. Il est certain que cette chasse aurait plus d'un bon résultat pour les Sauvages, dont elle préserverait aussi les récoltes. R. Oui, elle réduirait ces rats à un petit nombre, et la chair de ceux qui seraient tués pourrait se convertir en pemmican.

Par le Président :

Q. Leur nourriture est-elle entièrement végétale ? R. Oui.

Par l'honorable M. Reesor :

Q. Leur chair doit être aussi saine que celle du lièvre ? R. Elle est aussi délicate. A Paris, pendant le siège, on servait, au *Café Anglais*, une purée de rats et les consommateurs la mangeaient avec plaisir......... Me voici rendu à la huitième question : " Quels fruits indigènes sont susceptibles, selon vous, de s'améliorer, sous le double rapport de la qualité et de la quantité ou volume, par la culture ou par la greffe ou le bouturage ? "—J'ai répondu déjà à cette question. Je crois qu'il serait très intéressant de greffer, à titre d'essai, des bourgeons de saskatoun sur le gadellier, et celui-ci sur le saskatoun : on produirait ainsi peut-être quelques variétés nouvelles.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Vous êtes d'avis que c'est une expérience à faire ? R. Oui ; elle vaut la peine d'être tentée...

A la question neuf : " Quels sont les grains, les herbes, les fruits, les racines et les légumes qui rendraient le plus, selon vous, par la culture imparfaite qu'emploient les Sauvages encore nouveaux dans l'art agricole ? "—je réponds que les grains qui rendraient le plus, dans ces circonstances, sont le blé, l'orge, l'avoine et le maïs. En ce qui concerne le maïs, il vient là-bas, mais jusqu'à présent, à l'exception d'un ou deux cas de culture favorisée, son grain est petit, quoique savoureux.

Par l'honorable M. Kaulbach :

Q. Cultivé imparfaitement par les Sauvages, le maïs donnerait peu ? R. Oui. Pour mieux dire, il viendrait très mal, s'il était trop imparfaitement cultivé ; mais la culture pratiquée par les Sauvages n'est pas si imparfaite, parce qu'ils ont un instructeur qui dirige leurs travaux. A l'égard des fruits, je crois qu'on pourrait tirer bon parti du saskatoun, des gadelliers et des groseilliers.

Q. Les baies de saskatoun sont-elles en grappes comme les gadelles ? R. Je pense que oui. Toute espèce de pommes de terre, la courge et même le melon seraient faciles à cultiver.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Et la tomate ? R. Pour la tomate, je ne sais si elle réussirait ; mais le chou et le chou-fleur, oui. L'instructeur aurait, comme de raison, à enseigner aux Sauvages quels soins ils demandent, car ces légumes ne se contentent pas d'une culture telle

elle.—Question dix : " De quelle espèce de poissons est-il désirable de repeupler les lacs et les rivières dégarnis ? "—Je choisirais le poisson blanc.—Question onze : " A l'époque de la cession du pays au Canada, quelle était la nourriture des Sauvages, et en quoi consistait les rations fournies par la Compagnie de la baie d'Hudson, etc. ?" —Le Sauvage se nourrissait de chair de bison, dont il s'approvisionnait dans ses expéditions de chasse,—de bison, d'antilope, et de poisson pêché dans les rivières. La Compagnie de la baie d'Hudson, à ce que j'ai entendu dire, fournissait du pemmican.—Question douze : " Quels sont à votre avis, les meilleurs procédés, soit séchage, boucanage, préparation en boîtes, salage, congélation, façon pemmican, etc., à mettre en usage pour conserver les produits alimentaires naturels du Nord-Ouest qui vous sont connus ? " Question scientifique ; je n'ai aucune notion des choses qu'elle mentionne. A l'égard de la note au bas du questionnaire, je dirai que l'érable me paraît être l'arbre le plus convenable pour les districts découverts.

Par le Président :

Q. Quelle espèce ? R. L'érable à feuilles de frêne.

Q. Le comité regarde cette question touchant le choix des arbres pour les districts découverts comme très importante, et sera heureux de savoir si, à votre connaissance, l'on a fait des essais de plantation, quels arbres vous avez vu transplanter et quel résultat a eu cette opération. R. On a transplanté des érables, selon toute apparence, avec succès ; car il faut attendre encore quelques années pour être assuré des choses. Lorsque la transplantation a été bien faite, la chance est plus favorable. La reprise est assurée sur les bords d'une rivière ; car dans cette situation les érables croîtront au Nord-Ouest tout aussi bien qu'ailleurs,—comme les autres arbres indigènes. Mais si on les place sur la prairie nue—c'est l'expérience que nous faisons— les plants ont à lutter contre un vent dont la force souvent est telle qu'elle semble capable d'ébranler et de renverser tous les obstacles. Ce vent se lève sur les montagnes Rocheuses, et sa vitesse augmente à mesure qu'il avance.

Q. Savez-vous si l'on a tenté de faire quelque plantation d'arbres du genre peuplier, de liards, par exemple ? R. Oui, et la tentative paraît avoir chance de succès. Si le jeune arbre ne manque pas d'humidité, il profitera certainement. Un arbre, comme presque tout autre végétal, est composé principalement d'hydrogène. L'important est donc d'avoir de l'eau. Où l'eau est abondante, l'arbre reprendra, grandira, prospèrera malgré le vent. Permettez-moi ici de parler pour les cultivateurs. Je ne suis pas de leur nombre, mais depuis cinq ans j'ai des rapports avec eux ; ils me confient leurs sujets d'affliction ; leurs affaires occupent ma pensée. Mon opinion aujourd'hui,—je vous la donne vaille que vaille—est que la question principale à résoudre, au Nord-Ouest, c'est comment conserver autant d'humidité qu'il est possible dans le sol et comment rompre le vent. Je voudrais voir une ferme expérimentale établie sur les prairies pour la culture des arbres par l'aide de clôtures semblables aux clôtures d'Irlande, et même plus hautes. Elles retiendraient la neige en place. Dans les prairies, comme vous le savez, la neige ne demeure pas étendue, ne s'arrête pas sur le sol. Je suppose qu'un *banc*, haut de dix pieds, se forme aujourd'hui quelque part, demain il aura disparu, car la neige est fine et le vent l'enlève sans peine. En plein hiver, on voit des espaces où la terre apparaît parfaitement à nu. J'ai pensé que nos cultivateurs devraient construire des clôtures ou petites levées à la façon irlandaise, formées de terre et de gazon, hautes de cinq pieds et au-dessous. Elles arrêteraient l'action du vent. A leur abri, la neige durerait sur le sol jusqu'au dégel, dont les eaux ensuite profiteraient à toute espèce de cultures, surtout aux arbres. Je souhaite que M. Carling fasse établir dans les prairies une ferme expérimentale, sur un plan économique, pour l'introduction de méthodes nouvelles, et entre autres du mode de brise-vents en terre dont je parle. Le jeune arbre qu'on plante vient bien pendant deux ou trois ans. Mais s'il est sans abri, et qu'il passe de ces vents qui emporteraient, ce semble, une armée dans leur étreinte, il ploie jusqu'à terre de la manière la plus pitoyable et finit presque toujours par être déraciné.

Q. Vous avez mentionné deux arbres propres à former des brise-vents, l'érable à feuilles de frêne et le liard ; avez-vous vu tenter la plantation du tremble ? R. Non.

Q. Celle du peuplier baumier? R. Oui.

Q. Avec quel succès? R. Heureux, je pense. Quand je dis heureux, veuill vous rappeler que l'expérience n'a pas encore duré assez longtemps pour être dé sive. Ce n'est qu'après six ou sept ans qu'on pourra dire que le succès est indu table.

Q. Chacun de ces arbres ferait un admirable brise-vents pendant l'été? R. O en massif assez épais... Pour le houblon, on le peut cultiver sans difficulté, je croi dans toutes les parties du Nord-Ouest.

Q. Conseilleriez-vous aux colons et aux Sauvages de se mettre à le cultiver po en expédier le produit dans l'Est? R. Je ne sais. Nos cultivateurs le cultivent, il vient très bien.

Par l'honorable M. Reesor :

Q. Il croît aussi à l'état sauvage au Nord-Ouest? R. Oui. J'y ai vu pareill ment de très beaux pieds de tabac, avec de grandes feuilles. On en fit des cigar que je n'ai pas goûtés.

Par le Président :

Q. Et du chanvre et de la betterave, qu'en dites-vous? R. Je ne sais que di du chanvre. Je crois que j'en ai vu là-bas. Pour la betterave, rien. Presque tout les autres choses mentionnées dans la note se trouvent très abondamment dans l région occidentale. J'aurais voulu, si la session avait été moins tardive, soumett au parlement la proposition que le gouvernement envoie une expédition au Nor Ouest, chargée d'y pratiquer des sondages pour connaître ce que la terre porte da ses entrailles. Je suis convaincu qu'elle recèle de grandes richesses encore inconnue

---

M. John Tilton, député-ministre des pêcheries, est interrogé comme suit :

Le Président :—Je pense que nous ne devons pas obliger M. Tilton à parcour de point en point tout ce questionnaire, vu le peu de temps qui nous reste ; mais q nous devons lui permettre de nous donner sur les choses qu'il connaît les renseign ments qui lui paraîtront de nature à nous être utiles.

M. Tilton :—A l'égard de la faculté que vous voulez bien m'offrir, je répondr que l'avis d'avoir à me présenter devant ce comité m'est parvenu si tard que je doi me réduire aux seules questions relatives aux pêcheries. J'ai rassemblé sur ce suj des données qu'avec votre permission je vais vous lire, et je répondrai ensuite au questions. Les ouvrages de l'archevêque Taché ont les premiers fait connaîtr l'abondance et la variété des poissons du Manitoba et des Territoires du Nord-Ouest il faut y ajouter depuis quelques années les rapports des agents des pêcheries.

Il est presque impossible encore de déterminer exactement la valeur des pêch dans une région si étendue ; mais d'après les renseignements les plus récents, o estime à $200,000 par an leur produit dans le Manitoba, indépendamment de la con sommation des colons et des Sauvages, très considérable et qui, ajoutée à ce montant doit l'élever à $500,000 ou environ.

Les principales espèces de poissons sont le poisson blanc, le brochet, l'esturgeon le toulibi ou hareng de lac, la carpe et les diverses espèces de la famille siluroïde.

Les états de la douane de Winnipeg établissent que l'exportation de poissons pendant l'année expirée le 31 décembre 1886, a été de 1,509,149 livres, évaluées à $454,350. Cette importation en entier était destinée pour Chicago, Détroit, Buffalo Saint-Paul et autres villes des Etats-Unis. Toutes les espèces mentionnées ci-dessus sont convenables pour le rempoissonnement des eaux dépeuplées. L'opération peut se faire, soit en y transportant des reproducteurs vivants, soit en les ensemençant de frai, obtenu par la culture artificielle du poisson, qui s'exerce maintenant avec succès en d'autres parties du Canada. Entre les espèces les plus propres pour cet ensemen cement par le frai ou l'alevinage, j'indiquerai spécialement la truite saumonée l'achigan et la carpe d'Allemagne, surtout la dernière, dont la culture est facile et à laquelle presque toutes les eaux conviennent. La truite saumonée est trop bien connue pour qu'il soit nécessaire de montrer les avantages de son introduction dans le lac Winnipeg, au Manitoba, et dans d'autres grands lacs au Nord-Ouest. L'achigan, espèce

précieuse, pourrait facilement se mettre dans un nombre infini de lacs propres à lui servir d'habitations. Au Minnesota, pays voisin, ces essais de rempoissonnement se pratiquent avec succès, et je ne vois pas pourquoi ils seraient moins heureux au Manitoba et au Nord-Ouest.

Q. L'autre jour, on a dit ici, en mentionnant le résultat des efforts du gouvernement américain pour repeupler le cours supérieur de la rivière Rouge et du Missisipi, qu'il y avait eu des sandres capturés près de Winnipeg ; que la truite commune était descendue jusqu'à la Queue-de-Loutre, petite rivière versant ses eaux dans la rivière Rouge et que nourrissent des sources ou ruisseaux limpides ; mais qu'elle ne se montrait pas au-dessous, l'eau étant bourbeuse. Connaissez-vous le résultat de de l'ensemencement quelque autre rivière ? R. Je ne puis répondre que d'une manière générale. Aux Etats-Unis et au Canada, la pisciculture est regardée plus favorablement aujourd'hui qu'au début. On s'est montré fort sceptique pendant longtemps touchant la preuve des circonstances qui déterminent le retour des poissons aux eaux où ils ont été placés originairement ; mais les expérimentateurs assurent, en ce qui concerne le saumon—et il semble qu'il en devrait être de même pour d'autres espèces—qu'étant donné, par exemple, des œufs d'un individu pris dans un affluent particulier de la rivière Ristigouche, les alevins sortis de ces œufs, quand ils reviennent à la rivière, gagnent l'affluent particulier où avait été pris le poisson œuvé. La semaine dernière, j'ai eu avis de Saint-Jean, par télégramme, que pour la première fois cinquante-deux jeunes saumons de six à huit livres figuraient sur le marché de la ville. De ce fait absolument nouveau il faut conclure que ces saumons étaient des individus en croissance des alevinages placés dans le fleuve depuis cinq ou six ans.

Les moyens adoptés par le département des pêcheries pour protéger le poisson au Manitoba et au Nord-Ouest, consistent :— 1° Dans l'interdiction de la pêche pendant la fraieson ; 2° Dans l'emploi d'agents aux lieux et aux époques où une surveillance est nécessaire.

Voici les saisons prohibées qui sont déterminées par les règlements actuels :—

Poisson blanc : du 5 octobre au 10 novembre.

Esturgeon : du 1er mai au 15 juin.

Doré : du 15 avril au 15 mai.

Truite commune : du 1er octobre au 1er janvier.

Les dimensions de la maille des filets sont réglées de manière que le petit poisson non adulte puisse s'échapper. Les barrages des moulins doivent être pourvus de passes migratoires. Il est assez absurde, ce semble, que tout en réglementant et dépensant de l'argent pour le repeuplement des lacs et des rivières, l'Etat tolère une pêche abusive comme celle qui se pratiquait autrefois. Aleviner les eaux trop dégarnies, est une mesure excellente ; mais je crois que le moyen de repeuplement le plus efficace est de protéger énergiquement les frayères durant le frai. Le département, depuis deux ans qu'il opère au Manitoba et au Nord-Ouest, a déjà éprouvé de grandes difficultés à cet égard. Sur la demande du département des Sauvages, le ministre, après en avoir conféré avec le très honorable sir John Macdonald, a consenti à laisser les Sauvages pêcher pour leur nourriture pendant la saison interdite. Sur nos représentations, une restriction leur a été imposée : ils ne peuvent pêcher pour vendre ou troquer le poisson pris, ni employer plus d'un filet par famille. Mais la concession n'en est pas moins bien fâcheuse, parce que les femelles tuées sur les frayères sont toutes pleines d'œufs, et que les Sauvages, en les détruisant, réduisent les peuplements par là même. Le département des Sauvages alléguait pour raison que si les Sauvages ne pouvaient pas pêcher en temps prohibé pour se nourrir, l'Etat aurait à les alimenter. A cela je répondais : ne serait-il pas préférable, plus économique après tout, de leur fournir les vivres nécessaires pendant la fermeture de la pêche, que de les laisser détruire les sources mêmes de l'avenir ? Nous avons fait ce qui dépendait de nous en commençant à ensemencer des eaux désertes et en établissant une surveillance active : les résultats sont satisfaisants. Mais, je le répète, dès qu'il faut permettre la pêche à l'hameçon et au filet dans les retraites favorites des poissons, durant le frai, à quoi doit-on s'attendre ? A propos, voici un fait qui ne sera peut-être

pas sans intérêt. Le 24 mai dernier, une délégation du *Fish and Game Club* de Montréal est venue me représenter que la saison pendant laquelle est réglementairement fermée la pêche à l'achigan, le premier des poissons aux yeux des *sportsmen*, était trop prolongée. J'ai répondu à ses doléances que, selon les meilleurs renseignements et avis obtenus par le département, cette saison avait été fort judicieusement fixée, et que si l'on ne m'apportait point de raisons plus déterminantes, je n'avais aucune disposition à l'abréger. Après y avoir réfléchi de nouveau, cependant, j'ai recommandé au gouvernement de suspendre l'interdiction durant la journée du 24 mai ; ce jour-là, le club et le public ont pu goûter par exception les plaisirs de la pêche.

Q. Cette suspension momentanée a mis fin aux doléances? R. Pas du tout; mais en l'obtenant j'avais atteint mon but ; je voulais que le club eût l'occasion de pêcher le 24 mai, cette année étant celle du Jubilé royal. Ses membres prirent du poisson en grande quantité. Le président m'a dit depuis qu'ils ne solliciteraient plus jamais la permission de pêcher en temps prohibé. Lui ayant demandé pourquoi: "Nos sportsmen, m'a-t-il répondu, sont assez honteux de leurs succès: toutes les femelles d'achigan étaient pleine d'œufs. Le *Fish and Game Club* de Montréal, croyez-moi, ne souhaitera plus qu'on lui accorde de pêcher avant le jour de la fête de la Reine." Cela a réglé la question.

Q. Si le 24 mai a été jour de jubilé pour les pêcheurs, il ne l'a pas été évidemment pour les poissons? R. Evidemment non.

Par l'honorable M. Turner :

Q. On nous a dit qu'une immense quantité de poissons est portée tous les ans du Manitoba aux Etats-Unis? R. On vous a dit vrai. L'exportation sera moins considérable cette année, parce que nous avons défendu les rêts à enclos. Quelle preuve plus frappante du fait dont je me plains, que le résultat de la pêche au maquereau sur la côte atlantique ! Pêche du printemps: insuccès total. La flottille américaine est rentrée à Portland ; les bateaux ont rapporté en moyenne quarante barils chacun ! Pour les pêcheries intérieures comme pour les pêcheries côtières, il n'y a qu'une chose à dire : à moins qu'on ne protège efficacement les individus reproducteurs, attendons-nous à ce résultat—l'anéantissement.

Par le Président :

Q. L'hiver dernier, des pêcheurs avaient construit avec des pieux à travers les rapides de la rivière Rouge, seul endroit qui ne gèle pas, un barrage ou parc à ailes en retour. Nous fûmes étonnés, à Winnipeg, de voir toute sorte de poissons se vendre si bon marché qu'il était plutôt donné. Aussitôt l'agent des pêcheries alla aux informations : par ses ordres, l'enceinte fut détruite ; elle aurait dépeuplé la rivière. R. La loi contient une disposition très sage : elle défend de placer aucun filet ou appareil capable de fermer au poisson l'entrée d'une rivière, à moins de trois milles de l'embouchure, sur les deux côtés. Cela laisse quelque chance aux poissons de monter à ses frayères. Seulement, le pêcheur à la ligne se charge d'éclaircir leurs troupes au passage.

Q. Cette disposition n'est pas appliquée aux lacs du Nord-Ouest ? R. Les petites entrées peuvent difficilement être soumises à son application ; tout ce que nous pouvons faire, c'est d'y prohiber absolument la pêche en temps de fermeture. Il est interdit de fermer entièrement avec des filets les chenaux et les baies ; d'employer aucune matière explosive pour tuer le poisson ; de se servir de rêts à enclos. Outre ces restrictions, la pêche est fermée hebdomadairement, entre la nuit du samedi et le matin du lundi. Il est défendu de jeter à l'eau la sciure et autres déchets des moulins, parce qu'ils sont nuisibles aux poissons. Ces diverses prescriptions de la loi sont strictement mises à exécution, et on en constate tous les jours les bons effets. Le département a un inspecteur général en résidence à Winnipeg, et des sous-inspecteurs à Qu'Appelle, au lac Long, etc., etc.; un nombreux personnel de gardiens pendant la fraieson du poisson blanc, sur les lacs Winnipeg, Manitoba, et leurs tributaires ; et il a l'intention de placer des surveillants à d'autres endroits toutes les fois qu'il y aura nécessité, pour protéger le poisson.

Le fumage, la congélation et le salage sont les meilleurs procédés pour conserver le poisson. Il y a plusieurs maisons au Manitoba qui font un commerce

considérable de poisson gelé, qu'elles exportent aux Etats-Unis. Ce commerce est susceptible d'un plus grand développement ; mais je n'insiste pas sur ce point, persuadé que nos commerçants sont assez attentifs à leur intérêt pour adopter des moyens perfectionnés de se procurer et de transporter leur marchandise. Judicieusement protégée, la production actuelle du poisson au Manitoba et dans les Territoires du Nord-Ouest devrait pouvoir, pendant de longues années à venir, satisfaire à tous les besoins de la consommation locale et fournir en outre à une exportation considérable.

Par protection judicieuse j'entends rigide exécution des règlements et étroite observation des temps et saisons prohibés. On allègue qu'il faut que les Sauvages puissent pêcher toute l'année pour leur nourriture ; mais je n'en puis admettre ni la nécessité ni l'opportunité. J'ai là un rapport daté du lac Long : cette question y est traitée......Puisqu'il est manifeste que le poisson doit être sauvegardé durant le frai, il est essentiel que les Sauvages ne l'ignorent pas et qu'on leur enseigne à faire provision, lorsque la pêche est ouverte, de poisson séché pour leur subsistance pendant la saison interdite. Permettre sans restriction la pêche ou par les Sauvages, ou par d'autres pour leur commerce, c'est compromettre le succès de nos efforts : le département ne peut plus compter sur un heureux résultat.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Cependant vous ne voudriez pas supprimer l'exportation ? R. Certainement non ; mais le rêts à enclos ne devrait pas être employé. Il est presque impossible que le poisson échappe à ce filet.

Q. Dans les grands lacs son usage serait-il déraisonnable ? R. Même là je le crois très sujet à objection. Les poissons, en cheminant le long du rivage, rencontrent la tenture qui les conduit à l'enclos, et s'y enfournent par milliers à la fois.

Par le Président :

Q. Le comité a appris, au cours de son enquête, que le Nord-Ouest aurait besoin de tout le poisson que ses lacs produisent. Comme vous le savez, les lacs et les rivières sont peu nombreux dans l'ancien pays du bison ; les immenses ressources de subsistances que fournissait cet animal sont anéanties, et maintenant, il paraît, d'après les témoignages entendus, qu'on pourrait employer tout le poisson pêché dans les régions bien arrosées de l'Est et du Nord, à nourrir les Sauvages de l'Ouest. A ce propos, nous vous demanderons si, à votre avis, le poisson blanc que prendraient en la saison convenable les Sauvages eux-mêmes dans les lacs Manitoba, Winnipigous et Winnipeg, ne pourrait pas être séché de manière à soutenir le transport au Nord-Ouest, et à se conserver jusqu'à ce qu'ils le consomment ? R. Avant de passer à cette question, laissez-moi vous dire toute la satisfaction avec laquelle le département verrait le comité, dans son rapport, approuver les efforts qu'il fait pour soumettre la population entière à l'observation stricte de la saison prohibée... Il serait facile, je crois, aux Sauvages, avec quelque prévoyance, de pêcher et sécher, dans le temps convenable, une quantité de poissons blancs suffisante pour se sustenter pendant cette saison. Si on leur faisait entendre une fois que le règlement doit s'exécuter, et qu'ils aient à s'approvisionner pour les temps interdits, il me semble qu'ils s'y résoudraient ; alors, la saison interdite étant vraiment observée, les eaux du Manitoba et du Nord-Ouest fourniraient amplement à la consommation, et donneraient encore, je n'en doute pas, un produit considérable à l'exportation.

Par l'honorable M. Macdonald :

Q. Combien dure la saison prohibée ? R. Elle dure depuis le 5 octobre jusqu'au 10 novembre,—un mois et cinq jours seulement.

Par l'honorable M. Kaulbach :

Q· Cette règle n'est-elle pas particulière à certains districts ? R. La règle est différente en Ontario, où la pêche est fermée du 1er au 30 novembre.

Par l'honorable M. Turner :

Q, Vous n'avez sans doute aucun contrôle au Manitoba ? R. Pardon, notre autorité s'étend sur tout le Canada.

Q. Je croyais qu'en Ontario, par exemple, cette matière était sous le contrôle du

gouvernement provincial ? R. Le gouvernement d'Ontario ne peut exercer ses droits que sous réserve et sans préjudice de ceux du gouvernement fédéral.

Q. Votre pouvoir en ce qui concerne la fermeture de la pêche est absolu ? R. Oui. L'autorité du gouvernement fédéral s'étend sur les lacs et les rivières de la Colombie Britannique, des Territoires du Nord-Ouest et du Manitoba ; il peut en réserver autant qu'il veut, par arrêté en conseil, pour la conservation et la reproduction du poisson ; et les propriétaires riverains ne peuvent jamais exercer leur droit de pêche que sauf l'observation de ses règlements.

Par le Président :

Q. Quelles sont les parties du territoire de la baie d'Hudson où vous avez des agents chargés de vous faire leurs rapports ? R. Notre principal agent est à Winnipeg—peut-être le connaissez-vous? c'est M. McQueen ; un second agent (M. Gilchrist) est à Qu'Appelle, un troisième au lac Long. Ils sont autorisés à employer des gardes spéciaux, au besoin. Ces trois agents sont nos seuls employés à titre pormanent.

Q. N'en avez-vous aucun du côté de la baie d'Hudson ? R. Non.

Q. N'avez-vous aucun agent préposé à la surveillance des lacs situés au nord de la grande Saskatchewan ? R. Non ; mais je pense que M. McQueen les a visités.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Il vient, à ce qu'on dit, d'énormes quantités de poisson du lac Labelle. R. Oui, je crois.

Par l'honorable M. Reesor :

Q. Le gouvernement du Manitoba n'a-t-il pas le pouvoir de prohiber l'exportation du poisson, s'il le juge convenable ?... je vois qu'il a interdit celle des faisans de prairie... R. Oui il possède ce droit. Il y a deux ou trois ans, au Nouveau-Brunswick, les autorités provinciales ont défendu l'exportation des perdrix, dont le nombre diminuait rapidement ; aujourd'hui elles y redeviennent très abondantes.

Par le Président :

Q. Le gouvernement du Manitoba pourrait donc empêcher l'exportation du poisson ? R. Oui, cela n'est pas douteux.

Q. Vous aviez une lettre écrite du lac Long que vous vouliez nous lire ? R. Oui, elle est datée du 13 mai.

SUSSEX, T. du N.-O., BUREAU DE POSTE DE CRAVEN, 31 mai 1887.

M. JOHN TILTON,
Député-ministre des pêcheries,
Ottawa.

CHER MONSIEUR,—J'ai terminé ces jours derniers mon inspection du lac Long et j'ai l'honneur de vous rendre compte de mes observations.

Quoique l'eau ne soit pas aussi profonde, à la tête du lac, qu'au milieu et dans la partie inférieure, les poissons blancs ne paraissent pas y être moins abondants.

Nous en avons pris à différentes places, depuis le milieu du lac en faisant le tour de son rivage, par le fond, jusque vis-à-vis notre point de départ, espace de dix à quinze milles, et ensuite sur les lieux où se fait ordinairement presque toute la pêche, c'est-à-dire dans le bas du lac. Le seul tributaire notable est le Petit Bras, et selon toute apparence, il sera bientôt à sec, car il tarit en été.

Dans le Petit Bras, j'ai trouvé des dorés, brochets et carpes en grande quantité. Il y a quelques ruisseaux qui se jettent dans le lac, vers son extrémité supérieure, mais les chaleurs vont probablement aussi les dessécher. Cette partie du lac est pleine de barres de sable et de roches, et j'ai raison de croire que les poissons y fraient en très grand nombre.

A ce sujet, après avoir recueilli avec soin le plus de renseignements qu'il m'a été possible de la bouche de gens qui ont pêché dans le lac Long, je suggérerais l'établissement, surtout pour ce lac et pour le poisson blanc, d'une autre saison prohibée que celle fixée par le règlement actuel. Cette saison s'étend du 15 octobre au 10 novembre ; je conseillerais d'ouvrir la pêche le 25 décembre, et de la fermer trente-cinq ou quarante jours avant cette date.

Par là le poisson serait suffisamment protégé : aujourd'hui tout le produit envoyé

sur les marchés se pêche pendant la période que j'indique, et les pêcheurs admettent qu'ils prennent le poisson sur ses frayères, parce qu'il déserte alors les eaux profondes.

Ils prendront, il est vrai, quelques poissons blancs avant le 15 novembre (si l'on fixe la fermeture à cette date) ; mais ce ne sera pas sur les frayères, et la pêche n'aura plus l'effet destructeur qu'elle a aujourd'hui.

Entre le 25 décembre et le 1er janvier, peut-être y aurait-il encore là quelques individus lents à frayer ; passé le 1er janvier, il n'en restera certainement plus.

Je prie instamment votre département de prendre en sérieuse considération la proposition que j'ose faire, et de modifier en conséquence ses règlements avant la saison de pêche de l'automne et de l'hiver prochains.

Je recommanderais aussi que l'on mît dans le lac Long des esturgeons et des achigans noirs pour l'ensemencer. Le lac est grand, et je ne doute pas que ces poissons ne puissent y vivre et s'y reproduire sans difficulté.

L'esturgeon, me dit-on, est commun dans l'Assiniboine, près de Fort-Ellice.

Je suis, Monsieur, votre très dévoué serviteur,

(Signé) O. T. STONE.

Que la saison de fermeture établie par le département soit telle qu'elle devrait être, on peut en douter. Elle a été modifiée, l'automne dernier, par déférence pour de très fortes représentations faites au ministre de la Marine et des Pêcheries. Je suis fâché que M. Burrows ne soit pas ici, car il était un de ceux qui insistaient le plus sur le changement, et j'aurais voulu qu'il eût entendu la lecture de cette lettre. Le gouvernement, par son règlement, a le droit de modifier en tout temps la saison pendant laquelle la pêche est défendue, lorsque les dates n'en sont pas convenables. M. Stone, à l'égard du lac Long, exprime l'opinion qu'elle devrait durer jusqu'au 25 décembre. Selon ses observations, en se terminant comme aujourd'hui le 10 novembre, elle n'est pas assez longue. Elle allait d'abord au 1er décembre, et c'est à la suite des représentations faites au ministre à Winnipeg, que la date a été changée. La lettre de M. Stone montre que le département était bien plus près du terme juste dans sa première décision qu'il ne l'est maintenant. J'ai reçu l'année dernière des poissons blancs pris près du lac Long le 10 décembre; ils étaient pleins d'œufs ou de laitance. Ce fait et la lettre que j'ai lue tout à l'heure conduisent à conclure que la saison prohibée devrait être étendue au moins, comme le conseille M. Stone, jusqu'au 25 décembre. Ce point est très important.

Q. N'y a-t-il pas une explication des choses dans ce fait, à savoir que le lac Long est situé à l'ouest du Manitoba et que la ligne isotherme incline rapidement au nord dans cette région ? La saison peut en conséquence être plus tardive au lac Long qu'à tel ou tel point plus oriental. R. L'isotherme est aussi ce qu'on allègue en Ontario et en Québec; dans l'île du Prince-Edouard, pour les mollusques sur les rivages; et dans la Nouvelle-Ecosse, pour les pêches côtières. Mais voici la difficulté: la loi dispose qu'on ne peut vendre du poisson que dans certaines conditions qui en justifient la vente. Cela étant, il est bien impossible d'établir au Manitoba et au Nord-Ouest une demi-douzaine de saisons différentes de prohibition. Qu'a-t-on fait en Ontario? On a demandé des rapports aux deux cents agents que le département y compte et l'on a choisi ensuite, à l'aide des données recueillies, la date moyenne qui paraissait la plus juste, pour échapper à la difficulté en question; car supposé qu'on ait pour deux lacs voisins deux saisons prohibées différentes, et qu'on saisisse du poisson pour cause de capture ou de possession illégale, celui qui l'aura pêché dans le lac fermé prétendra, jurera peut-être qu'il l'a pris dans le lac où la pêche est encore ou déjà permise; cette excuse serait recevable. Voilà pourquoi il est impossible d'avoir des saisons différentes pour des eaux trop voisines. Le pêcheur à la ligne ne se met pas autrement en peine des intérêts du pêcheur au filet; ni le pêcheur au filet des intérêts du pêcheur à la ligne. Le principal aussi pour le metteur de homards en boîtes est de prendre force homards, et son intérêt règle sa manière de voir.

Q. Le département va-t-il consentir au désir de son agent au lac Long ? R. Je ne puis dire jusqu'à quel point. Nous sommes en correspondance avec le surintendant de la pisciculture pour l'introduction de la carpe d'Allemagne dans ce lac.

Q. Où vous procurez-vous le frai d'achigan noir pour les ensemencements ? R. En Ontario. L'achigan se plaît dans presque toutes les eaux de cette province... Le temps du frai est à peu près passé.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Cherchez-vous aussi à propager l'achigan vert ? R. L'achigan noir me paraît préférable ; la pêche en est plus agréable, et c'est, à tout prendre, un meilleur poisson.

Par le Président :

Q. Quelqu'un de vos établissements piscicoles fournit-il du frai d'esturgeon ? R. Pas encore.

Par l'honorable M. Reesor ;

Q. Etes-vous en état de fournir du frai de carpe d'Allemagne ? R. Nous sommes à faire des arrangements par lesquels nous allons probablement pouvoir en obtenir du gouvernement américain.

Par le Président :

Q. La liste des poissons fournis maintenant par les établissements piscicoles intéresserait le comité. R. Ces établissements fournissent principalement des poissons blancs et des truites saumonées, et une certaine quantité de dorés ; rien que des saumons sur le littoral atlantique.

Q Les poissons d'eau douce nous intéressent davantage. R. Les poissons d'eau douce cultivés sont surtout le poisson blanc, la truite saumonée, la doré et la truite commune.

Q. On ne cultive pas encore l'achigan noir ? R. Non, pas encore. Il faudrait un étang à part pour ce poisson, et cela nous manque. Il est question, en ce moment, d'en avoir un à Newcastle pour y nourrir et conserver de ces poissons.

Par l'honorable M. Turner :

Q. L'achigan noir exige un fond rocheux, n'est-ce pas ? R. Oui, et une eau claire.

Par l'honorable M. Reesor :

Q. Ne se nourrit-il pas d'autres poissons ? R. Oui, il se nourrit de petits *minnows* (*Hydrargyra Atricauda*).

Par le Président :

Q. Ne serait-ce pas là une raison pour ne le point mettre dans les eaux du Nord-Ouest ? Ne dévorerait-il pas aussi le petit poisson blanc ? R. M. Stone, qui a écrit la lettre, n'est pas un savant en cette matière et avant de prendre une décision au sujet de l'achigan, le département enverra M. Wilmot, surintendant de la pisciculture, examiner les eaux et particulièrement le fond du lac Long.

Q. Voudriez-vous lui demander de visiter aussi d'autres lacs au Nord-Ouest ? R. Très volontiers.

Q. Il existe, au nord de la Saskatchewan septentrionale, nombre de lacs d'une grande étendue et que mentionne une lettre dont la lecture n'a pas encore été faite : ce sont les lacs Rond, de l'Orignal, de l'île à la Crosse, etc., qui tous sont importants, et si le département des Sauvages avait quelque idée de placer les Sauvages des régions méridionales près de ces lacs, il serait bon de connaître dès à présent quels poissons ceux-ci renferment et quels poissons on pourrait ajouter à leurs peuplements actuels. R. Prévoyant la chose même dont vous parlez, notre département a demandé à l'Intérieur de ne plus concéder de terres au bord des lacs que sous la réserve de la pêche. Le gouvernement voit la nécessité de la contrôler. La situation dans les provinces maritimes, pour la pêche au saumon, est aujourd'hui très fâcheuse. Les autorités provinciales ont droit aux pêcheries sur les rivières, et elles louent la pêche dans les eaux fluviales au-dessus de la marée ; mais au-dessous du point où la marée cesse, le gouvernement fédéral reprend ce droit, et peut permettre l'établissement d'autant de rêts qu'il lui plaît dans les estuaires. S'il voulait agir avec égoïsme, vous devinez le résultat : les eaux douces des fleuves deviendraient inutilisables pour la pêche. Il faut éviter tout conflit de cette nature dans l'avenir. Les concessions de terres au Nord-Ouest porteront désormais réserve des pêcheries.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Sur les rivières et sur les lacs ? R. Il sera fait réserve absolue de tous droits de pêche.

Par le Président :

Q. Avez-vous reçu quelque avis de l'Intérieur qui vous porte à le croire ? R. Oui.

Par l'honorable M. Reesor :

Q. En Ontario, j'ai entendu dire que, dans les étangs et les lacs où la barbote s'est introduite, la truite ou l'achigan qui en avale une, quelque petite qu'elle soit, meurt inévitablement, la jeune barbote ayant déjà tous ses aiguillons. Le département a-t-il quelque connaissance de cela ? R. Non ; mais il faut choisir avec grand soin les eaux qu'on veut aleviner. Le brochet et le doré—le premier surtout—sont fort voraces, et il est inutile de mettre de la truite ou du poisson blanc dans les lacs où ils se trouvent en quantité notable. Nous avons en exposition à Ottawa quelque deux mille jeunes truites communes et environ quinze mille truites saumonées de cinq à six semaines, qui proviennent de l'établissement piscicole de Newcastle.

Le comité s'ajourne à demain.

OTTAWA, mardi 11 juin 1887.

Lecture est faite des communications suivantes au comité.

RÉSERVE DES SAUVAGES DE SAINT-PIERRE, 6 juin 1887.

Au président du comité des produits alimentaires, Sénat.

MONSIEUR,—En parcourant les journaux, j'ai remarqué la question portée par vous au parlement et qui se rattache aux nécessités les plus essentielles du pays.

Je veux offrir mes réponses au questionnaire du comité. Tout d'abord, je désire vous exprimer mon opinion sur la manière dont le gouvernement pourvoit aux besoins de ceux de ma race. Les journaux parlent de sommes énormes dépensées pour nous nourrir et améliorer notre sort ; mais ces sommes énormes ne procurent pas aux Indiens ce qu'il leur faut surtout. Jamais les Indiens placés sur les prairies nues et stériles n'arriveront à subvenir entièrement à leurs propres besoins ; au contraire ils sont condamnés à y mourir de faim, de froid, de maladie. C'est une race de chasseurs, et il n'y a plus guère de chasse par ces plaines, où la pêche aussi fait défaut. Ils n'ont ni forêts ni lacs. Mais la contrée du Nord en est remplie ; là on ne voit que rivières, lacs et grands bois. Les lacs fourmillent de poissons de toutes sortes ; les rivières et les forêts abondent en gibier : orignaux, chevreuils, castors, lynx, loutres et cent autres espèces. Ce sont dans cette région septentrionale de continuelles migrations de cerfs et de lièvres. Tous les lacs se couvrent en été d'oiseaux sans nombre. Rien de plus facile que d'y réduire à l'état domestique des goëlands et des oies sauvages. Les habitants font la chasse aux oiseaux pour se nourrir et pour vendre la plume. Pourquoi ne transporte-t-on pas dans le nord les pauvres et malheureux Sauvages des prairies ? Ce serait leur procurer vraiment le meilleur moyen de pourvoir eux-mêmes à leur subsistance ; ce changement de demeure ranimerait leur courage ; allumerait en eux le désir d'améliorer leur existence par la chasse aux animaux à fourrures. Quelles espérances peuvent leur rester sur cette plaine immense et désolée, qui leur offre à peine quelques bouquets de peupliers, quelques étangs d'eau ! Dans ces misérables réserves, que peuvent-ils apprendre, sinon davantage à vivre dans l'indolence et l'assoupissement. Ainsi les grandes dépenses du gouvernement n'ont en réalité de fruit appréciable que pour les personnes qui ont intérêt à tenir les Indiens dans leurs réserves actuelles. Pour elles, en effet, il s'agit surtout de garder leurs emplois avec leurs salaires ; ce qui leur permet de s'engraisser. Les misères du Sauvage leur importent peu.

J'ai vu le pays entre la Saskatchewan et le lac Supérieur, et à part quelques bonnes réserves sur le chemin Dawson, je n'ai jamais traversé région plus maigre, plus désolée ; et cependant je connais les réserves sur la prairie !... Quelques réserves indiennes sont désertes. Nous l'avons su par Charles Pratt, de la montagne de

Tondre (*Touchwood Hills*); et plusieurs chefs ont écrit à mon père sur ce sujet : ils voulaient savoir si les Sauvages des plaines ne seraient pas transportés dans la région septentrionale aux lacs poissonneux. Ceux qui l'habitent aujourd'hui sont peu nombreux et, étant de même race que les autres, ne verraient pas leur arrivée avec déplaisir. On pourrait envoyer des personnes compétentes pour s'assurer de leur sentiment. Il est notoire que les Maskégons sont doux et pacifiques et qu'ils sont presque tous chrétiens. Je vais maintenant répondre aux questions sur les facultés productives du Nord-Ouest.

1. Le riz sauvage croît à l'est du lac Winnipeg. Treize rivières au moins, dont les eaux se versent dans le lac, en produisent; la plus reculée est la rivière au Peuplier, un peu passé Norway-House; tout le pays à l'est du lac Winnipeg, jusqu'au lac de la Pluie, est plein de champs de riz. Des rivières et des lacs sont couverts de ce te plante; entre autres, la petite rivière appelée communément *Cook's Creek*, qui traverse une réserve de Saint-Pierre, en est chargée; mais nous ne récoltons jamais ce grain.

2. Les lacs et les rivières de la région nord jusqu'à la baie d'Hudson, en tirant vers l'est, sont abondants en poissons de toutes sortes : esturgeon, truite, barbote, brochet, poisson blanc, perche, laquèche, etc. Le printemps, les poissons, par myriades, remontent tous les cours d'eau pour aller frayer dans les lacs supérieurs; à l'automne, ils reviennent aux grands lacs. Les divers poissons que j'ai nommés sont bons à manger. La pêche est excellente aux lacs Winnipeg, Manitoba, Winnipigous, et autres vers le nord et vers l'est.

On a domestiqué ici et élevé avec les poules des oies sauvages, des canards sauvages et des goëlands de la grosse espèce. Le rat musqué, si on le ménageait, fournirait une bonne nourriture et une fourrure utile : la femelle a deux portées par année.

La plante ou racine comestible, par excellence, est le navet sauvage. Cette racine se rencontre en arrière de Winnipeg, près de la montagne de Pierre; mais elle croît surtout en abondance dans les plaines de Fort-Ellice, du lac Qu'Appelle, de la montagne de Tondre, et de là jusqu'à la Saskatchewan. C'est une des principales ressources des Cris : ils la pilent et la réduisent en farine; et dans cet état, elle fait une soupe délicieuse avec de la viande ou des baies. La carotte sauvage pousse dans les terrains bas et marécageux; elle n'est bonne à manger que le printemps. La *pomme des prairies* vient abondamment dans les terres noires; mais quoique des Sauvages mangent ce tubercule, il n'est bon qu'à jeter aux porcs.

3. Je ne crois pas qu'aucune de ces racines puisse se transplanter avec chance de succès, étant trop difficile à cultiver. On pourrait recueillir la graine du navet sauvage et la semer dans les prairies en sols sablonneux.

4. Mes propres observations m'apprennent qu'en réduisant beaucoup la chasse et la pêche dans les districts dégarnis qui autrefois étaient giboyeux et poissonneux, on les verrait se repeupler rapidement de poisson et de gibier. Par exemple, si on laissait le castor en paix sur la rive orientale du lac Winnipeg, ainsi que le cerf, ils redeviendraient très nombreux; le rat musqué aussi, qui bientôt fournirait aux Sauvages viande et fourrure; le lièvre, le putois et le blaireau également.

5. L'érable à sucre, la prunier sauvage et le saskatoun pourraient se transplanter. Ces arbres et arbrisseaux, qui contribuent à la nourriture des Sauvages, croissent au Manitoba, et pourraient être transplantés sur la rivière au Cygne, la rivière Rouge, le lac des Bois, le lac Manitoba et le lac Winnipigous. Les Sauvages font beaucoup de sucre dans les endroits où l'érable est commun. On planterait avec succès ces divers arbres sur toute la rive occidentale du lac Winnipeg.

6. Il faut commencer par des expérimentations sur différents points choisis : après s'être assuré que les opérations réussissent, on calculera les frais de toute transplantation d'après le prix de la main-d'œuvre et les distances.

7. Les substances alimentaires les plus économiques, selon moi, sont le poisson, le riz sauvage et les légumes, tels que la pomme de terre et le navet, que les Sauvages cultivent sur les rives du lac Winnipeg. Ceux-ci peuvent cultiver aussi le maïs, et si on leur fournissait les lignes, ils pêcheraient du poisson pour leur usage. Placés dans

la région où le poisson et le gibier abondent, ils n'auraient plus besoin de rations de bœuf et de lard ; mais tant qu'on les tiendra dans la prairie, il faudra leur donner bœuf, lard, farine et thé, pour qu'ils ne meurent pas de faim ; non pas le strict nécessaire, mais trois copieux repas par jour. Les districts nord du Manitoba, le Kéwatin et le Territoire du Nord-Ouest peuvent fournir du poisson en abondance, et les frais ne seraient point considérables pour envoyer quelques milliers de poissons blancs par bateaux à vapeur au district de Saskatchewan, ou par voie ferrée aux différentes stations sur le chemin du Pacifique, entre Winnipeg et les montagnes Rocheuses.

8. Le navet sauvage est susceptible, je crois, de s'améliorer sous le rapport du volume dans les localités où il vient à sa perfection.

10. La perche, le brochet, la laquèche et le crapet sont les meilleurs poissons, selon moi, pour repeupler les rivières et les lacs dégarnis.

11. Avant la cession de ce pays au Canada, les Cris des prairies se nourrissaient de viande de bison, de pemmican, des baies de *stoneberry tree*, de baies de saskatoun et de navets sauvages. C'était là la nourriture commune à toutes les tribus des plaines. Elles avaient encore le maïs. Les Sauvages du Nord et les Sauteux vivaient de chair d'orignal, de lièvre, de castor et autre gibier, mais surtout de poisson. La Compagnie de la baie d'Hudson donnait à son monde les aliments les plus faciles à avoir dans les contrées où elle avait ses postes. Dans les prairies, la ration consistait en pemmican ou en viande sèche et en farine ; dans le Nord, en viande d'orignal et produits du poste, tels que pommes de terre, et en farine ; mais les hommes payaient leur farine, leur thé et leur sucre.—Ration par homme par jour : une livre et demie de farine, une livre et demie de viande sèche, et quelques pommes de terre.

12. Je crois que le poisson blanc pourrait se conserver, en pemmican, dans des barillets légers. J'ai vu de cette espèce de conserve à Fairford et à la petite Saskatchewan, où les Sauvages font sécher le poisson blanc au feu, le réduisent en parcelles en le pilant et le mettent ensuite dans des *rogans* (paniers) d'écorces de bouleau, pour le manger pendant l'hiver. Ils mêlent dans le pemmican du pembina, fruit abondant dans tous les *muskegs* (marais), des deux côtés du lac Winnipeg, et dans la région nord, et qui fait la meilleure gelée après les atocas, également très communs sur la rive est du lac Winnipeg et dans tout le pays oriental jusqu'au lac Supérieur.

Le houblon sauvage et le chanvre sauvage se rencontrent dans plusieurs localités. Le tabac et la betterave croissent dans le Manitoba, ainsi que la vigne sauvage et le poirier sauvage.

En ce qui concerne les ressources minérales de ce pays et leur exploitation, il serait important de nommer des personnes connaissant bien les indigènes et en qui ces derniers auraient toute confiance. On a souvent été trompé par de prétendus découvreurs de mines, et souvent aussi des spéculateurs fourbes ont trompé par l'offre de récompenses des gens qui avaient la connaissance des lieux riches en minéraux. Un inspecteur en chef est devenu nécessaire. Il existe des dépôts de soufre, ardoise, calcaire, grès, argile, ocre, etc., sur les rives est et ouest du lac Winnipeg. On a découvert du fer et d'autres métaux précieux, sur le lac la Pluie et par delà la savane, en tirant à l'est. On ferait bien d'autres découvertes si l'on examinait soigneusement le pays.

Ayant eu l'honneur de vous connaître pendant votre séjour par ici, j'ai pris la liberté de vous adresser cette lettre.

Votre humble serviteur,

JAMES SETTEE.

M. PHILIP VEALE, préposé à l'Exposition fédérale des poissons, Ottawa, ayant présenté des spécimens d'alevins de la truite commune et de la truite saumonée, fait la déposition suivante :—

M. VEALE :—Tous les *salmonidæ* fraient pendant l'automne—dans la dernière moitié d'octobre et le commencement de novembre. C'est alors qu'on prend des poissons sur les frayères pour obtenir leurs œufs et leur laitance ; les œufs sont déposés ensuite dans les appareils à éclosion, où ils restent tout l'hiver. Vers la fin d'avril ou le commencement de mai—cela dépend de la température—le frai est placé dans

des auges, et on l'y laisse jusqu'à quatre ou cinq semaines après son éclosion. Il circule à travers ces auges une eau courante.

Par l'honorable M Turner :

Q Quand la fécondation a-t-elle lieu? R. On verse la laitance du mâle dans un grand vaisseau plein d'eau, où l'on a déposé les œufs; puis on remue ou agite circulairement le liquide, et la fécondation est faite.

Par le Président :

Q. Comment pourrait-on s'y prendre pour se procurer artificiellement, à la tête du lac Winnipeg, par exemple, des alevins d'esturgeon ou autre poisson de la grosseur du fretin que nous voyons là ? R. M. James Wilmot a pris brevet pour les bocaux qui sont sur cette table. Vous remarquerez, au bas de celui-ci, un tube avec un petit orifice, auquel s'ajuste un robinet. L'eau, qui est soutirée, se trouve pressée dans le fond et par suite reflue de manière à tenir les œufs en mouvement : cela fait remonter à la surface les mauvais, toujours plus légers que les bons. En sorte que, pendant que l'eau circule dans le bocal, il n'y a qu'à attacher le tuyau au récipient et laisser passer le frai.

Q. S'il était désirable de propager l'esturgeon, qui est abondant au grand rapide de la Saskatchewan, point extrême d'un service de bateau à vapeur, ces appareils seraient-ils suffisants pour pratiquer les ensemencements ? R. Tout à fait : ce qu'il faudrait, ce sont des bocaux en verre et de grands auges, comme pour la truite saumonée.

Q. Si vous étiez au Grand-Rapide et qu'on vous eût chargé de pratiquer la reproduction artificielle pendant une année pour ensemencer les eaux occidentales, qu'auriez vous à faire ? R Je ne puis répondre à cette question sans calculs. Il faudrait premièrement savoir ce que coûterait le bâtiment.

Q. Un bâtiment est nécessaire ? R. Oh oui ; les œufs ne doivent pas rester exposés aux intempéries de l'air, les hivers sont si âpres là-bas.

Q. Voudriez-vous faire un mémoire par écrit au comité sur ce sujet demain ou après demain ? R. Oui.

Par l'honorable M Reesor :

Q. Avez-vous ici un établissement semblable à celui que M. Wilmot dirige à Newcastle ? R. Nous n'avons qu'une petite section.

Q. Pour les différentes espèces de poissons ? R. Oui, pour le poisson blanc, la truite saumonée et la truite commune. Les œufs du poisson blanc sont si petits et exigent tant de soin qu'on ne peut opérer ici en grand comme à Newcastle.

M. THOMAS McKAY, de Prince-Albert, T. N.-O, cultivateur, est interrogé comme suit :

Par le Président :

Q. " Dans quelles parties du Canada, à l'ouest du lac Supérieur, avez vous voyagé, et quelles autres parties de cette région connaissez-vous par les rapports de personnes dignes de foi ? " R. J'ai parcouru la contrée des lacs Manitoba et Winnipigous et tout le pays à l'ouest de ces lacs jusqu'à la montagne de Bois ; j'ai visité la contrée de la Saskatchewan, Edmonton et les localités situées au nord et au sud de la grande Saskatchewan.

Q Jusqu'où avez-vous été dans le nord ? R Jusqu'au lac Vert.

Q. " Veuillez nommer au comité les plantes, les quadrupèdes, les oiseaux et les poissons propres à l'alimentation qui vous sont connus, et les districts où ils se trouvent surtout ? " R. On trouve le riz sauvage à l'est du lac Winnipeg. Le navet sauvage, la carotte sauvage, la rhubarbe sauvage croissent dans la contrée septentrionale, ainsi que le *bull rush* (scirpe) à racines tuberculeuses. Il y a, cela va sans dire, une grande variété de baies sauvages, dont il se fait grande consommation. Ainsi le Nord-Ouest possède le *high bush blueberry* (petites poires) et le bluet, comme Ontario ; le pimbina, l'atoca des marais, et l'atoca à gros grains qui croît dans la mousse en excessive quantité dans les districts du Nord ; ces baies sont bien supérieures à celles que nous avons ici.

Par l'honorable M. Reesor :

Q. Celle des marais ne ressemble pas au pimbina ? R. Du tout ; elle est bien supérieure à l'atoca cultivé par ici.

Q. En volume ou en qualité? R. Elle est à peu près de la grosseur de l'autre, mais bien meilleure. La fraise abonde. Il y a encore la framboise, et l'*eye berry*, espèce de ronce à fruits rouge vif.

Q. Ces fruits ressemblent-ils aux framboises noires? R. Ils ressemblent aux mûres. C'est une ronce rouge, qui s'appelle *eye berry* chez nous. En outre, on compte deux espèces de cerisiers : le cerisier noir et le petit merisier.

Q. Ces cerisiers du Nord-Ouest sont-ils semblables à ceux d'ici ? R. Leurs fruits sont plus petits que ceux de nos espèces cultivées. Vient ensuite le prunier sauvage. Quant aux cerises noires, on les conserve en les pilant pour écraser les noyaux et les desséchant au soleil. Il s'en fait ainsi de grandes provisions, et pareillement de mûres sauvages. On en fait aussi d'excellentes confitures.

Par l'honorable M. Kaulbach ;

Q Vos renseignements touchant les plantes sont-ils particuliers à une certaine localité ? R. Non ; elles croissent dans toutes les parties des Territoires—dans le sud presque aussi abondamment que dans le nord—excepté l'espèce d'atoca qui se plaît dans les terrains moussus. Le cerisier et le *blueberry* croissent à profusion au sud dans la région des prairies, partout où il y a du bois, aux penchants des ravins et le long des cours d'eau...En ce qui concerne les animaux, le plus important était naguère encore le bison, mais il a disparu.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Avez-vous des arbres à noix ? R. Oui.

Q. Lesquels ? R. Les noisetiers.

Q. N'avez-vous pas le noyer noir et le noyer tendre ? R. Non ; rien que le noisetier.

Par l'honorable M. Reesor :

Q. Avez-vous mentionné la saskatoun ? R. C'est le même arbre que le *high bush blueberry* (petite poire) : *saskatoun* est le nom indien.

Par l'honorable M. Carvell :

Q. Quelle hauteur atteint cet arbrisseau ? R. Huit ou dix pieds en certains endroits—de cinq à dix pieds... Le saskatoun et les bluets sont communs dans la partie septentrionale du pays.

Par l'honorable M. Turner :

Q Avez-vous des baies vénéneuses ? R. Oui.

Q. Quelles sont-elles ? R. Le *snakeberry* (pain de couleuvre) entre autres.

Q. Comment le distingue-t-on des baies comestibles ? R. Il a ses caractères propres : il ressemble un peu à la cerise, mais il n'a point de noyau.

Q. Peut-il être employé à quelque usage ? R. Non, pas que je sache ; il est vénéneux.

Q. De quelle couleur est cette baie ? R. Elle est d'un rouge clair. Il y a d'autres fruits qui ne s'emploient pas comme aliments, tels que le *redberry*, recherché des tourtes et autres oiseaux. Partout où ce fruit est abondant il vient des pigeons en grand nombre.

Q. Est-il vénéneux ? R. Non.

Par l'honorable M. Reesor :

Q. Les fruits du saskatoun (petites poires) sont meilleurs que les bluets ? R. Je le crois, et ils sont plus gros. Ces deux sortes de fruits sont faciles à dessécher ou confire.

Q. Mûrissent-ils vers le même temps ? R. Oui, en juillet... Parmi les quadrupèdes, l'orignal se trouve dans la région nord du Territoire, ainsi que le chevreuil à queue rouge, le chevreuil à queue noire et le caribou ou renne. L'antilope se rencontre en petites troupes dans la région méridionale.

Q. Le caribou ne descend pas jusque-là ? R. Non. Il est extrêmement commun dans la vallée du fleuve Mackenzie.

Par l'honorable M. Kaulbach :

Q. Pouvez-vous décrire le chevreuil à queue noire ? R. Il ressemble assez au chevreuil ou daim de Virginie ; seulement il est plus petit.

Q. Il lui ressemble de forme? R. Oui; mais il est de plus petite taille. Il pèse environ cent cinquante livres.

Par l'honorable M. Reesor :

Q. Vit-il dans les bois? R. Oui. Dans les prairies, on le rencontre le long des rivières bordées de bois. Il ne s'aventure jamais dans la plaine découverte. L'antilope fréquente les prairies.

Par le Président :

Q. Cette antilope est le cabri? R. Oui, les Français la nomment toujours le cabri.

Q. Descend-elle dans le sud? R. Oui; elle fait un voyage au sud, en été, et un voyage au nord, en hiver. Autrefois très commune, elle devient rare aujourd'hui. Les lièvres se trouvent dans tout le Nord-Ouest, très abondamment en certaines années, après quoi la mortalité se met sur eux.

Par l'honorable M. Turner :

Q. De quoi se nourrissent-ils? R. D'herbes et de l'écorce de jeunes arbres. Plusieurs personnes prétendent que les lièvres meurent d'une épidémie; mais je crois que leur destruction en masse a pour cause la famine. S'ils ne disparaissaient pas par intervalle, je crois qu'ils arrêteraient la croissance de tout notre jeune bois.

Par l'honorable M. Macdonald :

Q. Ils rongent, dites-vous, l'écorce des arbres? R. Oui. Ils sont si nombreux, dans certaines époques, qu'ils mangent l'écorce de tous les jeunes arbres et des saules. L'hiver, lorsqu'une neige assez épaisse couvre la terre, n'ayant plus de quoi brouter, ils se nourrissent d'écorce et d'aubier, dont la sève leur irrite la gorge et y produit une ulcération dont ils meurent. Lorsque les lièvres sont abondants, tous les saules et tous les jeunes arbres finissent par être dépouillés de leur écorce, ce qui amène leur dépérissement. Quant aux lièvres, ils ne tardent pas à devenir aussi nombreux que jamais; car les femelles font trois ou quatre portées par an.

Par le Président :

Q. Mais s'ils meurent tous comment peuvent-ils se reproduire? R. Oh! il va sans dire qu'ils ne meurent pas tous; il en reste toujours quelques-uns, qui recommencent à foisonner. Lorsqu'ils sont très nombreux et qu'il y a disette d'herbe, il est certain qu'ils rongent l'écorce des arbres et qu'ils meurent ensuite presque tous.

Par l'honorable M. Reesor :

Q. L'année dernière, ils ont détruit quantité d'arbres et vers le printemps la mortalité a été très grande parmi eux, n'est-ce pas? R. Oui. Ils ne mangent l'écorce que parce que l'herbe leur manque.

Par le Président :

Q. Les lièvres peuvent-ils être, dans leur abondance, une ressource importante pour l'alimentation des habitants? R. Oui; ils sont alors une très utile ressource pour les Sauvages et pour les blancs.

Q. Existe-t-il quelque moyen d'en conserver la chair? R. On la fait sécher; mais cette viande est très insipide.

Par l'honorable M. Macdonald :

Q. Fait-on geler le lièvre? R. On prend des lièvres tout l'hiver... C'est vers le printemps qu'ils commencent à mourir, et c'est la faim qui amène cette mortalité. Ils ont alors rongé jusqu'aux racines les jeunes arbres; et, comme je l'ai dit, leurs sucs âcres, en leur irritant la gorge, produisent une maladie qui les emporte.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Y a-t-il dans le pays dont vous parlez des écureuils et des suisses? R. Oui, nous avons l'écureuil gris et deux ou trois variétés de suisses.

Q. Sont-ils bons à manger? R. Les Sauvages les mangent; mais ce n'est pas un bien bon aliment.

Par l'honorable M. Reesor :

Q. Le *gopher* est une espèce d'écureuil, n'est-ce pas? R. Oui; il se trouve dans les prairies. Il se plaît surtout dans les herbes courtes, où le soleil darde ses rayons.

Par le Président :

Q. Vous avez dit qu'on peut conserver la chair de lièvre en la faisant sécher ? R. Oui.

Q. Mais elle est peu agréable parce qu'elle est maigre, qu'elle n'a point de graisse ? R. Oui.

Q. Pensez-vous que les Sauvages la pussent conserver en y ajoutant une certaine proportion de graisse ? R. Oui. Lorsque les lièvres sont abondants, les Sauvages n'ont guère besoin d'assistance. Il suffit de leur donner du lard. Ces années dernières, le lard fumé a été le principal aliment que l'Etat leur a fourni, et il était de bonne qualité. Ils ont eu des lièvres à profusion.

Par l'honorable M. Macdonald :

Q. Les rations sont réglées d'après les facultés du pays ? R. Oui, augmentées ou réduites, selon les besoins. Il est nécessaire de nourrir les Sauvages du Sud à peu près toute l'année, été comme hiver. En fait, je crois que les Pieds-Noirs reçoivent une ration quotidienne. Mais, pour les Sauvages du Nord, il n'en est pas ainsi.

Q. Si les Sauvages des prairies étaient transportés dans le pays de chasse et de pêche, ils y trouveraient plus facilement de quoi vivre ? R. On devrait les transporter dans la région nord du pays ; il y a encore là de vastes sections ou territoires sans habitants, et ils y seraient à proximité des lieux de pêche et des terres de chasse.

Q. Je suppose qu'ils n'aimeraient point ce déplacement ? R. Non. Ils sont devenus fort indolents, parce qu'ils savent bien que tant qu'ils resteront où ils sont le gouvernement devra les nourrir. Pour les Sauvages établis au nord de la Saskatchewan et autour du lac Winnipeg, ils n'ont presque besoin d'aucune assistance de cette nature ; en été, ils ne reçoivent rien, si ce n'est lorsqu'on distribue les annuités ; alors le département les nourrit pendant deux ou trois jours.

Par l'honorable M. Macdonald :

Q. Si la Compagnie de la baie d'Hudson possédait encore le pays, les Sauvages seraient-ils dans une meilleure situation ? R. Non, ils seraient dans une situation pire, parce que je ne crois pas que cette compagnie voulût, non plus qu'aucune autre compagnie particulière, les assister autant que le fait le gouvernement.

Q. Pensez-vous que la disparition du bison soit due à la colonisation du pays ? R. Je ne le pense pas : les bisons avaient déjà commencé à diminuer de nombre avant la cession du pays par la Compagnie.

Q. A quelle cause faut-il donc en attribuer la disparition ? R. A la traite des fourrures. La tuerie était devenue excessive. Il y avait des individus, à ma connaissance, qui s'en allaient par les plaines faire la chasse aux bisons pour le seul plaisir d'en tuer le plus possible. D'autres que j'ai vus en tuaient, l'été, des centaines rien que pour avoir les langues et le suif. Les Sauvages se faisaient des parcs ou enceintes pour le bison en hiver. En ce temps-là, ils étaient forcés de se tenir en grandes bandes, les différentes tribus étant presque toujours en guerre. Ils avaient donc de ces enceintes ou parcs, vers lesquels ils poussaient des troupeaux de bisons ; et ils tuaient tous les animaux qui y entraient, jusqu'aux veaux, parce que, disaient-ils —non sans raison—ceux qui s'échapperaient, si ensuite les chasseurs venaient par hasard à les rabattre vers la même enceinte, flaireraient vite le danger et en s'en détournant entraîneraient les autres après eux. C'est pour cela que les Sauvages abattaient tous ceux qui entraient dans leurs parcs : des centaines et des centaines.

Par l'honorable M. Allan :

Q. La disparition des bisons n'est-elle pas due, en grande partie, aux armes perfectionnées ? R. Sans doute, en partie.

Q. A la carabine à répétition, par exemple ? R. Oui ; mais c'est réellement la traite des pelleteries qui a amené leur extermination. Comme de raison, l'arme perfectionnée était beaucoup plus destructive que l'ancien fusil... Les robes étaient précieuses, et pour les avoir, on a tué les bisons.

Q. En d'autres termes, on en a fait comme de la poule aux œufs d'or ? R. Précisément.

Par l'honorable M. Reesor :

Q A quelle époque de la saison, la peau du bison commençait-elle à avoir toute sa beauté ? R. En octobre. Les peaux les plus précieuses étaient celles qu'on obtenait en novembre.

Q. Après les grands froids revenus ? R. Oui.

Par le Président :

Q. Avez-vous vu des animaux produits par un croisement avec le bison ? R. Oui.

Q. Quel hybride produit le croisement ? R. Le pelage est très beau ; mais pour la qualité de la viande, je ne crois pas qu'elle soit supérieure à celle de notre bœuf domestique.

Q. Est-elle aussi bonne ? R. Elle est moins pesante, et moins bonne, je pense.

Par l'honorable M. Kaulbach :

Q. Les quartiers de derrière ne sont-ils pas mieux fournis de chair ? R. Non ; l'animal pèse beaucoup moins que le bison, et ne pèse pas autant que nos animaux domestiques.

Par l'honorable M. Allan :

Q. Ceux que j'ai vus avaient, en outre, le poil droit ; pas le moindre bouclé. R. Cela dépend du nombre des croisements. La robe perd sa beauté à mesure que la race s'efface.

Q. A mesure que le produit engendré se rapproche davantage de l'animal domestique ? R. Oui.

Par l'honorable M. Reesor :

L'hybride peut engendrer ? R. Oui.

Par l'honorable M Kaulbach :

Q. Existe-t-il quelque différence marquée de caractère et d'habitudes entre le Sauvage des prairies et celui des bois ? R. Oui.

Q. Le Sauvage des prairies trouverait-il de quoi vivre dans la région habitée par l'autre ? R. Oui ; mais ils ont des habitudes bien différentes. Le Sauvage des bois est beaucoup plus industrieux que le Sauvage des prairies, et beaucoup plus soigneux ou ménager de ce qu'il possède. Même par ses habitudes de chasseur il diffère de l'autre. Il lui faut se lever avant le jour, chausser ses raquettes et battre le bois toute la journée, course fatigante lorsqu'il y a deux ou trois pieds de neige sur la terre. La chasse à l'orignal est très pénible, et exige une patience, une persévérance extrême. Il en est de même de la chasse au castor : c'est encore un rude travail que de pratiquer à coups de hache des trous de trois ou quatre pieds dans une terre gelée, ou d'ouvrir la glace sur un lac ou une rivière. Aussi, le Sauvage des bois devenait-il forcément plus actif et en même temps plus économe de ses vivres, à raison de la difficulté qu'il avait à se les procurer. Pour le Sauvage des prairies, il n'avait autrefois qu'à monter à cheval, et la chasse au bison était un plaisir. J'ai fait moi-même cette chasse et je sais ce qu'elle est—elle ressemble à la chasse à courre le renard. Tout ce que le Sauvage avait donc à faire, était d'aller chercher son cheval, et puis de tuer autant de bisons qu'il en voulait. Sa tâche se terminait là. La squaw avait à faire tout le reste : à dépecer la viande, à la préparer pour la conserver, etc. L'homme, lui, retournait à sa tente, s'y asseyait à la meilleure place et s'amusait à raconter ses exploits. Vous voyez les différences.

Par l'honorable M. Reesor :

Q. Diffèrent-ils pareillement par la stature, le développement physique ? R. Non, nullement.

Par l'honorable M. Allan :

Q. Que peuvent faire maintenant les Sauvages des prairies ? Ils chassaient à cheval, n'est-ce pas ? R. Oui, ils chassaient à cheval le bison. Il y a peu de neige dans les prairies durant l'hiver, et ils avaient trois moyens de tuer le bison ; la grande chasse donnée à cheval, la capture au parc et la traque.

Par l'honorable M. Reesor :

Q. Ils empêchaient le bison d'aller au Sud ? R. Non ; ils l'auraient plutôt détourné du Nord. Le bison descendait vers le sud en été et remontait vers le nord en hiver.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Y a-t-il des bisons des bois ? R. Il y en a, en petit nombre, dans la région du Mackenzie.

Q. Est-ce la même espèce que le bison des prairies ? R. Oui, mais de taille un plus grande.

Par le Président :

Q. Et ceux-là disparaissent-ils aussi ? R. Oui, très rapidement.

Par l'honorable M. Carvell :

Q. Si j'ai bien compris les témoins, la destruction de la race des bisons ne serait due à l'établissement du chemin de fer du Pacifique ? R. Non, elle était déjà com-ncée au temps de la Compagnie de la baie d'Hudson.

Par l'honorable M. Macdonald :

Q. Pourquoi le bison allait-il au nord en hiver, au sud en été ? R. Il allait au d, en hiver, chercher un abri. Autrefois, lorsque les bisons étaient communs, on rencontrait en troupes nombreuses au nord de la Saskatchewan. Il y a là une irie bien abritée par la forêt, et où ils se rassemblaient surtout dans les temps oureux.

Par l'honorable M. Reesor :

Q. Avez-vous vu des bœufs musqués ? R. Non ; mais j'ai entendu dire que leur ir est désagréable, parce qu'elle a une forte odeur de musc. Leur fourrure est très cieuse.

Par l'honorable M. Carvell :

Q. Le sont-elles autant que les robes de bison ? R. La peau du bœuf musqué, oique plus petite, donne une fourrure beaucoup plus épaisse et plus belle.

Par le Président :

Q. Il existe, dites-vous, quelques troupeaux de bisons des bois : pouvez-vous ggérer au comité un moyen de protection pour conserver cette race ? R. On ne uve plus ces bisons aujourd'hui que dans la contrée du Mackenzie. Le seul moyen les conserver est d'exécuter rigoureusement les lois sur la chasse.

Q. Si on en dirigeait quelque bande vers le sud, serait-il possible d'en assurer la nservation ? R. On ne pourrait pas du tout faire sortir de bande, ni petite ni ande, des forêts. A peine si on peut approcher quelque individu à la portée du fusil. sont très farouches. Comme je l'ai dit, ils sont semblables aux bisons des airies ; beaucoup plus gros seulement. Réfugiés dans les bois, ils y sont plus nquilles et s'y repaissent mieux. Ceux des prairies n'avaient guère de paix ni de pos. Le renard, le loup, tous les animaux qui fréquentent le Nord, semblent être de us grande taille et avoir de plus belles fourrures que les espèces méridionales. On dit ue le bison des bois est un animal autre que celui des prairies ; mais je ne le crois as. S'il est plus gros, c'est qu'il a une vie plus facile. L'extermination de la race s plaines est due en grande partie à la chasse incessante qu'on lui faisait. Les oupeaux n'avaient pas le temps de se reproduire. Dans les dernières années on y oyait bien rarement un veau ou un jeune animal. Point de trêve pour eux : on les sillait partout.

Par l'honorable M. Macdonald :

Q. Quels étaient les chasseurs qui faisaient ces massacres ? R. Les métis et les auvages, de même que les blancs.

Q. Et les Américains aussi ? R. Oui ; les Américains faisaient un commerce onsidérable de pelleteries, et je crois qu'en 1879-80 il a été expédié trois cent mille obes de bisons aux Etats-Unis. Deux ou trois ans après, cette exportation se trou-ait réduite à trois ou quatre mille... Nous avons au Nord-Ouest une infinie variété 'oiseaux, dont le cygne est le plus grand.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Avez-vous le dindon sauvage ? R. Non ; nous avons le cygne, l'oie, la grue t une nombreuse variété de canards.

Par l'honorable M. Reesor :

Q. La grue des sables est bonne à manger, n'est-ce pas ? R. Oui.

Q. Sa chair approche assez de celle du dindon ? R. Oui.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Trouve-t-on la bécassine au Nord-Ouest ? R. Oui, différentes sortes de bécassines et une grande variété de pluviers. Il y a aussi la perdrix, le faisan des prairies et le canard. Le fait est que les Sauvages du Nord vivent presque entièrement, en certaines saisons, d'oies et autres oiseaux sauvages.

Par l'honorable M. Kaulbach :

Q. Et la bécasse, se rencontre-t-elle là-bas ? R. Non ; mais je crois que si on l'y introduisait, elle s'y acclimaterait facilement. Une nouvelle espèce de faisan s'est répandue sur les prairies du Manitoba, où elle devient très nombreuse. Elle est originaire du Minnesota.

Par l'honorable M. Allan :

Q. N'est-ce pas le faisan à longue queue ? R. Oui. On a tué une ou deux bécasses au Manitoba. Je crois que le shérif Inkster a tué la première qui eût jamais été vue là. Elle était, si je ne me trompe, absolument semblable à la bécasse d'ici.

Par l'honorable M. Sutherland :

Q. Elle ressemble au faisan des prairies, mais elle est plus grosse et son plumage est plus joli ? R. Oui.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Le moineau s'est-il introduit chez vous ? R. Non, mais nous avons l'épervier ou mangeur de moineaux.

Par l'honorable M. Girard :

Q. La chasse au gibier à plume est-elle considérable ? R. Oui, car il est très abondant, l'automne surtout.

Q. Et tout le gibier tué est consommé sur place ? R. Oui.

Q. Point d'exportation ? R. Non ; on n'a aucun moyen d'exporter le gibier.

Q. Mais il s'en vend sur les marchés ? R. Oui. En automne, le gibier est mis dans des barils, que les Sauvages amènent l'hiver sur leurs traînes.

Q. Combien se vend ce gibier ? R. Dix, quinze ou vingt-cinq cents la pièce.

Q. L'oie sauvage est-elle du nombre ? R. Oui, et elle vaut cinquante cents pièce—$1 la couple.

Q. La perdrix et le faisan des prairies ? R. Lorsqu'ils sont abondants, ils sont très bon marché ; on les donne pour vingt cents la couple.

Q. Et les canards ? R. Pareillement ; tout dépend de leur abondance : quand l'année a été favorable aux éclosions, les marchés en sont pleins.

Q. Est-ce qu'il est tué beaucoup de cygnes ? R. Oui, dans la partie sud du pays.

Q. Fait-on la chasse à cet oiseau pour sa chair ? R. Oui, pour sa chair et aussi pour sa peau. Sa peau et sa plume se vendent. Le cygne est le moins bon à manger de tous nos oiseaux du Nord : sa chair n'est rien moins que délicate.

Par l'honorable M. Kaulbach :

Q. Est-il gros ? R. Très gros.

Par l'honorable M. Reesor :

Q. Vous avez aussi là-bas le pélican, je pense ? R. Oui, en très grande quantité. On l'emploie comme aliment, et on en tire de l'huile.

Q. Cet oiseau détruit-il beaucoup de poissons ? R. Beaucoup.

Q. Mange-t-il le frai ? R. Non, mais le poisson. Il se tient ordinairement sur les rivières, dans leurs parties peu profondes et engloutit ce qui passe à sa portée.

Par l'honorable M. Girard :

Q. Le castor est-il commun ? R. Oui, très commun dans les localités boisées.

Q. Les Sauvages s'en nourrissent-ils ? R. Oui ; ils le mangent. Sa peau, comme vous savez, est très précieuse.

Q. En ménageant leur gibier et en ayant soin de ne point gaspiller le produit de leur chasse, les Sauvages pourraient-ils, selon vous, vivre par eux-mêmes ? R. Ceux du Nord ne reçoivent aucune assistance, c'est-à-dire les Sauvages avec lesquels il n'a pas été conclu de traités. Ils font la pêche en hiver et la chasse en été.

Q. Un grand nombre de Sauvages rationnaires ne reçoivent-ils pas, tous les ans, du gouvernement plus de vivres qu'ils n'ont droit d'avoir ? R. Le département se trouve dans la nécessité de laisser dormir les traités. S'il voulait strictement s'attacher aux conventions, les Sauvages mourraient de faim.

Par le Président :

Q. Cela arrive à l'égard de quels traités? R. Oh, de tous les traités. Aucun ne peut être exécuté à la lettre.

Par l'honorable M. Macdonald :

Q. Les Sauvages sans traités réclament-ils une portion du territoire? R. Oui.

Q. Laissent-ils les blancs s'établir sur ces terres? R. Oui; mais bien peu vont se fixer dans ces cantons du Nord-Ouest. Inutile de dire qu'on a des traités avec les Sauvages qui habitent la région agricole du pays.

Q. Que gagnent les autres à rester à part? R. Rien. Il est vrai qu'on ne les a jamais invités à entrer en convention pour se placer sous le régime des traités. Les districts territoriaux ont été agrandis, ils s'étendent maintenant par delà le territoire cédé, et les Sauvages sur le territoire annexé demandent à être admis à la situation des autres.

Q. Les Sauvages du Nord s'obstinent, je suppose, dans leurs idées de liberté, d'indépendance? R. Je répète qu'on ne leur a jamais rien proposé.

Q. Est-il arrivé que des Sauvages invités à entrer dans les traités n'aient pas voulu y prendre part? R. Peut-être, à chaque traité, y a-t-il eu quelques Sauvages qui se soient opiniâtrés à se tenir en dehors, pensant y trouver plus d'avantage.

Q. Ceux-là s'opposent-ils à la colonisation de leur pays? R. Non, à l'exception de cas isolés. Les Sauvages les plus avancés aiment mieux avoir les mêmes chances que les blancs. Lorsque les premiers traités se firent avec les Sauvages, un grand nombre de métis y prirent part. Mais depuis ils ont demandé à ne plus être sous ce régime, ce qui leur a été accordé.

Par l'honorable M. Girard :

Q. Est-ce qu'il y a beaucoup de Sauvages sachant lire et écrire? R. Oui, beaucoup, dans tout le pays. Les uns lisent couramment le français et l'anglais; les autres lisent le caractère syllabique.

Par le Président :

Q. Vous avez dit que les Sauvages de la région des bois ont de suffisantes ressources naturelles d'aliments; il doit y avoir des temps où ces ressources sont plus que suffisantes; où ils ont à portée, par exemple, infiniment plus de poisson qu'il ne leur en faut? R. En effet, pendant la saison de pêche, ils pourraient en faire de grandes provisions; mais ils sont insouciants et ne pensent jamais au lendemain.

Q. En leur offrant de leur acheter ce qu'ils ont de trop, pourrait-on se procurer quelque approvisionnement des mêmes produits naturels qu'ils consomment, pour les Sauvages des prairies? R. Le transport serait, je le crains, si coûteux que ces subsistances reviendaient trop cher. Il n'y a pas là un chemin de fer. Et puis on se procure aujourd'hui le bœuf et le lard à bon marché dans tout le pays des prairies.

Q. Combien se vendent-ils sur pied? R. Ils se vendent ordinairement, en viandes de boucherie, de sept ou huit cents à douze cents la livre. Le prix dépend de la localité.

Q. Quel est le prix d'un millier pesant de poissons blancs fumés, dans les lieux où ces poissons sont abondants? R. En quelques endroits ils se donnent pour un prix insignifiant, un millier pesant pour $2 ou $3. Il y a dans les localités septentrionales des gens qui font métier d'en porter aux établissements, où ils le vendent de 10 à 15 cents la livre.

Q. Pourrait on avoir, par exemple à l'embouchure de la Saskatchewan, où viennent des bateaux à vapeur qui desservent cette rivière et le lac Winnipeg, du poisson séché à $2 ou $3 le millier? Quel serait le fret de Winnipeg—disons à Calgary? R. Environ $2 par 100 livres.

Q. Ce qui fait deux cents par livre? R. Oui.

Q. Et on achèterait le poisson à un cent environ la livre? R. Non, pas le poisson fumé, mais le frais.

Q. Le poisson fumé coûterait le double de ce prix? R. Oui.

Q. Par conséquent, il reviendrait, rendu à certains points sur le chemin du Pacifique, à quatre cents la livre? R. Oui, environ.

Q. Cela étant, ne serait-il pas avantageux d'introduire le poisson dans les rations fournies aux Sauvages occidentaux? R. Comme ils ne sont pas accoutumés au poisson, ils goûteraient peu cette nouveauté, je le crains bien. Les Sauvages des prairies se nourrissent surtout de viande.

Q. Croyez-vous qu'ils voulussent du riz sauvage? R. Le riz sauvage serait un aliment fort désirable, non seulement pour les Sauvages, mais aussi pour les blancs, c'est une nourriture excellente.

Par l'honorable M. Reesor :

Q. Croît-il abondamment dans le Nord-Ouest? R. Oui, à l'est du lac Winnipeg.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Le cultive-t-on autour des lacs, au nord de la Saskatchewan? R. Non; il ne se trouve nulle part à l'ouest du lac Winnipeg.

Q. Pourrait-il y croître? R. Comme le pays de ce côté ressemble à celui où cette plante vient naturellement, je ne vois pas ce qui l'empêcherait de s'y développer.

Par le Président:

Q. A-t-il été fait quelque tentative en règle pour l'y introduire? R. Non, pas à l'ouest de Winnipeg. Je crois qu'on l'a, avec succès, répandu dans quelques localités du pays où il croît naturellement.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Existe-t-il, au Nord-Ouest, quelque espèce de cèleri sauvage? R. Non.

Par l'honorable M. Girard :

Q. Je voudrais constater le degré d'éducation des Sauvages. Ceux parmi eux qui ont quelque instruction sont-ils meilleurs que les autres? Sont-ils plus prévoyants? R. Oui, ils sont bien meilleurs de toute façon. Ils sont plus adonnés au travail, plus industrieux, beaucoup plus prévoyants, et se montrent soumis aux lois.

Q. Ainsi, entre les Sauvages ayant une certaine éducation et les autres, la différence est sensible? R. Oui. Pour nos Sauvages du Nord, ils sont supérieurs en tout aux Sauvages du Sud.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Dans vos cantons y a-t-il beaucoup de Sioux? R. Oui, un bon nombre.

Q. Ils ne sont inférieurs à aucune autre race indienne, n'est-ce pas? R. Ils sont plus industrieux et meilleurs de maintes façons que nos autres Sauvages. Ils travaillent bien, font de très bons serviteurs, sont très soigneux et très intelligents.

Q. Sont-ils fidèles? R. Non, on ne peut se fier à eux... Les Sioux, au Nord-Ouest, sont en grande partie des réfugiés, qui ont pris part au massacre de 1863 dans le Minnesota. Après s'être arrêtés au Portage-la-Prairie et au Fort-Ellice, on les vit, en 1877-78, paraître dans la vallée de la Saskatchewan. Nous pensions pouvoir nous fier à eux; ils se montraient amis des blancs, affectionnés, reconnaissants de la bienveillance qu'on leur témoignait. Mais lorsque les troubles éclatèrent sur la Saskatchewan en 1885, un grand nombre abandonnèrent les établissements pour aller se joindre aux insurgés, comme White-Cap et autres.

Par l'honorable M. Turner ;

Q. On ne peut plus se fier à eux dès qu'ils ont senti l'odeur du sang. R. Cela est vrai.

Q. Ils sont enclins à la trahison ; mais tant que vous les avez en main, ils vous servent parfaitement... R. Les peaux de lièvres sont très employées à faire des couvertures de lit. Une couverture en lièvre est extrêmement chaude,—vraiment il n'y a rien de si chaud que cette fourrure. On coupe les peaux par petites bandes qu'on assemble, ce qui fait une excellente couverture.

Par le Président :

Q. "Quelles sont, parmi les espèces de plantes, etc., mentionnées par vous, celles qu'on pourrait transporter ou transplanter dans d'autres parties du Nord-Ouest? et quels sont, selon vous, les districts où l'introduction en serait avantageuse aux populations blanches ou sauvages?" R. A mon avis, il ne serait aucunement profitable de transplanter des plantes indigènes. Tous les légumes qu'on cultive ici peuvent

facilement se cultiver au Nord-Ouest, et je crois qu'il vaudrait infiniment mieux chercher à introduire ces plantes domestiques que de répandre les plantes sauvages. On peut transplanter—facilement—presque tous nos arbrisseaux portant baies ; je l'ai fait moi-même. Les gadelliers noirs et rouges reprennent bien, ainsi que les autres baccifères, à l'exception de l'atoca des marais et de l'atoca des mousses, dont la transplantation serait bien difficile.

Par l'honorable M. Turner :

Q. A-t-on fait des essais au Nord-Ouest pour y faire croître le pommier ? R. Oui, plusieurs, mais sans succès.

Par le Président :

Q. Avez-vous tenté de transplanter le prunier et le cerisier ? R. Oui et avec succès ; le prunier reprend et profite bien sur un sol très argileux. En terre forte il réussit toujours.

Q. Et le cerisier ? R. Le cerisier noir et le petit merisier sont faciles à transplanter. Le pembina aussi.

Q. Quel effet la culture a-t-elle sur cet arbre ? R. Elle lui fait rapporter plus de fruit.

Par l'honorable M. Turner :

Q. La contrée de la Saskatchewan produit-elle la vigne sauvage ? R. Non ; elle produit une plante sarmenteuse qu'on appelle le *plum white grape*.

Q. Dont le fruit est délicieux, n'est-ce pas ? R. Oui, très agréable.

Par l'honorable M. Reesor :

Q. Pouvez vous nous dire à peu près la grosseur de la merise ? N'est-ce pas celle d'un pois ? R. Il y a différentes sortes de pois—je dirais la grosseur d'un pois moyen.

Q. Les pédoncules sont-ils assemblés en petits bouquets ? R. Oui.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Y a-t-il beaucoup d'érablières à la Saskatchewan ? R. Oui, l'érable à sucre se trouve sur les bords des rivières et des lacs, en grande quantité.

Q. Se fait-il du sucre par là ? R. Oui, la sève de cet érable produit un sucre excellent et un très beau sirop—qui, je pense, ne sont pas inférieurs en qualité à ceux qu'on fabrique ici. L'arbre se transplante très aisément.

Q. Le Nord-Ouest renferme-t-il des couches de sel ? R. Oui, en abondance, sans compter les sources salées.

Q. Où sont-elles ? R. Il y a de ces sources au lac Winnipeg, au lac Manitoba, au lac Winnipigous et à la montagne Dauphin (*Riding Mountains*).

Q. En extrait-on du sel ? R. Oui, mais le fret est très coûteux.

Q. Trouvez-vous de ce minéral, au nord, jusqu'à la Saskatchewan ? R. Oui ; il y là des sources salées ; et au lac Athabaska, du sel en roches. On n'a qu'à le ramasser à la pelle. Tous les ans, il y a un bateau qui prend une charge de ce sel gemme pour les besoins du district de la région. Le sel est embarqué en son état naturel.

Q. On ne fait qu'abattre la roche de sel ? R. Oui. On va de même chercher la poix minérale qui sert là-bas à enduire les embarcations. Elle s'échappe ou suinte de terre.

Par l'honorable M. Reesor :

Q. A-t-elle la même odeur que le bitume ordinaire ? R. Oui.

Par l'honorable M. Carvell :

Q. Je crois que le pétrole abonde dans le pays dont il s'agit ? R. Oui ; mais les voies ferrées nous manquent pour l'exploiter.

Q. En trouve-t-on à Alberta ? R. Oui, qui sort de terre.

Q. Et du goudron aussi ? R. Non, il n'y a point de goudron minéral.

Par le Président :

Q. " Faites connaître au comité votre avis sur le meilleur moyen de repeupler des mêmes espèces de plantes, animaux terrestres et poissons qui s'y trouvaient autrefois, les districts d'où ils ont disparu." R. Comme je le disais tout à l'heure, en ce qui concerne les plantes, je pense qu'au lieu de cultiver les espèces sauvages, on

devrait cultiver nos plantes domestiques. Cette culture serait toujours beaucoup plus profitable, et elle peut se faire si facilement qu'il n'y a aucun avantage à élever des plantes sauvages, le riz excepté.

Q. Cette réponse s'applique-t-elle au cerisier et au prunier? R. Non ; pas aux arbres à fruits. La culture des arbres fruitiers est très aisée. On n'a réellement aucune peine pour transplanter les diverses espèces sauvages.

Q. Quels poissons ferait-on bien de choisir pour ensemencer les eaux où il ne se trouvent pas encore ou pour regarnir celles où ils sont trop en diminution ? R. Là où ils diminuent de nombre, si les lois sur la pêche étaient strictement exécutées, on les conserverait sans peine. Il y a, dans le nord de la région, quantité de lacs qui pourraient être ensemencés ; mais il faudrait que quelqu'un entreprît un établissement pour la fécondation artificielle et l'éclosion des œufs. Cet établissement, placé au Grand Rapide, sur la Saskatchewan, près du lac Winnipeg, serait dans une situation tout à fait centrale. Les poissons à choisir, selon moi, sont le poisson blanc, l'esturgeon, le brochet, la perche—toutes les espèces, en un mot, qui se trouvent dans le lac et la rivière.

Q. Le brochet est-il donc un poisson convenable pour repeupler les eaux appauvries ? R. Il y a beaucoup de lacs où les *minnows* pullulent ; c'est là qu'on devrait mettre le brochet, les *minnows* étant inutiles pour la consommation. Le brochet, poisson vigoureux, se maintiendra où les autres espèces ne pourraient vivre.

Par l'honorable M. Reesor :

Q. L'achigan noir, qui se nourrirait pareillement de ces poissonnailles, est préférable au brochet. ...R. En ce cas, c'est lui qu'il faut choisir.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Pensez-vous que le poisson puisse vivre dans les lacs salés ? R. Oui.

Q. Pourrait-il vivre dans le lac situé à une journée environ de Prince-Albert ? R. Non ; ni dans les voisins. Leur eau est alcaline. En été, lorsque les lacs ont une décharge, l'eau est moins mauvaise, et le poisson peut la traverser ; mais en hiver, lorsque les lacs sont gelés, l'eau plus alcalisée devient inhabitable : aucun poisson n'y pourrait subsister.

Q. Dans les lacs alcalins, dont l'eau n'est pas si mauvaise, pourrait-il vivre? R. Non ; en été, comme je l'ai dit, il peut les passer s'il y a courant, mais il n'y vivrait pas.

Par le Président :

Q. Dans le lac du Diable, près de notre frontière, par exemple ? R. Ce lac est moins alcalin, je pense ; cependant, pendant l'hiver, toute vie animale doit prendre fin dans ses eaux. Il y a, il faut le remarquer, les eaux alcalines et les eaux salées. Dans certaines eaux salées, le poisson peut vivre et se multiplier parfaitement ; mais jamais dans les eaux alcalines, où le poisson mourrait certainement en hiver.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Le Nord-Ouest renferme-t-il beaucoup de lacs qu'on puisse proprement dire salés ? R. Il en renferme plusieurs.

Q. Vos lacs ne contiennent-ils que du poisson blanc? R. Presque toutes les espèces de poissons se trouvent dans les lacs à eau douce.

Par l'honorable M. Reesor :

Q. L'eau dans les lacs alcalins est trop forte pour que le poisson y vive? R. Oui ; et il peut vivre dans les lacs qui sont légèrement salés.

Par le Président :

Q. "Veuillez indiquer, d'une manière générale, les meilleurs moyens d'effectuer les transplantations, repeuplements et introductions mentionnés dans vos précédentes réponses, et ce que coûteraient ces opérations ?" R. A combien irait la dépense, je ne le sais pas. Mais pour que les opérations soient menées à bonne fin, il faut que le gouvernement lui-même les exécute. Avec un établissement piscicole au Grand Rapide, il serait très facile de repeupler une grande partie des lacs. A mon sens, le Grand Rapide est un point central. On y aurait du frai en abondance et, en outre, on y trouverait un service de transport établi par eau des deux côtés.

Q. Ce serait, selon vous, un centre de distribution très convenable ? R. Oui.

Q. Et le lac formerait un réservoir pour conserver le poisson ? R. Oui.

Q. "Quelles sont les substances alimentaires, à la fois économiques et saines, qui peuvent être fournies aux Sauvages dans la disette ? Dans quels districts pourrait-on se les procurer, et à combien reviendraient-elles ?" R. Dans plusieurs parties du pays, on peut fournir aux Sauvages du poisson à fort bon marché, et c'est un aliment sain ; ailleurs on peut leur donner du bœuf, du lard et de la farine.

Q. N'ajoutez-vous pas le riz sauvage ? R. Oui, le riz sauvage.

Par l'honorable M. Reesor :

Q. La pomme de terre réussit-elle partout—ou presque partout ? R. Elle réussit partout.

Q. Et mûrit-elle suffisamment pour pouvoir être replantée ? R. Oui.

Par le Président :

Q. "Quelles plantes indigènes sont susceptibles, selon vous, de s'améliorer, sous le double rapport de la qualité et de la quantité ou volume, par la culture ou par la greffe ou le bouturage ?" R. Pour les légumes sauvages, je ne les crois pas susceptibles d'amélioration. De fait, je ne crois pas que la culture d'aucun de ceux que nous avons au Nord-Ouest soit jamais profitable ; mais les plantes à baies, par la simple culture, s'amélioreraient beaucoup, je pense.

Q. Quelle greffe conviendrait-il d'employer ? R. Aucune ; la simple culture. Nos baies sauvages sont excellentes déjà, et la saveur, ce me semble, n'en peut être améliorée, mais elles peuvent augmenter de grosseur par la culture en terre favorable.

Q. "Quels sont les grains, les herbes, les fruits, les racines et les légumes qui rendraient le plus, selon vous, par la culture imparfaite qu'emploient les Sauvages nouveaux dans l'art agricole ?" R. Pour les racines, ce sont les pommes de terre, les navets et les oignons, dont la culture est maintenant très étendue chez les Sauvages.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Les Sauvages aiment-ils l'oignon ? R. Beaucoup.

Q. Et la betterave ? R. Oui, la betterave, la carotte, le chou-fleur, etc.

Par l'honorable M. Reesor :

Q. Savent-ils comment cultiver ces légumes ? R. Fort peu encore, quelques-uns se sont mis à les cultiver.

Par le Président :

Q. Des témoins ont dit que l'orge et le maïs seraient utilement cultivés, parce que les Sauvages les emploient en soupe ? R. L'orge réussirait. Le maïs est une plante délicate, et je ne crois pas que les Sauvages puissent la cultiver heureusement. Mais l'orge est un produit assuré. Si on laisse ce grain mûrir trop, il s'égraine, et il il y a une seconde germination.

Par l'honorable M. Reesor :

Q. Savez-vous si les Sauvages sont capables de cultiver les pois ? R. La difficulté est que les pois croissent avec trop d'exubérance et que le grain mûrit mal.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Ont-ils tenté la culture de la fève ? R. Oui, et avec succès.

Par l'honorable M. Sutherland :

Q. Ne pensez-vous pas que les pois viendraient bien dans une terre déjà cultivée depuis quelque temps ? R. Oui ; j'en ai fait moi-même l'expérience. Une autre difficulté est la forte rosée qu'on a depuis la fin de juillet et qui empêche les pois de mûrir comme il faut. Il y a trop d'humidité dans les pièces.

Par l'honorable M. Reesor :

Q. Elles sont alors attaquées de la rouille ? R. Oui. Les portions de la plante exposées au soleil mûrissent bien ; celles qui sont cachées, pas du tout.

Par l'honorable M. Turner :

Q. On serait porté à croire que les pois et les fèves sont faits pour réussir dans le pays... Le pois sauvage et la vesce y croissent ? R. Oui ; dans la région méridionale ils viendraient probablement très bien.

Par le Président :

Q. "Quels sont les meilleurs moyens à employer, soit séchage, fumage, etc., pour

conserver les produits alimentaires naturels du Nord-Ouest qui vous sont connus ?"
R. Toute espèce de viande est conservée, au Nord-Ouest, par le simple séchage au soleil. Le moyen est aussi sûr que facile. Coupée par tranches et desséchée au soleil, la viande peut se garder ensuite pendant des années. On fait aussi sécher le poisson de cette manière.

Par l'honorable M. Reesor :

Q. Sans sel ? R. Oui, sans sel. Très souvent la viande sèche est pilée comme le pemmican, et mêlée avec de l'huile de pélican.

Par l'honorable M. Carvell :

Q. Dites-vous que le poisson fendu, et desséché au soleil, se conserve sans autre préparation ? R. On le fume aussi, légèrement.

Q. Se garderait-il sans ce fumage ? R. Pas aussi longtemps, il faut le fumer.

Q. Mais vous ne salez ni la viande ni le poisson ? R. Jamais.

Par le Président :

Q. Vous avez indiqué la facilité avec laquelle ces produits peuvent être séchés et fumés, et se conserver ainsi très longtemps. Lorsqu'il y a besoin d'ajouter au poisson ou à la viande de la graisse, est-ce qu'on ne pourrait employer le suif domestique et faire, à l'aide de cette substance, un pemmican fort ressemblant à la préparation d'autrefois ? R. Oui, le suif des animaux domestiques vaut le suif même du bison.

Par l'honorable M. Girard :

Q. Un témoin nous a raconté qu'il s'était flatté un jour (c'était, si je m'en souviens bien, à une réserve) d'avoir porté par ses conseils les Sauvages et leur chef à entreprendre la culture de la fève. A leur demande, il leur avait donné pour la semence des petites fèves blanches ordinaires. Eux avaient promis de les mettre en terre. Il apprit ensuite qu'immédiatement après son départ nos Sauvages avaient fait cuire la semence et l'avaient mangée, jusqu'au dernier grain, pour n'en rien perdre. Faut-il voir là un trait caractéristique du Sauvage du Nord et du Sauvage du Sud ? R. Non, du tout.

Q. C'est un fait exceptionnel ? R. Oui ; peut-être les fèves avaient-elles été données trop tard pour être semées.

Par l'honorable M. Turner :

Q. Si vous aviez à former une plantation d'arbres, quelle exposition choisiriez-vous ? R. Si j'avais à ma disposition un coteau ayant sa pente vers le nord ou vers l'est, je crois qu'il n'y aurait pas une exposition plus désirable. J'ai remarqué que, sur toutes les collines et ravines, il y a un côté bien boisé et un côté nu, et que le côté sans arbres est toujours le versant méridional ou le versant occidental.

A ce moment, le sénateur Girard fait apporter un plat de pemmican de caribou, mêlé de farine et de pommes de terre ; il invite ses collègues à goûter de cette purée et à dire ce qu'ils en pensent.

L'honorable M. Turner :— Pour me servir d'une expression, qui, dans la bouche d'un Ecossais, est le dernier terme de l'éloge, " ça n'est pas mauvais."

L'honorable M. Reesor :—Je trouve cela fort bon,—plus agréable assurément que le hachis qu'on sert quelquefois sur certaines tables d'hôte.

L'honorable M. Kaulbach :—J'ignore ce que les Sauvages en pensent, mais le mets est agréable au palais d'un blanc... Je ne vois rien de meilleur.

L'honorable M. Sutherland :—C'est véritablement une très bonne nourriture. Le principal avantage du pemmican est qu'en sa forme compacte il est facile à transporter ; aussi était-il autrefois presque nécessaire à ceux qui avaient à faire de longs voyages. Mais je ne sache pas qu'il ait aujourd'hui la même utilité dans le Nord-Ouest, excepté pour les postes éloignés. On peut maintenant y élever des bêtes à cornes et des cochons, et en employer la chair comme elle s'emploie dans les pays civilisés : à quoi bon retourner au pemmican ? Si ce n'est encore pour les longs voyages par les solitudes, quel avantage cette préparation aurait-elle sur les produits ordinaires, particulièrement lorsqu'on aura établi les voies ferrées dont la confection a été autorisée ces années dernières.

L'honorable M. Merner :—Mon sentiment est que ce mets-là peut plaire à n'importe quel homme... surtout à un Allemand.

L'honorable M. CARVELL :—Pour moi, je l'aime beaucoup, et si nous en avions eu ici à discrétion, j'aurais royalement lunché de pemmican d'orignal.

Le comité s'ajourne à demain.

SÉNAT, OTTAWA, mercredi 15 juin 1887.

Réponses de M. T. Beaufort-Hurlbert, LL.D., au questionnaire du comité sénatorial des produits alimentaires du Nord-Ouest.

1ère question.—Réponse : J'ai voyagé au nord du lac Winnipeg et remonté la Saskatchewan et l'Assiniboine. Je connaissais déjà les voyages et les récits de sir Alexander Mackenzie, sir John Richardson, Franklin, Thompson et autres explorateurs.

Réponse 2. Plantes : le riz sauvage, le navet ou carotte sauvage, le *blue berry* ou saskatoun, le prunier, le pimbina, l'atoca, le gadellier, le groseillier, le fraisier, le framboisier, le houblon et la vigne sauvage.

Quadrupèdes : le caribou, l'orignal, le daim, l'antilope, l'ours, le lapin et le lièvre.

Oiseaux : le cygne, la poule ou faisan des prairies, le pluvier et la perdrix.

Poissons : le poisson blanc, le saumon, la truite commune ou mouchetée, le brochet et l'esturgeon ;—dans les localités occidentales et méridionales que j'ai parcourues.

Réponse 3.—Les arbres les plus convenables pour les transplantations sont le liard, le baumier Giléad, le tremble (*populus tremuloides*), l'épinette blanche, l'épinette noire, l'érable à feuilles de frêne (qui n'est pas proprement un érable), et le bouleau. J'indiquerai ci-après la partie des Territoires où ces arbres peuvent se planter le plus utilement.

Réponse 4.—Les arbres devraient être plantés en bosquets, surtout sur la frontière sud des Territoires.

Les lacs et les rivières abondent en poissons blancs ; mais on pourrait mettre dans leurs eaux quelques variétés de la truite, de l'achigan, de la perche et du poisson blanc des provinces d'Ontario et de Québec.

Réponse 5.—Voir plus loin.

Réponse 8.—La vigne sauvage par hybridation, comme on a fait en Ontario. La prune s'améliore aussi par la culture, comme tous les petits fruits.

Réponse 9.—Le blé, le seigle, l'orge, la pomme de terre, le navet (de Suède) et toutes les racines en général ; les petits fruits.

Réponse 10.—Le poisson blanc, pour les grands lacs, ainsi que la truite saumonée. A remarquer que le poisson blanc est mangé par la truite saumonée, et qu'il ne mange aucun poisson.

A l'égard des petites rivières et des petits lacs, l'introduction des variétés de truites qui se plaisent dans les eaux semblables, d'Ontario et de Québec, serait, sans aucun doute, très avantageuse.

Réponse 11.—A cette époque, la nourriture des Sauvages consistait principalement en chair de buffalo (le buffalo est le bison, bien différent du buffle asiatique,—étant beaucoup plus petit et couvert de poils plus longs), en oiseaux et en poissons Je parle ici des Indiens menant la vie de sauvages. Ceux qui étaient employés par la Compagnie de la baie d'Hudson en recevaient de la farine et du lard.

NOTE (*a*).—Le baumier, le liard, l'érable à feuilles de frêne, l'épinette (un *abies*), le bouleau, l'orme, l'érable dur ou à sucre (*acer saccharinum*), l'érable tendre ou blanc (*acer dasycarpum*), en lieux humides ; le cèdre blanc, en sols pierreux ; le frêne—frêne blanc, frêne noir et frêne des marais.

Les arbres à feuilles caduques se trouvent surtout dans l'intérieur du Nord-Ouest, où les étés sont très chauds ; les conifères sur les bords de la mer, et lorsqu'ils se rencontrent parmi les essences à feuilles caduques, sur les sols froids et les hauteurs. Le long de la base orientale des montagnes Rocheuses et dans tous leurs enfoncements, les arbres les plus communs sont les conifères—le pin de Douglass (un *abies* et non pas un pin véritable), l'épinette blanche et l'épinette noire. A l'est des montagnes,

les versants sont le plus souvent couverts de bois épais d'épinettes ; les terrains argileux, lorsqu'ils portent des arbres, des trembles (*populus tremuloides*). Sur les sols forestiers humides, près des montagnes, et jusqu'aux rivières Athabaska, la Paix et Mackenzie, vers le nord, cette espèce de peuplier, prend un développement énorme —sept ou dix pieds de diamètre.

Dans les parties orientales du Nord-Ouest, se rencontre le pin de Banks ou pin gris, diamètre de douze pouces ; et sur le littoral sud de la baie d'Hudson, le même arbre haut de cent pieds et ayant deux pieds de diamètre. Le *pinus contorta* est répandu depuis les sources de l'Athabaska, à travers les montagnes Rocheuses, et forme d'épaisses forêts de plusieurs milles d'étendue.

On n'a pas assez considéré la valeur comparative des prairies et des forêts. L'absence de bois est indubitablement causée surtout par un défaut du climat,—l'insuffisance d'humidité. Les zones des sécheresses d'été, dans l'ancien et le nouveau monde, correspondent exactement aux superficies des régions sans arbres. Ce défaut étant permanent, son effet doit se faire sentir avec une intensité croissante sur toutes les végétations. Un climat qui détruit ainsi les essences forestières ne saurait être propice à aucun arbre fruitier ni même aux plantes principales de la zone tempérée.

Dans les Territoires du Nord-Ouest, les superficies où mûrissent les céréales, les grains grossiers, les racines, les espèces de fruits septentrionales et les herbes sont immenses. Sir John Richardson a trouvé du blé heureusement venu à sa maturité au nord du grand lac des Esclaves, au-dessus du 60e degré de latitude ; et l'évêque Taché au 62e. Sur ce continent, il ne peut se cultiver avec profit au sud du 39e degré dans l'intérieur, ni passé le 42e dans les contrées littorales, excepté certaines localités, à de grandes altitudes par exemple. Le Canada occupe donc une situation exceptionnelle parmi les régions favorables au blé. Le seigle et l'orge mûrissent jusqu'à quatre ou cinq degrés plus loin, au nord, que ce grain. Les racines vigoureuses et les herbes ont une limite encore plus reculée. En nombre rond, il y a probablement 900,000 milles carrés où le blé blanc peut réussir, à l'ouest du lac Supérieur, à l'est des montagnes Rocheuses ; et les surfaces propres à la culture de l'orge, du seigle, des racines, des herbes, sont plus grandes encore. Comme en toute contrée, il se rencontre là des localités infertiles ; mais le Nord-Ouest, arrosé par tant de grandes rivières, dont les vallées contiennent les plus beaux sols à céréales, a une moindre proportion de mauvaises terres que la plupart des autres pays.

En Europe, la vigne mûrit jusqu'au 51e et 52e degré. Comme dans les parties intérieures des Territoires du Nord-Ouest les températures d'été sont plus élevées qu'aux latitudes parallèles de l'Europe, la vigne y mûrirait même au delà de cette latitude. On la trouve à l'état sauvage au Nord-Ouest jusqu'au 51e degré.

Le pommier, de même que les céréales, a son habitat propre au nord de l'isotherme estival de 70 degrés, dans les parties les plus fraîches de la zone tempérée,—zone des pluies d'été. Dans les climats plus chauds, le fruit, quoique de bonne grosseur, est inférieur en qualité. La pomme canadienne est le type des espèces excellentes, même aux Etats-Unis. En Europe, la pomme mûrit jusqu'à la latitude 64, et réussit parfaitement jusqu'au 60e degré. Au Nord-Ouest, la superficie sur laquelle ses variétés septentrionales pourraient se cultiver égalerait presque la circonscription du blé.

Question 3.—Districts favorables pour les transplantations.—On pourrait faire des transplantations d'arbres sur la frontière méridionale du Manitoba et des Territoires. Il serait bon de commencer en petit, par de simples opérations expérimentales, pour déterminer la valeur des arbres et le coût des travaux.

Les premières espèces à planter sont des variétés de peupliers, telle que le baumier Giléad ; puis, lorsque ces arbres auraient atteint une hauteur suffisante pour abriter de jeunes tiges, de planter parmi eux d'autres essences plus précieuses, comme l'érable à feuilles de frêne, l'érable tendre, l'érable dur, le bouleau, le chêne (rouge), l'orme, le frêne (espèces noire, blanche et des marais), le prunier, le petit merisier le pommier (les espèces vigoureuses), les vignes (les espèces qui se trouvent dans nos bois).

Toute région sans pluie durant les mois d'été est sans forêts aussi, et sans arbres. Je fais abstraction ici des bords des rivières et des terrains élevés. Régions arides,

régions nues ; témoin les Saharas, l'Egypte, l'Arabie, une partie de la Palestine, la Tartarie indépendante et la Mantchourie, étendue de 9,000 milles depuis la côte occidentale de l'Afrique jusqu'au grand désert de Cobi, au nord de la Chine. Ces régions sans pluie se déroulent, dans la direction des vents dominants, du sud-ouest au nord-est.

Il en est de même pour le grand désert américain, qui de la côte sud-ouest de l'ancienne Californie va au Mississipi, à l'est, et à l'Amérique anglaise, au nord. De même aussi, pour certaines régions de l'Australie.

Le désert américain, terre sans pluie, presque sans rivières, terres sans arbres, s'étend du sud-ouest au nord-est, suivant le cours des vents dominants, qui sur ce continent soufflent pour ainsi dire invariablement du sud-ouest au nord-est.

Les parties méridionales du Manitoba et des Territoires, à l'ouest, sont situées sur les confins nord et nord-est des régions découvertes, et reçoivent, en été, les vents secs et brûlants de ces plaines surchauffées. Ces vents du sud-ouest viennent du Pacifique tout chargés de vapeurs, qui se condensent en pluie et en neige sur les régions de l'Amérique anglaise couvertes de bois et où partant la terre est plus fraîche.

Si donc on plantait des forêts dans les parties méridionales du Nord-Ouest, pour mettre le sol à couvert des rayons directs du soleil, la fraîcheur exhalée par ces forêts ferait condenser la vapeur que les vents tiennent en suspension, et qui produirait des pluies pendant l'été, dans le sud du Manitoba et des Territoires, comme elle y produit aujourd'hui de la neige pendant les mois froids.

En voyant diminuer la quantité de pluie dans l'Europe centrale, à mesure que disparaissaient les forêts, les gouvernements, d'après l'avis de commissaires savants en cette matière, ont fait exécuter des reboisements considérables ; maintenant, en Allemagne, en Autriche, dans l'est de la France, dans l'ouest de la Russie, et sur quelques points de l'Egypte, le voyageur trouve des peuplements de jeunes arbres là où avaient existé autrefois (j'excepte l'Egypte) des forêts épaisses. Ces jeunes bois ombragent le sol, et empêchent la rapide évaporation qui se fait en été dans les régions découvertes. La terre sous les arbres garde davantage l'eau à sa surface, s'en imbibe et la cède peu à peu aux sources, aux ruisseaux et aux rivières, pendant les mois chauds. Cela a pour résultat qu'au printemps les rivières n'ont point de débordements dévastateurs et qu'en été, elles ne perdent pas leur courant et ne se dessèchent point.

L'honorable William J. Macdonald, sénateur, de Victoria, Colombie-Britannique, est interrogé comme suit :

Q. " Quelles parties de la région du Canada située à l'ouest du lac Supérieur avez-vous parcourues, et quelles autres parties en connaissez vous par les rapports de personnes dignes de foi ? " R. Je connais peu la partie montagneuse de la Colombie-Britannique. D'après ce que l'on en rapporte, elle contiendrait plusieurs métaux précieux : or, argent, etc. Je connais plus particulièrement la partie littorale de la Colombie et l'île Vancouver. A l'égard des plantes, s'il s'agit dans la seconde question sur cette feuille de, celles qui sont comestibles, notre seule plante sauvage de ce genre est le *camass* (*pomme blanche*) ; c'est une racine grosse à peu près comme un oignon ordinaire.

Q. Dans quelles localités croît-elle ? R. Dans plusieurs ; elle se plaît sur une terre passablement découverte et où poussent les fougères.

Q. C'est la racine qui est bonne à manger. R. Oui. Cette plante a une jolie fleur bleue. Le *camass* était, avant l'introduction de la pomme de terre, le principal produit végétal employé pour la nourriture. Il se récoltait le printemps, et on le conservait dans des pots ou des sacs pour le consommer pendant l'hiver.

Q. La récolte s'en faisait-elle de bonne heure le printemps ? Etait-il bon à manger avant la pomme de terre ? R. Oui, on le récoltait avant le temps où celle-ci mûrit ; mais à mesure que le pays se colonise et se couvre de clôtures, la consommation du *camass* diminue et cesse partout. On plante la pomme de terre en grande quantité, parce que ce tubercule est plus facile à cultiver et qu'il offre un meilleur aliment...

En ce qui concerne les animaux, nous avons le daim ou chevreuil, le wapiti et l'ours. Les daims sont si nombreux qu'on les tue pour leur peau.

Q. Avez-vous le phoque ou seal à fourrure? R. Oui. Cet animal voyage entre la Californie et l'Alaska, et nos chasseurs vont l'attendre au passage, lorsqu'il descend du Nord. Ils ont une flottille considérable de goëlettes à vapeur pour ces expéditions.

Q. Pouvez-vous nous donner une idée de la valeur, aux ventes de Londres, des envois de fourrures de la Colombie? R. Non, je ne le puis pas.

Q. Approximativement? R. Il y a des goëlettes qui rapportent pour $20 ou $30,000 de pelleteries après une campagne de trois mois.

Q. Y a-t-il beaucoup de goëlettes aussi heureuses? R. Oui, une vingtaine, je suppose... Les Sauvages, de leur côté, vont à la chasse de ce phoque sur leurs canots, et font de belles captures. On prend aussi des phoques communs, mais cette chasse est beaucoup moins importante.

Q. A-t-on, dans votre province, cherché à domestiquer de ces animaux? R Non. En Californie, un aquarium contient une espèce d'otarie qu'on y appelle lion marin, animal de grande taille, qui abonde sur les rochers, le long des côtes de cet Etat. Le gouvernement américain veille avec soin à sa conservation. Défense absolue de le tuer. Mais les lions marins dévorent le poisson; et celui-ci est devenu très rare devant San-Francisco.

Par l'honorable M. Carvell:

Q. Pourquoi y protège-t-on cette espèce de phoque? R. Pour l'amusement du public. Les lions marins jouent ensemble comme une bande d'écoliers; et il est très amusant de suivre de l'œil tous leurs mouvements. Ils sont énormes—six ou sept pieds de longueur. A San-Francisco, les plus vieux ont leurs noms propres; c'est Ben Butler; c'est le général Grant, etc.

Q. Ces animaux vivent-ils longtemps? R. Oui, sans doute, car plusieurs individus sont d'anciennes connaissances.... Pour revenir aux animaux de notre pays, la Colombie compte parmi ses quadrupèdes toutes les espèces sauvages à fourrure: l'ours gris, l'ours noir, l'ours brun; le loup noir, le loup gris; le lynx; le castor, la martre et les autres variétés de l'espèce martre; le renard rouge et le renard argenté.

Par le Président:

Q. Toutes les espèces, en un mot, qui se rencontrent dans l'Est? R Oui, peut-être davantage. Nous avons aussi le carcajou et la loutre; l'espèce la plus précieuse de toutes est la loutre de mer, dont une peau, de bonne grandeur, vaut environ $200. Elle est recherchée surtout en Chine, où les riches font doubler leurs vêtements d'hiver de cette fourrure magnifique.

Q. Vous avez dit que les daims sont très nombreux en Colombie? R. Oui, les daims et principalement les chevreuils.

Q. Vous avez le wapiti? R. Oui; mais il n'est pas si commun.

Q. Le trouve-t-on dans plusieurs localités? R. Dans l'île Vancouver surtout... Il y a un bon débouché en Californie pour les pelleteries.

Q. Y a-t-il beaucoup de vos produits alimentaires, soit poisson ou viande, qui puissent être employés à nourrir les Sauvages dans les montagnes Rocheuses? R. Oui; notre saumon surtout, dont les pêcheurs font sécher, tous les ans, de grandes quantités.

Q. Combien se vend-il? R. Ah! pas cher; mais je n'en puis dire le prix. Il est consommé principalement par les Sauvages. Ce poisson fumé est très insipide. Les Sauvages le font tremper dans de l'huile, et le mangent avec des baies. Mais le saumon préparé en conserves, dans des boîtes, serait un article tout à fait propre à la consommation, et, je suppose, un aliment économique au Nord-Ouest.

Q. Le saumon fumé reviendrait il, pour la nourriture des Sauvages, à aussi bon marché que les vivres qu'on leur donne maintenant? R. Assurément,—à meilleur marché.

Q. Et le saumon en boîtes? R A un seul village, dans la Colombie, les Indiens ont préparé en conserves, l'an dernier, pour $40,000 de saumon; et ces mêmes Indiens ont, en outre, produit une quantité considérable de pelleteries—pour la valeur, probablement, d'une vingtaine de mille piastres. C'est ce village civilisé que le gouvernement est en train de détruire.

Q. Vous parlez du village de Metlakahtla ? R. Oui.

Q. Quel est le prix moyen du saumon en boîtes ? R. Environ $1 ou $1.25 la douzaine de boîtes d'une livre.

Q. Combien coûterait le transport à Calgary, par exemple ? R. J'ignore quels seraient les taux. Peut-être un taux spécial d'un cent par livre. Le saumon est très abondant le long de la côte, mais il faudrait cependant pourvoir à sa conservation. Si on n'observe pas la loi qui en prohibe la pêche dans nos rivières pendant une certaine saison, nos rivières seront bientôt dépeuplées comme le sont beaucoup de celles d'ici. Nous avons aussi en abondance toute sorte d'oiseaux sauvages, tels que canards, oies et grues. Les cygnes ne sont pas nombreux. Nous avons la perdrix des saules, la perdrix commune et la caille de la Californie. Cette dernière, qu'on a introduite dans le pays, s'y répand très rapidement. On a apporté pareillement le faisan d'Angleterre, qui s'est fort bien naturalisé ; mais je crains qu'il ne soit pas assez farouche et ne puisse se garder du fusil du sportsman. Dans mon jardin, à Victoria, j'ai souvent vu jusqu'à douze de ces oiseaux à la fois sur la pelouse. Ils étaient si peu craintifs que rien ne m'aurait été si facile que de les tirer. Je crois qu'une loi a été rendue pour en défendre la chasse pendant deux ans ; mais j'ai peur que, lorsque la défense sera levée, les chasseurs ne les tuent tous en très peu de temps.

Q. Le climat du Nord-Ouest est-il le même que celui de la Colombie, où se trouve et se plaît la caille ? R. Non, je ne le pense pas. La caille se rencontre surtout dans l'île Vancouver. J'ignore si elle se montre dans la partie nord de l'île. Je crois qu'elle se tient surtout dans la partie sud, où le climat est semblable à celui de l'Angleterre :—très peu de neige et de gelée, avec un printemps toujours prompt. Il est probable qu'elle se plairait partout le long de cette côte. Il y a une multitude d'oiseaux plus petits, au joli plumage, pur gibier de savants seulement, et qu'on admire pour leurs brillantes couleurs.

Q. Le moineau anglais, l'avez-vous aussi ? R. Non, heureusement non.

Q. Pouvez-vous nous donner quelque idée des procédés employés par les Indiens de la Colombie pour conserver le poisson, la viande ou le gibier ? R. Le moyen ordinairement usité est le séchage au soleil. L'Indien fait sécher au soleil les viandes et le poisson.

Q. Et combien de temps se conservent-ils ensuite ? R. Longtemps. Le flétan, coupé par tranches très minces, se place sur des échafauds pour être exposé au soleil qui le dessèche... Un merveilleux poisson que nous avons en Colombie, c'est l'oolachan, ou poisson-chandelle, ainsi appelé parce qu'il brûle comme une chandelle en effet. On en tire une huile recherchée par les Sauvages, qui l'achètent aux pêcheurs pour des fourrures ou du poisson. Ils mêlent cette huile avec toute espèce de baies, telles que le bluet, et ce mélange est agréable au goût.

Par l'honorable M. McInnes :

Q. L'huile d'oolachan n'est-elle pas employée aussi en médecine, et réputée supérieure à l'huile de morue, d'autant qu'elle n'est pas adultérée comme cette dernière ? R. Oui ; les médecins la préfèrent à l'huile de foie de morue. L'oolachan fait une délicieuse sardine. Il prend bien le sel, et en salaison est exquis à manger. Nous avons diverses sortes de morues. On prétend avoir trouvé sur nos côtes la vraie morue de Terreneuve. Il y a une espèce de morue noire et une autre espèce qui est hybride—un poisson long, noirâtre et excellent. Le flétan abonde, ainsi que le hareng et l'éperlan.

Q. Votre hareng est-il le même que celui des côtes atlantiques ? R. Il n'est pas aussi bon ; ne se sale pas aussi bien ; du moins on n'a pas encore trouvé le moyen d'en faire une salaison parfaite. Mais on en fait de bons *bloaters*.

Q. Est-il gros ? R. Pas bien gros.

Q. Avez-vous le maquereau ? R. Non, aucune espèce de maquereau.

Par l'honorable M. Carvell :

Q. L'esturgeon ? R. Oui, l'esturgeon se trouve dans nos rivières ?

Q. Est-il commun ? R. Non ; on n'en fait pas grand compte. Il n'est pas rare, cependant, sur les marchés le printemps. Nous avons le merlan, mais point l'aigrevin (*haddock*). Point de homards, mais des crabes et des crevettes en quantité ; des huîtres aussi, petites et délicieuses.

Par le Président :

Q. Y a-t-il d'autres sortes de mollusques ? R. Oui, des moules, des patelles, des vignots et des clams. Le clam est un des principaux aliments des Sauvages, qui le font sécher au soleil pour le conserver jusqu'à l'hiver.

Par l'honorable M. Carvell :

Q. Vous avez dit qu'ils conservent le flétan en le desséchant ; mais tout leur procédé consiste-t-il à couper le poisson frais en tranches minces et à le faire sécher au soleil ? R. Voilà tout.

Q. Mais il me semble que ce simple séchage ne peut l'empêcher de se corrompre ? R. Pardon... Il est réduit en tranches fort minces, dans le sens de la longueur et non en travers. Sec il se garde longtemps.

Q. Pourrait-il se garder une année entière ? R. Une année entière.

Par le Président :

Q. Vos côtes nourrissent-elles des poissons de proie—des reqnins ? R. On prend quelquefois sur nos côtes des requins et des baleines.

Q. Ils habitent surtout le Nord, je suppose ? R. Oui, vers le détroit de Behring. La baleine était l'objet d'une industrie considérable sur la côte avant la découverte des huiles de pétrole et autres pour l'éclairage. Les îles Sandwich était le rendez-vous de flottes de baleiniers américains et anglais. Tout cela est changé. C'est à peine si quelques navires armés pour la grande pêche y reparaissent encore.

Q. Votre meilleure morue vaut-elle la morue de Terreneuve ? R. Je ne pense pas. Il ne s'en fait guère de salaisons. Ce poisson se mange frais.

Q. Frais, est-il aussi bon que l'autre ? R. Je ne pense pas... Je tiens à dire en passant que les Sauvages de la Colombie-Britannique ne sont jamais dans la disette de vivres. Ils en ont au contraire en abondance, surtout du poisson et des mollusques. Ils se procurent, par la traite, du sucre, de la farine et du biscuit. Ils aiment beaucoup le biscotin que les Américains appelent *cracker*.

Q. Avez-vous mentionné vos poissons d'eau douce ? R. Il va sans dire que nous avons la truite et, en un mot, toutes les espèces des lacs et des rivières.

Q. Entre autres, le poisson blanc ? R. Il se trouve dans les lacs de la terre ferme ; mais il n'y est pas fort abondant... Le saumon remonte la côte pendant des centaines de milles, et les Sauvages se font alors des provisions de ce poisson pour leur consommation d'hiver.

Par l'honorable M. Carvell :

Q. Ils sont plus prévoyants que les Sauvages de l'Est. R. Oui ; quoique l'hiver ne soit pas rigoureux sur la côte, ils se précautionnent contre le besoin... Quant à la transplantation des arbres, je crois que le comité est maintenant assez éclairé pour se passer de mes renseignements. Il y a probablement en Colombie quelques arbres capables de supporter l'hiver du Nord-Ouest. Notre climat est humide et doux.

Q La Colombie possède-t-elle l'érable ? R. Oui.

Q. A-t-elle nos deux espèces ? R. Non, elle n'a point l'érable à sucre ; mais l'érable à grandes feuilles—l'érable sycomore.

Q Vous avez le chataignier et l'épinette de Norvége, je suppose ? R. L'épinette de Norvége et autres arbres croissent parfaitement dans le pays.

Q. Mais le châtaignier ? R. Le châtaignier aussi. Je n'ai vu, en fait d'arbres à noix, que le noisetier croître à l'état sauvage. Nous n'avons pas le noyer cendré ou tendre.

Q. Le hêtre ? R. Est très rare en Colombie. Le principal arbre à bois est le pin—le sapin de Douglas, qui parvient à une grande hauteur. C'est l'espèce la plus marchande. Nous avons une autre belle essence appelée le cèdre jaune, qui croît dans la partie nord du littoral. Son bois, très odorant, a un grain fin et prend un beau poli. Il est à la fois recherché pour l'ébénisterie, la construction navale, etc.

Par l'honorable M. Almon :

Q. Quel aspect a cet arbre ? R. Il paraît un peu rabougri ; mais il est très bon ; son grain est serré et dur.

Q. Il y a une espèce de santal qui croît dans les îles Sandwich : cet arbre croît-il aussi dans l'île Vancouver ? R. On n'a jamais tenté de l'y cultiver.

Par le Présideat :

Q. Quelle est votre richesse en arbres fruitiers ? R. Les pommes, les poires, les cerises, les pêches mûrissent en lieux abrités. Il faut cultiver les pêches dans une exposition sud où ils ne sentent pas les vents. Il règne presque constamment, en été, un vent du sud-ouest sur la côte colombienne; la température n'est jamais ni trop chaude ni trop froide. Nous n'avons pas de chaleurs suffisantes pour mûrir le raisin et la pêche, à moins que ces fruits ne soient à l'abri des vents ; bien garantis, ils prennent tout leur développement.

Q. Le climat, je suppose, est humide? R. Oui, jusqu'au mois de mars, où il devient très beau. Il y a fort peu de pluie en été. Nous avons pendant quatre ou cinq mois une température comme celle dont nous jouissons ici actuellement ; pas si chaude cependant. Il y a une grande variété de fleurs sauvages, telles que le pied-d'alouette, le lupin, la colombine ou ancolie, la rose, etc. ; quant aux fleurs cultivées, soit anglaises ou américaines, elles réussissent parfaitement dans nos jardins.

Q. Je suppose que vous n'avez aucune de ces plantes du genre cactus que nous avons au Nord-Ouest ? R. Non.

Q. Le riz sauvage croît-il en Colombie ? R. Je n'y ai jamais rencontré cette plante.

Par l'honorable M Almon :

Q. La bruyère d'Ecosse y croît-elle ? R. Non ; il y pousse un arbrisseau qui ressemble beaucoup à la bruyère; mais ce n'est point la vraie bruyère dont vous parlez.

Par le Président :

Q. Quel est votre plus gros arbre ? R. Les arbres ayant douze pieds de diamètre, à quatre ou cinq pieds de la racine, soit trente-six pieds de tour, sont très communs chez nous.

Q. Quelle sorte est-ce ? R. Des cèdres. Les pins n'atteignent pas cette dimension.

Q. Quels sciages fait-on avec ces gros bois ? R. On les utilise très peu. Les arbres abattus sont ordinairement brûlés. On en emploie une certaine quantité à confectionner du bardeau.

Q. A quelle hauteur parviennent ces cèdres ? R. A deux cents pieds environ.

Q. Quelle est la hauteur du tronc jusqu'aux branches ? R. On rencontre fréquemment de magnifiques cèdres, gros de trois ou quatre pieds, hauts de cent cinquante, dont la tige monte jusqu'à cinquante ou soixante pieds sans une branche. Ceux-là sont coupés pour faire des poteaux de clôture et du bardeau. Ils sont parfaitement droits.

Q. Les plus gros cèdres que vous ayez vus pouvaient avoir douze pieds de diamètre ? R. Oui, environ.

Q. Le pin croît-il autant ? R. Il est aussi élevé, mais non pas aussi gros.

Q. Avez-vous une saison sèche et une saison humide ? R. Les saisons sur la côte et à deux cents milles à l'intérieur sont bien différentes.

Q. Quand la saison des pluies commence-t-elle sur le littoral ? R. Ordinairement, en novembre.

Q. Et combien dure-t-elle ? R. Elle ressemble tout à fait au temps qu'on a en Angleterre : il y aura, par exemple, trois ou quatre jours pluvieux, puis trois ou quatre semaines de ciel clair.

Q. Les brumes sont-elles fréquentes ? R. Nullement ; les brumes sont rares. Décembre, janvier et février sont nos mois d'hiver. L'hiver dernier, il y a eu beaucoup de pluie en janvier, mais ni gelée ni neige. En février, il a fait une gelée très forte ; le thermomètre a marqué quatre degrés au-dessus de zéro, et nous avons eu de la neige sur la côte. Ensuite le temps s'est radouci et nous avons eu une température délicieuse en mars et dans les premiers jours d'avril.

Q. A quelle époque se font les semailles ? R. En mars et avril.

Q. Plus tôt qu'ici ? R. Oui.

Q. Et les récoltes ? R. La récolte du foin se fait à l'heure qu'il est, en juin, dans certains endroits ; plus tard dans les lieux bas. En Californie, la fenaison est déjà terminée.

Q. Vous avez une délicieuse température de mars à novembre, n'est-ce pas? R. Oui ; à Kamloops tout ce temps est sec, et il faut recourir à l'irrigation pour avoir des récoltes. Quand vient l'hiver, il y tombe de la neige au lieu de la pluie, et la mercure y descend très bas—entre dix et vingt degrés au-dessous de zéro.

Q. Est-ce qu'il tonne souvent dans votre pays ? R. Non, rarement.

Q. Mais vos orages mêlés d'éclairs et de tonnerre sont terribles ? R. Du tout; il tonne et éclaire un peu de fois à autre, très rarement, en septembre plus particulièrement.

Q. Quelle est votre température d'été la plus élevée et votre température d'hiver la plus basse ? R. La température descend quelquefois au-dessous de trente-cinq ou quarante degrés en hiver, et s'élève rarement au-dessus de soixante ou soixante-dix en été. Cela est dû à la brise qui souffle de la mer.

Q. Quels sont les vents dominants ? R. Le sud-ouest. Le vent du sud-est amène la pluie ; il vient tout droit des montagnes américaines.

Q. Avez-vous quelquefois de fortes tempêtes ? R. Oui, de fortes tempêtes. Non pas cependant de ces coups de vent qui arrivent sur les côtes d'Europe.

Q. Mais votre côte est-elle dangereuse à cause de ses tempêtes ? R. Le rivage occidental de l'île Vancouver, et la côte, en descendant, jusqu'à San-Francisco, sont rocheux, et présentent plusieurs caps, ce qui les rend dangereux. Entre l'île et la terre ferme, le détroit est très beau. On y entre de la mer, et pendant soixante milles on y a une eau calme et unie.

Q. Une fois là, le navigateur est rassuré ? R. Il n'y a pas d'ancrage, mais le vent y souffle toujours soit d'en haut ou d'en bas.

Q. Hors de l'île Vancouver, y a-t-il des mines de charbon ? R. Oui ; il y a du charbon dans d'autres parties du pays ; mais il n'est pas exploité. Il existe de l'anthracite à l'île de la reine Charlotte, plus au nord. La houille à Vancouver, autant qu'on la connaît, est bitumineuse ; il n'y a point d'anthracite ; tandis qu'à l'île Charlotte, il n'y a que de l'anthracite, paraît il.

Q. Avez-vous des mines de fer ? R. L'île appelée Texada n'est pas autre chose que du fer.

Q. A quelle distance est-elle des plus prochaines houillères ? R. A vingt ou trente milles. Elle est située à peu de distance au nord de la mine de charbon de Nanaïmo.

Q. L'île Vancouver contient sans doute nombre de petits lacs et de cours d'eau ? R. Oui.

Q. Sont-ils poissonneux ? R. Oui ; la pêche à la truite y est particulièrement bonne.

Q. Y trouve-t-on notre truite saumonée des lacs ? R. Je ne sais. Nous avons une truite saumonée d'eau salée.

Q. Est-ce que le saumon est pêché chez vous comme ici, dans les embouchures des fleuves aussi bien que sur les fleuves mêmes ? R. La pêche en commence à la mer, avec des filets. Les Sauvages emploient la ligne traînante à *cuiller*, et pêchent plus ou moins pendant toute l'année. L'hiver, on prend des pièces superbes, pesant jusqu'à trente livres. J'ai vu de ma porte les Sauvages en capturer de cette taille. J'ai vu l'un deux en pêcher quatre dans une matinée, à la trôle. Ils remontent les rivières trois ou quatre cents milles, à la suite du saumon. Rendu là, ce poisson est épuisé, a le museau usé, et sa chair est molle et flasque.

Q. Est-il impropre à la consommation ? R. Non; c'est encore le meilleur poisson qui se trouve dans cette localité. Les Sauvages le font sécher et le consomment.

Q. Le saumon dans les rivières ne mord pas à la mouche, me dit on ? R. Je suppose alors que c'est parce que leurs eaux sont troubles. Lors de la montée du saumon, elles reçoivent la décharge des torrents produits par la fonte des neiges. Les eaux du Fraser ont alors une couleur de lait, et le saumon, probablement, ne verrait point la mouche. Il prend avidement la *cuiller* à la mer, dont l'eau est toujours limpide. J'ai eu connaissance qu'un homme a capturé à lui seul, en une journée, soixante saumons à la trôle.

Q. Est-ce la tièdeur de l'eau, dans les rivières loin de la mer, qui rend le saumon flasque ? R. Non ; c'est, je pense, son état d'épuisement. Il monte, monte tant qu'il

peut vers les sources pour frayer. Nos gens ont deux théories ; les uns prétendent que l'individu qui monte frayer ne redescend plus. D'autres disent qu'après avoir déposé son frai il retourne à la mer. Le point n'a pas encore été décidé. Mais, comme les partisans de la seconde opinion le font remarquer, si les saumons, après la fraieson, ne revenaient pas à la mer, on ne retrouverait pas de gros individus parmi les petits.

Q. Sur la côte du Pacifique, comme sur celle de l'Atlantique, les saumons reviennent je suppose à leurs rivières natales ? Par ici, je sais que chaque rivière a son saumon particulier et distinct. R. Oui... Il y a, en Colombie, un poisson ayant la forme du saumon, et qu'on appelle le saumon blanc.

Q. On l'estime peu ? R. Il est très gros et très bon à manger ; mais on ne le met pas en conserves à cause de sa couleur. Ce poisson a une belle forme, avec un avant-corps bien en chair et une queue carrée. Il ressemble à s'y tromper au saumon ordinaire ; seulement sa chair, au lieu d'être rougeâtre, est blanche. De bonne heure le printemps, paraît un saumon du poids d'environ vingt livres. Puis en juin et juillet arrive le saumon ordinaire, de dix livres environ. Cette dernière espèce est la plus nombreuse. Le poisson du commerce est moyennement de ce poids. Sa chair est très rouge.

Q. Vous avez de plus gros saumons ? R. Oui, nous en avons qui pèsent soixante-dix livres ; mais ce n'est pas là l'espèce marchande. J'ai été, par notre côte, à la rivière Skeene, située à cinq cents milles au-dessus de Victoria, et j'y ai vu capturer, au mois de juin, plusieurs pièces pesant cinquante livres, et quelques-unes soixante-dix ou environ. Le saumon est surtout abondant en juillet, et alors il est bien bon marché.

Q. Les saumons des différentes rivières présentent-ils quelque différence de couleur ? R. Non ; mais les diverses saisons ont des saumons d'une couleur plus particulière. Le saumon le plus richement coloré vient en juillet. Il est accompagné d'une espèce inférieure, bossue, au museau courbé, dont la chair n'est point mangeable, et que les Sauvages eux-mêmes rejettent.

Q. La Colombie nourrit-elle d'autres variétés que celles dont vous nous avez parlé ? R. Non, je ne pense pas.

Q. Les trois variétés mentionnées par vous sont le saumon blanc, le saumon bossu et le saumon marchand ? R. Oui.

Q. Le poids du saumon de l'espèce marchande, arrivé à toute sa grosseur, est de dix à douze livres ? R. Je ne sais pas. Ceux qui, tous les ans, entrent en rivière ont pour l'ordinaire ce poids ; mais il est probable que ce saumon devient plus gros. Les blancs le pêchent, sur les rivières, avec des filets qu'ils tirent en dérive.

Q. La pêche si considérable qui s'exerce dans vos rivières ne les dépeuple-t-elle point ? R. Pas encore. Les Sauvages se servent de *puises* et de filets de foin. On en voit aller se placer, au bord de la mer, dans quelque intervalle étroit entre deux rochers, et empocher le poisson qui prend ce chemin. A la rivière Fraser, des Sauvages ont une plateforme ou échafaud sur lequel ils se mettent pour pêcher à la puise, pendant la montée du saumon.

Le comité s'est ajourné à demain.

VENDREDI, 17 juin 1887.

Le DR HURLBERT se présente et est interrogé sur l'étendue de terre arable contenue dans les Territoires du Nord-Ouest.

Par le Président ;

Q. Par une faute de copiste, notre procès-verbal porterait que la superficie en milles carrés des terres propres à la culture, au Nord-Ouest, est de 300,000. Veuillez nous dire votre opinion sur ce point... R. D'après mes études et mes observations, l'étendue du territoire où le blé pourrait être cultivé est de 600,000 milles carrés ; je

ne doute pas que, dans la réalité des choses, la superficie propre à la croissance des céréales ne soit plus grande environ de la moitié.

Q. Ainsi vous êtes d'opinion qu'il y a 900,000 milles carrés de terres convenables pour les blés, au nord de la frontière. R. Il n'est pas nécessaire de dire que là, comme en tout pays, il se trouve des espaces qui ne sont point favorables—régions de terres froides et localités rocheuses ; mais quand on considère toutes les grandes rivières du Nord avec leurs immenses vallées, on est convaincu que cette contrée doit avoir, proportionnément à son étendue, moins de terres non arables que les autres pays. En faisant mon évaluation, j'ai pris pour limites les points extrêmes nord et sud, et je ne crois pas exagérer, car j'ai bien compassé et mesuré, avant d'exprimer dans un rapport, l'opinion que la superficie sur laquelle peuvent venir les céréales est bien en chiffres ronds de 900,000 milles carrés.

Q. Vous avez fait un rapport au gouvernement sur ce point ? R. Oui.

Q. Comprenez vous dans cette superficie les terrains de pâturage ? R. L'espace entre la limite nord et la limite sud. Sir John Richardson dit que le blé était cultivé profitablement au 60e degré de latitude ; et l'évêque Taché l'a vu croître au 62e degré. Au sud de la première latitude (60e degré), la superficie est immensément plus vaste que celle de 900,000 milles carrés que j'indique ; mais en tirant à l'est, vers la baie d'Hudson, le climat est plus froid. Pour les plantes, il faut considérer le climat plus que le sol, parce que si le climat est favorable, il y a toujours des localités propres à produire ces plantes. La nature du sol n'est donc pas le point principal. La question climatologique prime tout. Or, la température d'été, dans l'intérieur du Nord-Ouest, est plus élevée que dans l'intérieur de l'Europe.

Par l'honorable M Turner :

Q. Avez-vous été loin vers le nord dans les Territoires ? R. Je ne me suis pas rendu aux hautes latitudes dont j'ai parlé. J'ai remonté la Saskatchewan, en prenant note en chemin du climat et de la température.

Le Président annonce au comité que M. * a expédié au comité un paquet de thé du Labrador. Ce thé a été recueilli sur le rivage occidental de la baie d'Hudson, et la plante se trouve en abondance, à l'ouest, jusqu'au grand lac des Esclaves.

DYNEVER, MANITOBA, 7 juin 1887.

A l'honorable M. SCHULTZ, M.D.,
Président du comité.

CHER MONSIEUR,—J'ai reçu la série des questions de votre honorable Chambre sur les produits alimentaires naturels du Nord-Ouest, questions auxquelles répond mon fils James. C'est là un sujet dont je me suis occupé depuis que le bison a disparu, et je sens toute l'importance des mesures à prendre pour sauver de la famine les malheureuses populations sauvages.

Il y a, au nord de la rivière Saskatchewan, plusieurs grands lacs encore très poissonneux et sur lesquels aussi le gibier abonde, tels que les lacs de l'île à la Crosse, du Serpent, Laronge, Cumberland et de l'Orignal, où l'on peut aller facilement de tous les points des prairies. Mais il n'y a rien de pareil au lac Winnipeg et à tout le cours du fleuve Nelson jusqu'à la baie d'Hudson, j'entends surtout de pareil au lac Winnipeg, qui est la meilleure pêcherie de notre région, étant une vaste mer intérieure. Sur sa rive orientale, il croît du riz sauvage en assez grande quantité pour nourrir une population nombreuse, s'il était récolté par des mains suffisamment habiles. Les racines et l'orge mûrissent jusqu'à Oxford-House et au lac de la Truite, situé à l'est d'Oxford-House.

Je souhaite vivement que le gouvernement prenne les dispositions nécessaires pour empêcher de périr les restes des tribus sauvages. Je conseillerais, comme je l'ai fait déjà, de leur abandonner quelques places du lac Winnipeg, et en même temps d'interdire toute pêche dans des rivières qui servent de frayères au poisson. Il ne faut pas s'imaginer que le poisson dépose ses œufs dans tous les étangs qu'il rencontre ; au contraire, il paraît choisir les eaux, les retraites les plus propres pour y

accomplir cette fonction. Une compagnie de pêche qui s'établirait sur ces rivières les dépeuplerait vite, à moins qu'elle n'y fît usage de filets à mailles de quatre à six pouces. Tout filet plus serré est extrêmement dommageable.

Il est à remarquer qu'aucune famille sauvage habitant sur les bords des lacs que j'ai mentionnés, n'a jamais demandé de vivres au gouvernement,—jamais rien d'autre que du blé et des pommes de terre pour la semence. La réserve de Saint-Pierre est la plus considérable, je crois, qu'il y ait en Canada ; et cependant la dépense publique y est relativement minime, parce que nos Sauvages fournissent eux-mêmes à leur nourriture.

Pardonnez-moi la liberté que j'ai prise de vous écrire ainsi ; je ne désire que le bien-être de mes compatriotes : ce sera là mon excuse. J'espère aller leur bâtir une église à Jack-Head cet été même.

J'ai l'honneur d'être,
Cher monsieur,
Votre humble et obéissant serviteur,

J. C. HEE,
Missionnaire.

HARWOOD, ONTARIO, 13 juin 1887.

MONSIEUR,—J'aurai en septembre environ 500 boisseaux de riz sauvage pour la semence, et 6 ou 7 quintaux pour la nourriture. Les Sauvages dépouillent le grain de sa pellicule en le desséchant au feu. J'achète d'eux au poids ce riz mondé, que je revends 10 cents la livre ; et au boisseau le riz employé en semences, que je revends de même au boisseau, après l'avoir laissé sécher. J'ai ici un hangar à séchage de 55 pieds sur 40, avec deux planchers. J'étends sur ces planchers le grain en couches de six pouces, et je le retourne quatre fois par jour pendant trois semaines. Après quoi, je le place dans de grands barils à sucre, qui en contiennent chacun cinq boisseaux. J'en ai en ce moment 150 barils à expédier à Banff. Je puis vous en fournir de première qualité, pour la semence, moyennant $2 le boisseau, valeur du baril comprise. Livraison en gare du Grand-Tronc à Port-Hope.

Votre humble serviteur,
CHAS GILCHRIST.

WINNIPEG, 15 juin 1887.

A l'honorable M. SCHULTZ,
Président du comité des produits alimentaires du Nord-Ouest.

CHER MONSIEUR,—J'ai l'honneur de soumettre à votre comité mes réponses au questionnaire qui m'a été adressé de sa part.

1. J'ai voyagé par tout le Manitoba et parcouru les localités du Kéwatin situées entre le lac Winnipeg et la baie de James. La contrée au nord du Manitoba et à l'ouest de la baie d'Hudson m'est connue par les rapports d'amis qui y demeurent.

2. Fruits sauvages propres à la consommation : le houblon, le riz sauvage, le saskatoun, la prune, la fraise, la framboise, le bluet, le pembina, la groseille, l'atoca, la gadelle, variétés rouge et noire, le raisin, la merise, la cerise à grappes et la noisette. Je compte en outre le thé sauvage ou thé du Labrador, qui mérite mention.

Le thé du Labrador, le saskatoun, la fraise, la framboise, le bluet, la groseille, l'atoca, la gadelle et la cerise abondent dans le Manitoba et jusqu'aux bords de la baie d'Hudson. Le Manitoba produit également les autres fruits, le riz excepté. Ce dernier se trouve dans le pays entre le lac la Pluie et le lac Seul ; on m'a dit qu'il croissait en petite quantité près de Totogon, à l'extrémité sud du lac Manitoba. Une

année, au mois de septembre, je traversais avec ma famille la région du riz, au sud du lac Seul. Nous fîmes quelque temps notre nourriture de ce grain, les provisions nous ayant manqué. Il y avait çà et là, par les champs de riz, des Sauvages en canots, qui faisaient leur récolte pour l'hiver. J'ai écrit à un ami de m'envoyer quelques échantillons de la plante en tige.

Le thé du Labrador est un produit important, dont la consommation était très étendue, avant notre entrée dans la Confédération. Pendant la fenaison et les récoltes, bien des travailleurs, à la rivière Rouge, préféraient pour se désaltérer une infusion de sa feuille à tout autre breuvage. Le goût n'en est pas du tout désagréable, et la substance a une excellente propriété médicale : les personnes sujettes à la gravelle sont soulagées par son usage. Je connais des ménages qui consomment encore de ce thé. Je vous envoie divers échantillons de la plante, fleurs et tiges, recueillis par moi l'été dernier dans la paroisse de Saint-André, sur la rive est de la rivière Rouge. Je signale ce produit tout particulièrement à votre attention.

Animaux terrestres propres à l'alimentation : le lièvre, l'orignal, le wapiti, le daim et l'ours. Il y en a d'autres qui peuvent se manger ; mais ceux-là sont les principaux.

Oiseaux qui conviennent à la nourriture de l'homme : l'oie sauvage dont je connais trois variétés, la *wavie*, une à tête blanche et une bleue, le canard (il y en a plusieurs espèces), le pluvier, la bécassine, la grue, le cygne, la tourte, le faisan des prairies et la perdrix.

Poissons : l'esturgeon, le poisson blanc, le brochet, la barbote, la perche ou perchaude, le crapet, la truite, la laquèche et la carpe. L'esturgeon des rivières qui se jettent dans le lac Winnipeg est plus gros et plus savoureux que l'esturgeon pêché dans les tributaires de la baie d'Hudson. Il y a aussi une différence très sensible entre le poisson blanc du lac Winnipeg et celui du lac Manitoba ; le premier est bien meilleur.

3. Les plantes qui pourraient, je crois, se transporter ou transplanter utilement, sont le houblon et le riz sauvage ; presque toutes les autres que j'ai mentionnées sont naturelles à plusieurs parties du Nord-Ouest.

Pourraient être aussi introduits d'une région dans une autre—

Parmi les animaux terrestres : le lièvre, l'orignal, le wapiti et le chevreuil.

Parmi les poissons : le poisson blanc, le brochet, la perche ou perchaude, la laquèche, la carpe et la barbote.

A l'égard des districts où ces transplantations ou introductions seraient avantageuses aux Sauvages et aux blancs, je ferai remarquer qu'il existe deux grandes régions, l'une de prairies, l'autre de forêts ; la première située entre les montagnes Rocheuses et la rivière Rouge et qui comprend les provinces d'Alberta, de Saskatchewan, d'Assiniboïa et une partie du Manitoba ; la seconde qui renferme dans son territoire, outre la province d'Athabaska, tout le reste du pays à l'est de la rivière Rouge, jusqu'à la province d'Ontario, aux baies de James et d'Hudson et à la vallée du Mackenzie. L'introduction des produits naturels ci-dessus dans la région des bois y serait extrêmement avantageuse aux blancs comme aux Sauvages. Je crois aussi à l'utilité de conserver les bisons qui restent et d'en favoriser la reproduction dans les prairies. Protégés suffisamment, ils accroîtraient bientôt en nombre. Pour les animaux propres à la région des bois, je suis convaincu que la plupart se naturaliseraient difficilement dans les prairies.

4. On n'aurait, je pense, aucune peine à transplanter le houblon, le saskatoun, le prunier, le pembina, le groseillier, la vigne, le cerisier et le noisetier. Le prunier vient bien aussi de semence. Dans mon jardin, à la prairie Saint-André, j'ai obtenu de graines sept beaux pieds de cet arbre, qui rapportent chaque année (favorable) autant de fruits que l'arbre à l'état sauvage et dont la prune est de qualité supérieure.

Pour les repeuplements en lièvres, orignaux, wapitis, chevreuils et bisons, je crois qu'on devrait, dans l'intérêt de la conservation et de la reproduction de ces animaux, les placer d'abord dans des enceintes étendues, de manière qu'ils aient une liberté suffisante ; et je conseillerais, si l'on voulait rendre plus certain le succès de l'expérimentation, d'établir ces fermes le long de rivières et de lacs.

Les opérations de rempoissonnement seraient peut-être les plus difficiles à pratiquer. Pendant quelques années, il faudrait fermer des rivières sans navigation, et où le poisson, pouvant frayer librement, se multiplierait très vite. Un moyen bien simple de transporter aux points à regarnir les individus reproducteurs, ce serait de les déposer dans une barge d'York, remplie au tiers d'eau fraîche et que l'on renouvellerait tous les jours pendant le transit. Pour se procurer les poissons, on se servirait d'une seine.

5. Comme je n'ai pas vu la liste fournie par la Ferme expérimentale centrale, j'ignore ce qu'elle contient. Il est difficile d'élever des arbres dans les prairies ; et l'érable indigène est le seul qui se transplante ici avec quelque succès. Quant aux grains, au blé surtout, je remarque que nos nouveaux cultivateurs font la faute de semer les variétés lentes à mûrir. Avant la Confédération, le blé cultivé sur la rivière Rouge et la Saskatchewan, venait à maturité en quatre-vingt-dix jours. Nous en avions trois espèces : le blé de la mer Noire, le fife blanc et le blé de la prairie du Chien. Je suggérerais de les joindre aux produits indigènes sur les points où l'on fera des expérimentations de cultures vivrières.

6. Pour reproduire l'érable dans nos prairies, je crois que le meilleur moyen serait d'obtenir de graine les plants nécessaires, et, après avoir laissé les jeunes tiges croître deux ans, de les transplanter en ordre de forêt, c'est-à-dire en massif. Lorsqu'ils deviendraient ensuite trop épais, il resterait à les éclaircir. La semence coûtera une somme insignifiante.

7. Les aliments fournis aux Sauvages devraient consister en bonne farine et en bœuf (on trouvera à s'approvisionner au Manitoba et au Nord-Ouest) et aussi en lard, mais par petites quantités. La disette de farine n'est pas à craindre ici, et depuis qu'il y a des ranches à bétail, il ne saurait être difficile d'y avoir la viande nécessaire. Tout cela, acheté sur place, coûtera toujours moins cher que si on le faisait venir du dehors.

8. Les plantes que j'ai vu améliorer par la culture sont le houblon, le saskatoun, le prunier, le fraisier, le groseillier, le petit merisier et le cerisier à grappes.

9. L'orge réussit parfaitement dans le pays ; et comme elle exige moins d'attention que les autres grains, qu'elle peut être employée en soupe, qu'elle donne une bonne farine, on doit encourager les Sauvages à la cultiver. Le maïs aussi demande très peu de soin, de même que la pomme de terre, le chou et le navet.

10. A cette question je réponds: tous les poissons mentionnés dans ma troisième réponse. Le brochet profitera partout où les autres ne pourraient vivre. Quelquefois même on le rencontre ici dans les marais à foin.

11. Cette question embrasse un grand champ. Je ne puis point vous décrire les rations que la Compagnie donnait à son monde, avant la cession du pays au Canada. Encore maintenant, je le tiens de bonne source, elle possède 160 forts et comptoirs, dont 65 sur le Territoire de Rupert et 36 dans le Nord-Ouest.

A Fort-Garry (Manitoba), la ration journalière de chaque homme consistait en farine en en lard ou bœuf, avec thé et sucre.

A Moose-Factory (baie d'Hudson), elle se composait d'une oie ou de deux lièvres, de lard ou de bœuf, de farine, avec thé et sucre. Ce poste possède des bêtes à cornes, chevaux, cochons, vaches, moutons, ainsi que des oies domestiques, des pigeons et des poules ; et on y cultive l'orge, l'avoine, la pomme de terre et différents légumes.

A la factorerie d'Albany (baie d'Hudson), la compagnie fournissait une oie ou deux livres et demie de bœuf alternativement, avec farine, thé et sucre. On se procure le bœuf sur les lieux par l'entretien d'un nombreux bétail, et on y prépare tous les ans cent barils environ d'oies sauvages, chacun contenant cent pièces de gibier.

A Rupert's-House (baie d'Hudson) : oies salées ou lièvres en hiver, avec farine, thé et sucre.

Au fort George : oies, farine et sucre, morue, saumon et truite. Les poissons abondent, paraît-il, dans la rivière à la Baleine.

Le poisson se conserve parfaitement, soit fumé, soit en tranches minces, desséchées ou salées. Ces deux préparations sont les plus simples. On peut aussi faire des salaisons.

L'oie, coupée en tranches minces, séchée et conservée, est un excellent mets. A tous ses forts sur la baie d'Hudson, la Compagnie fait saler des oies, des pluviers, du poisson pour la nourriture de ses hommes en hiver. La chair de chevreuil, réduite en pemmican, est très bonne, et je ne vois pas pourquoi, à défaut de bison, on ne préparerait point de cette façon la viande fournie par notre bétail. L'histoire nous apprend que sir John Richardson, prêt à entreprendre une expédition aux terres arctiques, avait fait fabriquer en Angleterre du pemmican avec des chairs d'animaux domestiques, et que, par son ordre, on y avait mis du raisin de Corinthe, à l'exemple de nos Sauvages qui faisaient leur pemmican aux baies avec de la chair de bison et des baies de saskatoun ou petites poires.

Pour terminer, permettez-moi de dire que, dans les réserves indiennes de ce pays, éloignées des voies ferrées et par cette cause obligeant à des frais de transports considérables, il importe de cultiver le blé, l'orge et le maïs, et d'élever du bétail. Il y aurait aussi sagesse à y bâtir des moulins à vent semblables à ceux qui étaient en usage autrefois aux établissements de la rivière Rouge. Un moulin snffirait pour moudre tout le grain nécessaire à une réserve, et comme il n'entrerait que du bois dans sa construction, il ne serait pas coûteux.

Né dans ce pays, je ne saurais vous exprimer trop chaleureusement combien je vous suis reconnaissant d'avoir provoqué l'importante enquête du Sénat.

Que Dieu vous redonne la santé et la force, pour que vous puissiez atteindre le grand objet que vous avez en vue !

J'ai l'honneur d'être, Monsieur,

Votre humble serviteur,

JAMES TAYLOR.

Réponse de M. Inkster.

A l'honorable Sénateur SCHULTZ,
Président du comité.

1. Je connais le pays entre le portage du Rat et le lac Qu'Appelle.

2. Le nombre en est considérable. Les plantes principales sont le riz sauvage, le navet sauvage ou racine de bison, le saskatoun, le cerisier à grappes, le fraisier, le framboisier, le pommier sauvage, trois variétés d'atocas, le groseillier et les gadelliers sauvages. En outre, plusieurs plantes moins importantes.

Entre les quadrupèdes, je mentionnerai spécialement l'orignal, le daim à queue noire, le chevreuil, le caribou des bois et le lièvre.

Parmi les oiseaux, plus de douze variétés de canards sauvages, quatre variétés d'oies sauvages, deux espèces de grues, cinq variétés de perdrix, deux variétés de cygnes, outre diverses sortes de pluviers et de bécassines. Tous ces oiseaax se trouvent au Manitoba.

Nos meilleurs poissons sont le poisson blanc, l'esturgeon, le brochet, le doré, la barbote, la carpe, la perchaude et la laquèche.

3. Je ne suis pas en état de répondre à cette question.

4. Le produit alimentaire le plus important du Manitoba et du Nord-Ouest est le poisson blanc. Aucun lac qui lui servait d'habitation n'est encore, à ma connaissance, entièrement dépeuplé, et pour n'avoir pas à pratiquer de rempoissonnement par la suite, le meilleur moyen me paraît être de modérer la pêche et d'empêcher l'exportation. Le gouvernement devrait immédiatement fixer les captures permises à une certaine quantité par année. Cela assurerait pour toujours la conservation d'un poisson précieux. La même mesure pourrait être sagement appliquée à toute espèce de poissons, en exceptant ceux de proie.

Les lièvres, eux, n'ont pas besoin d'être protégés. Notre législature avait rendu une loi tendant à leur conservation ; ils devinrent bientôt si nombreux qu'il fallut révoquer la loi. L'hiver dernier, on donnait sur les marchés vingt-cinq lièvres pour

une piastre. Je place ce rongeur au second rang, par ordre d'importance, parmi les produits alimentaires. A l'égard de l'orignal et des autres cerfs, la *Game and Fish Protection Society* du Manitoba éprouve beaucoup de difficulté à faire observer les règlements protecteurs, les Sauvages persistant à tuer dans leurs réserves ces animaux durant la saison où la chasse en est prohibée. Si le gouvernement n'intervient pas promptement, ces magnifiques races seront bientôt anéanties.

5. Je n'ai point vu la liste.

6. Je ne puis répondre à cette question.

7. Bœuf et pommes de terre : le Nord-Ouest fournirait le bœuf, le Manitoba les pommes de terre. Prix réglés par le marché.

8. Je l'ignore.

9. Orge, maïs du pays, pomme de terre, navet, oignon, carotte.

10. Voyez ma réponse à la question 4. Que l'on protége efficacement le poisson dans les lacs et les rivières, il n'y aura pas besoin de les regarnir.

11. Chair de bison, autre venaison, poisson. Pour la ration allouée par la Compagnie à ses employés, j'en ignore les quantités, mais je crois qu'elle consistait en bison séché et en pemmican ; à quoi l'on ajoutait de l'oie salée et du poisson dans les postes sur la baie. Plus, farine et thé.

(*a*) Arbres propres pour les repeuplements : érable à feuilles de frêne, orme et peuplier. Il faudrait les obtenir par semis, en terre bien préparée.

(*b*) J'ai vu du houblon, du chanvre, du tabac qui venaient bien ; nulle part de la betterave à sucre ; mais cette racine, ce me semble, devrait également réussir. La betterave ordinaire croît en perfection. M. E.-L. Drewry, M.C.L., propriétaire d'une brasserie considérable, dit que la nôtre vaut toute espèce étrangère. Il y aurait, je pense, une bonne chance de succès pour qui voudrait cultiver le houblon en grand, ou fabriquer des conserves de fruits sauvages.

(*c*) Je ne puis me prononcer sur ce point.

Je m'étonne qu'aucune des personnes entendues par votre comité n'ait parlé de la racine appelée ici navet sauvage ou racine de bison ; son nom noble m'est inconnu. Macoun, dont j'ai consulté l'ouvrage, ne la mentionne pas parmi ses produits indigènes. Au beau temps du bison, alors que la viande ne faisait pas faute aux Sauvages, ceux-ci récoltaient la racine pour la manger soit fraîche soit surtout sèche et réduite en poudre. Dans ce dernier état elle ressemble à l'arrow-root. Elle servait à épaissir le bouillon. Enfant j'ai mangé de cette racine ; elle est agréable et nourrissante.

Respectueusement soumis,

COLIN INKSTER.

SÉNAT, SALLE DE COMITÉ N° 8, 21 juin 1887.

A Monsieur DONALD CHISHOLM, M.P.,
Ottawa.

MONSIEUR,—Le comité, informé de la parfaite connaissance que vous avez de la plante indigène comestible appelée *camass* en Colombie-Britannique, dans les pays adjacents des Etats-Unis et sur le versant oriental des montagnes Rocheuses, vous prie de vouloir bien répondre aux questions ci-jointes ; ce dont il vous sera très obligé, ainsi que de tout autre renseignement que vous pourriez lui fournir sur les objets de son enquête.

Bien à vous,

JOHN SCHULTZ.

Q. Quelles parties du Canada et des Etats-Unis produisent cette plante ? R. Elle se trouve dans la Colombie-Britannique, à douze milles environ de Lyton, entre la rivière Thompson et la Hat; aux Etats-Unis, entre les rivières Spokane et Colombia, dans l'est du Territoire de Washington, où elle croît en abondance, et dans plusieurs localités de l'Orégon. Le *camass* ou pomme blanche vient dans les terrains bas, souvent sur le bord des lacs. Sa racine a un peu la forme d'un oignon, et est enfouie à six pouces en terre. Sa tige, fort grêle, haute d'environ dix-huit pouces, porte une fleur bleuâtre.

Q. Veuillez dire en quelle quantité on la trouve, l'usage qu'on en fait et ce qu'il en faut pour une portion d'homme? R. Cette racine croît en très grande quantité dans certains endroits; elle a été autrefois une des principales ressources des indigènes. Elle contient, ou peu s'en faut, la même proportion de substance nutritive que la pomme de terre.

Q. A-t-on fait des tentatives pour la transplanter, l'améliorer par la culture ou autrement? R. Je l'ignore.

Q. Avez vous d'autres renseignements à donner? R. Les prairies où elle croissait autrefois en abondance sont maintenant cultivées, et les colons n'en font aucun compte.

Q. Combien coûteraient le saumon séché et les conserves de saumon d'espèce inférieure, rendus au chemin de fer dans l'Alberta et l'Assiniboïa-Ouest? R. Le saumon séché n'est point un objet de commerce, même parmi les Sauvages. Le saumon d'espèce inférieure est extrêmement commun dans le Fraser et plusieurs autres rivières, et quoiqu'il fournisse un aliment sain, il n'a pas encore acquis une valeur marchande; mais il ne tardera pas à être d'une consommation fort générale, à cause de son bas prix.

Q. Y a-t-il des variétés de plantes, animaux terrestres ou poissons, naturelles à la Colombie-Britannique, qui puissent être transportées ou introduites utilement dans le Nord-Ouest? R. Il y a nombre de plantes et d'animaux naturels à la Colombie-Britannique... Mais le professeur Selwyn, qui a écrit sur cette matière, vous offrira plus de renseignements que je n'en puis fournir à si bref délai.

DONALD CHISHOLM.

Réponses de M. Molyneux St-John, de Montréal, ancien sous-commissaire des Sauvages au Manitoba.

1. J'ai voyagé dans le district du lac des Bois, et dans la vallée de la rivière la Pluie, entre Pembina et le lac Winnipeg; vers l'ouest, par la vallée de l'Assiniboine jusqu'au pays de la Qu'Appelle, et jusqu'à la rivière du Cygne, au nord de Fort-Pelly; dans la Colombie-Britannique, j'ai parcouru le littoral de l'île Vancouver et de la terre ferme, depuis Victoria jusqu'à Fort-Thompson, sur la frontière de l'Alaska, et j'ai pénétré dans l'intérieur jusqu'à Kamloops. Les notions que je n'ai pas acquises par mon observation propre, je les tiens d'agents de la Compagnie de la baie d'Hudson, de missionnaires, de chasseurs, etc.

2. Les seules plantes sauvages que je sache propres à l'alimentation, c'est-à-dire propres à produire une substance nourrissante, sont le riz sauvage, une ou deux racines que mangent les indigènes, et les fruits sauvages. Les quadrupèdes dont la chair est employée comme aliment sont l'orignal, le caribou, le wapiti, le chevreuil de Virginie, l'antilope, le mouton et la chèvre des montagnes Rocheuses, le lièvre des montagnes, et cet animal plus petit, répandu dans les bois du Manitoba et les prairies, qu'on appelle là-bas un lapin, mais que beaucoup prétendent être un lièvre.

Les poissons comestibles sont le poisson blanc, le *pickerel* ou doré, qu'aux établissements anglais en appelle aussi quelquefois *John Dory*, la barbote, l'esturgeon, la laquèche et le brochet. A cette liste j'ajoute le saumon et la truite de la Colombie et la truite des rivières limpides ayant leurs sources dans les montagnes Rocheuses, et des rivières qui se jettent dans le lac Supérieur. Je ne mentionne pas ici les pro-

duits pêchés sur les côtes colombiennes ; on sait qu'un grand nombre de Sauvages en font leur nourriture ordinaire.

Les oiseaux les plus communs sont le canard sauvage, dont il existe diverses sortes, l'oie, le cygne, la perdrix, la bécassine et le pluvier. Les espèces de canards les plus nombreuses sont, outre le canard ordinaire, la sarcelle à ailes bleues, la sarcelle à ailes vertes, le siffleur, le canard d'automne, la variété à queue rouge, la variété à tête rouge, la variété à longue queue et le souchet. Ces différentes espèces viennent sur toutes les eaux des prairies, au moins jusqu'aux sources de l'Assiniboine, vers l'ouest. Il y en a d'autres encore, moins nombreuses, telles que le harle huppé, le harle couronné, etc. La Colombie en possède de particulières aux eaux salées; mais presque tous les individus que j'ai tirés sur ses grèves, y compris le canard ordinaire et le canard à queue rouge, avaient contracté un goût extrêmement désagréable, en mangeant, je suppose, la graine de la soude maritime. Cette observation s'applique aussi à l'oie du Canada. Mais on m'a dit qu'il n'en est pas de même du gibier qui se tient à la distance d'une journée de la mer.

Je n'ai rencontré qu'une espèce de cygne—le cygne blanc ordinaire,—dans la Colombie et le Manitoba. J'ai tué dans le Manitoba des oies des trois espèces : l'oie du Canada, l'oie des terres arctiques et une petite oie à plumage sombre, dont j'ignore le nom.

Le canard m'a paru se trouver partout, entre le lac Supérieur et la mer, presque partout aussi l'oie du Canada ; mais l'oie arctique, fort répandue dans le Manitoba et l'extrême Ouest, est moins commun à l'est de la rivière Rouge et dans la vallée de la Saskatchewan. Elle semble, en voyageant du nord au sud, suivre certaines lignes. Les bécassines apparaissent sur les prairies marécageuses du Manitoba en septembre, mais n'y séjournent pas longtemps. Il y a aussi des pluviers en très grand nombre, et de plusieurs sortes, entre autres le pluvier doré. Deux personnes m'ont assuré qu'elles avaient tué des bécasses dans le Manitoba ; pour moi, je n'en ai jamais vu là, ni de vivantes ni de mortes, et s'il y va de ces oiseaux, je crois que c'est bien rarement. La perdrix la plus commune entre le lac des Bois et les montagnes Rocheuses est le *prairie chicken* ou faisan des prairies, un peu différent de celui qu'on trouve dans les Etats de l'Ouest, étant plus gros, avec des couleurs plus vives. Viennent ensuite la perdrix à fraise appelée là bas *willow partridge* (perdrix des saules), répandue, en petites compagnies dans les bois par tout le pays ; et la perdrix d'épinette ou de savane, qui aime les sapinières ; mais cette dernière est rare à l'ouest du lac Supérieur, en comparaison des autres espèces. Quoique la perdrix blanche ou ptarmigan se montre probablement dans le nord du Manitoba, ou tout au moins dans le Kéwatin, je n'ai jamais entendu dire qu'on l'ait vue au sud du lac Winnipeg. Une autre espèce, la *blue partridge* (perdrix bleue), plus grosse que toutes celles que j'ai nommées, se tient dans les montagnes Rocheuses.

Il existe beaucoup d'autres espèces d'oiseaux que ne mangent pas ordinairement les blancs, mais dont les Sauvages se nourrissent. J'ai vu des indigènes manger, par exemple, un pingouin ou un goëland aussi volontiers que des perdreaux.

Les animaux terrestres, dans les régions situées entre le lac Supérieur et les montagnes Rocheuses ou même le Pacifique, ne sauraient être une ressource assurée. L'orignal et le caribou sont devenus rares et difficiles à capturer. L'antilope est rare aussi et farouche. Rares également le wapiti et le chevreuil. L'orignal et le caribou se tiennent surtout dans le Kéwatin et les localités septentrionales du Manitoba les plus sauvages ; le wapiti s'est réfugié dans l'Ouest, au delà de cette dernière province, et l'antilope erre par les prairies. On ne doit guère compter ces animaux, je le répète, au nombre des ressources alimentaires.

Le lièvre est sujet à je ne sais quelle loi singulière qui rend fort précaire cette autre subsistance. Pendant quelques années, lorsque j'étais au Nord-Ouest, je n'avais pas aperçu un lièvre. Puis quelques-uns se montrèrent. L'année d'après, ils furent plus nombreux ; à mon départ, ils pullulaient. On me dit alors que, l'année suivante, ils commenceraient à disparaître. C'est comme une rotation continuelle.

3. Le riz sauvage est la seule plante qui puisse se répandre facilement. Elle réussira dans plusieurs lacs où elle n'existe pas aujourd'hui, bien que certaines

conditions soient nécessaires à sa végétation. Elle ne serait, sans doute, qu'un simple élément dans le plan général adopté pour l'alimentation des indigènes, mais un élément assez important, néanmoins,pour que l'on doive en faire essayer l'introduction, sans grands frais, par les indigènes eux-mêmes, sous la direction des agents dits des Sauvages. Après leur avoir expliqué la chose, on pourrait placer les lieux ensemencés et la jeune plante sous leur sauvegarde, et les appeler, dans la suite, à régler les récoltes, sans les encourager trop à compter sur le produit. Au reste, s'ils ne changent pas beaucoup, ils aimeront toujours mieux recueillir ce qu'ils n'auront pas semé, que d'attendre leur nourriture de leur travail. La culture du riz ne serait pas moins une utile partie de leurs occupations sédentaires, et ses résultats les porteraient peut-être à se livrer à d'autres opérations semblables. Il serait intéressant, à mon avis, d'expérimenter si le céleri sauvage du sud ne pourrait pas se naturaliser dans la contrée septentrionale.

En ce qui concerne les lièvres, on ferait bien de chercher à introduire l'espèce de l'Est. Celle dont j'ai parlé ne terre point, tandis que le lièvre commun trouverait dans son nouvel habitat un sol convenable à son instinct de logement souterrain, si toutefois il pouvait supporter le climat du Nord-Ouest. Le danger qu'il se multiplie à l'excès, comme en Australie, n'y serait probablement pas à craindre.

4. Presque tous les lacs se regarniront naturellement de poissons blancs, si on en protège l'espèce. Par là j'entends qu'il faut en prohiber la pêche durant la fraieson et surtout en défendre l'exportation. Au besoin, qu'on laisse absolument en repos, une année ou davantage, les lacs les plus indigents ; et qu'on mette dans les eaux devenues désertes des œufs fécondés obtenus à un établissement piscicole ; mais peut-être vaudrait-il mieux avant de lâcher les alevins en pleine eau, attendre qu'ils aient acquis une certaine grosseur. Autrement ils seront détruits.

Quantité d'esturgeons sont capturés en passant les rapides pour aller à leurs frayères. Inutile de faire remarquer que, la pêche pratiquée ainsi étant, après l'usage des matières explosives, le plus sûr moyen d'extermination, sa cessation aurait probablement l'effet contraire. J'ajoute, et par là je réponds aussi à la question 10, que le poisson blanc et l'esturgeon me paraissent être les poissons qui récompenseront le mieux des efforts qu'on aura faits pour leur conservation.

6. Ce que pourraient coûter les repeuplements et les introductions d'espèces nouvelles, je ne puis le dire, même approximativement. La dépense ne saurait être forte, puisque le gouvernement possède déjà sur place le rouage nécessaire. L'important est de confier les opérations à des personnes qui y prennent intérêt. Tel agent des Sauvages, en apportant à son œuvre cette disposition particulière, fera merveille en peu d'années, tandis que tel autre, qui pourtant exécutera les instructions départementales à la lettre, n'aura aucun succès heureux.

7. Cela dépend des prix du marché et du fret. Jusqu'à présent, nous avons four ni aux Sauvages dans la disette, de la farine et du bœuf ou du lard fumé. Maintenant que nous sommes en communication directe avec la Chine, notre commerce va pouvoir se procurer le riz asiatique facilement et à bon marché. Ce riz est un aliment sain, et en Chine les *coolies*, dont le travail est si pénible, en font leur nourriture quotidienne. Joint à une petite quantité de viande, il constituerait une très utile substance pour la consommation des Sauvages. Toute la question est de savoir à combien il reviendrait.

9. La pomme de terre, le maïs, le chou et l'oignon, surtout les deux premiers produits. Dans certaines localités, les Sauvages pourraient cultiver les grains ; mais il est inutile, je crois, de les encourager à cultiver le foin : n'ont-ils pas la prairie à leur proximité ?.. Et les Sauvages des districts boisés n'ont que faire de fourrage.

10. Le tremble, l'érable, le saule blanc croissent vite, et ils s'implantent facilement dans les prairies. Il n'y aurait qu'à les préserver des incendies, et pendant leurs premières années, de la dent des animaux. Comme le sol varie beaucoup, une essence plus ou moins précieuse pourra croître dans un endroit, et ne pas réussir dans un autre. L'orme se plaît dans plusieurs localités ; on trouverait bien pour le hêtre et le tilleul (bois blanc), des situations convenables.

11. A la cession, les Sauvages des prairies vivaient de bison ; les Sauteux principalement de poisson, de riz sauvage et de gibier. Ces derniers mangeaient plusieurs des animaux carnivores dont ils vendaient les peaux; entre autres, le rat musqué. J'ignore quelle était la ration donnée par la Compagnie à ses employés ; elle variait, sans doute, suivant les temps et les lieux ; consistant à quelques postes en pemmican et chair de bison, à d'autres en poisson, et à la factorerie d'York, pendant une saison, en oies salées.

Il ne me paraît pas possible de reconstituer, d'après un plan général, les ressources alimentaires que possédaient autrefois les Sauvages ; mais il existe encore plusieurs produits naturels au Nord-Ouest, qui, plus abondants, peuvent fournir un utile complément des vivres fournis par l'Est. Si le Sauvage n'avait que ces produits-là pour se soutenir dans certaines saisons, on le verrait alors errer misérablement comme un mendiant. D'autre part, si l'on pourvoyait à tous ses besoins, il voudrait rester inactif. Il n'est guère possible que la génération actuelle arrive à subsister par sa culture ; espérons seulement qu'on l'amènera, un jour, à faire rapporter à la terre assez de fruits pour vivre en y joignant ce que j'appellerai les produits spontanés. Le soin de se procurer ces derniers sera toujours pour le Sauvage un agréable changement d'occupation, sans que leur conservation, je crois, nuise aucunement au progrès de la civilisation dans ces contrées. Ces questions sont dignes de la plus intelligente attention.

MOLYNEUX ST-JOHN.

FORT QU'APPELLE, 20 juin 1887.

Monsieur J. G. AYLWIN CREIGHTON,

MONSIEUR,—J'ai l'honneur de vous adresser mes réponses au questionnaire que j'ai reçu. Obligé de m'absenter, je n'ai pas eu à moi tout le temps que j'eusse voulu y employer. J'espère, cependant, que ces réponses, telles quelles, seront de quelque utilité au comité du Sénat.

Votre humble serviteur,

DONALD GUNN.

1. J'ai voyagé dans le Manitoba, et une partie des Territoires du Nord-Ouest. J'ai été au nord jusqu'à Prince-Albert et au nord-est jusqu'à Fort-Pelly.

2. Les plantes propres à la consommation sont le blé, l'orge, l'avoine, les pois, la pomme de terre, le maïs, la fève, la betterave, la carotte, l'oignon, le navet, le radis, la laitue, le chou, le chou-fleur, la citrouille, le melon d'eau, le concombre, etc., etc.

Les animaux terrestres sont l'orignal, le wapiti, le cerf à queue noire, le chevreuil, l'antilope, l'ours, le castor, le chat sauvage ou lynx du Canada, le lièvre, etc.

Oiseaux : oie grise, oie blanche, cette dernière est commune dans le Manitoba, mais je ne l'ai pas vue dans cette partie-ci du Nord-Ouest ; canards, (nous avons le canard ordinaire, la sarcelle, la longue queue, le souchet, le *smoking*, trois variétés d'automne); cygnes, grues, pluviers et bécassines ; courlis, tourtes, faisans, etc.

Poissons : esturgeon, barbote, gros poisson blanc, petit poisson blanc (ou ottonabi), brochet, doré, carpe, laquèche, crapet perche (*english perch*), truite, saumon ; ces deux dernières espèces se trouvent près des montagnes Rocheuses, et quoique la truite soit commune dans les lacs entre Carleton et le lac Vert, ainsi que dans le district de Cumberland, on ne la voit pas dans la rivière Rouge, l'Assiniboine et la Saskatchewan-Nord ; l'esturgeon, la barbote, le crapet et la laquèche, qu'on ne trouve pas dans les lacs de Qu'Appelle, abondent dans les rivières Saskatchewan-Nord et Sud, et par tout le Manitoba.

3. Parmi les poissons que j'ai mentionnés, les meilleures espèces, selon moi, pour le repeuplement, sont le brochet, le doré, le poisson blanc, la truite et le saumon. Je suis d'avis que l'introduction dans nos lacs du riz sauvage de la région du lac des Bois, serait également avantageuse aux blancs et aux indigènes ; des rizières fourniraient un abondant produit alimentaire et attireraient toute sorte de gibier.

4.—

5. N'ayant pas vu la liste dressée par la Ferme expérimentale centrale, je ne puis fournir ici aucune indication satisfaisante.

6. Cette question est relative aux repeuplements et introductions à pratiquer. Je réponds que plusieurs espèces d'arbres pourraient se transplanter dans cette région-ci du Nord-Ouest, à frais raisonnables : par exemple l'érable, l'orme, le liard, le peuplier argenté et autres variétés de peupliers. L'introduction de bêtes bovines de la race angus sans cornes ou de la race noire highland, serait extrêmement avantageuse pour l'alimentation. Dans mon canton, il y a quelques individus de la race angus : ils sont forts en chair et vigoureux ; leur peau en poil, bien préparée, fait une bonne *robe* de voiture.

7. La substance alimentaire la plus nécessaire qui puisse être fournie aux Sauvages dans la disette, c'est, je crois, la viande fraîche. On n'aurait qu'à acheter sur pied l'automne pour l'hiver aux ranches de l'Ouest. Elle coûterait au plus sept ou huit cents la livre. On peut acheter dans nos localités ou au Manitoba du porc au même prix. Je joins à ces choses la farine, les pois, le maïs et l'orge employés en soupe. Il faudrait montrer aux Sauvages à monder l'orge.

9. Le blé, l'orge, l'avoine, le maïs, les pois et les fèves. Si l'on apprenait aux Sauvages à dépouiller l'orge de sa pellicule dans un mortier, à l'aide d'un pilon, l'économie serait grande, car l'orge mondée fait une soupe excellente. Je ne suis pas en état de parler des herbes ni des fruits. La pomme de terre, le navet et la carotte rendent beaucoup, cultivés sans grand soin ; cultivés avec une attention ordinaire, les choux, les oignons, les raves et les citrouilles réussissent parfaitement.

10. Le brochet, le doré, le poisson blanc, le saumon et la truite sont les espèces à choisir, selon moi, pour repeupler les rivières et les lacs dégarnis.

11. A l'époque de la cession de ce pays au Canada, les Sauvages vivaient, pendant l'été, de poisson et de menu gibier, et, pendant l'hiver, de chair d'orignal, wapiti, chevreuil, ours, castor, chat sauvage, rat musqué, lièvre, etc., et aussi, en partie, de poisson, qu'ils pêchaient à la ligne par des trous à travers la glace. Je parle là des Sauvages sur les rives des lacs Dauphin, Winipigous, Manitoba et Winnipeg. De ce côté-ci du Nord-Ouest, la nourriture ordinaire consistait en pemmican de bison ou d'orignal, wapiti, antilope, etc. Les Sauvages desséchaient la chair, la pilaient ensuite, la mêlaient de suif fondu, la mettaient dans des sacs de peau crue, et leur provision pour l'hiver était faite. Avant la cession, les employés de la Compagnie recevaient, comme portion journalière, trois livres de pemmican. C'était la ration usitée depuis la baie d'Hudson jusqu'au Pacifique.

12. Au Nord-Ouest, pour conserver le poisson pêché en été, on le sèche, puis on le fume et sale. Le bœuf, le mouton et le porc, soumis à la salure, se conserve aussi bien que le poisson. La mise en boîtes est, à mon avis, le meilleur procédé.

FORT QU'APPELLE, 20 juin 1887.

Communication reçue, le 20 juin 1887, du professeur Saunders, de la Ferme expérimentale d'Ottawa.

Liste des céréales, racines, arbres fruitiers, etc., que nous nous sommes procurés pour les expérimentations et la culture.

Céréales.

120 variétés de blé, de presque toutes les parties du monde où se cultive ce grain : d'Europe, d'Australie, de la Nouvelle-Zélande, de l'Inde, de la Californie et des autres Etats de l'Union américaine, des provinces et Territoires du Canada ;

40 variétés d'orge de divers pays.

50 variétés d'avoine.

Racines.

246 variétés de pommes de terre, comprenant à peu près toutes celles qui se cultivent.

Certaines racines, comme les carottes, les betteraves de disette, (*mangolds*), ont été semées pour les besoins de la ferme, mais les pommes de terre l'ont été dans un but d'expérimentation.

Gros fruits.

1800 arbres fruitiers, comprenant 500 à 600 variétés de pommiers, poiriers, pruniers, cerisiers, etc. Sur ce nombre, plus de 200 sont de provenance russe, surtout les pommiers qui sont originaires du nord de la Russie, où le climat est très âpre. On espère que ces espèces seront en général assez résistantes pour supporter les hivers de nos établissements les plus septentrionaux. Elles ont été choisies particulièrement pour le Manitoba et le Nord-Ouest. On y propagera celles qui réussiront le mieux.

Petits fruits.

127 variétés de vignes robustes se cultivant en plein air, ont été plantées sur une partie de la ferme présentant une exposition au midi. On a lieu d'espérer qu'elles vont bien reprendre.

Gadelliers.

20 variétés choisies entre les principales; 50 à 100 pieds de chacune. On a aussi mis en terre grand nombre de plants obtenus de semis, dont certaines sortes promettent beaucoup.

Groseilliers.

30 variétés nommées; 50 variétés non nommées, obtenues de semis dont quelques-unes fort belles.

Framboisiers.

38 variétés nommées; 200 plantes venues de semis, parmi lesquels d'intéressants hybrides qui devront rapporter abondamment.

Mûres.

21 variétés de ce fruit utile, qui, on l'espère, auront assez de vigueur pour prospérer dans ce district.

Fraisiers.

92 variétés nommées, et environ 50 variétés de semis non nommées, formant en tout une très intéressante collection d'environ 20,000 pieds ,qui donnent bonne espérance.

Arbres forestiers, arbrisseaux, arbustes.

88,000 jeunes arbres, arbrisseaux et arbustes forestiers et d'ornements, des essences à feuilles persistantes et à feuilles caduques, ont été plantés sur la ferme. Leurs variétés dépassent 500, dont plusieurs n'ont encore jamais été vues en Canada. Celles qui supporteront bien le climat seront propagées à titre d'expérimentation dans d'autres parties du Canada.

Graines.

On s'est procuré une importante collection de graines consistant en plus de 1,000 variétés, et comprenant des graines de toutes les espèces d'arbres, arbrisseaux, arbustes et plantes dont il est désirable d'essayer la culture en Canada. Les unes ont été achetées en Europe et en Amérique ; les autres sont le don d'institutions agricoles. Nous avons reçu 355 paquets du jardin royal de Kew, Angleterre ; 300 paquets du jardin botanique impérial de Saint-Pétersbourg, Russie, et 110 sortes de l'institution agricole impériale de Tokio, Japon. Ces graines, mises en terre, ont germé en grand nombre et les semis présentent déjà des groupes très intéressants.

WM SAUNDERS,
Directeur.

GONOV, MANITOBA, 17 juin 1887.

Au secrétaire du comité spécial des
Produits alimentaires naturels du Nord-Ouest.

MONSIEUR,—J'ai l'honneur de vous adresser, selon votre demande, mes réponses au questionnaire du comité sénatorial chargé de recueillir des renseignements sur les produits alimentaires naturels des Territoires du Nord-Ouest et sur les meilleurs moyens de conserver et d'augmenter ces ressources :

1. J'habite le Manitoba depuis soixante ans. Je n'ai voyagé qu'entre Emerson sur la frontière et le lac Winnipeg, et dans la partie est de la province, jusqu'au Portage-la-Prairie, mais je connais bien les ressources naturelles de toute la province; je connais aussi celles des Territoires par les rapports de personnes dignes de foi.

2. Les plantes productives de substances comestibles qui me sont connues sont le saskatoon ou baie de juin, le cerisier à grappes, le cerisier noir, le petit merisier, le prunier, le pembina, l'atoca, la ronce, le bluet (deux espèces) le framboisier, la vigne, la patate sauvage, le fraisier, le groseillier, diverses sortes de gadelliers, le navet, l'oignon, le noisetier, le houblon, le riz, le thé sauvage, l'érable à sucre et bien d'autres. Presque toutes ces plantes croissent au Manitoba. On ne trouve le riz à l'est que dans la région comprise entre le lac la Pluie et le lac Seul, et à l'ouest que dans celle comprise entre la rivière Rouge et le côté oriental du lac Winnipeg. Je ne sais si on le trouve plus à l'ouest ou plus au nord. Il y en a de petits champs dans la rivière Cook, qui traverse ma ferme, section 36, township 12, rang 5, à l'est du premier méridien. On m'a dit qu'un Sauvage en a semé dans la petite rivière Netley à l'ouest de la rivière Rouge, et que la semence a bien levé, mais comme la rizière était près du marais sur le bas de la rivière, la crue ordinaire du lac adjacent l'a détruite.

Animaux.—L'orignal, le bison, le chevreuil (plusieurs espèces), le castor, le lapin, ou lièvre, le chat sauvage, le putois, le blaireau, l'ours, le rat musqué, le rat de sable, etc. Ceux que je nomme font d'excellente viande.

Oiseaux.—Oies (deux ou trois espèces), canards (plusieurs espèces), cygnes, grues, tourtes, butors, faisans des prairies, perdrix (plusieurs espèces, y compris le ptarmigan blanc), pluviers, bécassines, bécasseaux, courlis et beaucoup d'autres oiseaux qui sont petits mais délicieux à manger.

Poissons.—L'esturgeon, le poisson blanc, la truite, la barbote, le brochet, la laquèche, la carpe (deux ou trois variétés), le crapet, le doré, la perche, le toulibi.

Les plantes, animaux, oiseaux et poissons que je viens de nommer se rencontrent à peu près dans tout le Nord-Ouest. Si des lois spéciales sont adoptées pour leur protection, et si les directeurs des fermes expérimentales qu'on va établir au Manitoba et au Nord-Ouest se livrent à des expérimentations culturales, on obtiendra des renseignements plus sûrs et plus utiles que ceux qu'il m'est possible de donner. Je dirai cependant que la plantation de l'érable à sucre devrait être encouragée partout. Cet arbre, outre qu'il produit du sucre, fournirait un abri à l'homme et aux bêtes, et serait un ornement autour des habitations en prairie. On devrait également encourager la culture du houblon dans la partie sud du Canada occidental. Cette plante ferait naître une industrie profitable pour tous, car la population indienne pourrait se livrer à sa culture et à sa préparation tout comme la population blanche.

Comme substance alimentaire, le riz a une grande importance. Je suis fortement d'opinion que l'on devrait faire immédiatement l'acquisition de semences de ce grain, et employer des hommes connaissant bien les rivières et les fonds où il vient naturellement à le répandre dans tous les lieux qui présenteront les conditions nécessaires à sa croissance. Par une récolte de cette céréale, le gouvernement se procurerait, pour la distribution aux Sauvages, un aliment nutritif, salubre et peu coûteux; on aurait donc raison de faire quelque dépense pour essayer de propager cette plante.

Les poissons que j'ai nommés sont tous propres à fournir des aliments sains, agréables au goût et peu coûteux pour les Sauvages et pour tout le monde; mais il faudrait appliquer les lois et règlements de pêche, particulièrement en ce qui con-

cerne la protection du poisson pendant le frai, et n'admettre d'exception dans l'exécution rigoureuse de ces lois et règlements qu'à l'égard des Sauvages pêchant pour leur consommation quotidienne.

4. Des meilleurs moyens de repeupler des mêmes espèces de plantes, animaux terrestres et poissons qui s'y trouvaient autrefois, les districts d'où ils ont disparu.—Quant aux plantes, il faut, avant tout, faire choix, après de soigneuses expériences et aux saisons voulues, d'essences reconnues convenables pour les différents districts ; les plantations faites, on veillera à la croissance des jeunes arbres jusqu'à ce qu'ils aient pris assez de vigueur pour que la nature leur suffise ; relativement aux animaux et aux poissons, le choix des espèces devra pareillement se régler sur les caractères des districts à repeupler, à l'exception de l'esturgeon, du poisson blanc, du toulibi, de la laquèche, et de quelques autres poissons, dont la culture s'impose. Il est urgent d'établir une écloserie sur un lac ou sur une rivière d'où les jeunes poissons pourraient être facilement distribués.

5. Je n'ai pas vu la liste mentionnée dans la cinquième question. Nous avons ici une herbe à tige ronde, qui porte quantité de belles graines, d'où son nom populaire d'" herbe à graines." Elle croît abondamment à Saint-Clément et ailleurs dans le Manitoba, surtout à l'est du chemin de fer. Elle donne un foin pesant et très nutritif. Quand l'été n'est pas sec, elle pousse bien sur les hauteurs, et, les années ordinaires, sur les bords des marais et dans les bas-fonds. Cette herbe s'implante d'elle-même sur les champs laissés sans culture et jusque sur les routes ouvertes à travers les bois. Il serait très avantageux à mon avis, de l'introduire dans les parties du Nord-Ouest où elle ne vient pas naturellement.

6. J'ai répondu précédemment en partie à cette question. Pour le coût des transplantations et des repeuplements, tout dépendrait de circonstances diverses : de l'abondance ou de la rareté des plantes, animaux terrestres et poissons à introduire ; des moyens de transport disponibles et du prix de la main-d'œuvre sur les lieux.

7. Le bœuf, le porc, la farine, l'orge, les pommes de terre. On peut acheter toutes ces choses dans la province à fort bon marché. On peut également se les procurer à un prix raisonnable dans les districts d'Assiniboïa, d'Alberta et de Saskatchewan.

8. Les fruits et légumes qui me paraissent le plus susceptibles de s'améliorer sous le double rapport de la qualité et de la quantité ou volume, sont la prune, la fraise, la framboise, le houblon, le raisin, les gadelles, les cerises, le saskatoun, le navet, l'oignon et l'artichaut.

9. L'orge, blanche et noire, (variété hâtive) ; l'avoine, le maïs, le mil de la rivière Rouge, le trèfle, les herbes naturelles vigoureuses qui poussent presque sans soin et dont on choisirait les espèces selon la nature des sols à ensemencer. Cette dernière condition doit également s'observer pour les semis et plantations d'arbres fruitiers. Le climat et le sol étant favorables, je mentionnerai les pommes de terre, les choux, betteraves, carottes, artichauts ou patates sauvages, les navets indigènes, (qui sont hâtifs) et aussi les navets ordinaires, parce que la culture de ces racines et légumes se fait sans repiquage et exige peu de travail.

10. Pour repeupler les lacs et les rivières dégarnis, il est désirable, à mon avis, d'y introduire les espèces qui habitaient primitivement leurs eaux. Si les connaissances font défaut sur ce point, on emploiera les espèces que des experts reconnaîtront, après de soigneuses expériences, offrir les meilleures chances de succès. On pourrait essayer le brochet, la perche et la carpe dans les lacs salés.

11. Dans la colonie de la rivière Rouge, la Compagnie de la baie d'Hudson et les autres traitants donnaient pour ration ordinaire à leurs employés une livre et demie de bœuf, de porc ou de pemmican, une livre de farine et une demi-livre de pomme de terre, par jour. Aux postes extrêmes de la province, la ration, je crois, était la même. Dans les Territoires du Nord-Ouest, la ration variait suivant le succès de la pêche ou de la chasse par les employés, et consistait en fruits, poissons et gibier, avec des pommes de terre et un peu de farine. Dans la partie de la province, située à l'est du lac Winnipeg, la ration était composée de riz, de suif, de

poisson, de pommes de terre et de farine. La nourriture des Sauvages différait suivant les lieux qu'ils habitaient. Dans l'Ouest, ils se nourrissaient de viande de bison principalement, de poissons, de chair de loup et de renard, de lapins, blaireaux, rats de sable, putois, de gibier à plume et de baies ; dans la région nord-ouest, ils vivaient de chair d'orignal, chevreuil, ours, loup, renard, castor et autres animaux indigènes ; dans la région orientale, le poisson, le riz, les ours, castors, rats musqués, lynx, pékans, blaireaux, putois et rats de sable, les prunes, les baies, les navets sauvages et artichauts, formaient les ressources alimentaires de la population.

12. Je suis d'opinion que les baies et fruits ci-dessus mentionnés peuvent se conserver par la préparation en boîtes. Les poissons de toute espèce se conservent par le séchage, le fumage, la salaison ; en hiver, par la congélation ; ils pourraient être convertis en pemmican. La chair des grands animaux se conserve par le séchage et le fumage ; on peut la mettre en pemmican si l'on a assez de graisse. Les Sauvages savent très bien comment conserver leurs vivres : la difficulté pour eux est d'en trouver assez.

13. Je n'ai point parlé du bison, ce précieux animal, si nombreux autrefois, parce que l'espèce en est à peu près anéantie. Si—comme paraît le vouloir la Providence, et comme le désire tout bon patriote—ces contrées de l'Ouest sont bientôt habitées par une population laborieuse et prospère, qui utilise leurs vastes plaines plantureuses pour l'élevage de troupeaux des races améliorées, on n'aura pas à regretter que le bison ait disparu de son antique domaine. Le cultivateur et le bison ne sont pas faits pour vivre sur le même sol. Si cependant il se trouvait quelque localité écartée et propre à lui servir d'habitation, il serait désirable et peut-être profitable d'y conserver et propager l'espèce bison. Les expériences de croisement avec les races bovines domestiques peuvent avoir d'intéressants et utiles résultats.

(a) Le peuplier blanc prospérerait dans un grand nombre de lieux ; il serait très utile pour le chauffage, pour la confection de pieux de clôture et pour la construction ; il serait capable de servir d'abri contre la violence des vents. Le peuplier à feuilles de frêne, le peuplier à écorce rugueuse ou peuplier baumier, le pin gris, l'épinette, le sapin, l'érable et autres essences qui se rencontrent dans les parties septentrionales et orientales de la zone fertile, croîtraient rapidement, je pense, dans les districts nus et pourraient également procurer du combustible et des abris.

(b) A l'égard de la culture du houblon, du chanvre, de la betterave à sucre, du tabac, etc., je dirai que toutes ces plantes se cultivent avec beaucoup de succès dans cette partie-ci du pays depuis nombre d'années. D'après ce que j'ai vu et entendu dire, je crois que leur culture serait également profitable dans les parties méridionales des Territoires du Nord-Ouest.

(c) Quant aux dépôts de houille, fer, or, argent, cuivre, pétrole, sel, soufre, ardoise, calcaire, granit, marbre, grès, terre à brique, etc., je sais qu'il en existe dans le Nord Ouest, mais je suis fâché de ne pouvoir répondre à votre question, à cause de mon manque de connaissances en matière d'exploitation de mines et de carrières.

Je regrette que ces questions ne m'aient pas été envoyées plus tôt ; j'aurais voulu y répondre plus amplement. J'ai fait toutefois de mon mieux dans le très court espace de temps à ma disposition. J'espère que mes réponses auront quelque utilité pour le comité en l'aidant à adopter des conclusions qui remplissent l'objet indiqué par son patriotique président.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, etc., etc.

JOHN GUNN.

---

1. Le Manitoba, l'Assiniboïa, l'Alberta septentrional et méridional, la Colombie-Britannique, la rivière la Paix, l'Athabaska et le fleuve Mackenzie.

2. L'orignal, le caribou, le cabri, le chevreuil, le mouton et la chèvre des montagnes, l'ours, le castor, le lynx, le lapin, le rat musqué, l'oie, le cygne, la wavie, le canard, le faisan des prairies, la perdrix, le ptarmigan ; le brochet, la truite, la carpe, la perche, le poisson blanc, le saumon ; le pembina, les bluets, les atocas.

3. Les variétés susmentionnées se rencontrent dans toute la région que je connais.

7. Le bœuf, la farine, le porc fumé ou salé, la pomme de terre. Prix à Edmonton: bœuf, 14 cents; farine, 3 cents; porc fumé, 15 cents; porc salé, 9 cents, la livre; pommes de terre, 50 cents le boisseau.

9. L'orge, les pommes de terre, les navets, les carottes, les oignons.

10. Le poisson blanc.

11. Les animaux, poissons et oiseaux ci-dessus, le bison, dont l'epèce est à peu près éteinte aujourd'hui. Rations : huit livres de viande fraîche (de bison), ou deux livres de pemmican et une livre de farine, ou trois poissons blancs, ou une livre de porc fumé et deux livres de farine.

12. On conserve bien le poisson par le séchage et le salage, et, en hiver, par la congélation; les viandes de toute espèce, par le séchage et le fumage. Quand on avait la viande de bison en abondance, on faisait beaucoup de pemmican ; cette préparation se gardait longtemps sans subir d'altération. La viande du bœuf domestique vaut celle du bison pour le pemmican.

(*a*) Le peuplier à écorce lisse, le peuplier à écorce rugueuse, le saule et l'érable.

(*b*) Le houblon croît à l'état sauvage. Le tabac est cultivé avec succès par l'évêque Farraud, du lac la Biche, depuis plusieurs années.

(*c*) On sait qu'il existe des gisements miniers dans les Territoires; la valeur en augmentera dès qu'il y aura dans les régions qui les recèlent des moyens de transport facile et économique par chemins de fer.

R. HARDISTY.

DÉPOSITION DE M. H.-J. MOBERLY, C. T. DE LA COMPAGNIE DE LA BAIE D'HUDSON, RIVIÈRE RAPIDE, DISTRICT DE CUMBERLAND.

1. Je connais la Saskatchewan du Nord et sa vallée, depuis l'embouchure de la rivière sur le lac Winnipeg jusqu'à sa source dans les montagnes Rocheuses; la rivière Athabaska, depuis sa source jusqu'à son embouchure dans le lac Athabaska, ainsi que sa vallée; toute la contrée entre ces deux rivières, depuis les montagnes Rocheuses jusqu'à Carlton, et toute la région comprise entre le lac Vert, la rivière au Castor, le lac de l'Ile-à-la-Crosse, la rivière Creuse, la lac au Bison, la rivière et le lac de la Loche, le portage de la Loche et la rivière à l'Eau-claire jusqu'à sa jonction avec l'Athabaska, d'une part, et les montagnes Rocheuses, d'autre part. Je connais bien tout le pays situé entre les rivières Athabaska et de la Paix, depuis leurs embouchures jusqu'à leurs sources. J'ai traversé les montagnes Rocheuses, entre la Saskatchewan du Nord et la rivière de la Paix, d'un versant à l'autre. J'ai visité le fleuve Fraser depuis sa source jusqu'à la petite rivière de la Soude, qui se trouve à 120 milles ou environ au-dessous de l'embouchure de la Quesnelle; le pays depuis celle-ci jusqu'aux mines Caribou; la rivière du lac Stewart, la rivière du lac Fraser; le pays entre le lac Fraser, la rivière Babine, la lac à l'Ours, le lac Tatler et le lac McLeod; les bords de la rivière du Panais (branche méridionale de la rivière de la Paix, à l'ouest des montagnes Rocheuses) et les rives de la branche du Findlay (branche septentrionale de la rivière de la Paix, à l'ouest des montagnes Rocheuses), jusqu'aux mines Ominica. J'ai été deux fois du lac Winnipeg à la factorerie d'York, sur la baie d'Hudson, par la route des canots, et j'ai fait aussi par la route des canots le voyage du lac Supérieur au lac Winnipeg. Je suis venu, en qualité d'employé de la Compagnie de la baie d'Hudson, dans l'année 1854, sur la Saskatchewan, et j'ai eu alors charge de Rock-Mountain-House, de Jasper House, sur le lac la Biche, et du fort Assiniboine; jusqu'en 1861, j'ai beaucoup voyagé dans toute cette région. De 1861 à 1864, j'ai eu le poste du lac Fraser, à l'ouest des montagnes Rocheuses, et j'ai voyagé aussi beaucoup dans la contrée environnante. De 1864 à 1870, j'ai parcouru pour mon compte le haut du Fraser, et en tous sens le pays jusqu'aux mines Ominica; les montagnes Rocheuses, depuis la rivière de la Paix jusqu'à l'Athabaska; et la cours supérieur de la rivière de la Paix, à l'est des montagnes, jusqu'à Vermillon. En 1870, je suis rentré au service de la Compagnie, et j'ai été jusqu'en 1878 son agent au portage la Loche et au fort McMurray, sur la rivière Athabaska. De 1878 à 1885, j'ai eu la conduite de la traite sur le bas de la rivière la Paix entre Vermillon et le lac Athabaska. J'ai dernièrement remonté le pays depuis le lac Winnipeg, en passant par le lac au Pin (rivière Cumberland) jusqu'à la rivière Rapide (lac Laronge), où je suis maintenant stationné.

2.—Oiseaux.

Canards.—Dans tout le pays.

Oies.—Sur la Saskatchewan, l'Athabaska, la rivière de la Paix, le versant occidental des montagnes Rocheuses, le fleuve Mackenzie et les rivages de la baie d'Hudson.

Cygnes.—Fréquentent les mêmes localités que les oies.

Grues.—Sur les rivières Saskatchewan, Athabaska, rivière de la Paix et Mackenzie.

Faisans des prairies.—Saskatchewan, Athabaska, rivière de la Paix.

Perdrix ordinaire.—Dans toute l'étendue des territoires du Nord-Ouest.

Perdrix d'épinette.—Dans toute l'étendue des Territoires.

Perdrix bleue.—Dans les montagnes Rocheuses.

Ptarmigan.—Montagnes Rocheuses, Athabaska, rivière de la Paix, rivière Mackenzie, baie d'Hudson.

Pluvier, bécassine.—Dans tous les Territoires du Nord-Ouest.

Poissons.

Truite de lac.—(Truite saumonée) dans presque tous les grands lacs.

Truite de rivière.—(Truite saumonée) dans les rivières Saskatchewan, Athabaska, de la Paix, auprès des montagnes Rocheuses.

Truite argentée.—Dans les montagnes Rocheuses et sur leur versant occidental.

Truite mouchetée ou commune.—Dans les montagnes Rocheuses, versants est et ouest.

Truite des montagnes.—Montagnes Rocheuses, versants est et ouest.

Truite de ruisseau.—Montagnes Rocheuses, versant ouest.

Poisson blanc.—Depuis la Saskatchewan du Nord, dans les lacs et la plupart des cours d'eau.

Doré.—Dans la plupart des lacs des Territoires du Nord-Ouest.

Brochet.—Pareillement.

Carpe.—Partout.

Esturgeon.—Dans le lac Winnipeg, et les rivières qui s'y jettent, aussi loin que ce poisson y peut monter. Aussi dans la Fraser, jusqu'au lac Stewart, qu'il ne traverse point. L'esturgeon d'eau salée n'entre en rivière que pendant l'été.

Saumon.—Dans le Fraser et toutes ses branches. Une espèce particulière remonte la Mackenzie jusqu'au rapide de la rivière Salée, au dessus du grand lac des Esclaves.

Achigan, barbote, crapet.—Dans le lac Winnipeg.

Hareng d'eau douce.—Je ne connais à l'ouest du lac Supérieur qu'un endroit où il se trouve : c'est un petit lac sur le sommet de la montagne Caribou, au nord de la rivière de la Paix.

Toulibi.—Petite espèce de poisson blanc, qui se rencontre dans presque tous les lacs où le poisson blanc est commun.

Laquèche.—Dans les rivières Saskatchewan, Athabaska, de la Paix, et leurs tributaires, et dans quelques lacs des Territoires du Nord-Ouest.

QUADRUPÈDES.

Bison.—Prairies de la Saskatchewan.

Bison des bois.—Il en reste une troupe entre les rivières Saskatchewan et Athabaska, qui se tient sur les montagnes qu'on rencontre en allant du lac la Biche au fort McMurray. Elle se compose d'environ 200 animaux. Une autre troupe, d'environ 300 têtes, erre dans les montagnes Touffue et des Bouleaux entre l'Athabaska et la rivière de la Paix. Enfin, d'autres bisons des bois, probablement au nombre de 700, sont répandus dans les montagnes entre la rivière de la Paix et la rivière Laird, et depuis la rivière Salée jusqu'au pied des montagnes Rocheuses.

Orignal.—Dans toute la région boisée au nord des prairies et à l'est des montagnes Rocheuses.

Caribou, grand.—Dans les montagnes Rocheuses, à l'ouest de ces montagnes, et dans toutes les contrées boisées depuis la Saskatchewan jusqu'aux landes du Nord.

Caribou, petit.—Dans toutes les landes du Nord. Il descend l'hiver vers le sud jusqu'aux lacs du Brochet et Athabaska et à la rivière Laird. Aucun dans les montagnes Rocheuses. Descend par le rivage de la baie d'Hudson jusqu'à la factorerie d'York et Churchill.

Antilope.—Prairies de la Saskatchewan.

Daim à queue noire.—Rivière Saskatchewan, rivière Athabaska et rivière de la Paix, tout près des montagnes Rocheuses.

Chevreuil sauteur.—Aux mêmes lieux que le précédent.

Chevreuil ordinaire.—Aux mêmes lieux que le daim à queue noire.

Ours noir et brun.—Dans toute la région boisée et les montagnes Rocheuses; à l'ouest de ces montagnes également.

Ours gris.—Plaines de la Saskatchewan, montagnes Rocheuses, rivière de la Paix, rivière Athabaska, rivière Laird, rivière Fraser. Il descend rarement à plus de 250 milles des montagnes Rocheuses.

Castor.—Saskatchewan, Athabaska, rivière de la Paix, Colombie, montagnes Rocheuses; en un mot dans toutes les régions boisées.

Marmotte.—Montagnes Rocheuses.

Chèvre.—Montagnes Rocheuses.

Mouton ou mouflon.—Montagnes Rocheuses.

Daim rouge.—Vallées de la Saskatchewan, de l'Athabaska et de la rivière de la Paix.



